This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX-LIBRIS
OMNIA
ANTE
MUSÆ
E. MANSON
LE HAVRE

EX - LIBRIS

LÉON DUCHESNE DE LA SICOTIÈRE

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

LES HOMMES ILLUSTRES QUI ONT PARU EN FRANCE PENDANT LE XVII. SIECLE,

PAR MR. PERRAULT,
de l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.

Troisiéme édition reveuë, corrigée & augmentée d'un second Tome.

A PARIS,
Chez ANTOINE DEZALLIER, ruë S. Jaques.

M. DCCI.

H. P. Theme
5-7-41

PREFACE.

TOUS les ſiécles ont donné de grands hommes, mais tous les ſiécles n'en ont pas eſté également prodigues. Il ſemble que la Nature prenne plaiſir de temps en temps à montrer ſa puiſſance dans la richeſſe des talens qu'elle répand ſur ceux qu'elle aime, & qu'enſuite elle s'arreſte comme épuiſée par la grandeur & par le nombre de ſes profuſions.

Quoy que ces momens de largeſſe ne ſoient pas reglez, on a remarqué néanmoins que cette humeur bienfaiſante luy prend ordinairement lorſque le Ciel a reſolu de donner à la Terre quelque grand Prince qui en doit faire l'ornement; car comme ſi elle ſe croyoit obligée de parer l'entrée de ce Heros dans le monde, elle fait naître

avant luy, ou avec luy, une foule d'hommes d'un merite extraordinaire pour le recevoir, & pour eſtre ou les inſtrumens de ſes grandes actions, ou les ouvriers de ſa magnificence, ou les trompettes de ſa gloire. Cette conduite a paru manifeſtement dans les ſiecles d'Alexandre & d'Auguſte, qui n'ont pas eſté moins admirables par le merite & par le nombre des grands perſonnages qu'ils ont produits, que par les vertus extraordinaires de ces deux grands Monarques.

Comme le ſiecle où nous vivons, riche des biens de tous les ſiecles precedens qu'il a recueillis par droit de ſucceſſion, & riche encore de ſon propre fonds, a vû toutes les ſciences & tous les arts s'élever en quelque ſorte à leur derniere perfection; il n'eſt pas étonnant qu'il ait eſté ſi fecond en grands hommes, s'agiſſant d'ailleurs de le rendre digne du regne de LOUIS LE GRAND, pour qui le Ciel les a formez; & de mettre quelque proportion entre les ſujets & le Prince; auſſi quoy qu'on ait entrepris d'étendre ce recueil d'hommes illuſtres juſques à cent, on a eu plus de peine

peine à ne pas exceder ce nombre, qu'on n'en a eu à le remplir.

Juſques icy les recueils d'éloges d'hommes illuſtres n'ont guere eſté que d'une ſeule eſpece d'hommes, pris dans une longue ſuite de ſiecles. Paul Jove n'a preſque fait l'éloge que des hommes de guerre ; Sainte-Marthe que des hommes de lettres ; & le Vaſari n'a écrit que les vies des Peintres & des Sculpteurs les plus celebres de quelque païs qu'ils fuſſent. On a pris plaiſir à raſſembler icy des hommes extraordinaires dans toutes ſortes de profeſſions ; & à ſe renfermer dans le ſeul ſiecle où nous ſommes. On a crû que cette diverſité de caracteres auroit ſon agrément ; d'ailleurs comme l'intention principale de ce recueil eſt de faire honneur à nôtre ſiecle, on a crû ne devoir pas oublier ceux qui ont excellé dans les beaux arts, & dont les ouvrages n'ont pas moins élevé la France au deſſus des autres Etats, que les prodiges de valeur de nos grands Capitaines, que la ſageſſe conſommée de nos grands Politiques, & que les admirables découvertes que nos gens de lettres ont faites dans toutes les ſciences.

On ne peut pas dire que ce mélange d'hommes ſi differens de profeſſion, faſſe un aſſortiment deſagreable, puis qu'ils ont été choiſis comme les premiers de leur eſpece, & que tout ce qui eſt premier de cette ſorte fait toûjours plaiſir à connoiſtre. On pourroit même avancer que ceux qui ſe ſont ainſi diſtinguez par la ſeule force de leur genie, ſont plus viſiblement l'ouvrage du Ciel que la plûpart des autres hommes, comme Charles Quint le témoigna aux Grands d'Eſpagne qui murmuroient de luy avoir vû ramaſſer le pinceau du Titien. Je puis, leur dit-il, faire en un moment une vingtaine d'hommes tous plus grands que vous, mais il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe faire un homme tel que le Titien.

On n'a ſuivi dans le choix de ces grands hommes que la voix publique qui les a nommez, ſans que l'intereſt ou la flatterie, l'eſperance ou la crainte y ayent eu la moindre part.

On n'y a point mis d'hommes vivans, & il n'eſt pas mal aiſé d'en deviner la raiſon. On n'a point voulu auſſi y mettre d'étrangers, n'ayant eu en vûe que l'honneur de la France, &

on

on a crû à propos de n'y recevoir que ceux qui ſont morts depuis le commencement de ce ſiecle.

Si on ne donne preſentement que la moitié de ce recueil, c'eſt qu'on a cru qu'il valloit mieux en uſer de la ſorte pour ſatisfaire à l'impatience du Public, que de tarder plus long-temps à luy en faire part. Ceux qui auront quelque chagrin de ne pas trouver dans ce premier volume les grands perſonnages qu'ils reverent particulierement, doivent s'attendre à les trouver dans le ſecond. On les prie cependant d'eſtre perſuadez qu'il n'y a pas plus d'avantage à eſtre mis dans l'un que dans l'autre.

La ſimplicité du ſtile de ces éloges pourra n'agréer pas à ceux qui ne veulent voir dans ces ſortes d'ouvrages que des loüanges ingenieuſement tournées & énoncées d'une maniere majeſtueuſe. Cependant quand j'aurois été capable de les faire ſur ce modele, peut-eſtre ne l'aurois-je pas fait, perſuadé que par cette voye on ne va pas ſi bien à la fin qu'on doit ſe propoſer dans ce genre d'écrire, qu'en ſuivant celle que j'ay choiſie. Car s'il eſt vray qu'on doit avoir pour but de faire bien

connoiſtre le veritable caractere de celuy dont on parle, il n'eſt pas moins vray que rien n'eſt plus propre pour y parvenir que le ſimple recit de ſes actions, où l'homme ſe peint mieux luy-même que ne ſçauroit faire le meilleur Orateur avec les belles couleurs de l'Eloquence. J'ay crû même qu'un ſtile fort ſoûtenu pourroit à la longue fatiguer le lecteur, & qu'une ſimple narration de faits hiſtoriques étant plus inſtructive, ſeroit auſſi plus agreable. Je n'ay pas ignoré que ſi j'avois pû mettre du ſublime dans ces éloges, je n'en euſſe reçu plus d'honneur, mais je n'ay penſé qu'à en faire à ceux dont j'ai parlé. On ſçait que la plûpart des Oraiſons funebres où brille la plus haute éloquence, ſont plus l'affaire du Predicateur que du défunt, & que ſi la réputation de celuy qui parle en reçoit ſouvent un accroiſſement conſiderable, celle du mort demeure preſque toûjours au même eſtat qu'elle eſtoit avant la ceremonie. Je n'ay donc point regardé mon intereſt, ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'ayant arboré ſi hautement en pluſieurs rencontre, que noſtre ſiecle l'emportoit ſur

tous

tous les autres, ce que je rapporteray des actions & des talens des hommes illuſtres qu'il a produits, pourra ſervir à convaincre ceux qui veulent douter encore de cette verité.

On auroit ſouhaité avoir pû placer ces éloges ſuivant l'ordre des temps pour autoriſer le rang que l'on leur donne, mais il s'y eſt trouvé des difficultez inſurmontables. Comme il eſt preſque impoſſible de n'oublier pas dans ce premier volume quelques hommes illuſtres qui auroient dû y paroiſtre ſuivant l'ordre Chronologique, on n'a pas voulu s'oſter le pouvoir de les mettre dans le ſecond volume, ce que l'on n'auroit pû faire ſans la regle que l'on ſe ſeroit impoſée. D'ailleurs cet ordre auroit cauſé un mélange bizare en confondant les états & les qualitez, & en plaçant quelquefois un ſimple artiſan entre un Cardinal & un grand Prince. On n'a donc penſé qu'à démeſler un peu les conditions. On a mis au premier rang ceux qui ont paru avec éclat dans l'eſtat Eccleſiaſtique; au ſecond ceux qui ſe ſont acquis le plus de gloire dans la profeſſion des armes; au troiſiéme les Miniſtres d'Eſtat, & les grands Magiſtrats; au qua-

quatriéme les hommes de lettres diſtinguez, Philoſophes, Hiſtoriens, Orateurs & Poëtes; & au cinquiéme enfin ceux qui ont le plus excellé dans les beaux arts. Pour ce qui eſt du rang que chacun d'eux tient dans la claſſe où il eſt, on ne doit y faire aucune attention, on les a mis à peu prés comme ils ſe ſont preſentez, & l'on n'a point pretendu donner la primauté au premier plus qu'à celuy qui ſe trouve à la derniere place. C'eſt un droit qu'on n'a eu garde de s'attribuer, & qu'on abandonne entierement au lecteur, qui tout éclairé qu'il pourra etre, aura ſouvent de la peine à ſe déterminer, parce que ces hommes illuſtres ſe ſurpaſſent preſque tous les uns les autres par le different merite de leurs talens.

On pourra trouver étrange que les éloges des hommes de la plus haute élevation n'ayent pas plus d'étendue que ceux des artiſans, & que les uns & les autres ſoient renfermez dans l'eſpace de quelques pages, mais on doit conſiderer qu'il a falu ſe donner des bornes pour ne pas s'engager dans un travail qui auroit eſté immenſe, ſi on avoit voulu faire toute l'hiſtoire de leur vie,

vie, & d'ailleurs qu'en fait d'illuſtres, la qualité n'y fait plus rien dés qu'ils ſont morts.

Cet ouvrage eſt dû principalement à l'amour qu'une perſonne * d'un merite ſingulier a pour la memoire de tous les grands hommes. S'il n'avoit été queſtion que de celebrer la memoire des grands hommes dans les armes ou dans les lettres, j'aurois cru ne devoir pas me charger d'un travail, dont beaucoup de gens ſe ſeroient mieux acquittez que moy; mais comme il s'agit auſſi de parler de ceux qui ont excellé dans tous les beaux arts, peu connus de la plûpart de ceux qu'on appelle communément Sçavans, j'ay cru que par là je ſerois excuſable de m'eſtre engagé dans une telle entrepriſe, connoiſſant un peu mieux ces matieres que beaucoup d'excellens Orateurs qui font ſouvent de grandes incongruitez quand ils en parlent, & preſque toûjours à proportion de leur éloquence, & de leur grande habileté en autre choſe.

Si la prémiére penſée de cet ouvrage m'a donné du plaiſir, j'avoüe que pen-

*M. Begon, Intendant de Juſtice & de Marine.

pendant ſon execution j'ay preſque toûjours tremblé. J'ay veu que ce qui ne paſſeroit que pour une ſimple negligence dans un autre livre, ſeroit une faute capitale dans celuy-cy, où la moindre erreur dans un fait, l'obmiſſion d'une circonſtance un peu conſiderable, & même un nom propre mal écrit eſt capable d'attirer des reproches tres-bien fondez. Je n'ay donc garde de me promettre cette approbation univerſelle que perſonne n'a jamais encore obtenüe, je m'attens au contraire à eſtre blâmé de tous coſtez. Ceux qui prennent intereſt aux hommes illuſtres dont j'ay fait l'éloge, trouveront qu'ils ne ſont point loüez ſuffiſamment, ni ſelon l'idée qu'ils en ont conçüe; & ceux qui ne trouveront pas dans ce volume les grands perſonnages qu'ils aiment & qu'ils reverent, ne verront qu'avec indignation une partie de ceux qui y ſont, quelque promeſſe qu'on faſſe de leur donner ſatisfaction dans le volume qui doit ſuivre. A l'égard du Public, comme les louanges ne ſont pas ce qu'il aime le plus, & qu'il s'en faut beaucoup que celles que je donne, ſoient de ce tour fin & delicat qui pour-

pourroit les luy faire agréer ; je ſuis diſpoſé à recevoir comme une grace, le moindre bon accueil qu'il voudra bien faire à ce qui eſt de moy dans cet ouvrage.

LES

LES HOMMES ILLUSTRES

Qui ont paru en France pendant le XVII. Siecle.

ARMAND-JEAN DU PLESSIS
Cardinal Duc de Richelieu.

Armand-Jean du Pleſſis fils de *François du Pleſſis* Seigneur de Richelieu, Chevalier des Ordres du Roi & Grand Prevoſt de l'Hôtel, & de Suſanne de la Porte, nâquit au Chaſteau de Richelieu le 5. Septembre 1585. Il fit paroiſtre tant de vivacité d'eſprit & de ſolidité de jugement dans ſes études; qu'on commença à préſager ſa future grandeur. Il ſembloit qu'il en euſt lui-même un preſſentiment; car on lui entendoit dire pluſieurs fois à ceux de ſon âge qui vouloient l'emmener joüer avec eux, qu'il étoit deſtiné à des emplois qui ne lui permettoient pas de perdre ſon têmps. Il fut ſi ſoigneux de l'employer

utilement, qu'à vingt-deux ans il fut ſacré Evêque de Luçon; ſon merite, ſon ſavoir & ſa reputation ſuppléant au défaut de l'âge. La ceremonie de ſon Sacre ſe fit à Rome par le Cardinal de Givri au milieu des applaudiſſemens de tout le Sacré Collége & de toute la ville.

De retour en France il s'appliqua à la predication, où il excella de telle ſorte que la Reine voulut l'avoir pour ſon Grand Aumônier. Son habileté au maniement des affaires qu'il fit paroître en pluſieurs rencontres importantes lui fit donner par SA MAJESTE' une charge de Secretaire d'Etat, & comme ſes talens extraordinaires ne permettoient pas qu'il demeuraſt dans quelque poſte ſans une particuliere diſtinction, le Roi lui donna la preſeance ſur les trois autres. La mort du Marquis d'Ancre ayant apporté un grand changement dans les affaires, il ſe retira à Avignon pour jouïr du repos qu'il ne pouvoit trouver à la Cour dans cette conjoncture. Là il s'occupa à compoſer divers livres de controverſe ſi convainquans, qu'ils n'ont pas eſté moins funeſtes à l'Herefie, que ſes conſeils, tous ſoûtenus qu'ils ont eſté par les armes victorieuſes de ſon Maiſtre. Il fit en même temps d'excellens livres de piété pour l'édification de l'Egliſe, & qui ne laiſſent rien à deſirer pour parvenir au plus haut point de la perfection Chrêtienne. Il fut fait Cardinal le cinquiéme Septembre 1622, quelque temps apres le Roi le declara ſon prémier Miniſtre,

&

& enſuite Grand Maiſtre de la Navigation, en ſupprimant la charge d'Amiral.

Se voyant à la teſte des affaires ; il ſe propoſa deux choſes principalement, d'abattre les Heretiques, & d'abaiſſer la grandeur de la Maiſon d'Auſtriche. Pour y parvenir, il porta le Roi à entreprendre le ſiege de la Rochelle, ce qui eſtoit attaquer l'Hereſie dans ſon fort, & par l'endroit où elle ſe croyoit inſurmontable. Cette place eſtoit deffenduë par la mer, par une forte garniſon, & par ſes habitans à qui le zele de leur religion donnoit des forces & du courage qui ſembloient invincibles. L'Angleterre lui fourniſſoit de continuels ſecours d'hommes & de vivres ; & il paroiſſoit y avoir beaucoup de temerité dans le ſiege de cette place ; cependant le Cardinal de Richelieu, que la grandeur & la difficulté des entrepriſes encourageoient, trouva le moyen de la remettre ſous le pouvoir de ſon Prince legitime. On peut dire en quelque ſorte qu'il dompta la mer, en lui oppoſant une digue qui la mit hors d'état de fournir aucun ſecours aux Aſſiegez : Entrepriſe qui par ſa hardieſſe pourroit paroiſtre fabuleuſe, ſi les évenemens du regne où nous vivons ne rendoient tout croyable. Cette ville s'étant renduë, les Huguenots furent contraints d'accepter les conditions qu'il plut au Roi de leur preſcrire ; & cette malheureuſe Hereſie, qui depuis ſoixante dix ans cauſoit des maux infinis à la France, en auroit eſté dés lors extirpée entiérement, ſi le Ciel n'euſt pas reſervé ce miracle à la ſageſſe de LOUIS LE GRAND.

Malgré ces grands ſervices, l'envie & l'impoſture s'éleverent ſi cruellement contre lui, que le Roi prit la reſolution de lui oſter la conduite de ſes affaires. Mais le même jour il alla trouver Sa Majeſté, & forçant en quelque ſorte les avenües qui lui avoient eſté toutes fermées par ſes ennemis, il ſçut ſi bien ſe juſtifier par ſon éloquence, & ſur tout par cette force de genie qui ne trouva jamais rien qui lui reſiſtaſt, qu'il rentra plus avant que jamais dans les bonnes graces & dans la confiance de ſon Maiſtre. On a remarqué que tous ceux qui avoient conſpiré ſa perte, ſouffrirent dans la ſuite les mêmes peines auſquelles ils l'avoient condamné. Pour moderer la puiſſance de la Maiſon d'Auſtriche, il ſçut engager le grand Guſtave Roi de Suede dans les intereſts de la France, & par là il mit l'Empire à deux doigts de ſa perte. Il fit enſuite ſoulever la Catalogne & le Portugal, ce qui occupa toutes les forces de l'Eſpagne, & la forçant à ne ſonger qu'à ſa propre conſervation, lui oſta de l'eſprit les vaſtes penſées de la Monarchie univerſelle. Il eſt vrai que la fortune ne favoriſa pas tous ſes grands deſſeins, la mort du Roi de Suede, & la perte de la bataille de Nortlingue ayant relevé le courage & les forces des Ennemis juſqu'à venir aſſieger Corbie, il eut beaucoup à ſouffrir de ſes envieux qui rejettoient ſur lui tous ces mauvais ſuccés; mais ſa vertu ne parut jamais davantage que dans ces temps difficiles qui firent voir la fermeté de ſon courage. Il traverſa Paris pluſieurs fois ſeul & ſans gardes au milieu de la po-

populace que ſes ennemis animoient contre lui, & il parut alors plus grand aux yeux de ceux qui ſçavent juger ſainement des choſes, que quand il revint aprés la priſe de Suze & de Pignerol.

Son application continuelle aux affaires de l'Etat ne l'empeſcha pas de ſonger ſans relâche à celles de l'Egliſe. Il eut une extréme attention à lui donner d'excellens Miniſtres. On n'avoit point la reputation d'une pieté ſolide, & l'on ne prêchoit point avec une éloquence vraiment Chrêtienne, qu'on ne fût auſſi-toſt appellé à l'Epiſcopat. Il fit rebaſtir toute la maiſon de Sorbonne dont il eſtoit Docteur & Proviſeur, & y adjouſta une Egliſe qui eſt un chef d'œuvre d'Architecture. Il y eſt enterré ſous un tombeau de marbre blanc tres-magnifique, fait de la main de l'illuſtre Girardon. Il a eſté l'Inſtituteur de l'Academie Françoiſe, & le premier de ſes Protecteurs. Rien n'a jamais eſté mieux penſé par un homme qui a fait de ſi grandes choſes, que l'eſtabliſſement d'une Compagnie dont l'occupation principale eſt de conſacrer à l'Immortalité les vertus & les belles actions des grands hommes. Il mourut à Paris le 4. Decembre 1642. âgé de 57. ans & 3. mois. Il avoit un air affable & majeſtueux tout enſemble, des manieres honneſtes & engageantes, l'eſprit vif, le jugement ſolide, les idées grandes, un courage capable de tout entreprendre & à l'épreuve de toutes ſortes de diſgraces. S'il eſt vray que tout homme qui a un merite extraordinaire honore ſon païs quand meſme il n'en auroit jamais la penſée, quel honneur ce grand homme n'a-t-il point fait à la

France, lui qui n'a point eu d'autre veüe que la gloire de ſon Prince, & celle de ſa patrie?

Pierre de Berulle Cardinal.

Pierre de Berulle nâquit le 4 Février 1575. Son pere Claude de Berulle d'une illuſtre Famille en Champagne & Conſeiller au Parlement fut un Juge d'une probité ſinguliere, & ſa mere Loüiſe Seguier iſſüe d'une Maiſon qui a donné un nombre conſiderable de grands Magiſtrats au Royaume & de grands Prelats à l'Egliſe, fut d'une pieté & d'une vertu ſans exemple. Elle ſe fit Carmelite dés les premieres années de ſon veuvage, & ayant vêcu juſques à l'âge de 78. ans dans les auſteritez de la Religion, elle mourut entre les bras de ſon fils qui luy adminiſtra tous ſes ſacremens. Il n'eſt pas étonnant que de deux Familles auſſi vertueuſes, il ſoit né un fils auſſi parfait & auſſi ſaint que celuy dont nous parlons. A 18. ans il compoſa un Traité de l'abnegation interieure, d'une trés-grande élevation, & qui ne ſe reſſentoit point de la foibleſſe de ſon âge. Ses premieres penſées furent d'eſtre Religieux; mais Dieu avoit ſur luy d'autres deſſeins. Une de ſes plus grandes occupations eſtoit de convertir les Heretiques, à quoy il avoit un talent ſingulier. Un jour qu'il diſputoit contre un Preſident du Parlement de Pau, Mr. du Val celebre Docteur & Profeſſeur en Theologie l'en-

l'entendant parler, dit qu'il eſtoit ſon maiſtre en cette matiere, & quelques jours aprés il convertit le jeune Comte de Laval en preſence du ſavant Tilenus ſon Precepteur & ſon Miniſtre. Perſonne n'a eu plus d'éloignement pour les dignitez & pour les honneurs. Quelque habile qu'il fût en Theologie, jamais il ne voulut faire d'actions publiques ni prendre de degrez. Il refuſa d'eſtre Evêque par trois fois differentes; la prémiére fois ce fut le Roy luy-même qui l'en preſſa fortement, & qui ſur le refus qu'il en fit, dit qu'il le luy feroit commander par un plus grand que luy, entendant parler du Pape, ſur quoy il eut la ſainte hardieſſe de répondre, que ſi SA MAJESTE l'en preſſoit davantage, il ſortiroit du Royaume. Il réfuſa enſuite l'Evêché de Laon que Mr. Seguier ſon oncle luy vouloit donner, & depuis celuy de Nantes que lui offrit Mr. de Cuſſé prémier Préſident du Parlement de Bretagne. Il ne voulut pas même de l'Abbaye de Saint Eſtienne de Caen que M. d'O, ſon parent le prioit d'accepter. Il n'alloit jamais à la Cour qu'il n'y fut mandé, juſques-là que le Roy ſe plaignit pluſieurs fois de ne le point voir.

La place de Precepteur de Monſeigneur le Dauphin luy ayant eſté offerte, il ne voulut jamais l'accepter, quoique le Pere Coton alors Confeſſeur du Roy l'en preſſaſt par toute ſorte de raiſon & même du coſté de la conſcience, en luy repreſentant qu'il y alloit de l'intereſt de l'Egliſe & de l'Eſtat, & que le bien qu'il pouvoit faire à un Or-

dre dont il avoit la conduite (il entendoit parler des Carmelites qu'il dirigeoit) n'eſtoit pas conſiderable en comparaiſon de celuy qu'il feroit à tout un Royaume, en formant à la pieté celuy qui devoit un jour le gouverner. Dieu le reſervoit pour reparer la pieté dans le même Royaume par d'autres voyes, & particulierement par l'établiſſement de la Congregation des Peres de l'Oratoire qu'il entreprit dans ce temps-là. Il étoit en peine quel chef il donneroit à une ſi ſainte Aſſemblée, & ne ſe jugeant pas digne d'un tel employ, il s'adreſſa à Saint François de Sales ſon intime ami qui s'en excuſa ſur ce qu'il étoit deſigné Evêque de Geneve, & parce qu'il jugeoit que perſonne n'en étoit plus digne ni plus capable que Mr. de Berulle. Il falut que Mr. de Rets ſon Evêque & depuis Cardinal, luy commandaſt abſolument d'eſtablir cette Congregation & d'en eſtre le Chef. Elle ne fut d'abord compoſée que de cinq Preſtres & de Mr. de Berulle qui faiſoit le ſixiéme. Ils ſe logerent au fauxbourg Saint Jaques dans une maiſon de loüage nommée le Petit Bourbon ſituée à l'endroit où eſt preſentement le Val-de-Grace, comme ſi le lieu qui avoit été habité par des hommes d'une pieté ſi extraordinaire ne pouvoit plus étre la demeure que d'une ſainte Communauté.

Du fauxbourg S. Jaques ils paſſerent à l'hôtel du Bouchage, & là il fit baſtir, ou pour mieux dire, il baſtit luy-même une Chapelle, car il y travailla de ſes propres mains, & même porta la hotte comme un manœuvre, tant il avoit de zele pour la maiſon du Sei-

Seigneur, & d'humilité tout enſemble. Mais cette Chapelle devenant tous les jours plus petite par le nombre des Preſtres qui ſe joignoient à lui, & par le concours du peuple que la devotion y attiroit, il reſolut de bâtir une Egliſe d'une juſte étendue. Il y trouva tant de difficultez, qu'il fallut que le Roi l'ordonnaſt de ſon autorité abſolüe, declarant que cette Egliſe devoit être regardée comme la Chapelle du palais du Louvre. Il eſtoit déja Directeur & comme Fondateur des Carmelites qu'il avoit eſté chercher en Eſpagne, & qu'il avoit amenées à Paris pour y établir ce ſaint Ordre de Religieuſes, & le veritable eſprit de leur Inſtitution, ce qu'il ne fit pas ſans y trouver auſſi de grandes difficultez qu'il ſçut vaincre par ſa pieté & par ſa perſeverance. Le mariage d'Henriette Marie de France avec le Roi d'Angleterre ayant été reſolu, le Roi obligea Monſieur de Berulle d'aller à Rome en demander la diſpenſe au Pape à cauſe de la difference de Religion. Il ſe conduiſit de telle ſorte dans cette Ambaſſade, & gagna tellement l'eſtime de ſa Sainteté, qu'Elle dit un jour ces paroles: *Le pere de Berulle n'eſt pas un homme, c'eſt un Ange.* Elle le chargea de toutes les affaires qu'elle avoit en France, avec ordre à ſes Nonces de ſuivre ſes avis en toutes choſes, & pour lui donner encore de plus grandes marques de ſon eſtime, Elle ordonna qu'en arrivant en France il y trouvaſt un chapeau de Cardinal. Mais parce que Monſieur de Berulle avoit fait vœu de ne recevoir aucune dignité, le Pape lui envoya une

diſpenſe de ſon vœu, & un ordre d'accepter le chapeau qu'il lui envoyoit. Il conduiſit la Princeſſe Henriette Marie Fille de France, en Angleterre, où il ſe concilia l'amour & la veneration de tout le monde. Il ne fut pas moins honoré dans ſa patrie, & l'on aſſure qu'une des choſes qui determina le plus le Roi & ſon Conſeil au ſiege de la Rochelle, fut la revelation que le Cardinal de Berulle eut que cette entrepriſe ſeroit heureuſe, & que l'heure approchoit où la veritable Religion devoit y regner. Il mourut le 2. d'Octobre 1629. dans ſa cinquante-cinquiéme année, mais d'une maniere la plus belle & la plus ſouhaitable pour un ſaint Preſtre, ce fut en celebrant la Meſſe, & ſur le point de la conſecration en prononçant ces paroles, *Hanc igitur oblationem.* De ſorte que n'ayant pû achever le Sacrifice comme Preſtre, il l'acheva comme victime; ce qu'on a exprimé par ce diſtique.

Cœpta ſub extremis nequeo dum ſacra Sacerdos
Perficere, ut ſaltem victima perficiam.

Ce fut dans l'Egliſe des Peres de l'Oratoire de la rüe S. Honoré qu'il expira, & qu'il fut inhumé.

Hen-

Henry de Sponde Eveſque de Pamiers.

Henry de Sponde nâquit à Mauléon en Bearn le 6. Janvier 1568. & eut l'honneur d'avoir pour parrain Henry de Bourbon, qui fut depuis Henry le Grand.

Son pere eſtoit Secretaire de Jeanne d'Albret Reine de Navarre, & faiſoit profeſſion de la Religion prétendüe Reformée, ainſi que la pluſpart des Bearnois de ce temps-là. Dés que le jeune Sponde eut achevé ſes études & ſa Philoſophie, qu'il fit en Grec, il quitta la France pour voyager. Il alla en Angleterre à la ſuite de Guillaume Salluſte du Bartas ſi celebre par ſon Poëme de la Creation du monde, & alors Ambaſſadeur du Roi de Navarre, ou en peu de temps il apprit la langue du pays, & eut de familieres conferences avec le Roi Jacques. Il ſalua auſſi à Londres la Reine Elizabet, Reine d'un merite extraordinaire & fort au deſſus de ſon ſexe, laquelle témoigna faire beaucoup d'eſtime de ſon eſprit.

Au retour de ſes voyages il s'appliqua à l'eſtude du Droit Civil & du Droit Canon, dont il lut preſque tous les livres. Il alla à Tours, où le Parlement de Paris avoit été transferé, & où ſon ſçavoir & ſon éloquence dans le Barreau porterent le Roy Henry quatre à le faire Maiſtre des Requeſtes. Au mi-

milieu des affaires qui l'occupoient il trouva du temps pour lire les livres de controverſes que faiſoient alors le Cardinal Bellarmin, & le Cardinal du Perron. Ces livres l'éclaircirent tellement ſur les erreurs où le malheur des temps l'avoit engagé avec toute ſa famille, que peu de temps apres il abjura ſon hereſie. Il alla enſuite à Rome avec le Cardinal de Sourdis, où aprés quelques années de ſejour il prit l'ordre de Preſtriſe. Il lia une êtroite amitié avec le Cardinal Baronius, & fit de ſon conſentement l'Epitome des douze premiers tomes de ſes Annales. Eſtant revenu en France, le Cardinal Baronius lui écrivit qu'il étoit trés-content de ſon travail; quoi que les Auteurs n'aiment pas ordinairement qu'on faſſe des abregez de leurs ouvrages, parce qu'il eſt arrivé trés-ſouvent que ces abregez ont fait perir les livres dont ils renferment la ſubſtance. Cet Epitome fut achevé d'imprimer en 1612. & dedié à l'Egliſe Gillicane, qui l'approuva, & marqua l'eſtime qu'elle en faiſoit par pluſieurs gratifications conſiderables dont elle honora ſon Auteur. Il s'en eſt fait pluſieurs Editions, & il a été traduit en pluſieurs langues. Il avoit une particuliere connoiſſance des affaires de la Cour de Rome, & le Pape Paul. V. qui l'aimoit beaucoup, le propoſa à la reviſion des expeditions du Tribunal de la Penitencerie. Il étoit fort conſideré du Roy de France, de tous les Ambaſſadeurs & de tous ceux du Conſiſtoire; de ſorte que dans le temps qu'il avoit renoncé entiérement à revenir à Pa-

Paris, & qu'il s'étoit établi à Rome, il fut nommé, ſans qu'il y penſaſt, par le Roy Loüis XIII. à l'Evêché de Pamiers au commencement de l'année 1626. Comme il faiſoit difficulté de ſe charger d'un ſi grand fardeau, le Pape l'y obligea d'autorité. Il avoit alors 59. ans, & il fut ſacré à Rome par le Cardinal de Marquemont Archevêque de Lyon, aſſiſté d'Attilius Amaltheus Evêque d'Athenes, & d'Antoine Provana Archevêque de Dyrrachium en preſence de vingt-quatre Cardinaux, dans l'Egliſe de S. Louis, le Dimanche 17. de Septembre.

Il vint à Paris, où le Roi le receut avec des marques d'eſtime trés-ſingulieres. Et de là il ſe rendit à Pamiers, où il fit ſon entrée le 23. Mai 1627. Il pacifia les differends qui étoient parmi les Religieux de l'Ordre de Saint François appellez de l'Obſervance de la Province d'Aquitaine, ayant été delegué par le Pape pour cette affaire. Le Duc de Rohan chef des Heretiques entra dans Pamiers par trahiſon. L'Evêque ſe ſauva par un trou fait au mur. L'année ſuivante le Prince de Condé ayant repris la Ville, & les Heretiques en ayant été chaſſez, excepté ceux qui ſe convertirent, le Pape Urbain VIII. lui en écrivit des lettres de conjouiſſance, qui marquoient une eſtime extraordinaire de ſon merite. Il faiſoit frequemment des viſites dans ſon Dioceſe, où il rétablit la diſcipline, & ramena à la foi plus de treize cens Heretiques. Il établit des Conferences dans ſon palais Epiſcopal, qu'il fit conſtruire avec bien

bien de la depenſe. Enſuite étant fort âgé, & ayant fait ſon neveu ſon Coadjuteur, il revint à Paris pour ſe donner tout entier à l'édition de ſes Annales. Ce que le Pape approuva avec de grands éloges. Le prémier tome de ſes Annales comprend ce qui s'eſt paſſé depuis la creation du monde juſqu'à la venüe de Jeſus Chriſt, & peut étre conſideré comme un abregé de celles de Torniel. Le ſecond & le troiſiéme tomes qui contiennent depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'au Pontificat d'Innocent III. ſont un abregé de Baronius. Et les trois volumes qui ſuivent ſont tous de lui & vont juſqu'en l'année 1640. Ouvrage qui n'a point de pareil pour ſon etendüe, laquelle n'eſt pas moindre que celle de tous les ſiecles. Il mourut à Toulouſe le 18. Mai 1643. & fut enterré dans l'Egliſe de S. Eſtienne. Il laiſſa ſa Bibliotheque aux Minimes de Toulouſe.

Pierre de Marca Archevêque de Paris.

Pierre de Marca Archevêque de Paris naquit dans la Ville de Gant proche de celle de Pau, capitale de Bearn, de parens nobles & qui font remonter leur genealogie juſqu'au onziéme ſiecle; où un Garcias de Marca, Capitaine de Cavalerie, rendit de grands ſervices à Gaſton Prince de Bearn. Il commença à y avoir des gens de robe dans cette famille en l'annee 1444. Et celui dont nous par-

parlons naquit en l'année 1594. Comme les Huguenots étoient alors les maiſtres dans le Bearn, & que les Curez n'y faiſoient preſque aucune fonction, ſon pere pour avoir la conſolation de voir baptiſer ſon fils dans le ſein de l'Egli.e Catholique, le fit porter au Monaſtere de S. Pé de Generes du Dioceſe de Tarbe, où il recut le Baptême des mains d'un Religieux de cette maiſon, qui par un eſprit prophetique dit ces paroles aprés l'avoir baptiſé: *Tu es Petrus & ſuper hanc Petram ædificabo Eccleſiam meam.* La ſuite a juſtifié l'heureuſe application de ces paroles. Car dés qu'il eut fait ſes eſtudes tant d'Humanité & de Philoſophie que de Droit Civil & Canon, ſa principale occupation fut de diſputer contre les Huguenots & de les convertir; ce qu'il continua lors même qu'il fut marié, & que ſes affaires domeſtiques ſembloient devoir le détourner de cet emploi. Il épouſa fort jeune encore Marguerite de Fargues, iſſüe de la maiſon des anciens Vicomtes de Lavedan en Bigorre, qu'il perdit aprés quelques années de mariage. En ce temps-là le Roi ayant entrepris de reſtablir les Eccleſiaſtiques dans la poſſeſſion de tous leurs biens, dont les Huguenots s'eſtoient emparez, & cette affaire ayant trouvé de grandes difficultez, le jeune Marca aydé de ſon pere y ſeconda ſi heureuſement les intentions de Sa Majeſté, qu'elle ſe termina par la reſtitution entiere de tous les biens des Catholiques. Le Roi érigea alors le Conſeil ſouverain de Bearn en Parlement, & lui en donna gratuitement

une

une charge de Préſident au Mortier, qu'il exerça avec toute la capacité & toute l'integrité qu'on pouvoit attendre d'un homme de ſon merite. Le Roi ayant perdu en l'année 1639. un procés dans ſon Conſeil d'Eſtat, & croyant l'avoir perdu injuſtement, il s'en plaignit au Chancelier Seguier en préſence du Cardinal de Richelieu, & lui ordonna de choiſir deux hommes de ſçavoir & de pieté pour les mettre dans ſon Conſeil. En ce temps-là Monſieur de Marca eſtoit à Paris pour les affaires du Parlement de Pau, & s'étoit fait connoiſtre à Monſieur le Chancelier, qui le crût en quelque ſorte envoyé du Ciel pour remplir une des places de Conſeiller d'Eſtat qu'il avoit à donner. Ce fut en ce temps-là qu'il publia l'Hiſtoire de Bearn & du Pais adjacent, livres trés curieux & pleins d'excellentes recherches, qu'il dedia à Monſieur le Chancelier, en reconnoiſſance des obligations qu'il luy avoit. Il parût peu de temps aprés un livre intitulé *Optatus Gallus de cavendo Schiſmate*, qui avertiſſoit les Evêques d'un ſchiſme preſt à éclorre, en inſinuant que le Cardinal de Richelieu vouloit porter le Roi à eſtablir un Patriarche en France, & l'on ajouſtoit que le Cardinal devoit eſtre ce Patriarche. Ce fut contre ce Livre que Mr. de Marca compoſa celui *De concordia ſacerdotii & imperii.* Il s'agiſſoit de concilier les deux puiſſances qui partagent le monde, jalouſes naturellement l'une de l'autre, & d'en marquer préciſément les juſtes bornes. Le parti que prit Monſieur

ſieur de Marça fut non pas d'interpoſer ſon jugement ſur une affaire de cette conſequence, mais de rapporter hiſtoriquement tout ce qui s'eſtoit paſſé dans les démeſlez que ces deux Puiſſances avoient eu; tout ce qui avoit eſté reſolu dans la ſuitte des temps ſur leurs prérogatives, mais avec tant d'ordre & tant de netteté, qu'il en reſulte ſur chaque chef de conteſtation, des reſolutions auſſi claires que s'il s'eſtoit declaré lui-même dans les termes du monde les plus déciſifs. On trouva qu'il avoit rendu au Pape tous les honneurs & toutes les prérogatives qui lui ſont deües: en ſorte qu'on n'auroit pû en exiger davantage du plus paſſionné mais raiſonnable, de tous les Italiens; & qu'en même temps il avoit conſervé les libertez de l'Egliſe Gallicane, & tout ce qui eſt dû à l'autorité & à la Majeſté de nos Rois, autant que le pouvoit faire le cœur le plus François & le plus affectionné à ſa patrie. Les graces dont il fut comblé dans la ſuite, & de la part de Rome & de la part du Roi, ſeront des témoignages éternels de la ſatisfaction unanime de ces deux Puiſſances. La prémiére marque fut l'Evêché de Couſerans, auquel le Roi le nomma, & dont Sa Sainteté le pourvût avec des marques d'eſtime tres-ſingulieres, malgré la reſiſtance qu'y apportoit l'Ambaſſadeur de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, qui apprehendoit que le caractere d'Evêque n'augmentât dans l'eſprit des Catalans l'autorité qu'il s'étoit

acquiſe ſur eux par ſa douceur & par ſon équité. Cette Province s'étant ſouſtraite à l'obeïſſance du Roi d'Eſpagne, il y fut envoyé en qualité de Viſiteur General, avec ordre de prendre connoiſſance des affaires de la Juſtice, de la Police & des Finances. Il ſçût ſi bien les manier durant ſept années, par ſon affabilité envers les parties, & ſa ſeverite plus apparente que veritable envers le public, qu'il acheva de rendre cette Province entierement affectionnée à la France. Il fut fait Archevêque de Toulouſe, & reçut le *Pallium*. Tout le Dioceſe en témoigna une joye extraordinaire, & qui ne peut eſtre comparee qu'à la douleur qu'il reſſentit quand il fut appellé à l'Archeveſché de Paris. Tant de vertus & tant de grandes qualitez n'empeſcherent pas qu'on ne fiſt contre lui des libelles diffamatoires, qui furent condamnez à Rome, & brûlez publiquement à Paris; ſur quoi il dit agreablement qu'on voyoit en cela une ſuite de la concorde du Sacerdoce & de l'Empire. Le Roi le fit Miniſtre d'Etat pour le retenir à Paris & dans ſon Conſeil. Enſuite il fut admis au Conſeil de conſcience avec Monſieur Hardoüin de Perefixe alors Eveſque de Rhodez & le Pere Annat. Il fut enfin nommé Archevêque de Paris, & étant malade peu de temps aprés de la maladie dont il mourut, il eut la conſolation de recevoir avant ſa mort une lettre du Pape Alexandre VII. par laquelle il approuve, avec de grands éloges, la nomination du Roi. Il mourut à Paris le 29 Juin 1662. âgé de 69. ans, & fut en

en cette qualité enterré dans le chœur de Noſtre-Dame.

Jean-Pierre Camus Eveſque de Belley.

Jean-Pierre Camus, fut nommé à l'Evêché de Belley par Henri IV. en l'année 1609. & fut ſacré le 30. Decembre de la même année par S. François de Sales. Ce fut un veritable Evêque de quelque côté qu'on le regarde, ſoit pour ſa ſcience, particuliérement dans les matieres Eccleſiaſtiques, ſoit pour ſon zele à inſtruire & à convertir les ames, donnant tout le temps que la conduite de ſon Dioceſe lui pouvoit laiſſer, ou à compoſer des livres pour l'édification des fidéles, ou à prêcher avec une ardeur & une charité qui attiroit & touchoit tout le monde. Son zele s'alluma particulierement contre la faineantiſe & la morale relâchée de quelques Moines de ſon temps; & il ne ceſſa de déclamer contre eux, & de vive voix, & par des livres preſque ſans nombre. Le Cardinal de Richelieu preſſé & perſecuté par ces Moines, d'obliger ce bon Evêque à ne plus preſcher ni écrire contre eux, tira parole de lui, qu'à l'avenir il les laiſſeroit en repos, & lui dit ces paroles: Je ne trouve aucun autre défaut en vous, que cet horrible acharnement contre les Moines, & ſans cela je vous canoniſerois. Monſieur de Belley que ſa grande pieté n'empêchoit pas d'être fort agreable dans ſes reparties, lui ré-

répondit : Plût à Dieu, Monſeigneur, que cela pût arriver, nous aurions l'un & l'autre ce que nous ſouhaitons, vous ſeriez Pape, & je ſerois Saint.

Il écrivoit avec une facilité incroyable, & le nombre des livres qu'il a compoſez eſt étonnant. Son ſtyle quoi que peu châtié, plaiſoit dans ce temps-là, & on aimoit la hardieſſe de ſes métaphores quoi qu'un peu entaſſées les unes ſur les autres, à cauſe de l'abondance agréable des images qu'elles forment, & du grand nombre des choſes qu'on y apprend tout à la fois.

Dans ce temps les Romans vinrent fort à la mode, ce qui commença par celui de l'Aſtrée, dont la beauté fit les délices & la folie de toute la France, & même des païs étrangers les plus éloignez. L'Evêque de Belley ayant conſideré que cette lecture étoit fort contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme, & que rempliſſant l'eſprit des ſentimens de l'amour profane, elle étoit un obſtacle au progrés de l'amour de Dieu dans les âmes : mais ayant conſideré en meſme temps qu'il eſtoit comme impoſſible de détourner les jeunes gens d'un amuſement ſi agreable & ſi conforme aux inclinations de leur âge, il chercha les moyens de faire diverſion, en compoſant des hiſtoires où il y eût de l'amour, & qui par là ſe fiſſent lire, mais qui élevaſſent inſenſiblement le cœur à Dieu par les ſentimens de piété qu'il y inſeroit adroitement, & par les cataſtrophes chrétiennes de toutes leurs avantures : car toûjours l'un ou l'autre des Amans, ou tous

les

les deux enſemble, ayant conſideré le néant des choſes du monde, la malice des hommes, le peril que l'on court ſans ceſſe de ſon ſalut, en marchant dans les voyes du ſiecle, prenoient la reſolution de ſe donner entierement à Dieu, en renonçant à toutes choſes, & en embraſſant la vie religieuſe. Ce fut un heureux artifice que ſon ardente charité qui le rendoit tout à tous, lui fit inventer & mettre heureuſement en œuvre; car ſes livres paſſerent dans les mains de tout le monde, & comme ils étoient pleins non ſeulement d'incidens fort agreables, mais de bonnes maximes trés-utiles pour la conduite de la vie, ils firent un fruit trés conſiderable, & furent comme une eſpece de contrepoiſon à la lecture des Romans.

Il nous reſte pluſieurs lettres qu'il écrivit à Saint François de Sales, & pluſieurs que ce meſme Saint lui écrivit, où l'on voit de part & d'autre des marques d'une pieté digne des premiers ſiecles de l'Egliſe. En l'année 1620. il établit dans la ville de Belley un Couvent de Capucins, & en l'année 1622. il y en établit un de filles de la Viſitation, inſtituées par Saint François de Sales. Il ſe démit de ſon Evêché en l'année 1629. en faveur de Jean de Paſſelaigue qui lui ſucceda & ſe contenta de l'Abbaye d'Aunay en Normandie, de l'Ordre de Ciſteaux, où il ſe retira pour travailler plus fortement à ſa propre ſanctification. Mais l'Archevêque de Roüen François de Harlay, ne put le voir inutile à l'Egliſe, & connoiſſant ſes talens l'aſſocia à ſes ſoins E-

piſcopaux, en le faiſant ſon Grand-Vicaire. Il s'acquita de tous ſes devoirs, avec une vigilance vrayement paſtorale, & qui ne ſe démentoit point de celle avec laquelle il avoit conduit ſes propres oüailles; mais comme l'élevation & les plus grandes dignitez n'avoient jamais eu de charmes pour lui, & qu'il avoit toûjours aimé la pauvreté dans laquelle J. C. a vêcu & qu'il a honorée de tant d'éloges, il vint établir ſa demeure dans l'hôpital des pauvres Incurables du fauxbourg Saint-Germain à Paris pour y mourir avec eux. Ce bonheur, car c'eſt ainſi qu'on doit parler de la mort d'un auſſi ſaint Evêque, lui arriva le 26. Avril 1652. en la ſoixante & dixiéme année de ſon âge, & il ſouhaita d'être enterré dans le même lieu. Ce fut un des plus dignes Evêques que la France ait jamais eu, & dont le zele à inſpirer le veritable amour de Dieu, n'a gueres eu de ſemblable. Un peu avant ſa mort il fut nommé par le Roi à l'Evêché d'Arras.

Antoine Godeau Evêque de Vence.

ANtoine *Godeau*, iſſu d'une des meilleures familles de Dreux, donna des marques de la beauté de ſon eſprit, dés les premiéres années de ſa vie. Son genie le porta d'abord à cultiver la poëſie Françoiſe, où il ſe fit admirer par les beautez originales & naturelles dont ſes ouvrages étoient remplis. On lui doit

doit en quelque façon la naiſſance de l'Académie Françoiſe, dont il a été un des plus dignes membres, non ſeulement parce qu'il étoit un de ceux qui s'aſſemblerent les premiers chez Monſieur Conrart, pour y conferer de leurs etudes, & pour y lire les pieces de leur compoſition ; mais parce que la beauté de ſes poëſies, qui plurent extremement au Cardinal de Richelieu, contribua beaucoup à faire prendre à ce grand Miniſtre la reſolution de faire l'établiſſement de cette Compagnie.

Il compoſa entre autres choſes une paraphraſe du Cantique *Benedicite omnia opera Domini Domino*, où toutes les creatures ſont invitées à loüer le Seigneur. Cét ouvrage eſt ſi ſingulier par la beauté majeſtueuſe des deſcriptions ou plûtôt des definitions de tous les eſtres de la Nature, qu'on ne le peut lire ſans eſtre ſaiſi d'admiration, ſur tant de nobles & d'heureuſes expreſſions. L'attention que ce poëme attira ſur le merite de l'Auteur, fit remarquer en lui un grand nombre d'autres bonnes qualitez, dont chacune ne le cedoit en rien à ſa poëſie, pour le degré d'excellence où il les poſſedoit. Son éloquence qui acheva de ſe montrer dans la chaire, & ſa pieté ſolide qui éclatoit dans toutes ſes actions, porterent le même Cardinal de Richelieu à le propoſer au Roi pour l'Evêché de Graſſe, en quoi ce grand Miniſtre ſuivit la pente naturelle qu'il avoit a recompenſer le merite, & ſur tout à donner à l'Egliſe des Miniſtres dignes de leur Miniſtere. En 1636. il fut nommé à cet Evêché, & fut ſacré à ſaint Magloire

re au mois de Decembre de la même année par les Evêques de Caſtres, de Dardanie & de S. Papoul. Dés qu'il fut dans ſon Evêché, il y prêcha avec une éloquence toute Chreſtienne, qui le fit admirer & aimer de tout ſon peuple, & il y tint pluſieurs Synodes où il rétablit la diſcipline qui s'eſtoit reláchée en pluſieurs endroits de ſon Dioceſe. Il réunit à l'Evêché de Graſſe, en vertu du droit de patronage la Ville d'Antibes, qui depuis que le ſiege Epiſcopal de Vence avoit eſté transferé à Graſſe, n'avoit eſté d'aucun Dioceſe, & par ce moyen il y fit revivre la diſcipline Eccleſiaſtique dont il n'y reſtoit plus aucun veſtige. Le Pape Innocent X. lui avoit accordé des Bulles pour réunir en ſa faveur les Evêchez de Vence & de Graſſe, ainſi que Clement VIII. l'avoit fait à la priere de ſon predeceſſeur. Cependant ayant vû que le Clergé & le peuple de Vence n'y conſentoient pas de bon cœur, il aima mieux, quoique les deux Evéchez ne valuſſent pas dix mille livres de revenu, qu'ils n'euſſent pas enſemble trente Paroiſſes, & que la ville de Vence & celle de Graſſe ne fuſſent éloignées l'une de l'autre que de trois lieuës au plus; raiſons trés-fortes pour autoriſer la réunion: Il aima mieux, dis-je, ceder l'intereſt qu'il y avoit, & ſe contenter de l'Evêché de Vence, que de n'eſtre pas agreable à quelques uns de ſes Dioceſains, & ſur tout d'avoir à pourſuivre un procez, choſe non moins oppoſée à ſon naturel & à ſa pieté, qu'aux fonctions paiſibles du ſaint Epiſcopat.

Toute

Toute ſa vie ſe paſſa, ou à viſiter ſon Dioceſe, ou à prêcher, ou à lire, ou à écrire; & quand on voudra examiner tant de diverſes occupations, on aura de la peine à comprendre où il a pris du temps pour ſatisfaire à toutes.

Ses principaux ouvrages ſont une hiſtoire Eccleſiaſtique en trois volumes, dont le ſtyle, ſoit pour l'elegance, ſoit pour la netteté a peu d'égaux, & en rend la lecture auſſi agreable qu'elle eſt utile. Des paraphraſes des Epîtres de ſaint Paul, où avec peu de paroles qu'il y ajouſte, pour ſervir de liaiſons & de tranſitions, il en fait voir nettement toute l'œconomie qui dans le texte échappe ſouvent aux plus habiles & aux plus attentifs, & enfin ſes Eglogues Chreſtiennes; qui preſque toutes ſur le modele & dans l'eſprit du Cantique des Cantiques, rempliſſent le cœur d'une ſainte joye, & y allument les flammes du divin amour. Cependant malgré la grande reputation qu'ont eu ſes Eglogues, ſes Paraphraſes de tous les Pſeaumes de David, & pluſieurs Poëmes Chrêtiens qu'il a compoſez, il s'eſt trouvé un homme aſſez temeraire pour ſoutenir que Monſieur Godeau n'avoit aucun naturel pour la poëſie, & pour faire imprimer un libelle avec ce titre *Godellus utrum Poëta*? Il n'eſt pas croyable combien le Public, & particulierement ceux qui avoient du gouſt pour la Poëſie furent ſcandaliſez de ce libelle, qui n'eut point d'autre effet que de cauſer beaucoup d'indignation, & de faire voir qu'il n'y a rien de ſi évident ni de ſi bien eſtabli dans l'opinion des hommes dont quelqu'un ne puiſſe ſoûtenir le con-

traire. Il fut attaqué d'apoplexie le jour de Paſques 17. Avril 1672. & mourût à Vence le 21. du même mois, âgé de 67. ans.

Jean-François Senault General de l'Oratoire.

QUand le Pere *Senault* commença à prêcher, on remarquoit trois defauts bien conſiderables dans la pluſpart des predications de ce temps-là. Nulle methode dans le diſcours, un grand étalage de la ſcience profane, encore que Seneque y etoit cité plus ſouvent que Saint Paul, Ciceron que Saint Auguſtin, & les Poëtes Latins plus que tous les Prophetes; & enfin de la plaiſanterie qu'on y croyoit neceſſaire pour attirer la bienveillance & l'attention des auditeurs.

Le Pere Senault purgea la Chaire de ces trois deſordres, & ſubſtitua en leur place la methode, la pure doctrine de l'Evangile expliquée par les Peres, & la gravité que demande l'auguſte miniſtere de la predication. C'eſt le témoignage que tout le monde lui en a rendu, & particulierement le Pere de Lingendes, quoi que ſon concurrent alors dans la gloire de l'éloquence de la Chaire.

Son pere Pierre Senault Secretaire du Roi, & Commis au Greffe Civil du Parlement de Paris, eut le malheur d'être du parti de la Ligue, & d'avoir été le plus fameux des ſeize Chefs qu'elle avoit à Paris; mais ſon fils n'heri-

ta point de ſes ſentimens, & fut, comme la

la Reine Anne d'Autriche lui a dit pluſieurs fois, autant attaché à la bonne cauſe & au bon parti, que ſon pere s'en étoit éloigné. Il commença ſes etudes dans l'Univerſite de Douay, & vint les achever dans celle de Paris. Il s'y rendit ſi habile, que le Cardinal de Berulle qui travailloit alors à établir la Congregation de l'Oratoire, charmé de ſa modeſtie & ſur tout de ſa pieté, le choiſit pour eſtre un des premiers ſujets de ſa Congregation. Il fut employé d'abord à enſeigner les Colleges les plus celebres de cette Compagnie. Le talent qu'il avoit pour l'éloquence ayant paru dans ces exercices, ſes Superieurs l'engagerent à ſe donner tout entier à la predication, où il s'eſt rendu un des premiers hommes de ſon ſiecle. Il travailla douze ou quinze ans, de ſon propre aveu à ſe former le ſtile, & à polir ſon langage ſans néanmoins diſcontinuer l'etude de la Theologie, de l'Ecriture & des Saints Peres, où il ſe fit un fonds inepuiſable de doctrine qui a fourni à quarante Careſmes qu'il a prêchez, la pluſpart à Paris dans les plus grandes Chaires, à la Cour & dans l'Egliſe de l'Oratoire de S. Honoré où les Reines venoient ordinairement l'entendre, & où il y avoit un trés-grand concours d'auditeurs.

Il avoit en chaire l'air modeſte, humble & majeſtueux tout enſemble, la voix nette & ſonore, le geſte noble & reglé, & une clarté dans le diſcours, qui malgré la force de ſes expreſſions & la ſublimité de ſes penſées le rendoit auſſi intelligible aux eſprits les moins éclai-

éclairez qu'aux genies les plus vifs, les plus vaſtes & les plus tranſcendans, & c'eſt dans cette partie qu'il a excellé davantage, quoi qu'admirable en toutes les autres. Sa vertu ne l'a pas rendu moins recommendable que ſon éloquence. Il n'y a point eu de deſordre ni de vice, quelque part qu'il ait eſté placé, qu'il n'ait attaqué avec toute la force & toute la vehemence d'un veritable Predicateur de l'Evangile. Cette liberté chrétienne venoit de ſon parfait deſintereſſement. Le Cardinal Mazarin lui ayant dit qu'il étoit faché qu'on eût tardé ſi long-temps à rendre juſtice à ſon merite, & qu'il n'avoit qu'à luy declarer ce qu'il ſouhaitoit, & qu'il le demanderoit au Roi avec plaiſir; il le remercia de ſa bonté, & le pria de ne point importuner le Roi pour un homme qui étoit content, & qui dans ſon état s'eſtimoit plus heureux que ſon Eminence. La Reine Mere lui ayant envoyé le Brevet d'un Evêché, avec aſſeurance de lui donner le meilleur de la Province, s'il venoit à vaquer, il le lui renvoya, ayant mieux aimé demeurer ſimple Preſtre, que de ſe voir êlevé aux dignitez les plus éclatantes; en quoi il avoit raiſon non ſeulement pour la ſeureté de ſa conſcience, mais pour continuer à rendre plus de ſervice à l'Egliſe, en prêchant de tous côtez, qu'il n'auroit fait en ſe renfermant dans l'étenduë d'un ſeul Dioceſe.

Dans ce deſſein d'étre utile à tout le monde, il s'appliqua, lors qu'il fut élû Superieur de S. Magloire, à former de jeunes Eccleſiaſtiques à la predication; il leur donnoit des re-

regles & leur fourniſſoit des matieres dans des Conferences publiques, ou il les exerçoit aprés leur en avoir donné l'exemple. C'eſt de ſon école que ſont ſortis les Peres le Boux, Maſcaron & Soanen, depuis Evêques de Perigueux, d'Agen & de Senés, & tant d'autres Predicateurs celebres qui rempliſſent encore aujourd'huy les plus grandes Chaires, les Peres Hubert, de la Roche, de la Tour, & pluſieurs autres. Il a voulu auſſi ſe rendre utile aux ſiecles à venir par pluſieurs excellens ouvrages qu'il a laiſſez. *La Parabraſe de Job*, qui en conſervant toute la majeſté & la grandeur de ſon original, en a éclairci toutes les obſcuritez; *le Traité de l'uſage des Paſſions* qui a été traduit en toutes ſortes de langues; un livre de *l'Homme Criminel*, un autre de *l'Homme Chrétien*, un autre du *Monarque*, & un grand nombre de *Panegyriques de Saints*, tous ouvrages également pleins de pieté & d'éloquence. Il n'étoit pas né ſeulement pour inſtruire, mais pour conduire auſſi, ce qui parut lors qu'il fut élû General de ſon Ordre, dont il fut toûjours honoré comme le Superieur, & cheri comme le Pere. Il ſoûtenoit lui ſeul tout le poids des affaires, & répondoit de ſa propre main à toutes les lettres qu'il recevoit, qui montoient à plus de trois cens par ſemaine, perſuadé que c'eſt donner une grande confiance aux inferieurs, que de leur faire entendre qu'il n'y a que leur Superieur qui ait connoiſſance des choſes qu'ils lui mandent. Il avoit tant d'honneſteté pour tous les Peres de ſa Congregation que jamais

il

il n'en a chargé aucun de quelque emploi que ce fuſt qu'il ne l'euſt fait preſſentir auparavant s'il l'auroit agreable. Il mourut le troiſiéme jour d'Aouſt 1670. âgé de 71. ans, d'une apoplexie, qui l'attaqua ſubitement, & l'enleva en quatre jours. Il rendit particulierement graces à Dieu de ce qu'il mouroit ſans avoir jamais poſſedé aucune charge ni aucun bien de l'Egliſe, ayant, diſoit-il, toûjours redouté les dignitez & les commoditez des grands benefices, comme ce qu'il y a de plus dangereux dans le monde. Il eſt enterré au milieu de l'Egliſe de l'Oratoire de S. Honoré, où ſon Oraiſon funebre fut prononcée par l'Evêque d'Aire, qui avoit eſté ſon diſciple en Eloquence, connu ſous le nom de l'Abbé de Fromentieres avant qu'il fût Evêque, en preſence de pluſieurs autres Prelats, & d'une affluence incroyable d'auditeurs.

Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne.

LE Public a eſté partagé ſur quelques ſentimens que Monſieur *Arnauld* a ſoûtenus, mais il ne l'a jamais eſté ſur ſon merite. Il n'y a eu qu'une voix là-deſſus, & il a toûjours paſſé pour un des plus grands hommes qu'ait eu l'Egliſe depuis pluſieurs ſiecles.

Son pére Antoine Arnauld qui eſtoit Procureur General de la Reine Catherine de Medicis, ne voulut point embraſſer d'autre profeſſion que celle du Barreau. Il eſt vray qu'il s'en acquitta avec tant d'honneur, & d'une ma-

maniere ſi elevée, que depuis luy il ne s'eſt trouvé perſonne, à la reſerve de Mr. le Maiſtre ſon petit-fils, qui l'ait exercée avec plus d'éclat & plus de dignité. Sa maiſon étoit continuellement pleine de Princes & de grands Seigneurs qui venoient le conſulter ſur leurs plus importantes affaires, & il fut par tout en telle veneration, qu'aprés ſa mort il fut expoſé ſur ſon lit pendant quelque temps pour ſatisfaire au Public qui le demanda avec inſtance.

Antoine Arnauld, dont nous parlons, le vingtiéme & le dernier de ſes enfans, nâquit à Paris le 6. Fevrier 1612. Il commença dés ſon enfance à donner des marques de cette étenduë de genie pour les lettres & pour les ſciences qui l'ont ſi fort ſignalé dans la ſuite. Il embraſſa l'état Eccleſiaſtique, & il ſe mit ſur les bancs en Sorbonne, où il parut avec une diſtinction extraordinaire dans tous les actes de ſa Licence, tous accompagnez d'applaudiſſemens incroyables. Lors qu'il fut Docteur, il reſolut, à l'exemple de ſon pere de demeurer toute ſa vie dans l'état où la Providence l'avoit appellé, & il ſe regarda dans ce poſte en quelque façon comme une ſentinelle poſée pour empêcher qu'il ne paſſat rien contre la verité, & il crut faire aſſez de s'acquiter fidélement d'une fonction ſi importante. Quelques queſtions s'étant émuës ſur les matieres de la Grace à l'occaſion du livre de Janſenius qui fut alors imprimé en France, il compoſa divers écrits ſur cette matiere, qui lui attirerent beaucoup de

de contradiction. Il écrivit deux lettres à un Duc & Pair, ſur ce qu'on avoit averti un Seigneur de la Cour, qu'on ne le recevroit pas à la communion tant qu'il auroit chez lui un Abbé qu'on vouloit qu'il congediaſt, & qu'il ne retireroit pas ſa petite-fille de Port-Royal. Il ſe trouva dans la ſeconde de ces lettres deux propoſitions qui furent condamnées par une partie de la Faculté de Theologie de Paris, l'une comme heretique, & l'autre comme temeraire, par une cenſure que l'on a toûjours regardée, comme fort irreguliere, & pleine de nullitez, & contre laquelle Monſieur Arnauld & ſoixante-dix Docteurs avec luy proteſterent dans les formes; ce qui n'empêcha pas que ce grand homme ne fut exclus de la Faculté avec ces ſoixante-dix Docteurs. Aprés quelques années le Pape Clement IX. & le Roi firent ceſſer la diviſion que ces diſputes apportoient dans l'Egliſe. Il fut frapé à ce ſujet une medaille ayant d'un côté la tête du Roi & de l'autre un autel ſur lequel les clefs de l'Egliſe & le ſceptre de France ſont miſés en ſautoir avec ces mots autour : *Gratia & pax à Deo*, & ceux-cy au deſſous: *Ob reſtitutam Eccleſiæ concordiam.* 1669. Enſuite de cette paix Mr. Arnauld alla à Verſailles où il fut reçû du Roy & de toute la Cour avec des marques d'eſtime très-ſingulieres. De retour à Paris il fut tellement accablé de viſites, quoy qu'il logeaſt à l'extrêmité du fauxbourg S. Jacques, que pour ſe procurer du repos, & plus encore pour oſter à ceux qui ne l'aimoient pas, tout ſujet de luy reprocher, qu'il

qu'il faiſoit des cabales, il changea de logis pluſieurs fois, mais n'ayant pû en trouver un où il ne donnaſt point de ſoupçon de faire des aſſemblées, il ſortit enfin de France en l'année 1679. Il n'y eſt pas revenu depuis, ſe tenant tellement caché que ſes amis & ſes plus proches parens n'ont preſque jamais ſçu le lieu où il étoit, & que l'on ignore même celuy où il eſt mort. Le jour qu'il tomba malade qui fut le premier jour du mois d'Aouſt 1694. & les deux jours ſuivans il dit la Meſſe dans le lieu de ſa demeure ſuivant la permiſſion qu'il en avoit obtenue depuis pluſieurs années d'Alexandre VIII. & d'Innocent XII. & quatre jours aprés ayant reçû tous ſes Sacremens, il mourut dans une tranquilité admirable, agé de quatre-vingt deux ans & quelques mois. Il ſouhaitta que ſon cœur fuſt porté à Port Royal, qu'il aima toûjours, parce que ſa mere, ſix de ſes ſœurs, & cinq de ſes nieces y ont eſté Religieuſes, toutes d'une pieté exemplaire & pleines de l'eſprit & de la vertu de leur famille.

Monſieur Arnauld avoit une grande étenduë d'eſprit & une memoire prodigieuſe que l'âge n'a jamais affoiblie; il ſçavoit les belles Lettres parfaitement; & les Auteurs anciens lui eſtoient auſſi preſens que s'il n'eût jamais fait d'autre étude. Il avoit un genie particulier pour les Mathematiques, & c'eſt luy qui a donné ſans nom d'Auteur les Elemens de Geometrie ſi eſtimez de tout le monde. Il fit dans ſa jeuneſſe pluſieurs objections à Mr. Deſcartes ſur ſes Meditations Metaphy-

ſiques, qui ont été regardées par ce grand Philoſophe, comme les plus ſolides & les plus difficiles à reſoudre de toutes celles qui luy ont été faites. La Grammaire raiſonnée eſt toute de luy, & il a eu beaucoup de part à l'Art de Penſer; ces Livres ſont deux chefs-d'œuvre en leur eſpece.

Son zéle pour le Roy étoit extrême, & pluſieurs fois il s'expoſa dans l'exil où il s'étoit condamné luy-même, à de mauvais traitemens pour n'avoir pû ſouffrir que des perſonnes qui ne connoiſſoient pas comme luy toutes les qualitez héroiques de ce Monarque, en parlaſſent ſelon leurs paſſions & leurs intereſts. Il a été fort eſtimé à Rome, & l'on aſſure qu'on a eu deſſein plus d'une fois de l'honorer de la Pourpre.

Ses principaux ouvrages, outre ceux dont nous avons parlé, ſont le livre de la frequente Communion qu'il fit à l'âge de 28. ans, celuy de la Tradition de l'Egliſe ſur la Penitence; la Morale de Jeſus-Chriſt renverſée par les Calviniſtes; la Morale des Calviniſtes convaincuë de nouveau; & un Traité de la lecture de l'Ecriture Sainte. Quoy qu'on ait fait imprimer la Défenſe de la Perpetuité de la Foy ſous ſon nom, pour luy donner plus d'autorité, l'ouvrage néanmoins n'eſt pas tout de luy, & Mr. Nicole y a eu beaucoup de part. A l'occaſion de ce Livre on ne doit pas oublier ſes ſoins incroyables pour faire vénir du Levant le témoignage authentique que les Egliſes Orientales ont donné de la conformité de leur creance avec

la

la nôtre ſur le myſtere de l'Euchariſtie. Les actes en ont eſté depoſez dans la Bibliotheque du Roy & dans celle des Benedictins de S. Germain des Prez, aprés avoir achevé de confondre les Heretiques, & mis le ſceau aux preuves non ſeulement du livre de la Perpetuité de la Foy, mais à celles de tous les volumes que Mr. Arnauld a écrits contre le Miniſtre Claude ſur la même matiere; Volumes qui feront voir éternellement la ſuperiorité d'un Ecrivain ſur un autre, quand la force du genie eſt ſoûtenuë par la force de la verité.

Jacques Sirmond Jeſuite.

Jacques Sirmond nâquit à Riom en Auvergne en l'année 1558. de parens conſiderables, qui ayant remarqué en luy dés ſon bas âge une vivacité d'eſprit ſurprenante, prirent ſoin de le faire inſtruire par d'excellens Maiſtres. Il profita ſi bien de leurs enſeignemens, que n'ayant que quinze ans il étoit luy-même capable d'inſtruire les autres: Car s'eſtant fait Jeſuite à cet âge-là, il fut obligé par ſes Superieurs dés qu'ils l'eurent reçû, d'enſeigner les langues Grecque & Latine; ce qu'il fit pendant quelques années avec un ſuccez extraordinaire. Il eut l'honneur d'avoir pour diſciples Charles de Valois Duc d'Angouleſme, fils naturel de Charles IX. & Saint François de Sales Evêque & Prince

Prince de Genéve. Il eut pour amis Pierre Pithou & Nicolas le Fevre Precepteur de Loüis XIII. qui ont rendu l'un & l'autre des temoignages authentiques de l'eſtime ſinguliere qu'ils faiſoient de ſon merite. Eſtant allé à Rome à l'âge de trente deux ans, le General de ſon Ordre, Claude Aquaviva le fit ſon Secretaire, & l'aima tendrement à cauſe de ſon extréme diligence, & ſur tout pour le don qu'il avoit de prendre parfaitement dans ſes lettres le ſens & l'intention de ſon General.

Comme il avoit toûjours eſtimé qu'il n'y avoit que deux choſes qu'un homme ſage pût ſouhaiter, & qui fuſſent capables de le rendre heureux, la doctrine & la vertu, il ne s'attacha qu'à acquerir ou à augmenter ces deux tréſors incomparables; & parce que la connoiſſance de toutes les ſciences eſt d'une étenduë qui ſurpaſſe celle de l'eſprit humain, il crut devoir ſe retrancher à l'étude de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique comme la plus convenable à ſon état, & la plus utile à l'Egliſe. Quelque progrez qu'il y fit, il ne fut point tenté dans tout le cours de ſa jeuneſſe de faire imprimer aucun ouvrage par reſpect pour le public, à qui il croyoit qu'il ne falloit rien donner qui ne ſe ſentit de la maturité de l'âge de ſon Auteur. Il commença par mettre au jour pluſieurs Auteurs, qui fort obſcurs & renfermez dans la poudre de quelques Bibliotheques n'étoient d'aucune utilité. Il les éclaircit d'une infinité de notes tres-ſçavantes, & par là il les rendit

dit plus utiles qu'ils ne l'avoient jamais eſté. Son plus grand ouvrage fut la collection de tous les Conciles de l'Egliſe Gallicane qu'il dedia au Roy. Le Cardinal de Richelieu touché de la même admiration que toute la nation des Sçavans, n'oublia rien de ce qui pouvoit marquer l'eſtime qu'il faiſoit d'un ouvrage de cette conſequence.

Il étoit d'une force ſinguliere dans les diſputes ou de controverſe ou de litterature, & il n'eſt preſque jamais ſorti que vainqueur de ces ſortes de combats. Entre pluſieurs qu'il ſoûtint glorieuſement, il y en eut deux tres-celebres, & qui luy acquirent une tres-grande reputation. Le premier fut contre Jacques Godefroy un des plus ſçavans hommes du ſiecle, qui armé de l'autorité de Rufin combattoit fortement la juriſdiction du Pape ſur les Provinces qu'on appelle ſuburbicaires. Les argumens de cet Adverſaire paroiſſoient invincibles, non ſeulement au commun des Sçavans, mais au Cardinal du Perron même, reconnu pour le plus habile & le plus éclairé qu'il y eût alors dans les matieres Eccléſiaſtiques. Cependant le Pere Sirmond déméſla le nœud de la queſtion ſi nettement par trois traitez qu'il donna l'un aprés l'autre, qu'il remena tout le monde à ſon avis, qui eſt aujourd'huy celuy de tous les Sçavans ſur cette difficulté. La ſeconde diſpute qu'il eut, fut encore plus celebre, & d'une diſcuſſion plus difficile. Dans la premiere il avoit de ſon parti tous les Catholiques; dans la ſeconde il avoit affaire contre *Petrus*

Aurelius, Catholique, & de plus défenſeur declaré du droit des Evêques, ce qui luy attiroit les ſuffrages de la plus grande partie du Clergé & des Ecoles de Theologie. Ce *Petrus Aurelius* étoit l'Abbé de S. Cyran, qui s'étoit caché ſous ce nom, aprés eſtre convenu avec Janſenius Evêque d'Ypres, de partager entr'eux le nom de S. Auguſtin; l'un prenant *Aurelius*, & l'autre *Auguſtinus*; ainſi l'Abbé de S. Cyran mit le nom d'*Aurelius* à ſon Livre, & Janſenius mit au ſien celuy d'*Auguſtinus*. Le Pere Sirmond étoit accuſé de n'avoir pas eſté fidele dans l'édition des Conciles de l'Egliſe Gallicane, non ſeulement en quelques endroits, mais dans toute la maſſe de l'ouvrage: c'étoient les propres mots de ſon adverſaire, Il ſatisfit de telle ſorte à toutes les objections qui luy étoient faites, qu'il en reçut de tres-grands applaudiſſemens.

Quelque docte qu'il fût, la force & la ſolidité de ſon jugement ſurpaſſoient encore toutes les lumieres de ſa ſcience, perſonne n'a jamais eu plus de ſagacité ni plus de juſteſſe pour bien démeſler une difficulté, & bien prendre ſon parti ſur les endroits difficiles de la litterature. De là vient qu'il ne s'eſt preſque jamais trompé dans ſes ouvrages, ou s'il a fait quelques fautes, elles ont eſté tres-legeres & preſque imperceptibles: privilege particulier des eſprits de ce caractere. Il n'avoit en veue dans ſes études que la recherche de la verité, & nulle attention ſur la gloire qui pouvoit luy en revenir. On connut

connut parfaitement ſon deſintereſſement univerſel pour toutes les choſes du monde, par la maniere dont il ſe conduiſoit à la Cour où il étoit obligé de faire de frequens ſéjours en qualité de Confeſſeur du Roy. On le connut encore quand le Pape ayant ſouhaité qu'il vinſt à Rome, & le Roy n'ayant pas voulu le luy permettre, pour conſerver en France un homme de ſon merite, il apprit que le deſſein que le Pape avoit ſur luy étoit de le faire Cardinal; car il proteſta ſincerement à ſes amis, que ſi en arrivant à Rome on lui en eût apris la nouvelle, il ſeroit revenu ſur ſes pas en France dans le moment même. Il fut aimé de tous les hommes illuſtres de ſon temps, & particulierement du fameux Jerôme Bignon avec lequel il étoit lié d'une amitié trés-étroite. Il poſſeda tout ce qu'il avoit ſouhaité, un eſprit ſage, de la ſcience & de la vertu, & de plus une longue vie avec un loiſir accompagné de dignité. Il mourut en l'année 1651. âgé de 93. ans.

Denys Petau Jeſuite.

D*Enys Petau* nâquit à Orleans en l'année 1583. & ſe fit Jeſuite au College de Clermont à Paris en l'année 1605. à l'âge de vingt-deux ans. Depuis ce temps juſqu'au jour de ſa mort qui arriva 48. ans aprés, il n'a ceſſé de faire honneur à ſa Compagnie par ſa pieté, par ſa doctrine & par ſes ouvrages. C'étoit non ſeulement un eſprit univerſel qui s'étoit ren-

du familier preſque toutes les langues tant mortes que vivantes, de même que toutes les ſciences imaginables, & qui avoit ſçû y joindre la connoiſſance des beaux arts; mais ce qui eſtoit plus étonnant & beaucoup plus recommandable, c'eſt qu'il poſſedoit preſque toutes ces choſes à un haut degré de perfection. Il ſe trouve aſſez d'eſprits qui ont de l'ouverture & de la facilité pour tout ce qu'ils entreprennent, mais ces ſortes d'eſprits univerſels n'atteignent preſque jamais à la connoiſſance parfaite d'aucune des ſciences où ils s'appliquent, & n'y ſont tout au plus que les ſeconds.

Ce ne fut pas par la ſeule force de ſon genie que le Pere Petau ſe rendit ſi habile, ce fut encore par le bon ordre qu'il établit dans ſes études, où il proceda en la maniere des ſages Architectes qui commencent par jetter des ſolides fondemens, ſur leſquels tout ce qu'ils conſtruiſent enſuite ne ſe dément jamais. Il ſe donna d'abord à l'étude de la Grammaire: & en traduiſant ſans ceſſe des Auteurs Grecs en Latin, & des Auteurs Latins en Grec, il s'acquit une parfaite & entiere connoiſſance de ces deux langues. De là il paſſa à l'étude de l'Eloquence & de la Poëſie, dont on ne peut pas douter qu'il n'ait connu toutes les fineſſes, toutes les graces & toutes les beautez, pour peu qu'on ait lû ſes ouvrages. Il compoſa des vers juſqu'aux derniers jours de ſa vie, & à l'exemple de S. Gregoire de Nazianze, il ſe ſervit de la Poëſie comme d'une recreation dans les travaux penibles de ſes études. Il s'en ſervit auſſi comme d'un interprete pour ex-

expliquer les ſentimens que ſa pieté lui ſuggeroit en toutes rencontres. Il n'y a point de genre de Poëſie où il ne ſe ſoit exercé & où il n'ait réuſſi. Il a même compoſé des tragedies, & non content de faire des vers Grecs & Latins, il en a fait d'Hebreux qui ont eu l'applaudiſſement de tous ceux qui pouvoient en juger. Monſieur Grotius trés-habile & trés-difficile à contenter ſur ces matieres, lui donne là-deſſus toutes les loüanges que peut arracher la force du merite.

Aprés s'être enrichi de tous les ornemens du langage & du bien dire; il s'adonna à la Philoſophie pour s'affermir dans la ſolidité des ſentimens & des penſées; aprés quoi il paſſa à l'Hiſtoire, & en même temps à la Geographie & à la Chronologie, qui en ſont comme les deux yeux, & qui ne doivent jamais en être ſeparées. Ce fut là qu'il fit des découvertes qui ont étonné ſon ſiecle, & qui étonneront toute la poſterité; car il ne ſe contenta pas d'en puiſer la connoiſſance dans les écrits de Strabon & de Ptolomée, & même dans toutes les cartes des modernes, infiniment plus correctes & plus inſtruiſantes que tout ce qu'ont écrit les Anciens: mais il fit une étude profonde de l'Aſtronomie, ſans laquelle il jugea qu'il ne pouvoit rien établir de bien certain dans la Chronologie. Peu de temps avant qu'il écrivit ſur ces matieres; Joſeph Scaliger, qui étoit conſideré non ſeulement comme le plus habile Chronologiſte, mais comme le ſeul qu'il y eût au monde, avoit donné au public ſon livre de la Correction des temps, ouvrage où il redreſ-

ſe la pluſpart des erreurs qui s'étoient gliſſées dans cette ſcience, & qui étoit regardé comme une regle à laquelle tout le monde devoit ſe conformer. Cela n'empêcha pas le Pere Petau d'entreprendre le même travail, & de corriger par ſon livre de la Doctrine des temps beaucoup de fautes qui ſe trouvent dans celui de la Correction des temps de Scaliger, ce qu'il fit en gardant toutes les loix de l'honnêteté que les gens de lettres ſe doivent les uns aux autres; en ſorte que ſans obſcurcir la gloire de ſon predeceſſeur, il s'en eſt acquis une trés-grande dans la même ſcience. Aprés avoir ainſi amaſſé tous les treſors des connoiſſances humaines, il ne s'en ſervit pas pour la ſeule ſatisfaction de ſon eſprit, ou pour une vaine oſtentation, mais il les conſacra entierement à la gloire de Dieu & à l'utilité de ſon Egliſe par une reſolution conforme à l'intention de la Societé, & aux exemples de Clement d'Alexandrie, de S. Baſile & de S. Gregoire, qui aprés s'être enrichis des dépouilles des Gentils, ſe ſervoient contr'eux de leurs propres armes.

La Theologie fut comme le port où il termina tous ſes voyages de litterature, & pour laquelle il employa tout ce qu'il avoit acquis par ſes études. Il poſſeda également les deux parties de la Theologie, celle qui explique l'Ecriture ſainte, & celle qui s'occupe à defendre la verité de la doctrine. Il n'a fait imprimer aucun commentaire ſur les Livres ſaints, content de l'explication des Saints Peres, & ne voulant point ou redire ce qu'ils ont écrit, ou diſputer avec eux ſur ces matieres. Mais pour ce qui regarde

gardé la controverſe, il n'eſt pas croyable combien il y a reuſſi. Le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits & qui ſont entre les mains de tous les Theologiens, en ſont un témoignage très-autentique. On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans ce grand nombre de livres qu'il a compoſez, ou l'abondance des citations, ou l'éloquence du diſcours, ou l'art & la methode avec laquelle toutes choſes y ſont rangées, ou enfin ſon zele pour la verité. On ne comprend pas comment un ſeul homme a pû compoſer tant de volumes, particulierement ſi l'on conſidere qu'il n'a jamais eu perſonne ſous lui pour écrire ou tranſcrire ſes compoſitions. Il avoit une ardeur incroyable pour la converſion des heretiques, & il n'eſt rien qu'il n'ait tenté pour faire rentrer le celebre M. Grotius dans le ſein de l'Egliſe, lors qu'il vint icy en Ambaſſade. On prétend même qu'il le convertit, & qu'il ne manqua à cette bonne œuvre que la ceremonie d'une publique abjuration. Il ſe ſignala extrêmement dans la diſpute qui s'éleva ſur la matiere de la Grace; & pendant que ceux qu'il attaquoit ne daignoient pas répondre à beaucoup de gens d'un merite aſſez conſiderable, ils l'ont toûjours regardé comme le plus redoutable de leurs adverſaires, & ont répondu à tous les ouvrages qu'il a compoſez pour les combatre. Il mourut au College de Clermont le 11. Decembre de l'année 1652. âgé de ſoixante-neuf ans, laiſſant de lui une memoire qui ne mourra jamais. Le Catalogue de ſes livres compoſe preſque un volume, de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de

les

les rapporter icy dans le peu d'eſpace qui reſte.

Jean Morin Preſtre de l'Oratoire.

CElui dont je vais parler merite tellement d'eſtre mis au nombre des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, que s'il y a quelque choſe à lui reprocher, c'eſt peut-eſtre d'avoir pouſſé trop loin la curioſité de ſes études en voulant épuiſer toute la vaine ſcience des Rabbins, ainſi qu'il l'a lui-même reconnu. Il nâquit à Blois en l'année 1591. de Luc Morin Marchand & de Jaquette Gauſſand tous deux de la Religion pretenduë reformée. Il y commença ſes études & les continua à la Rochelle où il acquit une parfaite connoiſſance des langues Grecque & Latine. Il paſſa de là à Leyden où il apprit la Philoſophie, le Droit & les Mathematiques. Aprés quoi il s'appliqua à l'étude de la Theologie & des langues Orientales.

Lors qu'il ſe fut rendu habile dans les ſciences & dans les langues, il ſe donna tout entier à la lecture de l'Ecriture Sainte, des Peres & des Conciles. Le fruit principal qu'il retira de cette occupation, fut de commencer à reconnoître la fauſſeté de ſa Religion, & de toutes les maximes que ſes maîtres de Theologie lui avoient enſeignées; à quoi ne ſervirent pas peu les diſputes qui ſurvinrent alors entre les Partiſans d'Arminius & ceux de Gomarus ſur les matieres de la Grace & de la

la Predeſtination. Car ne trouvant rien qui le contentaſt dans les ſentimens & des uns & des autres, il ſe mit à eſtudier à fond ceux des Docteurs Catholiques; de ſorte que ce qui avoit eſté l'écueil de pluſieurs autres, le conduiſit au port & à la connoiſſance de la verité. Eſtant arrivé à Paris, il entra dans l'eſtime & dans la familiarité de tous les Sçavans, & particulierement du Cardinal du Perron, qui fut ſurpris de trouver tant d'érudition & tant de connoiſſance des choſes les plus rares dans un homme auſſi peu avancé en âge qu'il l'eſtoit alors. Ce ne fut pas une mediocre joye à ce grand Perſonnage, lorſqu'il l'eut éclairci ſur les points les plus difficiles de la controverſe, de le voir ſe rendre, avec le ſecours de la grace, à la force de ſes raiſons. Aprés avoir demeuré quelque temps dans la famille de ce Cardinal, il paſſa dans la Congregation de l'Oratoire que le Cardinal de Berulle venoit d'inſtituer en France, où il reçut tous les Ordres ſacrez. On a remarqué que depuis qu'il eut reçu celui de Preſtriſe, il ne paſſa aucun jour de ſa vie ſans celebrer la Meſſe, en reconnoiſſance de la grace que Dieu lui avoit faite de ſortir des tenebres de l'hereſie.

Il fit ſa principale occupation de refuter ou de vive voix ou par écrit, les mêmes erreurs dont il avoit été infecté dans ſa jeuneſſe. Il s'appliqua encore beaucoup à convaincre les Juifs & à les tirer de leur aveuglement, ſe ſervant à cette fin particulierement de la Vulgate & des Septante qu'il fit réimprimer à Paris

Paris en l'année 1628. & qu'il ſoûtint contre ceux qui les voulurent attaquer, par un ouvrage admirable qu'il donna au public l'année ſuivante, ſous le titre d'*Exercitationes Biblicæ*, ouvrage qu'il retoucha pendant 20. années, & qui a été réimprimé aprés ſa mort par les ſoins du Pere Fronton le Duc. Il compoſa eſtant encore fort jeune, l'Hiſtoire de la délivrance de l'Egliſe par Conſtantin, & celle du progrés de la Souveraineté des Papes, par la pieté & par la liberalité de nos Rois. Il avoit un commerce d'eſtude & d'amitié avec tous les hommes ſçavans de ſon temps. Il s'eſtoit acquis tant d'eſtime parmi le Clergé de France, que les Prelats aſſemblez prenoient ordinairement ſes avis ſur les matieres les plus importantes, les plus obſcures & les plus difficiles. L'on admiroit en lui deux choſes qui ſe trouvent rarement en un même homme, une profonde ſcience & une profonde humilité. Sa reputation le fit ſouhaiter à Rome où il alla par l'ordre du Cardinal Barberin. Ce Cardinal le preſenta au Pape Urbain VIII. qui le reçût avec beaucoup de marques d'eſtime, & l'admit ſouvent dans ſon Cabinet. Comme on tenoit alors une Congregation chez ce même Cardinal où l'on s'entretenoit ſouvent de l'ancien eſtat de l'Egliſe Grecque, de ſes Rits, & de la doctrine de ſes Peres; le Pere Morin qui y aſſiſtoit preſque toûjours, forma alors le deſſein de compoſer les livres qu'il a faits des Ordres Sacrez, ceux de la Penitence, & quelques autres Traitez encore. Il ménagea ſi

bien

bien les Grecs, par ſes écrits, par ſes conferences, & par la protection qu'il leur procura, qu'il avança fort les affaires de la réunion de l'Egliſe Grecque avec la Latine. Dans ce même temps le Cardinal de Richelieu qui connoiſſoit ſon merite, & qui le jugea neceſſaire auprés de lui pour les grands deſſeins qu'il meditoit, obligea ſes Superieurs à le rappeler en France. On fut eſtonné de le voir quitter Rome, où il eſtoit ſur le point de ſe voir élevé aux premieres dignitez de l'Egliſe. Il poſſedoit en perfection les Grammaires, les Poëtes, les Orateurs & les Hiſtoriens. Il ſçavoit de même les apophtegmes & les opinions de tous les Philoſophes. Il eſtoit conſommé dans la Geographie & dans la Chronologie, dans la connoiſſance des mœurs, des coûtumes, & de la police de toutes les nations; & ce qui eſt trés-ſingulier, il ſçavoit l'Ecriture Sainte dans toutes les langues ſçavantes où elle a eſté traduite. Il fit revivre parmi les Chrétiens la langue Samaritaine, tirant pour ainſi dire, des tenebres le Pentateuque Hebreu-Samaritain dont on n'avoit point entendu parler depuis S. Jerôme. Il le fit imprimer dans la Poliglotte de Paris avec une Preface trés-excellente. Son merite eſtoit trop grand pour n'avoir pas d'antagoniſtes: Il en eut, & entr'autres le ſieur de Muïs & le Pere Simon, qui ont eſté obligez par la force de la verité, de faire ſon éloge dans les endroits mêmes où ils l'attaquoient. Son caractere principal eſtoit une extréme douceur, qu'il con-

---

Suite de l'Histoire de Jesus.

I.

Sur

Son temperament ſanguin, bilieux & robuſte, luy fit aimer le jeu, la chaſſe, les divertiſſemens; & luy fournit des forces pour les plus grandes actions. Sa taille au deſſus de la mediocre, aiſée, fine & delicate, luy donna beaucoup de grace à danſer, à monter à cheval, à faire des armes & à tous les autres exercices militaires. Il avoit l'air grand, fier & affable tout enſemble, beaucoup de feu dans les yeux, & une phyſionomie qui tenoit de l'Aigle. Son genie eſtoit du premier ordre en toutes choſes, & particulierement dans la Guerre; pour laquelle il eſtoit tellement né, qu'il n'avoit point de plus grande joye que de ſe voir à la teſte d'une armée preſte à combattre. C'eſtoit dans ces momens terribles que la Guerre avoit pour luy des charmes. Dans le temps où le bruit & le tumulte du combat troublent les plus fermes & les plus intrepides, c'eſtoit alors qu'il eſtoit le plus tranquile, qu'il voyoit mieux toutes choſes, & qu'il donnoit ſes ordres avec plus de ſang froid & avec plus de facilité; en un mot ce qui faiſoit l'agitation des autres, le mettoit en quelque ſorte dans ſon repos & dans ſon eſtat naturel. Il a formé par ſon exemple douze Mareſchaux de France, & une infinité de toute ſorte d'Officiers. Perſonne n'a eſté plus vigilant, ſoit à choiſir des poſtes, ſoit à faire obſerver la diſcipline. Il ſe faiſoit eveiller à quelque heure que ce fut, dés qu'on avoit à luy parler, ſurprenant toûjours les ennemis, & ne leur donnant jamais lieu de le ſurprendre.

Ces qualitez jointes à ſon courage l'ont fait regarder comme un des plus grands Capitaines qui fut jamais. On n'a pas eu de peine à porter ce jugement aprés les actions heroïques qu'il a faites ; mais ce qui eſt eſtonnant & qui fait voir que le caractere de grandeur & de ſuperiorité étoit bien marqué en luy, c'eſt que le Cardinal de Richelieu en jugea de même dés l'année 1641. lors qu'il n'avoit encore que vingt ans. *Ce ſera*, dit-il à Mr. de Chavigni, aprés une longue conference qu'il avoit eüe avec ce jeune Prince ſur le fait de la Guerre, *ce ſera, le plus grand Capitaine de l'Europe & le premier homme de ſon ſiecle.*

Il commenca à ſe ſignaler en qualité de volontaire aux ſieges d'Arras, d'Ayre & de Perpignan, & dans ce dernier ſiege il commanda l'arriere-ban de Languedoc. Il donna dans ces trois Campagnes tant de preuves d'une capacité extraordinaire pour commander en chef, que Louis XIII. crut ne pouvoir remettre en de meilleures mains la conduite de ſes armées. La bataille de Rocroy qu'il gagna, les victoires qu'il remporta à Fribourg & à Nortlingue, & la priſe de plus de vingt villes conſiderables en moins de quatre années, juſtifierent pleinement un ſi ſage & ſi heureux choix. Le ſiege de Lerida n'eut pas un ſuccés favorable ; mais la prudence avec laquelle il s'y conduiſit, luy fit honneur, & les campagnes ſuivantes le comblerent de gloire par la priſe d'Ypres & par la fameuſe bataille de Lens, ſuivie d'une des plus complettes & des plus grandes victoires que l'on ait jamais remportées. On peut joindre à ces fameux exploits ce qu'il fit dans la Franche-

Comté,

Comté, & en Hollande ſous les ordres du Roy commandant en perſonne, quoi qu'il fut contraint d'avoüer, qu'il vit faire à ce Monarque des choſes qui juſques-là ne lui avoient pas ſemblé poſſibles, comme de prendre en un mois quarante Villes & quatre Provinces. Sa valeur n'éclata pas moins dans la bataille de Senef, où inferieur en forces aux ennemis, il les mit en fuite, prit leur bagage & leur canon.

Il eſt vrai qu'il eut le malheur de ſe voir engagé à porter les armes contre ſon Prince, mais peut-être ce malheur étoit-il neceſſaire pour faire éclater des vertus, que ſans cela on n'auroit pas connuës. Les ennemis ſe voulant prévaloir de l'état où il étoit, mirent tout en œuvre pour lui faire relâcher quelque choſe de ſes avantages de Prince du ſang de France en faveur de l'Archiduc Leopold Gouverneur des Païs-Bas; mais rien ne fut capable de l'ébranler, & il aima mieux s'expoſer à toute ſorte d'extrêmitez, que de donner la moindre atteinte à ſon état & à la dignité de ſa naiſſance. Sa retraite en ſon château de Chantilly contribua encore infiniment à faire voir toute la grandeur de ſon ame. Ses vertus militaires ayant été obligées de ſe repoſer, une infinité d'autres grandes qualitez que le bruit des armes empêchoient de paroître, ſe montrerent dans toute leur beauté. On vit le même genie qui avoit ſi bien réuſſi à ranger des armées en bataille, ne réüſſir pas moins dans des occupations plus douces, & s'y rendre auſſi aimable qu'il avoit paru terrible les armes à la main.

L'incroyable penetration de ſon eſprit le fit

entrer dans tout ce que les ſciences ont de plus beau, & inſenſiblement il s'y rendit habile, preſque au même degré que ceux qui en font une profeſſion particuliere, en donnant à la lecture pour ſe deſennuyer une partie des nuits que l'activité de ſon eſprit déroboit au ſommeil. Mais ſi ſa vie fut admirable, ſa mort toute chrétienne & à laquelle il s'étoit preparé par deux ou trois années d'exercice de pieté ſolide, fut encore plus precieuſe devant Dieu & devant les hommes : Elle arriva à Fontainebleau où il étoit allé pour aſſiſter la Ducheſſe de Bourbon ſa belle-fille malade de la petite verole, & où il expira l'onziéme Decembre 1687. entre les bras du Duc d'Anguien ſon fils qu'il aimoit avec toute la tendreſſe d'un bon pere, & qu'il laiſſa ſeul heritier de ſes biens & de ſes vertus.

Le Vicomte de Turenne.

LOrſqu'Homere a voulu faire l'image d'un grand Capitaine, il l'a dépeint fier, emporté, colere, inexorable, écoutant peu la juſtice & ſe croyant tout permis par le droit des armes. Si l'on veut ſe former une juſte idée de celuy dont je parle, on n'a qu'à luy donner des qualitez toutes oppoſées; ce n'eſt pas qu'il n'ait fait les mêmes grandes actions que les plus vehemens de tous les Capitaines, mais c'eſt qu'il venoit encore mieux à bout de ce qu'il entreprenoit en ſe laiſſant conduire à la raiſon, que n'ont fait tous les autres en ſuivant les mouvemens impetueux de leurs paſſions.

Henri

Henri de la Tour d'Auvergne, nâquit à Sedan l'onziéme Septembre 1611. & fut baptiſé dans le Temple de cette Ville, ſuivant l'uſage du Calviniſme, dont ſon pere Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon, Prince Souverain de Sedan & Marêchal de France faiſoit profeſſion; de même que ſa mere Elizabeth de Naſſau. Toute ſa vie n'a eſté qu'un tiſſu d'actions nobles, genereuſes & magnanimes, qui ont commencé dés les premiéres démarches de ſon enfance. Son Precepteur ayant voulu luy donner le foüet, il prit une épée & voulut le tuer. Mr. de Bouillon ſon pere en eſtant informé, le fit châtier trés-rigoureuſement, cependant, ayant trouvé à quelques jours de là ce même Precepteur endormi & preſt d'eſtre piqué par un ſerpent, il mit l'épée à la main, tua le ſerpent, & réveilla le Precepteur qui craignit d'abord qu'il n'en vouluſt à ſa vie; mais qui ayant appris ſa generoſité, ne put l'admirer aſſez. Il aimoit à ſoulager ceux qu'il voyoit dans la miſere, & il eſtoit ingenieux à en trouver des moyens qui ne leur fiſſent point de confuſion. Il eſtoit encore fort jeune, lors qu'ayant vû un Gentilhomme devenu pauvre pour avoir dépenſé tout ſon bien au ſervice & dans les armées, il s'aviſa de troquer des chevaux avec luy, & de luy en donner d'excellens pour de tres-mediocres, faiſant ſemblant de ne s'y pas connoître. Il eſt rare qu'un jeune homme qui entre dans le monde veuille bien paſſer pour dupe, dans le ſeul deſſein d'épargner à un homme la honte de recevoir du ſecours dans ſon indigençe.

Il commença à aller à l'armée en l'année 1627. ſous la conduite de ſes oncles les Princes Maurice & Henri de Naſſau. Il paſſa au ſervice de la France, & fut bien-toſt fait Marêchal de Camp. Il n'eſtoit pas riche, & n'avoit que quarante mille livres de rente de ſa maiſon pour ſouſtenir toutes les dépenſes auſquelles ſa qualité & ſon poſte l'obligeoient indiſpenſablement, cependant quoy que fort à l'eſtroit avec ſi peu de revenu, il ne voulut jamais accepter des ſommes conſiderables que ſes amis lui offroient, de peur, leur diſoit-il, que s'il venoit à eſtre tué, ils n'en perdiſſent une bonne partie. Il avoit la même delicateſſe à l'égard des Marchands, dont il ne vouloit rien prendre à credit par la même raiſon. Une ſi grande droiture d'ame, jointe à tant d'autres bonnes qualitez, faiſoit ſouhaiter ſon amitié à tout le monde, & le Cardinal de Richelieu qui ſe connoiſſoit en merite, la luy fit demander par le Maréchal de la Meilleraye, luy offrant de lui faire épouſer une de ſes parentes. La Reine luy ayant envoyé le Bâton de Maréchal de France avec le commandement de l'armée d'Allemagne, il trouva les troupes en ſi mauvais eſtat, qu'il vendit ſa vaiſſelle d'argent pour habiller les ſoldats & pour remonter la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois dans le cours de ſa vie. Il commanda la principale armée du Roy depuis l'année 1652. juſqu'à la paix des Pyrenees. Rien n'eſt plus admirable que la ſuite des belles actions qu'il fit dans ces temps difficiles, où la France diviſée avoit à ſe défendre contre les étrangers & contre ſes propres enfans. On peut

dire

direqu'il ſoûtint alors preſque ſeul tout le Corps de l'Eſtat. La poſterité aura peine à comprendre comment avec le peu de troupes qu'il avoit, il pouvoit faire face de tous coſtez, & quoi que le plus foible en la pluſpart des occaſions, en ſortir neantmoins toûjours avec avantage. Il eſt vrai que perſonne n'a jamais ſçu mieux conduire une armée, la mieux poſter, la faire mieux combattre, & ſur tout la mieux conſerver; auſſi les ſoldats avoient une telle confiance en ſa ſageſſe, qu'en quelque lieu qu'il les fit camper ils dormoient ſans inquietude de l'ennemy, perſuadez qu'il avoit pourvû à tout, & qu'il n'étoit pas poſſible de le ſurprendre. Ils l'appelloient leur pere, non ſeulement à cauſe du grand ſoin qu'il avoit de leur conſervation, mais à cauſe des manieres douces & tendres dont il les traitoit, & des ſecours extraordinaires qu'il leur procuroit, ſoit dans leurs bleſſures, ſoit dans leurs maladies. Il fit lever le ſiege d'Arras, & eut quelque temps aprés la Charge de Colonel General de la Cavalerie legere, vacante par la mort du Duc de Joyeuſe Prince de la Maiſon de Lorraine. Il battit les Eſpagnols à la bataille des Dunes, quoi qu'ils euſſent de leur coſté le Prince de Condé: Action capable ſeule de faire l'éloge du plus grand de tous les Capitaines.

En 1667. il accompagna le Roy à la conqueſte d'une partie de la Flandre, & donna les prémiéres leçons de la Guerre à ce grand Monarque, qui depuis les a ſi bien miſes en pratique. Sa moderation a eſté au delà de tout ce qu'on raconte des Philoſophes les plus moderez, &

qui n'avoient que cette qualité pour ſe faire eſtimer. Tant de vertus morales dans un homme d'une ſi grande valeur, faiſoient ſouhaiter à tout le monde ſa converſion, qui arriva enfin en l'année 1661. Il avoit eu pluſieurs converſations ſur ce ſujet ſi important avec ſon neveu le Duc d'Albret, depuis Cardinal de Bouillon, & avec l'Abbé Boſſuet depuis Evêque de Condom. Perſonne n'en reſſentit plus de joye que le Roy, qui en créant pour luy la Charge de Marêchal general de ſes camps & armées, luy avoit dit à Toulouſe qu'il ne tiendroit qu'à luy d'avoir une Charge encore plus conſiderable en levant l'obſtacle de ſa Religion. Mais ce Prince refuſa alors ſans peine cette marque d'honneur & tous les autres avantages qu'on lui propoſa, dans la crainte qu'on ne les regardaſt comme des motifs de ſa converſion. Sa mort qui arriva le 27. Juillet 1675. fut digne de ſa vie il s'avançoit pour combattre les ennemis, & il les avoit engagez dans un ſi mauvais poſte, qu'il étoit preſque ſeur de la victoire. Il fut emporté d'un coup de canon qui en terminant ſa vie, acheva de le combler de gloire. Le Roy luy fit faire un Service ſolemnel dans l'Egliſe de Nôtre-Dame de Paris, où toutes les Compagnies ſuperieures ſe trouverent, & ſon corps fut porté à S. Denis, ſepulture ordinaire de nos Rois, où enſuite on luy a élevé un Mauſolée tres-magnifique.

Blaiſe François Comte de Pagan.

ON doit ſçavoir gré à ceux qui poſſedant parfaitement un art, veulent bien communi-

quer au public la connoiſſance qu'ils en ont & luy faire part de leurs lumieres, ſur tout s'ils ont joint la pratique à la ſpeculation, & s'ils peuvent appuyer leurs preceptes par leurs exemples; c'eſt ce qu'a fait celuy dont nous parlons. Il avoit un genie propre à reüſſir en toutes choſes; de ſorte que l'ayant tourné tout entier du côté de la guerre, & particulierement vers la partie qui regarde les fortifications, il n'eſt pas croyable quel progrés il a fait dans cette ſcience, s'y étant appliqué dés ſa plus tendre jeuneſſe. Il ſçavoit les Mathematiques, non ſeulement au delà de ce qu'un Gentilhomme qui veut s'avancer par les armes en aprend ordinairement; mais au delà de ce que les Maiſtres qui les enſeignent ont accoûtumé d'en ſçavoir. Il avoit une ſi grande ouverture d'eſprit pour ces ſortes de ſciences, qu'il les apprenoit plus promptement par la ſeule meditation que par la lecture des Auteurs qui en traitent, auſſi employoit-il moins ſon loiſir à cette lecture qu'à celle des livres d'Hiſtoire & de Geographie, dont la meditation ne peut donner aucune connoiſſance, quelque genie qu'on puiſſe avoir. Il avoit fait encore une eſtude particuliere de la Morale & de la Politique; de ſorte qu'on peut dire qu'il s'eſt en quelque façon dépeint dans ſon homme heroïque, & qu'il s'eſtoit rendu l'un des plus parfaits Gentilshommes de ſon temps. Le feu Roy en eſtoit ſi perſuadé, qu'on luy a pluſieurs fois entendu dire que le Comte de Pagan eſtoit un des plus honneſtes, des mieux faits, des plus adroits & des plus vaillans hommes de ſon Royaume.

Il nâquit en Provence le 3. Mars 1604. & dés l'âge de douze ans il embraſſa la profeſſion des armes à laquelle il fut élevé avec un ſoin extraordinaire. Il ſe trouva en l'année 1620. au ſiege de Caën, au combat du Pont de Cé, & à la reduction de Navarreins & du reſte du Bearn, où il ſe ſignala & s'aquit une reputation au deſſus de celle d'un homme de ſon âge. L'année d'aprés il ſe trouva aux ſieges de S. Jean d'Angeli, de Clerac & de Montauban, où il perdit l'œil gauche d'un coup de mouſquet. Il fit à ce ſiege une autre perte qui ne luy fut pas moins ſenſible, qui fut celle du Conneſtable de Luynes qui y mourut du pourpre. Ce Conneſtable eſtoit ſon parent fort proche & ſon protecteur à la Cour, où il l'avoit attiré, & fait connoiſtre ſon merite.

Au lieu d'eſtre decouragé par ce malheur, il reprit des forces & une plus grande confiance qu'il iroit loin dans ſa profeſſion, ſe perſuadant que la Providence ne l'avoit conſervé que pour le favoriſer de nouvelles graces. Il n'y eut depuis ce temps-là aucun ſiege, aucun combat, ni aucune occaſion où il ne ſe ſignalat par quelque action ou d'adreſſe ou de courage. Au paſſage des Alpes & aux barricades de Suze, il ſe mit à la teſte des Enfans perdus, des Gardes & de la plus brave jeuneſſe, & entreprit d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier, mais extrêmement dangereux, ayant gagné le haut d'une montagne fort eſcarpée. Là ayant crié à ceux qui le ſuivoient : *Voici le chemin de la gloire*, il ſe laiſſa gliſſer le long de cette montagne ; & ſes compagnons l'ayant ſuivi, ils arriverent

verent les premiers à l'attaque comme il ſe l'étoit propoſé. A leur abord il y eut un furieux choc, & les troupes étant venues les ſoûtenir il forcerent les barricades. Ce fut aprés cette action heroïque qu'il eut le plaiſir d'entendre le Roy, dont il avoit l'honneur de ſoûtenir la main gauche, la raconter au Duc de Savoye avec des louanges extraordinaires en preſence d'une Cour tres-nombreuſe. Le Roy ayant aſſiegé Nancy en 1633. il eut auſſi l'honneur de tracer avec Sa Majeſté les lignes & les forts de la circonvalation. En l'année 1642. le Roy le choiſit pour aller ſervir en Portugal en qualité de Maréchal de Camp, & ce fut dans cette même année qu'il acheva de perdre entierement la veue par une maladie.

Dés qu'il ſe vit hors d'état de ſervir par ſon bras & par ſon courage, il reprit plus vivement que jamais l'étude des Mathematiques & des Fortifications pour devenir utile par ſon eſprit & par ſon induſtrie, & pour pouvoir encore par là combatre pour ſon Prince & pour ſa patrie. Il donna d'abord ſon traité des Fortifications, qui fut mis au jour en l'année 1645. Tous ceux qui ſe connoiſſent en cette ſcience, conviennent que juſques là il ne s'étoit rien vû de plus beau ni de meilleur ſur cette matiere, & que ſi l'on y a fait depuis de nouvelles découvertes, elles en ſont ſorties en quelque façon comme les concluſions ſortent de leurs principes. Il donna en 1651. les theoremes Geometriques, qui marquent une parfaite connoiſſance de la Geometrie & de toutes les parties des Mathematiques. En 1655. il fit imprimer une

une Paraphraſe en François de la relation Eſpagnole de la riviére des Amazones du P. Chriſtophle de Rennes Jeſuite. On aſſeure que tout aveugle qu'il étoit, il diſpoſa luy-même la carte de cette riviére & des païs adjacens, laquelle ſe voit à la teſte de cet ouvrage.

En 1657. il donna la Theorie des Planettes débaraſſée de la multiplicité des cercles excentriques & des epicycles, que les Aſtronomes ont inventez pour expliquer leur mouvement, en les faiſant mouvoir par des élipſes, qui font trouver avec une facilité incroyable le vrai lieu & le vrai mouvement des Planettes. Cet ouvrage ne l'a pas moins diſtingué parmi les Aſtronomes que celuy des Fortifications parmi les Ingenieurs. Il fit imprimer en 1658. ſes Tables Aſtronomiques trés-ſuccinctes & trés-claires. Mais comme il eſt difficile que les grands hommes n'ayent pas quelque foibleſſe, la ſienne fut d'avoir été prévenu en faveur de l'Aſtrologie judiciaire; & quoi qu'il ait été le plus retenu de ceux qui ont écrit ſur cette matiere, ce qu'il en a écrit ne ſauroit être mis au nombre des choſes qui lui doivent faire de l'honneur. Il étoit aimé & viſité de toutes les perſonnes illuſtres en dignité & en ſcience, & ſa maiſon étoit le reduit de ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens & à la Cour & à la Ville. Il mourut à Paris le 18. Novembre 1665. âgé de ſoixante & un an & 8. mois. Le Roy le fit viſiter pendant ſa maladie par ſon premier Medecin, & donna beaucoup d'autres marques de l'eſtime extraordinaire qu'il faiſoit de ſon merite. Il eſt enterré dans l'Egliſe des Religieuſes de la Croix au faux-

fauxbourg S. Antoine. Il eſt mort ſans enfans & ſans avoir été marié; ainſi la branche de ſa famille qui paſſa de Naples en France en 1552. finit en ſa perſonne.

Pierre Seguier Chancelier de France.

LA Maiſon des Seguiers, originaire du païs de Quercy, eſt trés-noble & trés-ancienne. Il y a eu des Chanceliers d'Armagnac, & des Seneſchaux d'épée qui ſe ſont diſtinguez dans les guerres des Anglois, en ſervant ſous les Comtes d'Armagnac, particulierement Artau Seguier Seigneur de Saint Geniers. De luy ſont ſorties les branches qui ſe ſont diſperſées à Toulouſe & à Paris, où Gerard Seguier s'eſt établi le premier, & a commencé de prendre la robe, quoi que tous ſes Anceſtres euſſent eu des emplois dans l'épée. Cette branche a été extrémement feconde en grands perſonnages, & l'on peut dire qu'elle a un avantage qui ne ſe rencontre guere ailleurs, qui eſt d'avoir donné à la France un Chancelier, cinq Préſidens au Mortier, onze Conſeillers, deux Avocats Generaux au Parlement de Paris, & ſept Maîtres des Requeſtes. Si ce n'eſt pas un petit éloge pour celuy dont je parle, d'avoir tant de grands hommes dans ſa famille, c'en eſt un encore bien plus conſiderable d'avoir ramaſſé en ſa perſonne toutes les ſortes de merite que la nature leur avoit partagez. Car il eſt vrai de dire que Mr. Seguier n'a manqué d'aucune des qualitez que l'on peut ſouhaiter dans un grand

Ma-

Magiſtrat. Perſonne n'a jamais mieux merité de ſe voir à la teſte de la Juſtice, puis qu'on a dit de luy que non ſeulement il ſavoit parfaitement tout ce qui pouvoit regarder les fonctions de la Magiſtrature, mais qu'il n'y avoit aucun Officier en France qui ſçeuſt mieux que luy tous les devoirs de ſa propre charge. Il nâquit à Paris le 29. Mars 1588. & aprés avoir fait des études qui marquoient la force & l'abondance de ſon génie, ſoit dans les Lettres, ſoit dans la Juriſprudence civile & canonique dont il poſſedoit la veritable ſcience mieux que perſonne du monde, il fut Conſeiller, Maître des Requeſtes, Intendant en Guienne, & Preſident au Mortier, charge qu'il exerça pendant le cours de neuf années.

Le Roy ayant connu ſon merite & ſa grande capacité luy donna la Charge de Garde des Sceaux le dernier Février 1633. celle de Commandeur & Garde des Sceaux des Ordres du Roy, vacante par la mort de Monſieur de Bullion en 1640. & le onziéme Decembre 1635. celle de Chancelier vacante par la mort de Monſieur Daligre. Sur la fin de l'année 1639. le Roy l'envoya en Normandie pour appaiſer des émotions populaires arrivées dans pluſieurs villes de cette Province, & Sa Majeſté luy donna un Conſeil compoſé de Conſeillers d'Eſtat, de Maiſtres des Requeſtes, de Greffiers & d'Huiſſiers, & de Monſieur de la Vrilliere Secretaire d'Eſtat, pour ſigner en commandement toutes les expeditions qu'il jugeroit neceſſaires. Sa Majeſté joignit à cette Commiſſion le commandement des troupes qu'elle envoya ſous la con-

conduite de Monſieur de Gaſſion; pour reduire les mutins à la raiſon. Ce General prenoit l'ordre de luy, & depuis l'établiſſement de la Monarchie, il eſt le ſeul Chancelier auquel une pareille autorité ait eſté confiée. Il s'acquitta de cet employ avec tout le ſuccez qu'on pouvoit en attendre, & le Roy luy en témoigna beaucoup de ſatisfaction. Il eſt vray que les Sceaux luy furent oſtez deux fois, mais la promptitude avec laquelle ils luy furent rendus, luy fut trés-glorieuſe par le beſoin qu'il parut qu'on avoit de ſon miniſtere dans des temps auſſi difficiles qu'ils l'eſtoient alors à cauſe des mouvemens arrivez à Paris. Un jour qu'il alloit au Parlement pour y declarer les intentions de Sa Majeſté pendant les troubles de cette Ville, il fut arreſté par la populace qui avoit fait des barricades dans toutes les ruës, de ſorte que ne pouvant avancer avec ſon carroſſe il mit pied à terre pour continuer ſon chemin, & aima mieux expoſer ſa vie que de ne pas executer les ordres de ſon Maiſtre. Peu s'en fallut qu'il ne periſt dans cette occaſion, car lors qu'il voulut fendre la preſſe il ſe fit pluſieurs décharges, & le Lieutenant du grand Prevoſt en fut tué auprés de luy. Sa Majeſté ayant eſté informée du péril où il eſtoit, envoya le Mareſchal de la Meilleraye avec les Gardes Françoiſes & Suiſſes pour l'en tirer. Lors qu'il arriva au Palais Royal, il n'eſt pas croyable avec quelle joye il fut reçû du Roy, de la Reine ſa mere, & de toute la Cour. A peine fut-il entré qu'il fut obligé de répondre à la harangue du Parlement que le Roy avoit fait venir & de luy faire entendre les in-

intentions de Sa Majeſté. Il le fit avec autant de gravité, de vigueur & de ſang froid qu'il l'euſt pû faire au ſortir de ſon cabinet, & avec tant de force & tant d'éloquence, qu'il donna de l'admiration à tous ceux qui l'ouirent.

Le Cardinal de Richelieu qui connoiſſoit ſa ſuffiſance dans toutes ſortes de litterature, & la délicateſſe de ſon eſprit, deſira qu'il fût de l'Académie Françoiſe pour l'affermir dans ſes commencemens par la reputation d'un ſi grand Magiſtrat. Et lors que le Cardinal fut mort, l'Academie qui s'aſſembloit chez M. Seguier, qui s'y eſt aſſemblée juſqu'à ſa mort, & qui connoiſſoit ſes talens admirables, le fit ſon Protecteur, qualité que LOUIS LE GRAND n'a pas dédaigné de joindre à celle de Roi de France & de Navarre, comme on le voit dans les jettons qui ſe donnent à l'Academie tous les jours qu'elle s'aſſemble. Il étoit auſſi Protecteur de l'Academie Royale de Peinture, & Sculture, & de tous les Savans auſquels il procuroit des graces du Roy, & leur en faiſoit de trés-conſiderables de ſon propre fonds. Il n'y avoit point, de ſon temps, aucun particulier qui euſt une plus belle bibliotheque que la ſienne, toûjours ouverte à toutes les perſonnes de merite qui deſiroient la voir, & même en profiter. Il n'eut de Magdelaine Fabri ſon épouſe que deux filles. L'aînée, nommée Marie, épouſa en premieres nopces Ceſar du Cambout Marquis de Coaſlin Colonel des Suiſſes, & Griſons, Lieutenant General des armées du Roy, & Gou-

Gouverneur de Breſt, qui fut tué d'un coup de mouſquet au ſiege d'Aire en 1641. à la veille de recevoir le Baſton de Marêchal de France que le Roy luy avoit promis; & en ſecondes nopces le Marquis de Laval auſſi Lieutenant General des armées du Roy. La ſeconde nommée Charlotte fut mariée en premieres nopces à Maximilien François de Bethune Duc de Sully, & en ſecondes nopces à Henry de Bourbon Duc de Verneuil. Il mourut à S. Germain en Laye âgé de 84. ans le 28 Janvier 1672. aprés avoir poſſedé les charges de Garde des Sçeaux & de Chancelier 39. ans moins un mois. Son corps fut porté aux Carmelites de Pontoiſe, où Jeanne Seguier ſa ſœur eſtoit Superieure.

Loüis Thomaſſin Preſtre de l'Oratoire.

TOute la vie du Pere Thomaſſin a eſté ſi uniforme, qu'il ſemble d'abord que ſon éloge ſe puiſſe faire en peu de mots; car ayant eſté mis en penſion dés ſon bas âge chez les Peres de l'Oratoire où il eſt mort; il ne s'y eſt occupé à autre choſe qu'à la priere & à l'étude: mais l'abondance incroyable des connoiſſances qu'il s'eſt acquiſes par l'étude eſt ſi grande, que ſi j'entreprenois d'en faire le détail, comme il ſeroit en quelque ſorte neceſſaire, pour donner une juſte idée de cet excellent homme, j'excederois de beaucoup les bornes que je me ſuis preſcrites dans ces eloges.

Dés qu'il ſe fut rendu familieres les premie-

res ſciences que l'on enſeigne, les Humanitez, l'Eloquence & la Philoſophie, il s'appliqua à les enſeigner aux autres, en quoi il ne réüſſit pas ſeulement à faire d'excellens écoliers, mais à ſe perfectionner luy-même dans ces ſciences: ſon eſprit vif & profond ne pouvant traiter une matiere qu'il n'y fit quelques nouvelles découvertes. Mais comme ſon inclination & ſa pieté le portoient uniquement à l'etude de la Theologie, il s'y donna bien-tôt tout entier, particulierement à celle qu'on nomme poſitive, & qui a pour ſon principal objet l'Ecriture, les Peres & les Conciles. Lorſque le Pere Petau eut publié ſon livre des *Dogmes*, il ſe fortifia dans le deſſein, non pas d'aller ſur les briſées de ce ſavant homme qui en a fait l'hiſtoire avec toute l'exactitude & toute la connoiſſance de l'antiquité que demande une ſi belle & ſi vaſte entrepriſe, mais d'entrer par ſes reflexions dans la connoiſſance des myſteres renfermez dans ces mêmes dogmes. Le premier a eu la gloire d'avoir traité cette matiere importante en excellent Hiſtorien; & le ſecond, d'avoir penetré heureuſement dans ce que les myſteres ont de plus caché & de plus ſublime, ſur tout à l'égard de l'Incarnation où l'on ne peut voir ſans être ébloüi, les rapports, les convenances, les deſſeins, les vûës, & les autres merveilles qu'il y découvre. Vers l'année 1654. il enſeigna la Theologie au Seminaire de S. Magloire, & y commença des conferences ſur les Peres, ſur l'Hiſtoire, & ſur les Conciles qu'il continua juſqu'en l'année 1668. A cette occupation ſucceda quelque loiſir toûjours laborieux & jamais

jamais vuide, car il fut engagé par de grands Prelats, qui avoient beaucoup d'eſtime pour ſon merite, & par les Superieurs de l'Oratoire à donner au public les ouvrages qu'il avoit compoſez. Ses Memoires ſur la Grace, & les Diſſertations ſur les Conciles avoient déja paru; ils furent ſuivis des Dogmes Theologiques dont nous avons parlé, des mêmes Memoires ſur la Grace, mais beaucoup augmentez, des Livres de la Diſcipline, & de divers traitez ſur le Jeûne, ſur les Feſtes, ſur l'Office divin, ſur l'Unité de l'Egliſe, ſur la Verité & ſur le Menſonge, ſur l'Aumône & le bon uſage des biens temporels. On remarque dans tous ces ouvrages un aſſemblage heureux & étonnant de l'érudition ſacrée & de l'érudition profane, & quand le ſujet le permet, on voit l'Auteur remonter avec une force & une penetration incroyable dans tout ce que la Philoſophie des Platoniciens a eu de plus ſublime.

Peu ſatisfait des remarques qu'il avoit faites autrefois ſur les Auteurs profanes, il les relut de nouveau, & donna enſuite la methode de lire & d'étudier chrétiennement les Philoſophes, les Hiſtoriens & les Poëtes. Il a démeſlé admirablement bien ce que la ſuperſtition & l'erreur ont répandu dans leurs Ouvrages, d'avec les ſentimens de Religion, & les veritez que la lumiere naturelle, la tradition de tous les peuples, la communication des Ecritures, & la converſation des Hebreux leur avoit fournis. La ſageſſe, la moderation & la pieté ſolide qui regnent dans tous ces Ouvrages, les ont fait admirer de toutes les nations de l'Europe: &

les Nonces ont donné pluſieurs fois des marques de l'eſtime qu'on en faiſoit à Rome par les viſites dont ils ont honoré leur Auteur. Le Pape Innocent XI. témoigna vouloir ſe ſervir de ſon livre de la Diſcipline pour le gouvernement de l'Egliſe, & tâcha de l'attirer à Rome: mais ſur la propoſition qui en fut faite au Roy de la part du Cardinal Cibo, la réponſe fut qu'un tel ſujet ne devoit pas ſortir du Royaume. Cette réponſe donna au Pere Thomaſſin une des plus grandes joyes qu'il ait euës dans ſa vie, & aſſeurément ſi le Pape l'eût fait Cardinal, comme on aſſeure qu'il a témoigné pluſieurs fois en avoir le deſſein, il eut beaucoup ſouffert, car la vie privée & retirée faiſoit toutes ſes délices; cependant pour marquer ſa gratitude au S. Pere, il traduiſit en Latin les trois tomes de la Diſcipline, comme on le ſouhaitoit dans tous les pays étrangers.

Enſuite de cette traduction; il reprit l'étude de la langue Hebraïque, où il a donné pluſieurs années; perſuadé que cette langue eſt la mere de toutes les autres. Il compoſa, pour le faire voir, un Gloſſaire univerſel, où il les fait toutes ſortir de l'Hebreu, comme de leur commune ſource. On acheve d'imprimer ce Gloſſaire au Louvre, & c'eſt le dernier de ſes Ouvrages. Peu de temps aprés ſes forces diminuerent ſenſiblement, & il ſe vit obligé de renoncer à toute ſorte d'étude un peu pénible. Il fit à Dieu un ſacrifice de cet état qui édifia encore plus le Seminaire de S. Magloire où il étoit, que tous ſes travaux & toutes ſes veilles. Son épuiſement alla toûjours en augmentant pendant

dant prés de trois années, juſqu'à ce que les forces & la parole luy ayant manqué, il ceſſa de vivre le 24. jour de Decembre 1695. Le Curé de ſaint Iacques du Haut-pas proche de ſaint Magloire fit ſon éloge au Proſne le lendemain jour de Noël, où il declara ce qu'il avoit eſté obligé juſques-là de tenir caché, que le Pere Thomaſſin luy avoit donné tous les ans pour les pauvres, la moitié de la penſion de mille livres qu'il recevoit du Clergé. Quoy qu'il fuſt naturellement propre, il aimoit la pauvreté dans ſes habits, dans ſes meubles, & dans tout ce qui regardoit ſa perſonne, & il auroit voulu n'eſtre jamais témoin des diſtinctions que les dignitez de quelques-uns de ſes parens leur donnoient dans le monde: car il eſtoit d'une Famille remarquable, ſoit dans l'épée, ſoit dans la robe; on compte juſqu'à vingt Preſidens ou Conſeillers de ce nom dans le Parlement d'Aix.

Sa vie fut toûjours extrêmement reglée. Qui le voyoit un jour, pouvoit ſçavoir de quelle ſorte il paſſoit tous les autres. Aprés l'Oraiſon & la Meſſe il employoit quatre heures à l'étude le matin, & trois heures l'aprés dinée. Il faiſoit ſes prieres toûjours aux mêmes heures, & nulle viſite, ſans un preſſant beſoin, ne derangeoit ſes exercices.

L'innocence de ſa vie ne luy laiſſoit voir que le bien dans tout ce qu'il regardoit, dans les Livres, dans les Auteurs, dans les Perſonnes, dans les Communautez, & dans les Ordres. Sa converſation étoit douce, agreable, inſtruiſante. Penetré de la Religion qu'il aimoit ſouve-

bité avoient obligé le Roy à les luy redonner.

Son genie d'une étenduë prodigieuſe ſe trouva capable de gouverner encore le Dioceſe de Liſieux, dont l'Evêché luy fut donné trois ans avant ſa mort. Comme ſa pieté égaloit & ſurpaſſoit méme toutes ſes autres vertus, il ne conduiſit pas moins bien les affaires de ſon Egliſe que celles de l'Eſtat.

Si la maniere dont il ſe gouverna dans les differens emplois de ſa vie, eſt une preuve inconteſtable de la bonté & de la force de ſon eſprit; ſes Ecrits n'en rendent pas un moindre témoignage, & en relevent encore infiniment le merite. Il aima les belles Lettres dans toute leur étenduë, mais ſa paſſion principale fut pour l'Eloquence. Il y a excellé au-delà de tous ſes concurrens, comme on le peut voir dans le recueil de ſes Ouvrages qui compoſent un trés-gros volume. On y trouve des Traitez de Philoſophie Chreſtienne, où il eſt mal-aiſé de déterminer ce qu'on doit y admirer le plus ou du bon ſens ou de la pieté, ou de l'éloquence, on y lit une infinité de harangues ſur toutes ſortes de ſujets dont la variete marque une abondance, & une facilité de genie trés-ſingulieres. On y trouve auſſi des Traductions de pluſieurs Oraiſons de Demoſthene & de Ciceron, dont la beauté n'eſt guere inferieure à celle de leurs Originaux. Il a eu une politeſſe qu'il ne doit qu'à luy ſeul, & qui a eſté comme l'aurore de celle qui brille aujourd'huy dans la Chaire, dans le Barreau & dans tous les Ouvrages de nos meilleurs Auteurs. Les livres de ce temps-là ſont tellement pleins & couverts de

cita-

citations, qu'on ne voit preſque point le fond de l'Ouvrage. Ceux qui en uſoient ainſi, penſoient imiter les Anciens, ne conſiderant pas que les Anciens eux-mêmes ne citoient preſque jamais. Monſieur du Vair qui ſçavoit que d'imiter un Auteur, n'eſt pas de rapporter ce qu'il a dit, mais de dire les choſes en la maniere qu'il les euſt dites, a imité parfaitement les Anciens en parlant de ſon chef de même qu'ils ont parlé du leur, & en mettant en œuvre la pluſpart de leurs penſées, mais aprés ſe les eſtre renduës propres par la meditation, ſans ſe ſervir de leurs mêmes paroles. Il mourut en l'année 1621. à Tonneins en Agenois où il eſtoit à la ſuite du Roy durant le ſiege de Clerac. Son corps fut porté aux Bernardins de Paris, où l'on voit cette Epitaphe compoſée par luy-même: *Guillelmus du Vair Epiſcopus Lexovienſis, Franciæ Procancellarius, hic expectat reſurrectionem & miſericordiam.* Le Preſident de Gramond qui a fait ſon éloge, a dépeint ce grand homme en des termes ſi naturels & ſi magnifiques, que je ne puis m'empêcher de les rapporter: *Erat majeſtate venerabilis, qualis Roma olim vidit & mirata eſt, Fabricios, Cincinnatos, aut Fabios, ſagax, ſeverus, ſapiens, Oratorum ſui temporis princeps, qui locutionem Gallicam aut reſtituit decori ſuo, aut decorem primus in eam invexit.*

Le Preſident Jeannin.

VOICI un homme qui ſe doit à luy ſeul toute ſon élevation, car de ſimple Avocat qu'il eſtoit au Parlement de Bourgogne, il parvint aux plus hautes Charges de la robe, & fut fait Miniſtre d'un des plus grands Rois de la terre par la ſeule force de ſon merite. Lorſqu'il n'étoit encore qu'Avocat, un particulier fort riche qui l'avoit oui diſcourir touchant la préſeance que Beaune pretendoit ſur Authun, dans les Eſtats, fut tellement charmé de la ſolidité de ſes raiſons, & de la force de ſon diſcours, qu'il reſolut de l'avoir pour gendre, s'il ſe trouvoit quelque proportion dans leurs fortunes. Eſtant alle le voir à ce deſſein, & luy ayant demandé en quoy conſiſtoit principalement le bien qu'il poſſedoit. Il porta la main à ſa teſte & enſuite luy montra quelques livres ſur des tablettes. Voila tout mon bien, luy dit-il, & toute ma fortune. La ſuite de ſa vie fit voir qu'il luy avoit montré plus de biens, que s'il luy euſt fait voir un grand nombre de Contracts d'acquiſition & pluſieurs coffres pleins de richeſſes. Les Eſtats de Bourgogne le choiſirent pour avoir ſoin des affaires de la Province, & connurent par la maniere dont il les conduiſit, qu'ils avoient fait un trés-bon choix.

Quand les ordres arriverent à Dijon d'y faire au jour de la S. Barthelemy le même maſſacre qui ſe fit à Paris, & dans la pluſpart des Villes

du

du Royaume, il y reſiſta de toute ſa force, proteſtant qu'il n'eſtoit pas poſſible que le Roy perſiſtaſt dans une reſolution ſi cruelle & ſi contraire aux fins que la fauſſe politique de ſon Miniſtre luy avoit ſuggerées. Un Courier arriva quelques jours aprés pour deffendre les meurtres qui avoient eſté commandez. Il fut nommé quelque tems apres Gouverneur de la Chancellerie de Bourgogne. Cette charge fut ſuivie de celle de Conſeiller au Parlement, que le Roy fit revivre en ſa faveur, & qui ne luy couſta rien non plus que celle de Preſident au Mortier, & toutes les autres qu'il a poſſedées.

Il eſt vray que ne s'eſtant pas apperceu dans le temps que la ligue commença, que cette conſpiration n'alloit qu'à oſter la Couronne au Prince legitime, & que s'eſtant laiſſé éblouir aux proteſtations qu'elle faiſoit de n'avoir en veuë que de maintenir la Religion Catholique, pour laquelle il avoit un zele trés-ardent, il embraſſa ce malheureux parti de toute ſa force; mais on peut dire que cette démarche ſi facheuſe pour luy en apparence fut la ſource de ſon bonheur & de celuy de tout le Royaume. Ce fut un coup de la Providence qui voulut qu'un homme de bien & d'eſprit s'engageaſt dans cette injuſte faction pour en découvrir la malice & pour devenir enſuite l'inſtrument principal de ſa ruine. Il fut envoyé en Eſpagne par le Duc de Mayenne, auquel il s'eſtoit attaché, pour y traiter avec Philippes II. & là il reconnut deux choſes : les deſſeins de celuy qui l'envoyoit, & les prétentions du Prince auquel il eſtoit envoyé. Il remarqua que le Roy d'Eſpagne en

tenant

tenant la carte de la France à la main, ne parloit que des belles Provinces & des bonnes Villes dont il alloit entrer en poſſeſſion, ſans dire un ſeul mot de la Religion, ny de ceux qui s'en diſoient les protecteurs. A ſon retour il deſabuſa le Duc de Mayenne, & le convainquit que l'intereſt de l'Egliſe n'eſtoit qu'un pretexte dont l'Eſpagne ſe ſervoit pour oſter la France à ſon Roy legitime.

Dés que le combat de Fontaine-Françoiſe eut donné le dernier coup à la Ligue mourante, & remis ſon Chef dans le devoir, le Roy reſolut de gagner le Preſident Jeannin, ſachant bien qu'il auroit tout un Conſeil dans cette ſeule teſte. Lorſqu'aprés pluſieurs careſſes & pluſieurs marques d'eſtime, Sa Majeſté luy fit entendre qu'il ſouhaittoit le mettre dans ſon Conſeil, il dit au Roy qu'il n'eſtoit pas juſte que Sa Majeſté preferaſt un vieux ligueur à tant d'illuſtres perſonnages dont la fidelité ne luy avoit jamais eſté ſuſpecte. Mais Sa Majeſte luy répondit qu'il eſtoit bien aſſuré que celui qui avoit eſté fidelle à un Duc ne manqueroit pas de fidelité à un Roy, & dans le même temps luy donna la Charge de premier Preſident au Parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiteroit auſſi-toſt avec un autre, parce qu'il vouloit l'avoir toûjours auprés de ſa perſonne. Il eut par ce moyen la ſatisfaction de donner un Chef au Parlement de la Province où il eſtoit né, & de faire augmenter les gages des Conſeillers du même Parlement de 500. livres, marque veritable de l'affection qu'il avoit pour ſa Compagnie, & de celle que ſon Maiſtre avoit pour luy.

luy. Depuis ce moment il demeura tousjours auprés de Henry le Grand, & eut la principale part dans ſa confidence. Il n'y avoit point de reconciliation à faire ou de differends à regler dans la Cour dont il ne fut l'arbitre, point d'importantes affaires à manier au dehors du Royaume dont il ne fourniſt les expediens & qu'il ne conduiſit à une heureuſe fin.

Le Roy le chargea de la negociation entre les Hollandois & le Roy d'Eſpagne, la plus difficile peut-eſtre qu'il y eut jamais. Il en vint à bout & remporta une eſtime generale des deux coſtez. Scaliger qui fut témoin de ſa prudence qu'il ne pouvoit trop exalter, & Barneveld un des meilleurs eſprits de ce temps-là, proteſtoient qu'ils ſortoient tousjours d'avec luy meilleurs & plus inſtruits; & le Cardinal Bentivoglio dit que l'ayant ouy parler un jour dans le Conſeil, il le fit avec tant de vigueur & tant d'autorité, qu'il luy ſembla que toute la Majeſté du Roy reſpiroit dans ſon viſage. Le Roy ſe plaignant un jour à ſes Miniſtres que l'un d'eux avoit relevé le ſecret, il ajoûta ces paroles en prenant le Preſident Jeannin par la main: *Je répons pour le bon homme. C'eſt à vous autres à vous examiner.* Le Roy lui dit peu de temps avant ſa mort qu'il ſongeaſt à ſe pourvoir d'une bonne haquenée pour le ſuivre dans toutes les entrepriſes qu'il s'eſtoit propoſées, & que perſonne n'a jamais ſceuës que par de pures conjectures. La Reine Mere ſe repoſa ſur luy des plus grandes affaires du Royaume, & luy confia toute l'adminiſtration des Finances qu'il mania avec une pureté dont le peu de bien

qu'il

qu'il laiſſa à ſa famille eſt une preuve tres convainquante. Le Roy Henry IV. qui ſe reprochoit de ne luy avoir pas fait aſſez de bien, dit en pluſieurs rencontres qu'il doroit quelques-uns de ſes ſujets pour cacher leur malice, mais pour le Preſident Jeannin il en avoit tousjours dit du bien ſans luy en faire. Il mourut le trente & uniéme Octobre 1622. âgé de 82. ans. Le Cardinal de Richelieu diſoit qu'il ne trouvoit point de meilleures inſtructions que dans les Memoires & les Negociations de ce grand homme, & c'eſtoit ſa lecture la plus ordinaire dans ſa retraite d'Avignon.

Paul Phelypeaux Secretaire d'Eſtat.

PAul *Phelypeaux* Séigneur de Pontchartrain nâquit à Blois en l'année 1569. Ses anceſtres parurent dans des poſtes conſiderables dés l'année 1360. Loüis, ſecond fils de Jean Roy de France, qui éut pour appanage le Duché d'Anjou, fit Jean Phelypeaux ſon Intendant pour le Comté de Beaufort, & lui donna la charge d'Intendant des Turcies & Levées d'Anjou, charge alors trés-conſiderable. Ses enfans furent honorez des mêmes emplois ſous Loüis II. & ſous René ſon fils, tous deux Ducs d'Anjou & Rois de Sicile.

Celui dont je parle vint au monde avec un eſprit dont la force & la vivacité lui aquirent en peu de temps tout ce qu'on a d'ordinaire beaucoup de peine à faire apprendre aux jeunes gens

gens pendant pluſieurs années, & le rendirent capable preſque au ſortir de l'enfance de toute ſorte d'emplois. Il n'avoit que quatorze ans lors qu'il fut pourveu de la charge de Secretaire ordinaire de la chambre du Roi, par Lettres patentes enregiſtrées en la Chambre des Comptes; & à l'âge de 19. ans il travailla ſous Monſieur Revol aux affaires les plus importantes du Royaume. Il y fit voir tant de capacité, que trois ans aprés le Roy luy fit expedier des Lettres portant permiſſion de ſigner en Finance, marque d'une confiance & d'une diſtinction ſi ſinguliere, qu'il ſeroit difficile d'en trouver un pareil exemple. Cette grace fut accompagnée du don d'une charge de Secretaire du Roi de l'ancien College, Sa Majeſté prenant plaiſir à témoigner par de frequens bienfaits la ſatisfaction qu'elle recevoit de ſes ſervices. Monſieur de Villeroy ne fut pas plûtoſt rétabli dans ſa charge de Secretaire d'Etat par la mort de M. Revol, qu'il voulut l'avoir auprés de luy pour l'aſſocier à ſon travail. La maniere aiſée dont il expedioit les affaires les plus importantes & les plus difficiles, porta le Roi à le choiſir en l'année 1600. pour être Secretaire des Commandemens de la Reine Marie de Medicis.

Les ſervices qu'il rendit à cette Princeſſe lui furent ſi agreables, qu'elle demanda au Roi avec empreſſement qu'il fuſt pourvû de la charge de Secretaire d'Etat dont Mr. Forget avoit permiſſion de ſe défaire, & qu'il fuſt preferé à M. de Preaux ſon concurrent. Le Roi n'eut pas de peine à ſe réndre aux prieres de la Reine,

ne, quoi que M. de Preaux euſt un merite trés-diſtingué; & lorſque Sa Majeſté pourvût Monſieur de Pontchartrain de cette charge, Elle dit avec des marques de joye ſur le viſage, qu'*il ne croyoit pas la pouvoir remplir d'un perſonnage plus digne, plus fidele ni plus capable.*

Le Roi étant mort peu de temps aprés, la Reine qui devint maîtreſſe de toutes les affaires, en remit une grande partie aux ſoins & à la conduite de Monſieur de Pontchartrain, & particulierement les affaires de ceux de la Religion pretenduë reformée, qui étoient alors les plus importantes du Royaume. Elles n'étoient pas de ſon département; mais ſa pieté & ſon zele pour la Religion les lui firent ſouhaiter, & quitter ſans peine, pour les avoir, celles de la guerre, quoi que plus éclatantes. Dans ce même temps le Prince de Condé, chagrin du double mariage qui ſe faiſoit entre les Couronnes de France & d'Eſpagne, ſe retira de la Cour; & comme il étoit d'une grande conſequence d'empeſcher qu'il ne ſe miſt à la teſte des mecontens, le Roi Loüis XIII. choiſit M. de Pontchartrain pour aller à Coucy negocier le retour de ce Prince. Tout ce que l'eſprit, l'adreſſe & l'éloquence peuvent faire, il l'employa dans cette rencontre, & mit le Prince dans la diſpoſition de rentrer entierement dans ſon devoir, ce qu'il fit peu de temps aprés.

Il fut envoyé enſuite par le Roi à la conference de Loudun, où pendant trois mois qu'elle dura, il débroüilla les differens intereſts de tous les pretendans qui s'y trouverent. Il combatit vi-

vigoureuſement toutes les demandes des Religionnaires, & les réduiſit enfin aux fermes des Edits. Il ſçeut porter ſi heureuſement les eſprits à la douceur & à l'obeïſſance, qu'on peut dire qu'il fut un des principaux inſtrumens de la paix, qu'il eut la gloire de conclure & de ſigner. Ayant ſuivi le Roi au ſiege de Montauban, il y tomba malade; & s'étant fait porter à Caſtel-Sarraſin, il y mourut le 21. jour d'Octobre 1621. âgé de 52. ans. Anne Beauharnois ſa femme, fille de François Beauharnois ſieur de Miramion, fit apporter ſon corps à Paris dans l'Egliſe de S. Germain l'Auxerrois ſa paroiſſe, & lui fit élever un tombeau dans la chapelle où il eſt enterré.

La Reine, en reconnoiſſance de ſes ſervices, conſerva à ſon fils ſa charge de Secretaire d'Etat, & voulut que M. Phelypeaux de la Vrilliere frere du défunt en fit les fonctions, juſques à ce que le pupille fuſt en âge de l'exercer. Monſieur de la Vrilliere en remplit ſi bien tous les devoirs, qu'elle lui demeura, & paſſa enſuite à ſes deſcendans.

Il laiſſa un fils & trois filles; & l'on remarque que ſa famille a donné à la France ſept Secretaires d'Etat en l'eſpace de quatre vingt ans ou environ.

Jean-Baptiſte Colbert Miniſtre & Secretaire d'Eſtat.

LE Cardinal Mazarin dit au Roi en mourant qu'il êtoit infiniment redevable à Sa Majeſté ; mais qu'en lui donnant Monſieur Colbert pour le ſervir en ſa place, il croyoit reconnoiſtre par là toutes les graces qu'il en avoit receues. Ce Cardinal ſçavoit parfaitement ce qu'il diſoit, ayant vû de quelle ſorte Monſieur Colbert avoit reſtabli ſes affaires depuis le temps qu'il luy en avoit confié la conduite. En l'année 1661. le Roy l'appella dans ſon Conſeil & luy donna toute l'adminiſtration de ſes Finances, avec la Charge de Contrôleur General, celle de Surintendant ayant eſté ſupprimée. Cette adminiſtration avoit eſté juſqu'alors enveloppée d'une obſcurité impénetrable, & les plus habiles de ceux qui s'en eſtoient meſlez, n'avoient peu venir à bout d'en débrouiller le chaos. Il s'y appliqua avec tant de ſoin & de ſuccés, que ces mêmes Finances ſont devenues dans la ſuite ce qu'il y a de plus clair & de mieux reglé dans le Royaume. Le Roy qui reconnut dans ce Miniſtre un genie ſuperieur à toutes les affaires dont il eſtoit chargé, quoi-que trés-difficiles, y joignit de nouvelles occupations en le faiſant Surintendant de ſes Baſtimens.

Il commença à exercer cette Charge en l'année 1664. & la premiere choſe qu'il ſe propoſa fut

fut d'achever le Louvre, & ſur tout d'en conſtruire la face principale. Il en fit faire des deſſeins par tous les habiles Architectes de France & d'Italie ; & comme il avoit conceu beaucoup d'eſtime pour le Cavalier Bernin, il le fit venir en France. Cependant le deſſein de ce fameux Architecte, ſur lequel on commença à jetter quelques fondemens, ne fut pas ſuivi, & il en fut preſenté un autre plus beau & plus magnifique qui a eſté executé.

L'amour que ce grand Miniſtre avoit pour les beaux arts, l'Architecture, la Peinture & la Sculpture, & ſon bon gouſt qui luy en faiſoit connoiſtre toutes les beautez, les fit arriver en quelque ſorte à leur derniere perfection pendant le temps de ſa Surintendance : Mais comme il eſtoit perſuadé que les beaux ouvrages de l'eſprit font encore plus d'honneur aux Etats & aux Princes que les bâtimens les plus magnifiques, il porta Sa Majeſté à faire des gratifications aux gens de Lettres, non ſeulement du Roïaume, mais de toute l'Europe. Ces gratifications montoient tous les ans à de trés-grandes ſommes, & il n'y avoit point de Savant d'un merite diſtingué, ſoit dans l'Eloquence, ſoit dans la Poëſie, ſoit dans les Mathematiques, quelque éloigné qu'il fuſt de la France ; qu'elles n'allaſſent trouver chez luy par des lettres de change. Ayant auſſi conſideré qu'il ſe preſente ſans ceſſe mille choſes à faire pour la gloire du Roy, qui demandent d'eſtre faites avec eſprit, comme des medailles, des deviſes, des inſcriptions & des deſſeins de divers monumens publics, il forma dés l'année 1663. une

petite Académie pour travailler à ces sortes d'ouvrages.

En 1666. le Roy luy ayant ordonné de former l'Academie Royale des Sciences, il la composa des plus habiles gens qu'il pût trouver dans le Royaume & dans les païs étrangers, & il leur obtint du Roy des pensions considerables. Il voulut qu'ils s'apliquassent particulierement à l'Astronomie, à la Geometrie, à la Physique & à la Chymie. Pour les operations de cette derniere science il fit construire un grand laboratoire dans la Bibliotheque du Roy, lieu où cette Academie tenoit & tient encore ses assemblées; & pour les observations Astronomiques, il proposa à Sa Majesté de faire bâtir ce bel Observatoire qui n'a point de semblable, tant pour sa beauté, sa commodité & sa grandeur, que pour la quantité & l'excellence des instrumens de Mathematique dont il est fourni. La Marine qui sert si utilement à l'accroissement de la puissance & de la reputation des grands Etats, fut encore confiée à ses soins par Sa Majesté, en le faisant Secretaire d'Etat. Ce Ministre le plus appliqué & le plus laborieux qui fut jamais, & sur tout le plus attentif à bien prendre les intentions de son maistre, premier & seul auteur de toutes les grandes choses que ses Ministres ont executées, fit construire aussi-tost un nombre incroyable de vaisseaux & de galeres, & en même temps des arsenaux à Rochefort, à Toulon, à Breſt, à Marseille, au Havre & à Dunkerque; en sorte que la France qui n'avoit aucunes forces maritimes, s'est renduë formidable sur la mer à toutes les nations du monde.

de. Il commença & vit achever le Canal de communication des mers, ouvrage le ſeul au monde de cette nature qui ait eſté conduit à une heureuſe fin. Il reſtablit le Commerce par toute la France, & forma des Compagnies pour les voyages de long cours dans les deux Indes. Il donna une trés-puiſſante protection aux Colonies Françoiſes de l'Amerique, & établit un grand nombre de manufactures pour occuper les ſujets du Roy, & leur faire gagner l'argent qui paſſoit aux païs étrangers.

Parmi tant de differentes & grandes occupations, il trouva du temps pour les devoirs de ſa famille & l'éducation de ſes enfans, à laquelle il donnoit plus de ſoins qu'aucun particulier qui n'auroit eu que cette affaire. Enfin il parvint à faire des choſes qui avoient paru impoſſibles à tous ceux qui l'ont précedé, en faiſant trouver à la France trois fois plus de gens de guerre qu'elle n'en avoit jamais eu & ſur la mer & ſur la terre, en fourniſſant des fonds pour ſouſtenir les dépenſes des fortifications ſur toutes les frontieres, celles des bâtimens & des meubles magnifiques dans toutes les maiſons Royales, la ſplendeur de la maiſon du Roy & toutes les autres charges de l'Eſtat. Il mourut à Paris le 6. jour de Septembre 1683. âgé de ſoixante-quatre ans, & fut enterré à S. Euſtache, où ſa famille luy a fait élever un trés-beau mauſolée. Il eſtoit de l'Academie Françoiſe, & il avoit pris plaiſir à faire la plus belle Bibliotheque de livres imprimez & manuſcrits qu'aucun particulier ait jamais euë en Europe. Il a laiſſé neuf enfans, ſix fils & trois filles qu'il a

eus de Marie Charron, fille de Jacques Charron Gouverneur & Bailly de Blois, & de Marie Begon. L'aiſné de ſes fils a eſté Miniſtre & Secretaire d'Eſtat comme luy. Le ſecond eſt Archevêque de Rouen. Le troiſiéme étoit Colonel du Regiment de Champagne, Bailli & Grand-Croix de l'Ordre de Malthe, & fut tué devant Walcour. Le quatriéme eſt Grand Maiſtre des Ceremonies de France, & Colonel du même Regiment de Champagne. Le cinquiéme eſt Guidon des Gendarmes Ecoſſois; & le dernier de tous qu'on nommoit le Comte de Seaux, eſt mort au ſervice du Roy à la bataille de Fleurus, où il ſervoit à la teſte du même Regiment de Champagne. Les trois filles ont épouſé les Ducs de Chevreuſe, de Beauvillier, & de Mortemar.

Guillaume de Lamoignon Premier Preſident.

Guillaume de Lamoignon qui a rempli ſi dignement la place de Premier Preſident au Parlement de Paris, vint au monde le vingtiéme d'Octobre 1617. avec toutes les bonnes & heureuſes qualitez qu'on peut ſouhaitter à un enfant. Il fût beau, bien fait & propre à tous les exercices du corps où il excella admirablement, mais ſur tout d'un eſprit qui ne trouvoit rien dans l'eſtude des belles Lettres, de la Philoſophie & de la Juriſprudence qu'il n'enlevaſt avec une facilité & une rapidité inconcevable. Il y fit un ſi grand progrés qu'il fut receu Conſeiller

ſeiller au Parlement de Paris à l'âge de dix-huit ans avec un applaudiſſement univerſel. On ne fit point de grace à ſon âge, & il eſt certain que les plus anciens de cet illuſtre Corps n'avoient preſque ſur luy d'autre avantage que celuy des années & de l'experience. Ce prodige n'auroit pas paru naturel, ſi on n'avoit eſté accouſtumé d'en voir de pareils dans ſa famille, qui depuis plus de 400. ans a donné une telle ſuite de grands perſonnages qu'on auroit été plus eſtonné de voir en luy un homme ordinaire, que d'y trouver un grand amas & de talens & de vertus.

Guillaume de Lamoignon Seigneur de Pomey vivoit dans le Nivernois avant le regne de S. Loüis. Charles de Lamoignon Sieur de Baville fut le premier qui prit la robe, il vint s'eſtablir à Paris, & aprés s'eſtre fait admirer dans le Barreau fut Conſeiller du Parlement, enſuite Maiſtre des Requeſtes & depuis Conſeiller d'Eſtat. Il mourut en l'année 1573. & le Roi qui en avoit receu de grands ſervices, luy fit l'honneur de le viſiter pluſieurs fois pendant ſa maladie. Son fils Chrêtien de Lamoignon trés-recommandable par ſa ſuffiſance & par ſa pieté fut Preſident au Mortier du Parlement de Paris & pere de Guillaume de Lamoignon dont nous faiſons l'Eloge.

Aprés avoir eſté neuf ans dans le Parlement, il fut Maiſtre des Requeſtes, & le Roy le nomma Commiſſaire aux Eſtats de Bretagne, où il concilia les intereſts de la Province avec ceux de la Cour; ce qui luy acquit une trés-grande reputation. En l'année 1658. Sa Majeſté luy donna la charge de Premier Preſident qu'il

exerça le reſte de ſa vie avec un applaudiſſement univerſel ; & lorſqu'il remercia le Cardinal Mazarin de luy avoir eſté favorable auprés de Sa Majeſté dans cette rencontre, il en receut cette reſponſe : *Monſieur, ſi le Roy avoit pû trouver dans ſon Royaume un plus homme de bien que vous, il ne vous auroit pas donné cette Charge.*

Perſonne n'a jamais poſſedé dans une plus grande eſtendue les qualitez neceſſaires aux places qu'il a occupées. Il eut une connoiſſance profonde de toute la Juriſprudence, une juſtice & une équité tousjours égale, & ſur le tout une affabilité qui alloit juſqu'à conſoler la pluſpart de ceux qui avoient perdu leurs procés, charmez qu'ils eſtoient d'avoir eſté receus & écoutez ſi favorablement par un tel Magiſtrat. Il joignit à ces grandes qualitez eſſentielles à ſa profeſſion, un amour extrême pour les belles Lettres, qu'il poſſedoit toutes à fond & également. Il ſe tenoit chez luy toutes les ſemaines une aſſemblée des plus habiles qu'il y euſt en toutes ſortes de ſciences. Quoy que ſon érudition fuſt univerſelle, ſon fort eſtoit particulierement dans la connoiſſance des affaires de l'Egliſe, de ſa diſcipline, de ſon hiſtoire : & des droits de l'une & de l'autre puiſſance, eccleſiaſtique & ſeculiere. Le Roy luy envoya tous les livres que l'Academie des Sciences a compoſez, & qui comprennent ce qu'il y a de plus curieux dans les Mathematiques, dans la Phyſique, dans la Chymie, & dans toutes les ſciences les plus abſtraites & les plus curieuſes. Il prit plaiſir à parcourir tous ces livres avec celui qui les luy preſenta, & il parut par la maniere dont

dont il parla ſur toutes les matieres traittées dans ces livres, qu'il en avoit une connoiſſance auſſi parfaite que ceux qui les ont compoſez. Il ſembloit qu'il euſt aſſiſté à toutes leurs aſſemblées & qu'il euſt donné tout ſon temps à chacune des ſciences, dont il y eſt parlé. Ayant regardé enſuite le livre du Carrouzel de l'année 1662, & celuy des Tableaux & des Figures du Cabinet du Roy qui accompagnoient ceux de l'Academie des Sciences, il fit voir qu'il ne ſe connoiſſoit pas moins dans l'art de manier des chevaux que s'il n'euſt fait autre choſe que de monter à cheval, & qu'il avoit un diſcernement auſſi juſte ſur la beauté & la maniere des Tableaux, dont il nommoit les Maiſtres dés le premier coup d'œil, que s'il euſt frequenté toute ſa vie les Cabinets des Curieux. Il y avoit en luy un fond de pieté & de vertu qui ne gagnoit pas moins le cœur, que les lumieres de ſon eſprit donnoient d'admiration.

Il mourut le dixiéme de Decembre 1677. âgé de ſoixante ans & deux mois. Il eſt enterré aux Cordeliers. Son cœur fut porté à S. Leu S. Gilles auprés de Madame ſa mere. Il a laiſſé deux enfans d'un trés grand merite, l'un Avocat General, l'autre Maiſtre des Requeſtes, Intendant en Languedoc & Conſeiller d'Eſtat ordinaire. Il n'y a point eu dans ce ſiecle de Magiſtrat plus univerſellement ſçavant, ny qui ayt eu plus d'attache & de cordialité pour les Sçavans de tout genre.

Mr. le Preſident de Thou.

LA Famille de Mr. de Thou eſt une des illuſtres familles de la robe. Celuy dont nous faiſons l'éloge avoit recueilli comme par droit de ſucceſſion toutes les bonnes qualitez de ſes Anceſtres, la droiture de l'ame, l'amour de la Juſtice, & tout ce qui forme une probité conſommée, le courage, la ſageſſe & la ſcience: il ſembloit même qu'il les eut reçuës à condition de les porter à un plus haut degré de perfection, tant il prit de peine à ſe rendre un des premiers hommes de ſon ſiecle. Il nâquit à Paris en l'année 1552. & fit ſes études aux Univerſitez de Paris & d'Orleans. Aprés s'y eſtre enrichi de la connoiſſance des Lettres humaines & de la Juriſprudence, il voyagea en Italie, en Flandres & en Allemagne, où il s'inſtruiſit à fonds des mœurs, des coutumes, des intereſts des Princes, & de la Geographie de tous ces Pays differens; Eſtudes qui luy ſervirent merveilleuſement, non ſeulement pour toutes les grandes negociations où il fut employé; mais pour mettre à fin auſſi glorieuſement & auſſi utilement qu'il le fit enſuite, l'admirable Hiſtoire qu'il nous a laiſſée.

Au retour de ſes voyages il fut fait Conſeiller & Maître des Requeſtes, & peu de temps aprés Preſident au Mortier. Ses differentes charges lui donnerent lieu de faire voir les talens qu'il avoit receus de la nature, & qu'il avoit cultivez par

par une étude continuelle. Auſſi-toſt que la journée des barricades eut obligé le Roi Henri III. à quiter Paris, il ſe rendit inceſſamment auprés de Sa Majeſté, qui s'étant ſervi quelque temps de ſes conſeils, l'envoya en pluſieurs païs étrangers pour diverſes negociations. Lors qu'il étoit à Veniſe, & que là il eut appris la mort malheureuſe du Roy, il alla auſſi-toſt trouver Henri IV. qui le receut avec toutes les marques d'eſtime & de bienveillance imaginables, & qui l'admit dans tous ſes conſeils les plus ſecrets. Et comme un des principaux talens de ce grand homme étoit de manier les eſprits par la force de ſon éloquence naturelle & aquiſe, & de les tourner comme il lui plaiſoit, Sa Majeſté s'en ſervit en pluſieurs affaires trés-importantes. Il fut employé dans la Conference de Sureſnes, & pour traiter avec les Deputez du Duc de Mercœur.

Le Roi lui donna la charge de Garde de ſa Bibliotheque, vacante par la mort du grand Amiot Traducteur de Plutarque. Cette illuſtre Bibliotheque la plus belle du monde, aprés celle du Vatican, ne tomba pas en de moins dignes mains & n'en receut pas moins d'honneur qu'elle lui en fit. Elle devint plus que jamais le reduit de ce qu'il y avoit de plus ſavans hommes & de plus vertueux parmi les gens de Lettres; & ç'a été particulierement ſous ſa conduite qu'elle s'eſt renduë recommandable, tant par les hommes vivans qui y conferoient de toutes ſortes de ſciences, que par les Autheurs morts qu'on y alloit conſulter.

Il fut nommé entre les Commiſſaires de la célé-

célébre Conference de Fontainebleau, où le Cardinal du Perron confondit lui ſeul du Pleſſis-Mornay ſouſtenu de douze Miniſtres les plus habiles de ce temps-là.

Pendant la Regence de la Reine Marie de Medicis, il fut un des Directeurs generaux des Finances, où ſa ſuffiſance & ſon integrité ne parurent pas moins que dans l'exercice de ſes charges de Judicature. Ces differens emplois capables d'occuper toute l'attention des plus habiles, ne l'empêcherent pas de trouver du temps pour compoſer le plus grand corps d'Hiſtoire que nous ayons, contenant dans cent trente-huit livres tout ce qui s'eſt paſſé, non ſeulement dans toute la France, mais dans toute l'Europe, depuis l'année 1543. juſques en l'année 1608. avec une exactitude & une fidelité qui n'a gueres d'exemples. Il n'a jamais ni déguiſé ni ſupprimé la verité: noble & genereuſe hardieſſe dont il a été loüé de tous les grands hommes de ſon temps, & particulierement de Papyre Maſſon, qui diſoit qu'il n'étoit pas poſſible qu'un Hiſtorien qui n'eſt pas ſincere allaſt loin dans la poſterité. Cet ouvrage eſt digne des Anciens, & peut-être ſurpaſſeroit-il une grande partie de ce que les anciens Romains nous ont laiſſé en fait d'Hiſtoire, s'il n'avoit pas trop affecté de leur reſſembler. Car cette affectation de bien parler leur langue a été ſi loin qu'elle luy a fait défigurer tous les noms propres des hommes, des villes, des païs & des choſes dont il parle, en les traduiſant en Latin d'une maniere ſi étrange, qu'il a falu ajoûter un Dictionnaire à la fin de ſon Hiſ-

Hiſtoire, où tous les noms propres d'hommes, de villes, de païs, & autres choſes ſemblables qui y ſont contenuës, ſont traduits en François. Secours non ſeulement utile, mais neceſſaire à ceux qui veulent avoir une parfaite intelligence de ſon Hiſtoire. C'étoit l'entêtement de ſon temps qui alloit à un tel excés, qu'au lieu de donner à la pluſpart des enfans qu'on baptiſoit, les noms des Apoſtres, des Martyrs ou des Confeſſeurs de l'Egliſe, on leur donnoit les noms de l'Hiſtoire profane, & même de la Fable, de Neſtor, d'Achille, d'Hercule, &c. Il mourut le 17. May 1617. âgé de 64. ans. C'eſt lui qui a fait élever dans l'Egliſe de S. André des Arcs, le magnifique monument & les inſcriptions qu'on y voit à la memoire de ſon pere.

Hierome Bignon Avocat General.

Hierome Bignon nâquit en l'année 1590. avec toutes les diſpoſitions que peut donner une heureuſe nature, & ſon pere qui ſe chargea lui-même de ſon inſtruction, lui apprit les Langues, les Humanitez, l'Eloquence, la Philoſophie, les Mathematiques, l'Hiſtoire, la Juriſprudence & la Theologie, ſans l'avoir jamais envoyé au college. Il fut élevé enfant d'honneur auprés du feu Roi Loüis XIII. qui l'eſtimoit tant, que lorſqu'il s'abſentoit de la Cour il l'envoyoit auſſi-toſt chercher, n'y ayant point de converſation qui luy pluſt tant que la ſienne.

A l'âge de dix ans il donna au public la Deſcription de la Terre Sainte, à 13. ans les Antiquitez Romaines avec un Traité du Droit, & un autre de la maniere d'élire les Papes. A 18. ans il fit imprimer un Traité de la Préſéance des Rois de France ſur les autres Rois, pour refuter le livre d'un Eſpagnol imprimé 5. ou 6. ans auparavant, de la Dignité des Rois d'Eſpagne. Auſſi fut-il regardé dés les premieres années de ſa jeuneſſe, comme un des plus ſavans & des plus honnêtes hommes de ſon ſiecle. Il donna à l'âge de 23. ans des Notes ſur les Formules de Marculphe, ſi pleines d'érudition, d'eſprit & de bon ſens qu'elles firent & font encore l'admiration de tous les Savans. Enſuite il dédia au Roi Henri le Grand un traité de l'Excéllence des Rois & du Royaume de France, qui n'étoit que comme le crayon d'un plus grand deſſein, auquel le Roy luy commanda de travailler : mais qui fut interrompu par la mort de ce grand Monarque. Il n'ignoroit aucune des langues ſçavantes, ni preſque rien de tout ce qui a eſté écrit ſur quelque ſçience que ce ſoit.

Il fit ſa principale eſtude de la Juriſprudence civile & canonique, dont on peut dire qu'il épuiſa tous les ſecrets, & qu'il en devint luy-même comme une ſource intariſſable : car ſur quelque matiere qui ſe preſentaſt à examiner dans ſes plaidoyers admirables, qui ont eſté pendant qu'il a veſcu la plus ſolide inſtruction non ſeulement de la jeuneſſe du Barreau, mais des plus anciens Avocats & de tous les Juges meſmes, il n'y avoit rien de beau, de curieux qu'il

qu'il ne rapportaſt, en ſorte que s'il y a eu quelque choſe qu'on puſt reprocher à ce grand perſonnage, c'eſt qu'il fourniſſoit tant de raiſons de part & d'autre qu'il laiſſoit ſouvent les Juges en ſuſpens ſur le party qu'ils avoient à prendre, & qu'il les ébloüiſſoit quelquefois à force de les éclairer.

Il commença à paroître & à donner des marques de ſa capacité dans la profeſſion de ſimple Avocat, & il continua à ſe faire connoître dans celle d'Avocat General du grand Conſeil, où ſa reputation s'accrut encore de telle ſorte que le Roi lui donna la charge d'Avocat General au Parlement, vacante par la mort de l'illuſtre M. Servin en 1641. Il remit cette charge à M. Briquet ſon gendre, homme d'un merite ſingulier, & en même temps le Roi le fit Conſeiller d'Etat; mais M. Briquet étant mort quatre ans aprés, il reprit la charge d'Avocat General, en la fonction de laquelle il mourut au mois d'Avril 1656. aprés s'être acquis une reputation qui ne mourra jamais,

Il a laiſſé deux enfans, l'un qui aprés avoir rempli dignement la même place d'Avocat General, pendant pluſieurs années, eſt preſentement Conſeiller d'Eſtat, & l'autre Premier Preſident du grand Conſeil. Ils ont fait réimprimer ſes Remarques ſur Marculphe avec des augmentations trés conſiderables. Cet Ouvrage eſt dans la Bibliotheque des Peres de l'Edition de Cologne, & le ſieur Baluze l'a fait reimprimer en 1677. avec les Capitulaires de nos Rois. Il avoit deſſein de donner des Notes ſur l'Hiſtoire de Gregoire de Tours, & une

Hiſ-

Hiſtoire de l'origine du Droit François, mais ces Ouvrages dont on n'a trouvé que quelques commencemens aprés ſa mort, n'ont pû eſtre achevez à cauſe de l'application continuelle qu'il donnoit à l'exercice de ſa charge d'Avocat General, où il n'a pas ſeulement fait paroiſtre une profondeur de ſcience incroyable, mais un fonds encore plus étonnant de bonté; de probité & de delicateſſe de conſcience, d'humilité & de ſimplicité; vertus d'autant plus admirables qu'elles eſtoient jointes à tout ce qui peut inſpirer de l'orgueil & de la vanité. Le Roy Loüis XIII. luy donna en 1642. une marque particuliere de ſon eſtime en l'honorant de la Charge de Grand Maiſtre de ſa Bibliotheque, charge qui a toujours eſté poſſedée par des perſonnes trés illuſtres dans les Lettres; mais qui ne l'a jamais eſté par un homme qui en fuſt plus digne.

Nicolas Claude Fabri de Peireſc.

LA race des Fabri ou Fabriciens eſt originaire de Piſe en Italie, & paſſa en Provence du temps de S. Louis, par le moyen d'un Hugues Fabri Chevalier, qui l'ayant ſuivi dans la guerre ſainte, vint au retour deſcendre à Hieres, où il s'eſtablit & eut des enfans celebres & dans l'épée & dans la robe. Le Chancelier Seguier & Monſieur de Pompadour Gouverneur du Limouzin prirent tous deux alliance dans cette famille. Celuy dont nous parlons fut fils de Re-

Renaud Fabri & de Marguerite Bompar que l'on dit avoir eſté ſi belle que la Reyne Catherine de Medicis, lorſqu'elle paſſa à Aix & qu'elle y fut viſitée par les Dames de qualité de la ville, la baiſa à cauſe de ſa beauté : honneur qu'elle ne fit à aucune des autres Dames.

On a de la peine à trouver un temps où celuy dont je parle ait eſté enfant ; car dés les premieres années de ſa vie le déſir d'apprendre qui a toûjours eſté en luy trés-ardent, luy fit mepriſer tous les jeux & les amuſemens de l'enfance, & il ne prit plaiſir qu'à écouter ce qu'on luy diſoit ou d'utile ou de curieux. La ſageſſe luy vint de ſi bonne heure, qu'à l'âge de neuf ou dix ans il conduiſoit ſon jeune frere qui eſtudioit au meſme College, qui le regardoit & l'écoutoit comme ſon pere & comme ſon precepteur. Au ſortir du College on luy donna des Maiſtres pour apprendre à monter à cheval, à faire des armes & à danſer, mais comme toute ſon inclination eſtoit tournée du coſté des Lettres, il ne faiſoit ſes exercices qu'en preſence de ſes Maiſtres, employant le reſte du temps ou à lire ou à extraire des livres, ou à compoſer. Il ſe mit alors dans l'eſtude des Medailles, des Inſcriptions, des Tombeaux, & autres monumens, & enfin de tout ce qui peut donner une connoiſſance exacte & particuliere de l'Antiquité. En peu de temps il ſurpaſſa les plus habiles dans cette ſcience, & fit un amas conſiderable de ce qui exerce, & nourrit agreablement cette loüable curioſité.

Il eſtudia enſuite le Droit ſous les meilleurs Maiſtres de ce temps-là. Et parce qu'il ſeroit

trop long de rapporter tous les genres d'eſtude où il s'eſt appliqué, je me contenteray de dire qu'il n'y a aucune eſpece de Litterature où il ne ſe ſoit adonné, & qu'il n'ait en quelque ſorte épuiſée; qu'il n'y a preſque point de bibliotheque dans l'Europe qu'il n'ait veuë & examinée, point de Sçavans qu'il n'ait connus, & à qui il n'ait fait du bien, en leur faiſant part ou de ſes connoiſſances, ou de ſes livres, ou de ſes medailles, ou de ſa bourſe même, & s'il en a receu quelques bons offices, il n'a pas manqué de les leur rendre avec uſure. Sa maiſon eſtoit une eſpece d'Academie, non ſeulement à cauſe du grand nombre de gens de lettres qui le venoient voir, mais même à ne la regarder que du coſté de ſes domeſtiques, qui ſçavoient tous quelque choſe avec diſtinction, juſqu'aux laquais, dont le moindre pouvoit ſervir de lecteur en un beſoin, & avoit l'induſtrie de relier des livres & de les relier avec une propreté ſinguliere.

Il eut au nombre de ſes amis Baptiſte de la Porte trés-profond dans la connoiſſance des ſecrets les plus cachez de la Nature, de qui il apprit tout ce qu'il ſçavoit de plus curieux dans ces ſortes de ſciences. Il pratiqua particulierement l'excellent Peintre Rubens ſur la connoiſſance des medailles & ſur ſon art de la Peinture, dont il connoiſſoit toutes les fineſſes, ainſi que de la pluſpart des autres arts. Il veſcut long-temps avec l'excellent Monſieur du Vair premier Preſident du Parlement d'Aix où il eſtoit Conſeiller, & ſe joignit à luy d'une amitié ſi eſtroite, que lorſque le Roy eut donné les

ſceaux

ſceaux à Monſieur du Vair, il le ſuivit à Paris, où il n'employa jamais le credit qu'il avoit auprés de luy que pour le ſervice de ſes amis, ou pour ſe donner une plus facile entrée dans les bibliotheques & dans les cabinets où il eſperoit pouvoir contenter ſa curioſité. Monſieur du Vair qui luy faiſoit part de ce qu'il avoit de plus ſecret, qui prenoit ſes avis dans les affaires les plus importantes de l'Eſtat dont il eſtoit chargé, ne put jamais luy faire accepter aucun bienfait ny aucune grace, de toutes celles qu'il luy offrit, qu'un fort petit Benefice.

Aprés la mort de Monſieur du Vair qui le laiſſa heritier de toutes ſes medailles, il retourna à Aix revoir ſon ancienne bibliotheque. Là avec ſon frere Palamede Fabri Sieur de Valane, il continua ſon commerce de lettres & de curioſitez, non ſeulement avec tout le monde ancien qui ne ſuffiſoit pas à le ſatisfaire, mais avec tout le nouveau monde, dont on luy apportoit ſans ceſſe des productions merveilleuſes ou de l'Art, ou de la Nature. Il mourut au mois de Juin 1637. âgé de 57. ans. Il eſtoit de la celebre Academie des Humoriſtes de Rome, qui luy rendit les mêmes honneurs qu'on rend aux principaux Officiers de cette Academie, quoy qu'il ne fuſt que ſimple Academicien, ſon merite l'ayant emporté ſur la couſtume. La ſalle fut toute tendue de noir, & ſon buſte fut poſé en un lieu éminent. Jacques Bouchard Pariſien, Academicien de cette Academie, fit l'Oraiſon funebre en Latin, piece trés-éloquente, au milieu d'une affluence infinie de gens de Lettres & en preſence de dix Cardi-

naux, entre leſquels eſtoient les deux Cardinaux Barberins. On ne ſçauroit nombrer les Eloges funebres qui ſe firent en ſon honneur: On en a compoſé un gros volume où il s'en trouve en quarante langues differentes ou environ. Il eſt enterré dans l'Egliſe des Jacobins à Aix, & on lit ces paroles ſur ſon tombeau où ſes parens ſont auſſi enterrez, *Tumulus Fabriciorum.*

Papire Maſſon.

PAPIRE Maſſon nâquit au pays de Forez dans le bourg de S. Germain Laval le ſixiéme jour de May 1544. Son pere homme de bien & riche Marchand mourut peu de temps aprés, & ſa mere qui paſſa bien-toſt à de ſecondes nopces, ne laiſſa pas de conſerver pour luy beaucoup d'amour & de tendreſſe, elle l'envoya à l'âge de huit ans commencer ſes études à Ville-franche, où les ſciences fleuriſſoient alors autant que la petiteſſe du lieu le pouvoit permettre. Eſtant un peu plus âgé elle le mit au College des Jeſuites de Biſſon en Auvergne, où pendant quatre ans il acheva ſes études, & ſe diſtingua entre ſes camarades par ſon application & par la vivacité de ſon eſprit. Il alla enſuite à Toulouze pour y eſtudier la Juriſprudence ſous les excellens Profeſſeurs qu'elle avoit alors, comme elle en a eu preſque dans tous les temps, mais les guerres de la Religion qui s'échaufoient extrémementdans cet endroit de

de la France, l'obligerent à revénir à Billon, où par un mouvement de devotion, il forma le deſſein de ſe faire Jeſuite.

Il en prit l'habit à Rome où il eſtoit allé avec Antoine Challon ſon ami intime qui eſtoit auſſi de Forez. Il y fit l'Oraiſon funebre d'un Cardinal en preſence des autres Cardinaux & d'un nombre infini d'auditeurs avec un applaudiſſement incroyable de toute l'Aſſemblée. Il alla enſuite à Naples, où il enſeigna pendant deux ans. Eſtant revenu en France il en fit autant au College de Tournon en Vivarez, & enſuite à celuy de Clermont à Paris, tousjours avec un grand ſuccés & un grand concours d'auditeurs. Antoine Challon ſon ami qui a été Grand-Vicaire de trois Archeveſques, ayant quitté la Societé des Jeſuites, Papire Maſſon ſuivit ſon exemple, & alla enſeigner au College du Pleſſis voiſin de celuy de Clermont. Et là, dans la harangue qu'il fit à l'ouverture de ſes leçons, il rendit raiſon de ſa ſortie hors la Societé avec tant d'honneſteté & de moderation, que non ſeulement tous ſes auditeurs, mais les Peres meſmes qu'il avoit quitez en furent trés ſatisfaits, n'ayant bleſſé par aucune parole la reputation de la Compagnie dont il eſtoit ſorti, quoy qu'en ce temps-là pluſieurs autres en faiſant la meſme démarche ſe fuſſent emportez en des invectives tres-ſcandaleuſes. Il fit une deſcription fort éloquente des nopces de Charles IX. & d'Eliſabeth fille de l'Empereur Maximilien: Ouvrage qui luy attira l'eſtime & l'amitié de tous les gens de Lettres & des perſonnes de la plus haute qualité.

Il alla à Angers eſtudier le Droit ſous François Balduin dont il eſtoit amy, & aprés deux ans d'eſtude en cette ſcience, il revint à Paris où le Chancelier de Cheverny le prit auprés de luy & le mit dans ſa bibliotheque. Là au milieu des plus excellens livres que ce Chancelier faiſoit venir de tous coſtez, il augmenta beaucoup le grand fonds de connoiſſance qu'il avoit déja. Il ſe fit Avocat au Parlement de Paris où il ne plaida qu'une cauſe qu'il gagna avec un applaudiſſement univerſel, & laquelle fut trouvée ſi conſiderable que l'Arreſt en fut prononcé en robes rouges. Outre la qualité d'Avocat, il eut encore celle de Referendaire en la Chancellerie, & celle de Subſtitut de Monſieur le Procureur General au Parlement de Paris: Charges qu'il n'acheta point, mais qui furent données à ſon merite.

Ses principaux Ouvrages ſont une Hiſtoire des Papes, des Annales de France, des Eloges Latins des Hommes illuſtres, la Deſcription de la France par les fleuves, & des Commentaires ſur pluſieurs Hiſtoriens. Il compoſa tous ces livres qui luy ont acquis tant de reputation au milieu du bruit continuel de divers ouvriers en cuivre & en fer, dont ſa maiſon eſtoit environnée, & où il logea pendant trente-trois ans ſans en eſtre incommodé, tant l'accouſtumance a de force à faire ſupporter toutes choſes. Il eſtoit d'un eſprit gay & facille, ſincere & genereux au-delà de ſa condition & de ſa fortune, donnant ſon temps & ſa peine pour le ſervice des grands Seigneurs, ſans en attendre d'autre récompenſe que la joye de leur faire plaiſir. Il

eſtoit

eſtoit amy de tous les ſçavans hommes de ſon temps, & particulierement du Cardinal Baronius qui eſtimoit fort tous ſes ouvrages, ne trouvant rien à y corriger que quelques endroits dans celuy de la vie des Evêques de Paris qu'il luy marqua; mais que Maſſon ne voulut point retrancher, s'en rapportant à la poſterité qu'il en laiſſoit juge. Il s'appelloit Jean Maſſon. Mais parce qu'il avoit un frere du même nom, il ſe fit appeller Papire Maſſon. Ce changement luy fut reproché par François Hotman Juriſconſulte. Il mourut à Paris le 9. de Janvier 1611. âgé de 67. ans.

Scevole de Sainte-Marthe.

ON n'avoit garde d'oublier dans ce receuil l'illuſtre Scevole de Sainte-Marthe, non ſeulement parce qu'il a eſté un des plus excellens hommes de ce ſiecle; mais parce qu'ayant fait les Eloges de tant d'hommes illuſtres, il y auroit une extréme injuſtice à ne luy pas rendre une partie de l'honneur qu'il a fait aux autres. Cet honneur ne luy ſera pas rendu avec la même éloquence que toute l'Europe a admirée dans ſes diſcours & dans ſes écrits: mais ce ſera avec une verité & une ſincerité qui ne luy ſeront pas moins avantageuſes que toutes les beautez & toutes les graces du bien dire. Il eſtoit Preſident & Treſorier General de France à Poitiers.

Il naquit à Loudun le deuxiéme Février

de l'année 1536. d'une famille où l'eſprit & la vertu ſont des qualitez eſſentielles & hereditaires Il eſtoit fils de Loüis de Sainte-Marthe, Ecuyer, Sieur de Neuilly, & de Nicole le Févre de Biſay, & petit fils de Gaucher de Sainte-Marthe, Ecuyer, Sieur de Villedan & de la Riviere, l'un & l'autre hommes de Lettres & d'un ſçavoir diſtingué, tous deſcendans d'un Nicolas de Sainte-Marthe que le Comte de Dunois fit Chevalier au ſiege de Bayonne en l'année 1451. & qui eſtoit iſſu de Meſſire Guillaume Raymond de Sainte-Marthe, Chevalier, Seigneur de Roquevert, qui ſervoit Philippes de Valois dés l'année 1350.

La force & la vivacité de l'eſprit de Scevole le rendirent habile en peu de temps, & luy firent acquerir des connoiſſances preſque ſans bornes. Il étoit Orateur, Juriſconſulte, Poëte & Hiſtorien. Les langues des Savans luy étoient toutes tres-familieres, particulierement la Grecque, la Latine, & l'Hebraïque. Il joignit à cela les qualitez d'un parfaitement honnête homme. Il étoit bon ami, zelé pour ſa patrie, & d'une fidelité inviolable pour le ſervice de ſon Prince. Il merita l'eſtime & les loüanges de quatre grands Rois. Henri III. s'étoit propoſé, peu de jours avant ſa mort, de le faire Secretaire d'Etat, & l'ayant entendu haranguer en faveur des Treſoriers de France ſes confreres, qui avoient eſté ſupprimez, les rétablit à ſa conſideration, & dit qu'il n'y avoit point d'Edits aſſez forts contre une ſi forte eloquence. Henri IV. le regarda comme le plus éloquent hom-

homme de ſon Royaume. Jaques Roi d'Ecoſſe & d'Angleterre admira ſes écrits, & dit que Ciceron & Virgile étoient renfermez dans un ſeul Scevole, & le Prince de Galles fils & ſucceſſeur de ce Monarque, paſſant inconnu en France pour aller en Eſpagne, viſita ce ſavant homme à Loudun, & luy dit qu'il croyoit voir tous les Savans, lorſqu'il voyoit Scevole de Sainte-Marthe.

Henri III. & Henri IV. le chargerent d'emplois dignes de ſa ſuffiſance & de ſa probité : Et comment n'auroient-ils pas honoré un homme qui faiſoit tant d'honneur à leur Royaume ? Sa conſtance & ſa fidelité parurent avec éclat aux Etats de Blois en 1588. où il ſe trouva par ordre du Roy Henri III. pour rendre ſervice à Sa Majeſté dans les occaſions qui ſe preſenteroient. Il y en eut une entr'autres bien importante. Un des principaux chefs de la Ligue ayant remarqué qu'entre les Députez, il n'y en avoit point de plus contraires à ſes deſſeins, ni qui témoignaſſent plus de fidelité pour le Roy que les Officiers, il fit propoſer d'en ſupprimer une partie, afin de les intimider & de les reduire à appuyer ſon party. Les Officiers qui s'apperçûrent de ce piege firent un acte de proteſtation qu'ils ſignerent au nombre de plus de trois cens, & chargerent le Sieur de Sainte-Marthe de le preſenter & de porter la parole pour eux. Il entreprit une action ſi genereuſe, mêmes au peril de ſa vie, & renverſa les deſſeins qu'on avoit formez contre le ſervice du Roi. Il donna encore depuis des marques de ſa fidelité par ſa conduite & par ſes ſages avis en

l'aſſemblée des Notables convoquée à Roüen par l'ordre du Roy Henri IV. pour remedier aux deſordres qui s'étoient gliſſez dans ſon Etat pendant les guerres civiles. Son integrité parut lorſqu'il fut fait Intendant des Finances dans l'armée de Bretagne ſous le Duc de Montpenſier, & ſon zele pour la Religion dans la commiſſion qu'il exerça par ordre du Roy en Poitou & ailleurs avec le Chancelier de l'Hoſpital, pour faire joüir les Catholiques de leurs biens, dont ils avoient été dépoſſedez & pour retablir l'exercice de la Religion Catholique dans les villes occupées par ceux de la Religion prétenduë reformée. La reduction de Poictiers ſous l'obeïſſance de Henry IV. fut ſon ouvrage & un de ſes plus ſignalez ſervices. Loudun, dont il empêcha la ruïne, le regarda comme le pere de la patrie, & lui en donna même le ſurnom. Il y mourut le 29. Mars 1623. âgé de 87. ans, regretté de tout le Royaume. Un grand nombre de grands perſonnages firent alors ſon éloge, entre leſquels ſe ſignalerent principalement Baïf, Joſeph Scaliger, Juſte Lipſe, Caſaubon, Jean d'Aurat, le Preſident de Thou, Janus Douza, Rapin & Paſquier.

Ses principaux ouvrages furent les Eloges des Hommes Illuſtres & un Poëme de la maniere de nourrir les enfans à la mammelle avec ce titre : *Pædotrophia, ſeu de puerorum educatione Libri III.* Ce Poëme fut imprimé dix fois pendant ſa vie, & environ autant de fois depuis ſa mort. Il fut lû & interpreté dans les Univerſitez les plus celebres de l'Europe, avec la même veneration qu'on a pour les Auteurs anciens

anciens. Il compoſa divers autres Poëmes Latins & François.

Il eut de Renée de la Haye ſa femme pluſieurs enfans trés-dignes de luy, mais particulierement ceux-cy. Abel de Sainte-Marthe Conſeiller d'Etat & Garde de la bibliotheque de Fontainebleau, homme ſavant & éloquent, qui compoſa d'excellens ouvrages imprimez en partie avec ceux de ſon pere : & Scevole & Loüis de Sainte-Marthe freres jumeaux nez à Loudun le 20. Decembre 1571. Ils furent tous deux Hiſtoriographes de France ; mais ſi ſemblables de corps, d'eſprit & d'inclination, qu'on les prenoit ſouvent l'un pour l'autre, & qu'ils paſſerent toute leur vie enſemble dans une parfaite union. Ils étoient comme les oracles de la France pour l'Hiſtoire & pour les belles Lettres. Nôtre Monarchie leur ſera éternellement redevable de l'Hiſtoire Genealogique de la Maiſon de France en deux gros volumes, ouvrage incomparable & auquel ils travaillerent conjointement pendant cinquante années. L'Egliſe de France ne leur doit pas moins pour l'Hiſtoire de tous ſes Prelats qu'ils ont faite ſous le titre de *Gallia Chriſtiana*. Comme tous les hommes de cette famille ont été trés-illuſtres, il auroit fallu faire icy douze ou quinze éloges au lieu d'un : mais auſſi comme ils ont poſſedé les mêmes grandes qualitez, on peut dire que l'éloge du grand Scevole peut en quelque façon ſervir à tous les autres.

Paul

Paul Pelliſſon Fontanier de l'Academie Françoiſe.

PAul Pelliſſon Fontanier nâquit à Beziers en l'année 1624. Son pere étoit Conſeiller à la Chambre de l'Edit de Languedoc. Son grand-pere Conſeiller au Parlement de Toulouſe, & ſon biſayeul premier Preſident au Parlement de Chamberi, aprés avoir eſté Maiſtre des Requeſtes, Ambaſſadeur en Portugal, & Commandant pour le Roy en Savoye, quand François I. s'en rendit le maître.

Monſieur Pelliſſon avoit un ſi beau naturel pour l'éloquence & pour la poëſie, qu'il ſurpaſſa aiſément tous les compagnons de ſes études; & comme il n'étoit pas poſſible qu'un auſſi beau genie & d'auſſi grande étenduë demeuraſt enfermé dans une ville de Province, il vint à Paris dés qu'il en put obtenir la permiſſion de ſes parens, & fit connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit alors de perſonnes diſtinguées par la beauté de leur eſprit, ou par la profondeur de leur ſcience. Des affaires domeſtiques l'obligerent de retourner à Caſtres, d'où il revint peu de temps aprés, mais ſi défiguré par la petite verole & par une fluxion maligne qui luy tomba ſur le viſage, que ſes amis eurent de la peine à le reconnoitre. Cependant comme ſon eſprit n'étoit point changé, & que

que meſme le temps y avoit encore ajoûté de la vivacité & de la force, il n'en fut pas moins conſideré ni recherché de tout le monde. Le merite de Mademoiſelle Scudery déja connu par ſes ouvrages, quoy qu'elle ne les avoüaſt pas, & qui attiroit l'admiration de tout le monde, malgré tous les voiles dont ſa modeſtie tâchoit de le cacher, le toucha particulierement & luy fit ſouhaiter avec ardeur d'avoir ſon eſtime & ſa bienveillance. Ce ſouhait fut reciproque, & ils ont conſervé juſqu'à la mort une amitié l'un pour l'autre, qui n'a guéres d'exemple pour ſa durée & pour ſa ſolidité. Dans les premieres années de ſa jeuneſſe il compoſa un nombre preſque infini de poëſies agreables, & de petites pieces en proſe les plus ingenieuſes qu'on aît jamais veuës, qui ont fait les delices de Paris & de toute la France pendant un fort long-temps.

Il compoſa entr'autres choſes l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe d'un ſtile dont on ne peut trop loüer la juſteſſe & la briéveté dans un temps où l'on étoit ordinairement diffus. Cette Hiſtoire eſt un modelle en ce genre d'écrire. L'Academie touchée de l'honneur qu'il luy faiſoit, luy donna une place dans ſon Corps, quoy qu'il n'y en euſt point de vacante : faveur qui n'avoit point d'exemple, & qui apparemment n'en aura plus, étant difficile qu'un autre homme faſſe à l'avenir quelque choſe pour elle qui merite une ſemblable reconnoiſſance. Monſieur Foucquet Procureur General & Surintendant des Fi-

Finances, fort ſenſible aux talens de l'eſprit, & qui luy connoiſſoit un grand fonds de bon ſens, voulut l'avoir auprés de luy, & l'employa dans les affaires. La diſgrace de Monſieur Foucquet étant arrivée peu de temps aprés cauſa ſa ruïne entiere & le fit mettre à la Baſtille. Ses amis regarderent comme un trés-grand malheur ce terrible changement de fortune, quoy qu'ils ne doutaſſent point de ſon innocence, & ils ne pouvoient trop déplorer ſa captivité qui dura plus de cinq années. Cependant ce long ſejour dans une priſon a été toute la ſource de ſon bonheur, & l'on ne ſauroit trop admirer la conduite de Dieu ſur luy. La Providence qui vouloit le convertir & enſuite en former un des plus forts & des plus ſolides deffenſeurs de la Foy Catholique, aprés luy avoir donné le temps de ſe former un excellent ſtile dans l'étude des Lettres humaines & dans l'exercice de l'Eloquence, le mit dans cette ſolitude pour luy faire faire les reflexions, les lectures & les études neceſſaires à un employ ſi important. Il y lût non ſeulement toute l'Ecriture ſainte avec ſes commentaires, mais tous les Peres de l'Egliſe. Il lût auſſi preſque tous les livres de controverſes. Pour ſe delaſſer il compoſa un Poëme de plus de treize cens vers ſous le titre d'Alcimedom, & comme il n'avoit ni papier ni encre, il l'écrivit tout entier ſur des marges de livres avec de petits morceaux de plomb qu'il prenoit aux vitres de ſa chambre.

Lors qu'il eut recouvré ſa liberté, il abjura

jura ſon hereſie dans l'Egliſe de Chartres, & ſe donna tout entier à compoſer des oüvrages pour la converſion de ſes freres errans. Le Roy qui avoit eu toûjours beaucoup d'eſtime pour luy, voulut qu'il s'attachaſt auprés de ſa perſonne, & connoiſſant la beauté & la délicateſſe de ſa plume, le chargea d'écrire l'Hiſtoire de ſon regne. Ceux qui ont leu ce qu'il en a compoſé, aſſeurent que rien n'eſt plus beau dans ce genre d'écrire. Il fut receu Maître des Comptes à Montpellier en 1655. aprés avoir negocié le rétabliſſement de cette Compagnie qui avoit été interdite en 1650. Il ſe fit Maiſtre des Requeſtes en 1674. Il fut nommé Oeconome de Cluni & de Saint-Germain des Prez en 1675. En 1676. il fut prépoſé à l'adminiſtration du tiers des Oeconomats; & en 1679. il fut fait Oeconome de Saint Denis. Sa fortune changea pluſieurs fois, mais ſon cœur demeura toûjours le meſme. Ce qui peut abbattre, ce qui peut corrompre luy laiſſa toute ſa fermeté & toute ſa droiture. Ce fut luy qui pour ſatisfaire à la paſſion qu'il avoit pour la gloire du Roy, propoſa à l'Academie Françoiſe de donner un prix de poëſie comme elle en donne un de proſe, & de le donner à celuy dont l'ouvrage en vers auroit le mieux celebré les loüanges du Roy. Ce prix eſt une medaille d'or de 300. livres, dont il faiſoit la dépenſe & que l'Academie a continué de faire aprés ſa mort.

Il fit des preſens conſiderables à diverſes Egliſes pour marquer ſa foy ſur le myſtere de l'Eu-

l'Euchariſtie, qui avoit été long-temps le plus grand obſtacle de ſa converſion, entr'autres d'une lampe d'argent de 2000. livres qu'il donna aux filles de la Viſitation de la ruë S. Antoine pour éclairer nuit & jour devant le S. Sacrement. Ce don n'a été ſçu qu'aprés ſa mort. Tous les ans il celebroit le jour de ſa réünion à l'Egliſe en s'approchant des Sacremens, & depuis ſa ſortie de la Baſtille, il ne laiſſa point paſſer d'année ſans délivrer quelque priſonnier. Ses principaux ouvrages de proſe, ſont l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, un Panegyrique du Roy prononcé dans la même Académie, lequel a été traduit en Latin, en Eſpagnol, en Italien, en Anglois & même en Arabe par le Patriarche du Mont-Liban : la Preface des Oeuvres de Sarraſin : Les Reflexions ſur les differens de la Religion en quatre Volumes & une eſpece de Manuel de courtes prieres pour dire pendant la Meſſe : Il travailloit à un traité ſur l'Euchariſtie quand il fut prevenu de la mort le 7. Fevrier 1693. de ſorte qu'on peut dire qu'il eſt mort en combattant pour la Religion.

Pierre du Puy Garde de la Bibliotheque du Roy.

IL ſeroit mal aiſé de dire ſi c'eſt du côté du ſavoir ou du côté de la vertu que celuy dont je parle a merité davantage d'etre conſideré. L'employ de Garde de la bibliothéque du Roy, dont il étoit infiniment

digne

digne eſt un prejuge de ſa ſuffiſance, & ſes Ouvrages, qui ſont l'admiration des Savans, en ſont une preuve; qui ne peut eſtre conteſtée.

A l'égard des mœurs, il n'y en eut jamais de plus douces, de plus reglées, ni de plus aimables; beaucoup de pieté & de modeſtie, une humeur obligeante; une parfaite intégrité & un amour trés-ardent pour ſa patrie formerent ſon caractére. Il avoit encore un diſcernement admirable pour les affaires; quelques embaraſſées qu'elles fuſſent, il trouvoit d'abord le point qui les décidoit. Monſieur le Préſident de Thou ſon allié qui ſe connoiſſoit ſi bien en hommes de merite n'avoit point de plus grand plaiſir que de s'entretenir avec luy, & Monſieur Rigault fut admis pour tiers dans leurs ſavantes converſations.

On peut dire que la paſſion dominante de Monſieur du Puy étoit l'amour de ſa patrie. Preſque tous ſes ouvrages ne tendent qu'à lui faire honneur, qu'à en faire valoir, & à en relever les avantages. Auſſi dés qu'il fut de retour d'un voyage qu'il fit en Hollande avec M. Thumery de Boiſſiſe envoyé par le Roy; où il renouvella l'amitié que ſon pere avoit entretenuë avec tous les ſavans hommes des Pays bas, il travailla à la recherche des droits du Roy & à l'inventaire du treſor des Chartres; dont l'examen, qu'il fit ſoigneuſement, luy donna une parfaite connoiſſance de tout ce qui regarde nôtre Hiſtoire. Il embraſſa avec une joye incroyable

la commiſſion qui luy fut donnée de juſtifier avec Meſſieurs le Bret & de Lorme, les droits du Roy ſur les trois Evêchez de Metz, Toul, & Verdun, & les uſurpations du Duc de Lorraine ſur ces mêmes Evêchez. Tout le poids de cette commiſſion tomba ſur luy, il en dreſſa tous les inventaires raiſonnez, & fournit quantité de traittez & de memoires pour la verification des juſtes prétentions de la France.

Pour eſtre convaincu de ſon amour pour ſa patrie, & de ſon zele pour l'avantage de la Couronne, il ne faut que lire les titres de ſes ouvrages, dont voicy une ſuccinte énumeration. *Traittez touchant les Droits du Roy ſur pluſieurs Etats & Seigneuries: Recherches pour montrer que pluſieurs Provinces & Villes du Royaume ſont du Domaine du Roy; Preuves des libertez de l'Egliſe Gallicane; de la Loy Salique; Que le Domaine de la Couronne eſt inalienable; Traitté des Appanages des Enfans de France; Memoire du Droit d'Aubeine*, & pluſieurs autres de la même nature. Il n'avoit pas de plus grande joye que lorſqu'il découvroit un titre qui ajoûtoit quelque choſe à la gloire du Royaume, ou qui luy étoit de quelque utilité. C'étoit une eſpece de conqueſte à ſon égard qui luy donnoit plus de plaiſir, que s'il avoit augmenté ſon propre patrimoine.

Il mourut à Paris le vint-ſixiéme Decembre 1651. âgé de 69. ans. M. Rigault écrivit ſa vie, où l'on peut voir plus au long les qualitez admirables de cet excellent homme.

M.

M. Valois fit ſon Oraiſon funebre, & preſque tous les ſavans hommes de ſon temps firent ſon eloge. Il donna ſa bibliothéque au Roy aprés avoir accrû celle de Sa Majeſté d'un trés-grand nombre de livres tant imprimez que manuſcrits. Luy & ſon frere prirent ſoin de la bibliothéque de M. de Thou aprés ſa mort, & la rangerent de la maniere qu'on la voit dans le catalogue imprimé en 1679. qui eſt le plus beau modelle dont on puiſſe ſe ſervir pour dreſſer une bibliothéque.

Son frere Jaques Du Puy Prieur de S. Sauveur prit le ſoin de l'édition de ſes ouvrages poſthumes, & fut Garde de la bibliothéque du Roi aprés ſa mort. Il continua à entretenir les doctes conferences qui s'y faiſoient tous les jours, & où ce qu'il y avoit de plus habiles gens & de grands perſonnages pendant la vie de tous les deux, prenoient un extrême plaiſir de ſe trouver. Il nous reſte une infinité d'excellentes choſes qui ont été dites dans ces conferences & qui ſont venuës à nous ſous les titres de *Puteana*, de *Thuana* & de *Perroniana*. Ces conferences étoient ſi eſtimées, & le public témoigna un ſi grand regret de les voir finir, que M. de Thou les continua dans ſon Cabinet juſqu'à la vente de ſa bibliothéque, aprés quoy M. Salmon Garderolle des Offices de France qui avoit entrée dans ces conferences, les a tenuës chez luy juſqu'à ſa mort, & M. de Villevault ſon gendre, Maiſtre des Requeſtes reçoit preſentement dans la même maiſon cette aſſemblée qu'on appelle encore le Cabinet, parce qu'elle s'appelloit ainſi du

tems qu'elle ſe tenoit dans le Cabinet de M. de Thou.

Robert Arnauld Seigneur d'Andilly.

LA Famille de Monſieur Arnauld d'Andilly ne s'eſt pas renduë ſeulement celebre par la ſcience & par les lettres, mais encore par la valeur & par les armes. Son ayeul Arnauld de la Motte originaire d'Auvergne ſe ſignala en pluſieurs rencontres pour le ſervice de nos Rois. Son Fils aiſné, dont le château de la Motte fut brûlé par les troupes des Ligueurs, aprés avoir donné d'illuſtres marques de ſon courage à la bataille d'Iſſoire en l'année 1590. y fit priſonnier le Général de l'armée des ennemis. Pierre Arnauld qui étoit auſſi ſon oncle fut Meſtre de Camp du Regiment de Champagne, Général des Carabins, & Gouverneur du Fort Loüis, & ſe diſtingua fort à la priſe de la Rochelle. Ce Capitaine eut tant de genie pour la guerre, que le Roy Loüis XIII. voulut que la nouvelle maniére dont il fit armer le Regiment qu'il commandoit, de même que l'exercice & la diſcipline qu'il y faiſoit obſerver, fuſſent ſuivies dans le reſte de ſon infanterie.

Celui dont nous parlons n'eut pas moins de courage ni de grandeur d'ame, quoi que dans une Profeſſion differente. Il nâquit à Paris en l'année 1589. d'Antoine Arnauld Pro-

Procureur Genéral de la Reine Catherine de Medicis, qui montra tant de force d'eſprit, tant d'érudition & tant d'eloquence dés les premiéres actions qu'il fit au Barreau, que ſa memoire y ſera éternellement en veneration. Monſieur Marion Avocat Général luy fit épouſer ſa fille qui étoit trés-riche, & ce mariage fut beni par la naiſſance de pluſieurs enfans d'un merite extraordinaire, entre autres de celuy dont nous parlons, de Henry Arnauld Evêque d'Angers, dont la pieté & le zéle Epiſcopal ſerviront éternellement de modelle aux plus parfaits Evêques, d'Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne connu de tout le monde, & de ſix filles toutes Religieuſes à Port-Royal des Champs.

M. d'Andilly leur aîné parut à la Cour étant encore fort jeune & y parut digne des plus grands emplois. Il en ſouſtint depuis de tres-importans avec beaucoup de ſuffiſance & une trés-exacte probité. Sa maniere d'agir avec les Princes & les Rois meſmes a été toute ſinguliere. Car ayant le cœur grand, l'eſprit noble & toute l'autorité que peut s'attirer une mine avantageuſe & propre à ſe faire reſpecter, joints à une reputation trés-établie, & à une ſageſſe conſommée, il leur parloit avec une grande liberté, qui pleine de circonſpection leur a toûjours été trés-agreable, parce qu'ils étoient perſuadez de ſa ſincerité, de ſon zéle pour leur ſervice & de la droiture de ſes intentions. Le bien public faiſoit ſur ſon ame la même impreſſion que l'intereſt particulier fait ordinairement

ſur celle des autres. Il prit plaiſir à ſe ſervir du credit que ſon merite luy donnoit pour favoriſer l'honneur & la juſtice, & pour faire autant qu'il le pouvoit, que la vertu fut auſſi heureuſe qu'elle meritoit de l'être. Comme ces grandes qualitez qui viennent plus du ciel que de la terre l'avoient toûjours porté à mépriſer ce que le monde promet de plus grand, il le quitta à l'âge de 55. ans & ſe retira à l'Abbaye de Port Royal des Champs, où ſa mere, ſix de ſes ſœurs & ſix de ſes filles étoient Religieuſes. Cette circonſtance qui marque ſur une famille une des plus grandes & des plus viſibles benedictions de Dieu, eſt tellement ſinguliere que je ne croy pas qu'elle ait d'exemple. C'eſt pendant cette retraitte, laquelle a duré 30. ans, qu'il a enrichi l'Egliſe des beaux ouvrages qu'on voit dans les mains de tout le monde, & qui ſont en telle quantité qu'on en a imprimé huit volumes in folio. Ce ſont la plûpart des Hiſtoires ſaintes tirées des plus excellens & des plus fideles originaux, ou des traductions admirables des plus beaux ouvrages des Peres de l'Egliſe; Le tout écrit avec une extrême élegance & une trés-grande pureté de langage, & ſur tout avec une force & une onction qui marquent en même-temps & la generoſité naturelle de ſon ame, & la grace de l'Eſprit Saint dont il étoit animé.

A l'exemple de ces illuſtres Romains qui cultivoient leurs champs, lorſque les affaires de la République leur permettoient de s'y appliquer, il ſe pleuſt extrêmement au jardinage

dinage aux heures de ſon loiſir. Il philoſopha ſi profondement ſur la nature des arbres, ſur ce qui leur eſt propre ou contraire, & par les diverſes obſervations qu'une longue experience luy fit faire, il en prit une ſi parfaite connoiſſance que perſonne juſqu'à luy n'a porté plus loin cet art aimable & innocent.

Il ſemble que Dieu ait voulu récompenſer ſur la fin de ſa vie ſon parfait deſintereſſement. Car le Roy inſtruit du merite & de la capacité de Monſieur Arnauld de Pomponne ſon fils, le fit Miniſtre & Secretaire d'Etat lorſqu'il étoit Ambaſſadeur en Suede, & ce choix fit plaiſir à toute la France. Monſieur d'Andilly a veſcu prés de 86. ans dans une vigueur parfaite & de corps & d'eſprit, aimant ſes amis avec tendreſſe, & ayant été aimé d'eux avec reſpect: heureux ſelon le monde, & mille fois plus heureux ſelon Dieu, qu'il a toûjours preferé à toutes choſes, n'ayant rien deſiré ardemment ſur la terre que l'éternité, dans laquelle il eſt entré le vingt-troiſiéme Septembre 1674. par une mort trés-ſainte & conforme à toute ſa vie.

Antoine Roſſignol Maiſtre des Comptes.

ON a toûjours regardé comme une choſe admirable que les hommes ayent trouvé le moyen de ſe communiquer leurs penſées toutes ſpirituelles qu'elles ſont, par des caracteres corporels, & qui d'eux-mêmes

n'ont aucune reſſemblance avec les choſes qu'ils ſignifient ; mais ſi on a lieu de s'étonner qu'un homme devine la penſée d'un autre par ces caracteres, lors même qu'ils ſont formez pour la donner à entendre ; combien eſt-il plus ſurprenant qu'il ait l'induſtrie de la deviner, lorſque ces mêmes caracteres ont été faits pour la cacher & la dérober à ſa connoiſſance. Cependant c'eſt ce que font tous les jours ceux qui ont l'art de déchifrer ; ſecret ſi admirable qu'il n'y a que l'accoûtumance de le voir pratiquer qui empêche qu'on n'y croye du miracle. Entre ceux qui ont eu ce talent, perſonne ne l'a poſſedé au point de perfection qu'on a remarqué dans celuy dont je parle.

Il nâquit dans la Ville d'Alby le premier jour de l'année 1600. & ſes parens, les plus conſiderables de cette ville, eurent un trés-grand ſoin de ſon éducation. Il s'appliqua fortement à l'étude des ſciences les plus difficiles, & particulierement des Mathematiques, où ſon eſprit vif & penetrant au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, luy fit découvrir en peu de temps ce qu'elles ont de plus caché & de plus curieux ; il parvint par la connoiſſance exacte de ces ſciences, & principalement par la force de ſon genie à deviner toutes ſortes de chiffres, ſans en avoir preſque trouvé un ſeul pendant toute ſa vie qui luy ait eſté impenetrable. Ce fut en l'année 1626. & au ſiege de Realmont ville de Languedoc, alors en la puiſſance des Huguenots, qu'il fit ſon premier coup d'eſſay.

Elle

Elle eſtoit aſſiegée par l'armée du Roy que commandoit Monſieur le Prince de Condé, & elle faiſoit une telle reſiſtance que ce Prince êtoit ſur le point de lever le ſiege, lorſqu'on ſurprit une lettre des aſſiegez écrite en chifre, où les plus habiles en l'art de dechifrer ne pûrent rien comprendre ; Elle fut donnée à Monſieur Roſſignol qui la déchifra ſur le champ, & dit que les aſſiegez mandoient aux Huguenots de Montauban qu'ils manquoient de poudre, & que s'il n'y étoit pourvû inceſſamment ils ſe rendroient aux ennemis. Le Prince de Condé envoya aux aſſiegez leur lettre déchifrée, ce qui les obligea de ſe rendre dés le jour même. La choſe ayant été rapportée au Cardinal de Richelieu, il fit venir à la Cour Monſieur Roſſignol qui donna des preuves ſi étonnantes de ſon habileté, que ce grand Cardinal malgré ſon genie extraordinaire qui l'empêchoit d'admirer bien des choſes, ne pouvoit neantmoins ſe laſſer d'en marquer de l'étonnement. Il ſervit trés-utilement pendant le ſiege de la Rochelle, en découvrant les ſecrets des ennemis par leurs lettres interceptées qu'il déchiffroit toutes ſans preſque aucune peine. Ce grand Miniſtre recompenſa ſon merite de pluſieurs bienfaits, & le Roy Loüis XIII. le recommanda en mourant à la Reine, comme un homme des plus neceſſaires au bien de l'Etat. Le Roy qui connoiſt ſi parfaitement les talens des hommes, l'a toûjours honoré d'une eſtime trés-particuliere qu'il a marqué par des graces continuel-

les & par une penſion conſiderable qui luy a été continuée pendant toute ſa vie. Il eſt vrai qu'on ne ſait point en détail ni le nombre, ni l'importance des ſervices qu'il a rendus, les conſpirations qu'il a découvertes, les villes dont ſes lumieres ont facilité la conquête, celles qu'il a empêché d'être priſes, les batailles gagnées & les défaites évitées en apprenant par ſon moyen les deſſeins, les entrepriſes, & toutes les penſées des ennemis, parce qu'il a gardé là-deſſus un ſilence inviolable; mais l'ignorance où nous ſommes de ces ſervices a une ſi belle cauſe, qu'elle ne luy eſt pas moins honorable que la connoiſſance de ce qu'il a fait pour le bien du Royaume.

Il a ſervi l'Etat pendant cinquante-ſix années, & il a ſervi Dieu pendant toute ſa vie qu'il a paſſée dans une meditation preſque continuelle de l'Ecriture Sainte, autant reſervé à vouloir ſonder les ſecrets que Dieu s'eſt reſervé à luy ſeul, & qu'il eſt bon que nous ignorions, qu'il étoit vif à penetrer les ſecrets des hommes qu'il eſt utile de ſavoir; autant humble & ſoûmis dans les choſes de la foy, qu'il étoit ſuperieur dans toutes celles qui ſont du reſſort des ſens & de la raiſon. Le Roi luy fit l'honneur d'aller voir en revenant de Fontainebleau ſa maiſon de Campagne à Juvizi qui étoit fort belle. Monſieur Roſſignol receut Sa Majeſté avec un tel excés de joye: (car jamais perſonne n'a eu plus que luy de zéle pour ſon Prince) que le Roy qui s'en apperceut, & qui craignit

gnit qu'il ne s'en trouvaſt mal dans l'âge avancé où il étoit, eut la bonté d'ordonner à ſon fils qui le ſuivoit, de le quitter, & de s'aller rendre auprés de ſon pere pour avoir ſoin de ſa ſanté. Il mourut peu de temps aprés âgé de quatre vingts trois ans; mais d'une mort ſi douce & ſi tranquille qu'on ne pouvoit pas douter qu'elle ne fuſt un paſſage à la vie bienheureuſe. Il avoit l'ame grande & deſintereſſée, il fut plus à ſes amis qu'à lui meſme, & ſa principale attention étoit de leur faire plaiſir. Il épouſa Catherine Quentin de Richebourg dont il a laiſſé deux enfans, Charles Bonaventure Roſſignol Seigneur de Juvizy & Preſident à la Chambre des Comptes de Paris, & Dame Marie Roſſignol femme de Monſieur Croiſet Preſident en la quatriéme Chambre des Enqueſtes.

René Deſcartes Philoſophe.

CEux qui ont eu la force de faire changer de face aux choſes qu'il ont trouvé etablies dans le monde, ont toûjours été conſiderez, comme des hommes extraordinaires, ſur tout lorſque ce changement étoit difficile à faire, ou d'une utilité conſiderable. Suivant ce principe on doit eſtimer beaucoup celuy dont je parle. La Philoſophie d'Ariſtote étoit établie par tout & de telle force qu'il n'étoit pas permis d'aller contre

contre le ſentiment & les déciſions de ce Philoſophe. La raiſon même ne tenoit pas devant lui, & il falloit qu'elle ſe teuſt dés qu'il parloit. Cependant Deſcartes a avancé des maximes toutes differentes des ſiennes : Il a pris dans la Phyſique des routes toutes oppoſées, & il a eu la force de les faire preferer par les trois quarts du monde à celles d'Ariſtote, qui juſqu'à luy avoient paru les ſeules veritables.

Il fut fils de Joachim Deſcartes Conſeiller au Parlement de Bretagne, & nâquit à la Haye en Touraine le 31. Mars de l'année 1596. L'inclination naturelle qu'il avoit à vouloir connoître les cauſes de toutes choſes, & les queſtions continuelles qu'il faiſoit à ſon pere pour s'en inſtruire, faiſoient qu'il l'appelloit ordinairement ſon Philoſophe. Lorſqu'il ſe trouva aſſez fort pour commencer ſes études, car il étoit né fort délicat, ſon pere le mit au College de la Fleche ſous la conduite du Pere Charlot ſon parent, & enſuite ſous celle du Pere Dinet, depuis Confeſſeur des Rois Henry IV. & Loüis XIII. Il ſurpaſſa tous ſes compagnons dans tout ce qu'on leur enſeignoit, & particulierement dans la poëſie qu'il a toûjours beaucoup aimée. Il aimoit auſſi avec paſſion la lecture de tous les bons livres ſur quelque matiere que ce fuſt, contre la coûtume de pluſieurs Philoſophes qui mépriſent tout ce qui n'eſt pas Philoſophie ou pure Mathematique. Outre l'étude des belles lettres qu'il fit au College, il y fit auſſi des amis qu'il conſerva toute

toute ſa vie, entr'autres Marin Merſenne qui fut depuis Minime, grand amateur de la Philoſophie & des Mathematiques, & qui étoit comme ſon reſident à Paris pour ſes affaires de Philoſophie. Il acheva ſes études à l'âge de 16. ans peu ſatisfait de ce qu'il y avoit appris. Il ne voulut retenir de la Logique qu'on luy avoit enſeignée que les quatre principes qui ſuivent : Qu'on ne doit tenir pour vray que ce qui eſt trés-évident ; Qu'il faut diviſer les choſes pour les connoiſtre ; Qu'il faut conduire ſes penſées par ordre ; & qu'il ne faut rien ômettre dans ce qu'on diviſe. Il en fit de meſme de la Morale, dont il ne voulut retenir que ces quatre maximes : Qu'il faut obëir aux loix & aux couſtumes de ſon pays ; Qu'il faut eſtre ferme dans ſes reſolutions, & ſuivre auſſi conſtamment les opinions douteuſes, quand on s'y eſt une fois determiné, que les plus aſſeurées ; Qu'on doit travailler plûtôt à ſe convaincre ſoy-même qu'à vaincre la fortune ; Et qu'il faut rechercher la verité ſur toutes choſes, & en faire ſon principal employ ſans blâmer les occupations des autres.

En entrant dans le monde il ſe jetta dans le jeu & dans les autres divertiſſemens de la jeuneſſe, dont il ſe laſſa bien-toſt, & qu'il quitta pour faire de l'eſtude de la verité, & ſon employ & ſon plaiſir. Pour cet effet il chercha la ſolitude pendant toute ſa vie, & ſi ſes talens extraordinaires ne luy avoient attiré des amis qui alloient le deterrer quelque

que part où il ſe cachaſt, ſoit à Paris dans l'extrémité des fauxbourgs, ſoit en Hollande dans les lieux les plus retirez, entre leſquels le village d'Egmont fut celuy où il demeura le plus long-temps à diverſes repriſes, il auroit paſſé toute ſa vie éloigné du monde, content des découvertes qu'il faiſoit dans toutes les ſciences. Quoy qu'il euſt beaucoup lû, il prétendoit devoir uniquement ce qu'il ſavoit à ſes méditations, & qu'il auroit écrit les mêmes choſes que nous avons de luy, quand il n'auroit jamais eſtudié. Il a examiné à fonds toutes les parties de la Philoſophie, particulierement la Phyſique & la Metaphiſique. Il eſtablit comme premier principe de connoiſſance: *je penſe, donc je ſuis.* Principe d'une évidence inconteſtable dont il en déduit d'autres, & de ceux-là une infinité de propoſitions, qui par l'enchainement neceſſaire qu'elles ont, ou qu'elles paroiſſent avoir les unes avec les autres, ſe font recevoir de l'eſprit d'une maniere preſque invincible.

A l'égard de la Phyſique, n'étant point content de celle d'Ariſtote, laquelle explique toutes choſes par le moyen des qualitez qu'elle donne aux agens, ſans ſe mettre en peine des moyens dont ces agens ſe ſervent pour operer, & qui eſt plûtôt une Metaphyſique qu'une Phyſique, il trouve des cauſes mechaniques de tout ce que fait la nature, & il la fait travailler dans ſes ouvrages à peu prés de la même ſorte que l'art, qui eſt ſon imitateur, travaille dans les ſiens; par ce moyen

yen il ſatisfait l'eſprit qui voit des choſes, au lieu que dans la Philoſophie d'Ariſtote on n'entend ſouvent que des paroles. Que s'il n'a pas connu toutes les merveilles de la nature, il a mis ceux qui viendront aprés luy ſur les voyes de les connoiſtre autant que l'homme en peut eſtre capable. Il eut pour amis tous les ſavans hommes d'un merite diſtingué, à la reſerve de ceux que ſa maniere nouvelle de philoſopher, ſoûleva contre luy; car la hardieſſe qu'il eut d'établir des maximes contraires à celle des Anciens, luy ſuſcita des ennemis qui luy ont fait une guerre continuelle, mais dont il a toûjours triomphé par la ſolidité de ſon raiſonnement, de même que par la moderation de ſon eſprit. Il traita toûjours les queſtions de Philoſophie en honnête homme, avec ſincerité & preſt d'embraſſer la verité par tout où l'on luy feroit voir qu'elle ſeroit. Il fut eſtimé & aimé de tous ceux qui le comurent. La Reine de Suede le voulut avoir auprés de ſa perſonne, & elle devint ſi paſſionnée de ſa Philoſophie qu'elle lui donnoit tous les jours une partie conſiderable de ſon temps, ſe levant pour y vacquer, à cinq heures du matin. Elle le conſultoit même dans les affaires de conſequence. Il tomba malade à Stocholm & y mourut l'onziéme Février 1650. à quatre heures du matin âgé de cinquante-trois ans. Monſieur Dalibert Secretaire du Roy eut tant d'eſtime pour luy, que pour faire honneur à ſa memoire, (quoy qu'il ne le connuſt que de reputation & par ſes ouvrages,) fit apporter de

de Stocholm à Paris ſon corps embaumé & le fit enterrer dans l'Egliſe de Sainte Genevieſve aprés un ſervice ſolemnel, où tous les ſavans furent invitez, & y fit mettre une épitaphe. Sa vie a été écrite & eſt dans les mains de tout le monde : C'eſt-pourquoy je n'entreprendray pas de rapporter icy tout ce qui luy eſt arrivé de conſiderable, ny tous les ouvrages qu'il a compoſé.

Antoine Le Maiſtre, Avocat.

Rien ne ſeroit plus avantageux pour former l'éloge de Monſieur le Maître, que de marquer la gloire qu'il s'eſt acquiſe par ſon éloquence, s'il ne luy étoit encore plus glorieux d'avoir renoncé à cette même gloire par un mouvement d'humilité Chrétienne. Il naquit le 2. May de l'année 1608. Son pere Iſaac le Maître étoit Maître des Comptes, & ſa mere Catherine Arnauld étoit ſœur de Monſieur d'Andilly, de Monſieur l'Evêque d'Angers, & de Monſieur Arnauld Docteur de Sorbonne.

Il commença à plaider à vingt & un an, & il s'y prit d'une maniere qui n'avoit point encore eu d'exemple dans le Barreau. Il y aporta l'éloquence de l'ancienne Grece & de l'ancienne Rome dégagée de tous les vices que la barbarie de nos Peres y avoit introduite. Ce fut un nouveau ciel & une nouvelle terre dans le bel art de la parole. Monſieur le Chancelier

lier Seguier le choiſit ; quoy qu'il n'euſt encore que 28. ans, pour preſenter ſes lettres au Parlement & aux autres Cours ſuperieures. Il y a prés de ſoixante ans que les harangues qu'il prononça alors ont été faites, & elles ſont neantmoins dans une auſſi grande pureté de langage que ſi elles venoient d'être compoſées. C'eſt une choſe ſurprenante que cet excellent homme aît ſçû non-ſeulement ſe deffendre des vices & des deffauts de ſon temps, des jeux de mots, & des antitheſes, qui faiſoient alors les délices de l'Orateur & de ſes auditeurs, mais que par la force de ſa raiſon il aît preveu & comme ſaiſi par avance la maniere parfaite de s'exprimer, qui n'a eſté en uſage qu'aprés une longue ſuite d'années. Quand on ſonge que cette éloquence toute admirable qu'elle eſt, n'a eſté qu'une des moindres qualitez de M. le Maiſtre, & que ſon humilité luy a fait renoncer à ce precieux don de la parole, par la ſeule raiſon que ce merveilleux avantage l'alloit combler d'honneurs & de richeſſes, il eſt malaiſé de ſe faire une aſſez noble idée de ce grand homme, & quelque juſtice que la France aît renduë à ſon merite, on n'y a pas fait encore aſſez d'attention. Quoy qu'il en ſoit, pluſieurs oſent oppoſer ce ſeul Orateur aux plus excellens Orateurs de Rome & d'Athenes. Monſieur le Chancelier en reconnoiſſance de l'honneur qu'il luy avoit fait au Parlement, au Grand Conſeil & à la Cour des Aydes ; (car il prononça des harangues devant ces trois Tribunaux toutes differentes l'une de l'autre, & toutes également éloquentes) luy envoya un

Brevet de Conſeiller d'Eſtat avec les appointemens attachez à cette dignité.

Au milieu des honneurs qui vinrent en foule, & qui en amenoient encore beaucoup d'autres plus grands & plus ſolides; il prit la réſolution de ſe retirer entierement du monde lorſqu'il ſembloit le devoir aimer davantage. Pluſieurs creurent qu'il alloit éclatter dans la Chaire, comme il avoit fait dans le Barreau, pour s'ouvrir par là un chemin aux premieres dignitez de l'Egliſe. Mais il écrivit à Monſieur le Chancelier en luy renvoyant ſes lettres de Conſeiller d'Etat, que Dieu lui avoit fait la grace de renoncer ſincerement au monde, & que ſon deſir n'étoit pas, comme quelques-uns témoignoient le croire, de changer d'ambition; mais de n'en plus avoir. Sa retraite pendant plus de vingt ans a toûjours été accompagnée des exercices d'une trés-auſtere penitence, & de l'étude des livres ſaints qu'il a lûs avec un reſpect & une application inconcevable.

Il mourut le 4. de Novembre de l'année 1658. âgé de cinquante ans dans des ſentimens de pieté dignes de ſa vie, & ſur tout dans une vive reconnoiſſance de la grace que Dieu luy avoit faite de l'avoir arraché de bonne heure aux careſſes du monde: on le vit pluſieurs fois verſer des larmes au commencement de ſa maladie, dans le ſouvenir d'une ſi grande miſericorde. Outre ſes plaidoyers & les harangues dont nous avons parlé, il a compoſé pluſieurs ouvrages dans ſa retraite, entre leſquels eſt la vie de Saint Bernard qu'on peut

peut regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence chrétienne, & comme l'échantillon d'un plus grand ouvrage qu'il meditoit. Il avoit remarqué avec douleur que plusieurs vies des grands hommes qui ont éclaté dans l'Eglise par leur sainteté, & particulierement celles qui nous ont été données dans ces derniers siecles, sont meslées de fables & de mensonges, que l'ignorance & le faux zéle des Ecrivains y ont meslées; pour remedier à un si grand mal, il s'étoit apliqué à rechercher dans les bons Auteurs contemporains, comme dans de pures sources les veritables actions & le veritable caractére de ces grands hommes, pour en faire ensuite le tissu de leur vie sur le modéle de celle dont je viens de parler. C'est sur les memoires qu'il en a faits, qu'une personne de grande pieté, & d'une profonde érudition, & qui a eu le bonheur de passer avec luy plusieurs années, a composé l'excellente Histoire Ecclesiastique, dont il a déja donné quelques volumes qui apparemment seront suivis de plusieurs autres.

Il a eu un frere d'un trés-grand merite, connu par tout sous le nom de M. de Saci; c'est à luy qu'on doit la traduction de tout le Vieux Testament, laquelle a paru depuis quelques années avec des notes trés-pleines de savoir & de pieté. On fait esperer la traduction du Nouveau Testament du même Auteur avec de semblables remarques. On luy doit aussi la traduction du Poeme de S. Prosper contre les ingrats, & en vers & en prose, & la traduction des Hymnes de tout l'Office de

l'Egliſe, ce dernier ouvrage eſt un veritable chef-d'œuvre en ſon eſpece.

Pierre Gaſſendi.

PIERRE GASSENDI meritoit plûtôt le nom de Sage que celuy de Philoſophe, parce que ſon ame eſtoit encore plus ornée de vertus que ſon eſprit ne l'eſtoit de connoiſſances. Il nâquit au mois de Janvier de l'année 1592. dans un village proche de Digne, où dés l'âge de quatre ans on le voyoit la nuit contempler avec une attention incroyable la Lune & les Eſtoilles. Lors qu'il fut un peu plus âgé on l'envoya à Digne y faire ſes études, où en peu de temps il donna des marques de ſon eſprit & de ce qu'il ſeroit un jour. Il fit ſa Philoſophie à Aix, & au retour il enſeigna la Rhetorique à Digne n'ayant encore que ſeize ans. Aprés avoir paſſé un temps conſiderable dans les diſputes de l'Ecole, il ſe conſacra à l'état eccleſiaſtique, état plus tranquille & plus propre à vacquer à la Philoſophie. Il fut pourveu d'un Canonicat dans la Cathedrale de Digne, & le degré de Docteur luy ayant obtenu une dignité qui luy fut diſputée par pluſieurs concurrens, il fut contraint d'aller plaider & à Grenoble, & à Paris, où ſon merite le fit connoiſtre, & luy fit beaucoup d'amis. En l'année 1628. il fit un voyage en Hollande avec Monſieur l'Huillier Maiſtre des Requeſtes, où il s'acquit une

ne trés-grande reputation par les conferences qu'il eut avec les excellens hommes de ce païs-là.

Quelque éclairé qu'il fuſt, il ne laiſſa pas de combatre long-temps la circulation du ſang & la communication du chyle avec le ſang par les veines lactées ; mais il en fut deſabuſé par les diſſections que Monſieur Pecquet, qui le premier a découvert le canal thorachique, fit devant luy pluſieurs fois, & lors qu'il fut convaincu de la verité de ces deux découvertes, il ſe rejoüiſſoit de les avoir connuës avant ſa mort, ajoûtant qu'il regardoit ces deux veritez qui ſe prouvent l'une par l'autre, comme les deux poles de la Medecine ſur leſquels elle devoit rouler deſormais, car il n'eſtimoit pas la Medecine ordinaire, qui n'admet que le combat des qualitez, & les differentes temperatures des humeurs, pour les cauſes de toutes les maladies. Il s'eſt rendu celebre par bien des endroits ; mais rien ne luy a acquis plus de reputation que la diſpute qu'il a euë fort long-temps avec Monſieur Deſcartes. C'étoient deux trés-excellens hommes ; mais d'un caractere bien different. Deſcartes n'étoit jamais plus aiſe, que quand il avançoit des propoſitions contraires aux opinions receuës, & Gaſſendi ſe faiſoit un plaiſir de conformer les ſiennes autant qu'il le pouvoit à celles qu'il trouvoit établies. L'un ſe diſtinguoit par la profondeur de ſes meditations, l'autre par l'étenduë de ſa litterature ; L'un vouloit que tous ceux qui l'avoient devancé n'euſſent preſ-

que rien connu dans les choſes de la Nature ; L'autre tâchoit à faire voir par de favorables interpretations, que les Anciens avoient penſé les mêmes choſes qu'on regardoit comme nouvelles. L'un ſembloit entraîné par ſes propres lumieres, l'autre paroiſſoit toûjours en eſtre le maître. En un mot on euſt dit que l'un avoit des connoiſſances plus grandes que ſon ame, & que l'autre avoit l'ame plus grande que toutes ſes connoiſſances. Ses maximes de Philoſophie étoient compoſées de ce qu'Epicure & Democrite ont eu de meilleur & de plus raiſonnable, & il s'éloigna de tous les paradoxes outrez, ſoit qu'ils ſe trouvaſſent dans les Anciens, ſoit qu'ils fuſſent ſoûtenus par les Modernes les plus excellens. L'exacte piété dont il fit profeſſion pendant toute ſa vie ne ſervoit pas peu à le rendre moderé & circonſpect dans ſes recherches Philoſophiques. Jamais il ne luy eſt rien échappé, en traitant des nouveaux ſyſtêmes de Tycho Brahé & de Copernic, qui puſt bleſſer les dogmes de l'Egliſe. Il diſoit la Meſſe tous les Dimanches & toutes les feſtes, & c'étoit ordinairement dans l'Egliſe des Minimes de la Place Royale où l'attiroit le pere Merſenne grand amateur de la Philoſophie ; & particulierement des Philoſophes avec tous leſquels il avoit fait amitié, leur ſervant merveilleuſement à ſe communiquer leurs penſées les uns aux autres par le commerce de lettres qu'il avoit ſoin d'entretenir. Là, aprés la célebration des divins Myſteres, ils s'entretenoient

tenoient enſemble, & avec pluſieurs de leurs amis de diverſes matieres de Philoſophie ou de Mathematique. On luy a reproché de n'en avoir pas ſçu aſſez à fond quelques parties, comme l'Algebre & pluſieurs ſecrets de la Geometrie; mais ſoit qu'il ait ignoré effectivement ce qu'il y a de plus caché dans ces ſciences, ſoit qu'il l'ait negligé, il ne peut qu'en être plus loüable. Il y a quelque choſe de petit à s'attacher trop à de petites choſes, & même de l'imprudence à y conſumer un temps, qu'on peut employer plus utilement à d'autres connoiſſances. Il mourut le neuviéme de Novembre 1655. âgé de ſoixante-trois ans. Perſuadé qu'il mouroit pour avoir été trop ſaigné, il dit aprés qu'on l'eut ſaigné pour la derniere fois, il vaut mieux s'endormir doucement au Seigneur, aprés avoir ainſi perdu toutes ſes forces, que de perdre la vie avec de plus vifs ſentimens de douleur. Jamais perſonne n'a vêcu d'une vie plus égale & plus uniforme, perſonne n'a eu plus d'amis illuſtres, & dont il ait été plus aimé, particulierement depuis que Monſieur de Montmor Maiſtre des Requeſtes dont la maiſon étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de gens de merite & de ſcience, l'avoit pris chez luy. Il fonda en mourant une Meſſe annuelle & perpetuelle dans une Chapelle à Digne, & des aumônes auſſi annuelles & perpetuelles aux pauvres du même lieu.

Charles du Freſne Sieur du Cange.

Charles du Freſne nâquit à Amiens le 18. Decembre 1610. d'une famille noble & ancienne, & alliée à tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette ville; mais quelque avantage qu'il aît eu du coté de la naiſſance, il a fait encore plus d'honneur à ſes Anceſtres, qu'il n'en a reçû d'eux. Son pere Seigneur de Froideval & Prevoſt Royal de Beauqueſne, étoit homme de lettres, & eut de ſon premier mariage trois enfans, qui tous trois ſont morts en reputation d'hommes ſavans. Il eut auſſi trois enfans de ſon ſecond mariage, dont l'aîné & le cadet ont été Jeſuites diſtinguez pour leur ſavoir, & le ſecond eſt celuy dont je parle.

Il fit ſes études au College des Jeſuites d'Amiens, où ſon application & la vivacité de ſon eſprit le diſtinguerent bien-tôt de tous ſes compagnons: de là il paſſa à Orleans où il apprit le Droit, & enſuite à Paris où il ſe fit recevoir Avocat. Le deſir ardent & inſatiable de ſavoir, & particulierement de penetrer dans toutes les connoiſſances curieuſes de la plus obſcure antiquité, ne luy permirent pas de ſe borner dans la fonction d'aucun employ. Son pere eut beaucoup de joye de voir le progrés que faiſoit ſon fils dans ſes re-

recherches, & de la reputation qu'il s'acqueroit d'un des plus ſavans hommes du Royaume.

Il reçût de luy peu de temps aprés une autre ſatisfaction encore plus touchante, quoy que fort triſte, qui fut l'aſſiduité tendre & continuelle que ce fils eut auprés de luy, pendant une année entiere que dura la maladie dont il mourut. Tant que Dieu luy conſerva un ſi bon pere, il ne ſongea point à ſe procurer la douceur d'une autre compagnie; mais la ſolitude où il ſe trouva aprés cette perte, & le conſeil de ſes amis l'engagerent à ſe marier. Bien des gens croyent que le lien conjugal & le ſoin des affaires que donne une famille, ſont incompatibles avec l'application que demande l'étude, mais celuy dont je parle, a fait voir que cette regle n'eſt point ſi generale, qu'elle n'ait ſes exceptions. La femme qu'il épouſa, iſſue d'une famille des plus conſiderables de la Province, ſage, vertueuſe, & de mœurs douces & faciles qui convenoient aux ſiennes, n'apporta aucun retardement au cours de ſes études. Ils ont vécu enſemble pendant cinquante années & davantage dans une entiere & parfaite concorde, & elle l'a ſurvécu ſix ans pour le ſecours & la conſolation des enfans qu'il luy a laiſſez. Elle mourut le 19. Juillet 1694.

En l'année 1645. il fut pourvû de la Charge de Treſorier de France à Amiens, qu'il exerça juſqu'en l'année 1668. où la peſte qui ra-

ravagea cette ville & tous les environs, l'obligea de venir à Paris. Cette deſolation fut un bonheur pour luy & pour tous les gens de lettres : car il trouva dans cette grande ville, ce qui ne ſe trouve point au reſte de la France : cette abondance de livres, ſoit imprimez, ſoit manuſcrits, ſans laquelle on ne peut porter aucune recherche ni aucun travail conſiderable à ſa derniere perfection, & en même-temps ſon profond ſavoir, & la maniere honneſte dont il en faiſoit part à ceux qui converſoient avec luy, & qui le conſultoient, furent d'un grand ſecours à tous les gens de lettres. Une de ſes principales occupations a été d'éclaircir ce qu'il y a de plus obſcur dans l'Hiſtoire, en donnant la veritable explication de tous les termes difficiles à entendre, ſoit pour eſtre barbares, ſoit pour eſtre les noms de choſes dont on a peu de connoiſſance. Il a compoſé à cet effet des Gloſſaires de la moyenne & baſſe Latinité, & du Grec auſſi du moyen & dernier âge. Avec ce ſecours on ne trouve plus de difficulté dans les livres où juſques alors on penétroit le moins; ce qu'il y avoit de plus obſcur eſt devenu le plus intelligible, & on peut dire que Monſieur du Cange a créé en quelque ſorte la lumiere où eſtoient les tenebres. Perſonne n'a jamais donné plus d'application à chercher un éclairciſſement, & n'a eu plus de ſagacité pour le trouver. Nous luy devons l'édition de l'hiſtoire de Cinnamus, celle des Annales de Zonare, la deſcription

tion de Conſtantinople, & des Familles Byſantines. Nous luy devons encore des Commentaires admirables qu'il a faits ſur l'hiſtoire de Saint Louis, écrite par le ſieur de Joinville. La poſterité aura de la peine à croire qu'un ſeul homme ait eu tant de connoiſſance de ce qu'il y avoit de plus caché à tous les ſavans, & que ſa vie ait pû ſuffire à tous les travaux qu'il a laiſſez. Il travailloit à un grand ouvrage qu'il avoit intitulé, *Chronicon Paſchale, ſive Alexandrinum*, lors qu'il fut attaqué de la maladie dont il eſt mort. Il ſouffrit de longues & cruelles douleurs dans le cours de cette maladie, ſans donner aucune marque d'impatience, & il reçût l'avis qu'on luy donna de l'extrême péril où il étoit, avec une conſtance incroyable. Il mourut le 23. Octobre 1688. âgé de ſoixante-dix-huit ans. Il avoit joui d'une ſanté ſi heureuſe pendant toute ſa vie, qu'il en paſſa les cinquante-cinq dernieres ſans aucune atteinte de maladie. De dix enfans qu'il a eus, il n'en reſte que trois, un garçon & deux filles. Le garçon eſt Treſorier de France à Poitiers. Ses mœurs étoient fort douces, & ſon humeur étoit toûjours égale, aimant cordialement ſes amis, & en eſtant aimé de même. Monſieur Colbert avoit pour luy beaucoup d'eſtime, & prenoit un extrême plaiſir à l'entretenir dans ſa bibliotheque. Il avoit reſolu de l'employer à faire un corps d'hiſtoire de France, ce qui alloit à revoir ce que le ſavant Monſieur du Cheſne en a deja fait imprimer, & à continuer

nuer le même travail, ſuivant le deſſein de Monſieur du Cheſne. Les meſures étoient toutes priſes pour ce travail, lorſque la mort de ce Miniſtre, qui aimoit tant les lettres, & ceux qui les cultivent, en arrêta l'execution.

Claude Perrault, de l'Academie Royalle des Sciences.

CELUI dont je vais parler, eſtoit tellement né pour les ſciences, & particulierement pour les beaux arts qu'il n'y en avoit preſque point qu'il ne poſſedât à un degré qui étonnoit ceux qui en faiſoient une profeſſion particuliere; ſans neanmoins avoir jamais eu de maîtres qui les luy euſſent appris. Celuy où il parut exceller davantage, parce qu'il ſe preſenta des occaſions plus favorables de le faire éclater, ce fut l'Architecture. Monſieur Colbert ayant demandé des deſſeins pour la façade du devant du Louvre à tous les plus celebres Architectes de France & d'Italie, & ayant fait venir à Paris le Cavalier Bernin, afin que ce grand homme executât luy même ſon deſſein; celuy de Monſieur Perrault fut preferé à tous les autres, & enſuite executé en la maniere que nous le voyons. Auſſi peut-on dire que dans la ſeule façade du devant du Louvre, il y a autant de beauté d'Architecture que dans aucun des édifices des Anciens.

Quand

Quand on preſenta le deſſein de cette façade, il plut extrêmement; ce periſtile, ces portiques majeſtueux dont les colonnes portent des architraves de douze pieds de long & des plafonds carrez d'un pareille largeur ſurprirent les yeux les plus accoûtumez aux belles choſes, mais on crut que l'execution en eſtoit impoſſible, & que ce deſſein étoit plus propre pour eſtre peint dans un tableau, parce que c'eſtoit encore ſeulement en peinture qu'on en avoit vû de ſemblables, que pour ſervir de modele au frontiſpice d'un palais veritable. Il a neanmoins eſté executé entiérement ſans qu'une ſeule pierre de ce large plafond tout plat & ſuſpendu en l'air ſe ſoit démentie. C'eſt ſur ſes deſſeins que l'Obſervatoire a eſté baſti; ouvrage non-ſeulement ſingulier par ſa conſtruction dont la ſimple & majeſtueuſe ſolidité n'a point d'égale, mais qui peut luy ſeul ſans le ſecours d'aucun inſtrument de Mathematique ſervir par la forme qui luy a été donnée, à la plûpart des obſervations Aſtronomiques. C'eſt auſſi ſur ſes deſſeins que le grand modele de l'Arc de Triomphe a été conſtruit & qu'une partie conſiderable de ce même Arc a été baſti d'aprés ce modele. De ſorte qu'il a eu l'avantage d'avoir donné la forme aux trois plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait au monde. Monſieur Colbert qui aimoit beaucoup l'Architecture voulant donner aux Architectes de France les moyens de s'y perfectionner, luy ordonna de faire une nouvelle

traduc-

traduction de Vitruve, où l'on peut dire qu'il a réuſſi au delà de ceux qui l'ont precedé dans ce travail; parce que juſqu'à luy ceux qui s'en ſont mêlez eſtoient ou des ſavans qui n'eſtoient pas Architectes, ou des Architectes qui n'eſtoient pas ſavans. Il avoit ces deux qualitez, & outre cela une connoiſſance ſinguliere de toutes les choſes, dont parle Vitruve, qui peuvent regarder en quelque ſorte l'Architecture, comme la Sculpture, la Peinture, la Muſique, les Machines, & tous les autres arts qui en dépendent. Il deſſinoit en perfection l'Architecture, en ſorte que les deſſeins qu'il a faits de ſa main, & ſur leſquels toutes les planches de ſon Vitruve ont été gravées ſont encore beaucoup plus beaux, plus exacts & plus finis, que ces planches, quoy qu'elles ſoient d'une beauté extraordinaire. Il fit enſuite l'abregé du même Vitruve pour la commodité de ceux qui commencent à étudier l'Architecture. Il a fait encore un livre ſur ce bel art, intitulé, *Ordonnance des cinq eſpeces de colonnes ſelon la methode des Anciens*, où il donne les veritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'Architecture, en s'éloignant également des extremitez où quelques-uns des Architectes les ont portées, & les rendant commenſurables les unes aux autres ſans aucune fraction des parties du module, ce qui abrege infiniment l'étude de l'Architecture.

Quand l'Academie Royale des ſciences fut établie, il fut nommé des premiers pour

en

en eſtre & pour y travailler, particulierement dans ce qui regardoit la Phyſique. C'a été ſur les diſſections qui ont été faites dans cette celebre Academie qu'il a dreſſé les memoires pour ſervir à l'hiſtoire naturelle des animaux, leſquels ont eſté imprimez au Louvre en l'année 1679. & dont il en reſte à imprimer un ſecond volume qui a été laiſſé à l'Academie aprés ſa mort pour le revoir avant que de le mettre ſous la preſſe. Il a auſſi compoſé 4 volumes d'Eſſais de Phyſique, dont le Public a témoigné eſtre fort ſatisfait, & particulierement de l'abondance de nouvelles penſées qui s'y trouvent. Il travailloit dans le temps qu'il eſt tombé malade à mettre en état un recueil de diverſes machines de ſon invention toutes ſingulieres. Il y en a pour élever de grands fardeaux où il évite le frottement, qui eſt un des grands obſtacles qui ſe rencontrent au mouvement, & ce qu'on n'avoit jamais eſperé ni crû poſſible. Cet ouvrage ſera donné au public inceſſamment. Si je n'ay point parlé de ſon habileté dans la Medecine qui eſtoit ſa veritable profeſſion, ce n'eſt pas, que ſtudieux, ſage & de profonde méditation comme il eſtoit, il n'y ait peut-eſtre excellé autant & plus que dans aucune autre connoiſſance, mais c'eſt que dés qu'il fut appellé à l'Academie des ſciences, il ne l'exerça plus que pour ſa famille, pour ſes amis & pour les pauvres. Il mourut pour avoir aſſiſté à la diſſection d'un chameau, mort apparemment d'une ma-

maladie contagieuſe ; car tous ceux qui y furent preſens (ce fut au Jardin Royal des plantes que ſe fit cette diſſection) en tomberent malades. Dés qu'il fut mort la Faculté de Medecine de Paris qui connoiſſoit ſon merite, ordonna à ſon Doyen de demander ſon portrait à ſes heritiers, & elle l'a fait placer parmi ceux des Fernels, des Akakias, des Riolans & des Guenaults, dont elle orne la ſalle de ſes aſſemblées. Le regiſtre qui fait foy de cette déliberation parle de luy en cette ſorte. *Die 6. Novemb. ann. 1692. depicta tabella M. Claudii Perrault ad me Decanum H. M. miſſa ab illuſtriſſimo fratre ipſius & dono data Scholæ noſtræ, appenſa fuit in Scholis noſtris Superioribus. Hic vir qui Doctor Medicus Pariſienſis fuit, Scholæ noſtræ lumen ac ſydus meritò poteſt appellari. Varia in lucem ab eo ſunt emiſſa opera Phyſica, quibus nihil eſt pictius, aut elegantius, aut veroſimilius. Vitruvium Gallicè reddidit & illuſtravit. Mathematicarum diſciplinarum laude, Picturæ, Architecturæ, Muſicæque fuit inter cæteros ævi noſtri præſantiſſimos viros, præſantiſſimus. Dum Camelli putreſcentis viſcera curioſius indagat ſcrutatique ſcapello, tetrâ quadam aurâ afflatus, mox è vivis ereptus eſt. Sicut tanti viri memoria apud doctos quoſque, ſic apud nos Collegas ipſius perpetua eſſe debet*, pag. 95. tom. 17. *Commentar. Facult. Med. Pariſ.* Ce qu'on peut dire en general de M. Perrault, c'eſt que s'il s'eſt trouvé pluſieurs perſonnes qui ont excellé

plus

plus que luy dans quelques-uns des talens qu'il a poſſedez; il ne s'en eſt guéres rencontré dont le genie & la capacité ſe ſoient étendus tout à la fois à tant de choſes differentes. Il mourut le 9. Octobre 1688. âgé de 75. ans.

François de Malherbe.

CE n'eſt pas ſans raiſon que la ville de Caen eſt renommée pour le bel eſprit, comme naturel en quelque ſorte à ſes habitans. Quand elle n'auroit pas donné un nombre preſque infini d'hommes de lettres, remarquables particulierement par la fineſſe & par la beauté de leur genie, il luy ſuffiroit d'être le berceau de Malherbe pour meriter les louanges que l'on luy donne. Il y nâquit en l'année 1555. Il étoit de l'ancienne Maiſon de Saint Aignan de Malherbe qui a porté ſi long-temps les armes en Angleterre, & qui s'y rendit beaucoup plus conſiderable qu'au lieu de ſon origine; où elle déchut ſi fort avec le temps, que le pere de Malherbe n'étoit qu'Aſſeſſeur à Caen. Le jeune Malherbe fit ſes éſtudes dans cette ville avec Jacques Davy du Perron depuis Cardinal, & Jean Bertaut depuis Evêque de Séez. Ils ont été tous trois d'excellens Poëtes. Le pere de Malherbe s'étant fait Huguenot ſur la fin de ſa vie, ſon fils en eut un ſi ſenſible déplaiſir qu'il quitta le païs &

ſe mit au ſervice de M. d'Angouleſme fils naturel de Henry ſecond, le ſuivit en Provence dont il étoit Gouverneur, & demeura dans ſa maiſon juſqu'au jour que ce Prince fut aſſaſſiné par Altoviti en 1586. Il épouſa la veuve d'un Conſeiller fille d'un Preſident de Provence, appellée Magdelaine de Carriolis dont il eut pluſieurs enfans qui moururent tous avant luy.

La reputation de Malherbe ſe répandit en peu de temps de tous côtez & alla juſqu'au Roy Henry IV. par les bons offices du Cardinal du Perron. Le Roy ayant demandé un jour à ce Cardinal s'il ne faiſoit plus de vers, il luy répondit qu'il avoit quitté cet amuſement depuis que Sa Majeſté luy avoit fait l'honneur de l'employer dans ſes affaires, & il ajoûta qu'il ne falloit pas que perſonne s'en meſlaſt aprés un certain Gentilhomme de Normandie habitué en Provence nommé Malherbe, qui avoit porté la Poëſie Françoiſe à un ſi haut point de perfection, qu'il n'étoit pas poſſible d'en approcher. Cependant Malherbe ne vint à la Cour que deux ou trois ans aprés, vers l'année 1605. un peu avant que le Roy partiſt pour remettre dans le devoir la Province de Limozin. Sa Majeſté luy ayant ordonné de faire des vers ſur ſon voyage, il luy preſenta à ſon retour des Stances qui luy acquirent beaucoup de reputation, & dont le Roy fut ſi content qu'il commanda à M. de Bellegarde de luy donner ſa maiſon juſqu'à ce qu'il l'euſt fait mettre ſur l'état de ſes

Pen-

Penſionnaires. Ce Seigneur luy donna ſa table, un cheval & mille livres d'appointement. M. de Racan qui étoit alors Page de la Chambre, fit amitié avec Malherbe qui luy apprit à faire des vers, & cette amitié dura toûjours. La Reine Marie de Medicis aprés le déceds d'Henry IV. donna cinq cens écus de penſion à Malherbe.

Son talent principal dans la Poëſie Françoiſe, conſiſtoit dans le tour qu'il donnoit aux vers, que perſonne n'avoit connu avant luy, que tous les Poëtes qui ſont venus enſuite, ont tâché d'imiter; mais où trés-peu ſont parvenus. Il reforma en quelque façon toute la langue, en n'admettant plus les mots écorchez du Latin, ni les phraſes tournées à la maniere des Latins ou des Grecs, ce qui a défiguré la plûpart des ouvrages de ceux qui l'ont précedé, & particuliérement ceux de Ronſard, quoy que ce Poëte cruſt leur donner par-là une grande beauté & une majeſté admirable. Ce n'eſt pas que Malherbe n'employaſt plus volontiers les expreſſions un peu anciennes, qu'il appelloit ſes bonnes amies, parce qu'il s'en étoit toûjours bien trouvé, que les mots qui étoient encore un peu nouveaux, dont il diſoit qu'on ne pouvoit trop ſe donner de garde, parce que la plûpart mourroient dés qu'ils étoient nez, mais il y a bien de la difference entre des mots anciens & des mots barbares tels qu'on peut appeller un grand nombre de ceux, dont Ronſard s'eſt ſervi, & la plûpart des autres Poëtes de ce temps-là. Le

ſoin qu'a eu Malherbe de s'abſtenir de ces ſortes d'expreſſions que le mauvais gouſt qui regnoit alors faiſoit trouver nobles & hardies, a fait dire à quelques-uns qu'il n'étoit pas ſi grand Poëte qu'il étoit bon verſificateur, mais ſi l'on examine bien ſes ouvrages & ſes Odes particulierement, qui preſque toutes ſont des chefs d'œuvres, on n'y trouvera pas moins de force, d'élevation & d'enthouſiaſme que de juſteſſe, de douceur & d'harmonie. Il eſt vray qu'il s'en faut beaucoup que tout ce qu'il a fait ſoit d'une égale bonté & que ce qu'il a compoſé étant vieux, eſt infiniment meilleur que ce qu'il a fait dans ſa jeuneſſe; mais c'eſt l'ordinaire des Poëtes, dont le bon ſens eſt la partie dominante, comme elle l'eſtoit en celuy dont je parle, à la difference de ceux qui n'ont que de l'imagination, laquelle s'affoiblit preſque toûjours avec l'âge.

Quoy qu'il en ſoit, la face de la Poëſie changea entierement quand il vint au monde. Il fut reconnu le maiſtre dés qu'il parut, & tous ceux qui ſe meſloient de ce bel art n'avoient point de honte d'en recevoir des leçons. La plûpart des regles qui s'obſervent aujourd'huy pour la belle verſification, ont été priſes dans ſes ouvrages, dont les beaux endroits ſont encore dans la bouche de tout le monde. Perſonne n'a jamais reccu plus de louanges de ceux de ſa profeſſion, & ne leur en a moins donné, parce qu'il ne trouvoit preſque rien qui répondiſt à l'idée qu'il s'étoit faite de la noble

ble & grande Poëſie. Il a compoſé divers ouvrages de Proſe qui auroient ſuffi pour le rendre illuſtre. Il a traduit le Traitté des Bienfaits de Seneque d'un ſtyle qui ne fait point de tort à ſon original, & le recueil de ſes Lettres peut ſervir de modelle en ce genre d'écrire, mais le grand éclat de ſa Poëſie a preſque effacé tout le merite de ſa Proſe: Il mourut en l'année 1628. âgé de ſoixante-treize ans. Ses ouvrages feront honneur éternellement & à la France & à ſon ſiecle.

Jean-Loüis Guez Sieur de Balzac, de l'Academie Françoiſe.

ON peut dire que l'Eloquence doit à Monſieur de Balzac la meſme choſe que la Poëſie doit à Monſieur de Malherbe. Je veux dire que ces deux beaux arts ont receu de ces deux grands hommes un certain nombre & une certaine harmonie que l'on ne connoiſſoit point encore. C'eſtoit aſſez pour de la proſe avant Monſieur de Balzac de n'eſtre pas barbare, & les Orateurs contens de faire entrer dans l'eſprit de ceux qui les écoutoient ou qui liſoient leurs ouvrages, des choſes où il y euſt de la raiſon & de l'eſprit, ne ſongeoient preſque point à contenter les oreilles par où ces mêmes choſes devoient paſſer. Cependant le

ſuffrage de l'Entendement & de la Volonté dépendent fort de celuy des oreilles, & il eſt mal aiſé de plaire beaucoup aux uns ſans avoir commencé par plaire aux autres. M. de Balzac s'appliqua à donner du ſon, de la cadence & de la force à ſes paroles par leur arrangement & leur ſituation, & il l'a fait ſi heureuſement qu'il y a plus de diſtance de ſa proſe à celle de tous les autres qui l'ont precedé pour la douceur & la force de l'harmonie, qu'il n'y en a de cette même proſe aux plus beaux vers des meilleurs Poëtes.

Quoy que peu d'Ecrivains ayent approché de M. de Balzac dans cette partie de l'Eloquence qui n'eſt pas aſſeurement moins conſiderable que celle de l'action & de la prononciation, en quoy Demoſthene faiſoit preſque conſiſter tout ce bel art, il eſt certain qu'il y en a eu encore moins qui l'ayent égalé dans la beauté des penſées & dans le tour noble & majeſtueux qu'il ſavoit leur donner. Tout devenoit or en paſſant par ſes mains. Quelques-uns luy ont reproché d'être trop fort dans l'exageration, mais l'Eloquence dans le genre démonſtratif ne conſiſte qu'à élever les choſes les plus baſſes & à abbaiſſer les plus hautes; que s'il a pouſſé quelquefois l'hyperbole un peu trop loin, ce n'a guéres eſté que dans ſes premieres années où l'on doit pardonner cet agreable emportement à la jeune vigueur d'un grand genie. Le premier livre qu'il fit imprimer fut un recueil de ſes lettres écrites à differentes perſonnes de toutes qualitez. Ce recueil

cueil fut receu avec un applaudiſſement incroyable. On n'avoit encore rien veu d'un ſtile ſi élevé ni ſi agreable, & on ne ſauroit dire combien il s'en fit d'éditions pour ſatisfaire à l'empreſſement du public. Elles eurent auſſi leurs cenſeurs en grand nombre, elles étoient trop belles pour en manquer. Celuy qui ſe ſignala davantage par ſes Critiques fut le Pere Goulu General des Feuillans. Ce ſavant homme tout plein de l'amour des anciens Auteurs, paſſion ordinaire aux Savans, ne pouvant ſouffrir qu'un homme qui tâchoit de s'élever au deſſus de la noble ſimplicité des Anciens, euſt la reputation de bien écrire, & regardant comme un deffaut ce que tout le monde regardoit comme une grande beauté, fit tous ſes efforts pour décrier l'Eloquence de Monſieur de Balzac. Il entreprit de faire voir que tout ce qu'il y avoit de bon dans les lettres de ce nouvel Auteur eſtoit pris des Anciens, & que ce qui eſtoit de luy eſtoit trés-vicieux. Il eſt vray qu'il vint à bout par ſon ſavoir de montrer que quantité de bonnes choſes qui eſtoient dans les lettres de Monſieur de Balzac, ſe trouvoient dans les anciens Auteurs, mais il ne fit pas voir que Monſieur de Balzac n'euſt pas penſé de luy-même la plûpart de ce qu'il ſuppoſoit avoir eſté derobé, eſtant comme impoſſible qu'un homme puiſſe rien dire qui n'ait eſté dit par un autre, & qu'on ne trouve écrit quelque part, quand on a beaucoup de lecture. Il ne montra point non plus que

ce qui eſtoit du fonds de l'Auteur qu'il blâmoit ne valuſt rien, à la reſerve de quelques hyperboles un peu trop pouſſées comme je l'ay déja remarqué, & une trop grande affectation d'eſtre toûjours ſouſtenu dans les endroits mêmes qui ne le demandoient pas; affectation qui aſſeurement eſt vicieuſe, mais qui doit être pardonnée en faveur de tout le reſte. Ce recueil de lettres fut ſuivi de ſix autres qui furent également bien receus du Public malgré toute la peine qu'on prenoit à les décrier.

Il fit pluſieurs petits ouvrages qui furent imprimez ſous le tître d'Oeuvres diverſes, tous excellens en leur maniere. Le Prince & le Socrate Chreſtien parurent aprés, & enfin l'Ariſtippe, qui eſt ſon chef-d'œuvre. Le ſtile en eſt plus pur & plus châtié que celuy de tous ſes autres ouvrages, & il contient une infinité de preceptes de morale & de politique, qui ayant toute la ſolidité qu'on trouve dans les livres qui n'ont que cela, ont encore un agrément ſingulier dans la diction & dans l'harmonie des paroles.

Balzac eſt une petite terre en Angoumois, dont il étoit Seigneur, & où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire. Il étoit de l'Academie Françoiſe, & quoy que ſes frequentes indiſpoſitions & ſon abſence preſque continuelle de Paris l'ayent privé de la ſatisfaction d'y venir ſouvent, perſonne cependant n'a plus fait d'honneur que luy à cette illuſtre Compagnie. Il fonda un

prix

prix d'éloquence qui conſiſte en une medaille d'or de 200. francs où S. Louis eſt repreſenté, & qui ſe diſtribue tous les deux ans le jour de la feſte de ce Saint, dans une ſéance ſolemnelle que l'Academie tient ce jour-là, où aprés avoir fait la lecture de la piéce d'éloquence qui a remporté le prix, elle le donne à celuy qui en eſt l'Auteur s'il eſt preſent, ou à celuy qui ſe preſente de ſa part. Il mourut le 28. Février 1654. Ses ouvrages ont été imprimez depuis ſa mort en deux volumes in folio avec une preface de Monſieur l'Abbé de Caſſagnes, trés-belle, trés éloquente, & trés-digne d'eſtre à leur teſte. Le Cardinal de Richelieu l'a fort loué par des lettres de ſa main propre, ce ſont des éloges qui ſurpaſſeront toûjours tous les autres, quand ce ne ſeroit que par le ſeul nom de celuy qui les a écrits.

Vincent Voiture, de l'Academie Françoiſe.

VIrgile ayant voulu faire trouver un Poëte dans les Champs Eliſées, il l'a placé au milieu de ſes plus grands Heros, pour faire entendre que le talent de la Poëſie, quand il eſt dans un haut degré de perfection, rend digne celuy qui le poſſéde de vivre parmi les Princes & les Monarques, & même de marcher en quelque ſorte de pair avec eux. C'eſt ce que nous

avons veu dans celuy dont je fais l'éloge? Quoy qu'il fuſt d'une naiſſance aſſez obſcure, n'eſtant fils que d'un marchand de vin, il a eu neanmoins l'avantage de paſſer toute ſa vie, à la faveur de la beauté de ſon eſprit & de ſa poëſie, dans le commerce & dans la familiarité de tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus éleve à la Cour.

Il eſt vray que ſon genie eſtoit admirable, & que ce genie eſtoit le ſeul de ſon eſpece. Il ſe trouvoit alors un aſſez grand nombre d'hommes trés-éloquens, Balzac avoit eſté ſecondé de pluſieurs autres pour donner à nôtre langue l'élegance & la majeſté qui luy manquoient. Malherbe & quantité d'autres bons Poëtes avoient porté la Poëſie à un degré de perfection bien different de celuy où ils l'avoient trouvée: mais cette Eloquence & cette Poëſie n'eſtoient point d'une autre eſpece que celles des Anciens, & elles ne differoient entre elles que du plus ou du moins. Il entroit dans les écrits de Voiture, ſoit en proſe ſoit en vers une certaine naïveté & une ſorte de plaiſanterie d'honeſte-homme, qui n'avoient pas d'exemple, & dont toute l'Antiquité la plus polie ne fournit point de modéle. Ce talent admirable en luy-même, ayant encore les graces de la nouveauté, luy acquit l'eſtime & l'amour de tout le monde. Les moindres choſes devenoient précieuſes en paſſant par ſes mains. Les proverbes meſmes, qui en noſtre langue aviliſſent preſque toû-

toûjours le diſcours, donnoient aux ſiens du prix & de l'agrément, quand il avoit occaſion de les mettre en œuvre. Ce fut dans l'hoſtel de Rambouillet, alors le reduit ordinaire de ce qu'il y avoit de plus beaux Eſprits, que ſon merite éclatta d'abord. MONSIEUR, Duc d'Orleans, frére unique du Roy le voulut avoir auprés de ſa perſonne, & il y fut en qualité de ſon Introducteur des Ambaſſadeurs, & de Maiſtre des Ceremonies, Charge unique dans la maiſon de Monſieur, qu'il exerça juſqu'à ſa mort, & dont il s'acquitta parfaitement, poſſedant tous les talens & toutes les langues neceſſaires pour cet employ. MONSIEUR l'envoya en Eſpagne pour quelques affaires, d'où il paſſa en Afrique par curioſité ſeulement, comme on le voit dans ſes Lettres. Il fut fort eſtimé à Madrid, où il compoſa des vers Eſpagnols que tout le monde creut eſtre de Lopé de Vega, tant la diction en eſtoit pure & naturelle. Le Comte Duc d'Olivarez premier Miniſtre & Favori du Roy d'Eſpagne prenoit plaiſir à s'entretenir avec luy, & le pria meſme de luy eſcrire quand il ſeroit de retour en France. Il fit deux voyages à Rome, & fut envoyé à Florence porter la nouvelle de la naiſſance du Roy. Il eut une Charge de Maiſtre d'Hoſtel de Sa Majeſté, & Monſieur le Comte d'Avaux Sur-Intendant des Finances le fit ſon Commis, ſeulement pour en toucher les appointemens ſans en faire la fonction. Il ſeroit mort riche ſans la paſſion

ſion qu'il avoit pour le jeu, où il perdit 1500. piſtoles en une ſoirée. Monſieur le Prince dés le temps meſme qu'il n'eſtoit encore que Duc d'Anguien l'honora de ſa bienveillance. L'approche de ce jeune Heros ne ſervit pas peu à luy élever l'ame, & le deſir qu'il eut de plaire à un gouſt auſſi fin & auſſi delicat, eſt peut-eſtre une des cauſes principales de l'excellence de ſes ouvrages. On le peut voir dans l'Epiſtre en vers qu'il écrit à ce jeune Prince au retour de ſes conqueſtes d'Allemagne. C'eſt une piece où l'on ne ſçauroit dire qui domine le plus ou de l'eſprit, ou de l'agrément, ou de la ſolidité; jamais le grave & le ſerieux n'ont eſté temperez par une raillerie plus delicate & plus ingenieuſe. Bien qu'il n'euſt jamais rien fait imprimer, il eſtoit en grande reputation non-ſeulement en France, mais encore dans les pays étrangers, & l'Academie des Humoriſtes de Rome luy envoya des lettres d'Academicien. Ses ouvrages ont eſté publiez aprés ſa mort en un ſeul volume qui fut receu avec tant d'approbation, qu'il fallut en faire deux éditions en ſix mois. Sa proſe eſt ce qu'il y a de plus chaſtié & de plus exact, elle a un air de galanterie qui ne ſe trouve point ailleurs, ſes vers ont une varieté admirable & je ne ſçay quoy d'original qui plaiſt à tout le monde, & qui ne paroit jamais plus inimitable que lors qu'on s'efforce de l'imiter. C'eſt luy qui a renouvellé l'uſage du Rondeau, où il a réüſſi parfaitement. Il eſtoit

de

de l'Academie Françoiſe, & en faiſoit un des plus grands ornemens. Il nâquit à Amiens & fut élevé à Paris, où il mourut en 1648. âgé de 50. ans.

S'il eut des admirateurs, il eut auſſi des envieux de ſa gloire, qui taſcherent de la ternir d'une maniere bien particuliere, puiſque c'eſtoit en le louant. Ils ne louoient & n'admiroient que deux ou trois de ſes Lettres; l'une, par exemple, où une Carpe & un Brochet ſont un dialogue; l'autre, où il loüe une Abbeſſe de ne pas laiſſer aller le Chat au fromage, voulant inſinuer par là qu'il n'avoit excellé que dans des bagatelles. Monſieur Coſtar qui ſentit bien la malice de ces loüanges, prit plaiſir à en faire voir l'artifice, il ramaſſa ce qu'il y a de plus fort, de plus noble, & de plus pathetique dans toutes ſes Lettres, & fit un tiſſu où l'on voit briller une éloquence qui charme & qui enleve. Quoy qu'on ait leu pluſieurs fois ces belles choſes dans les endroits où elles ſont placées, il n'eſt pas croyable combien on en eſt ébloüi, quand on les voit toutes enſemble. Il parut aprés ſa mort une Pompe funebre faite par Sarraſin, où ſes mœurs & ſa vie ſont décrites fort ingenieuſement. Cette piece eſt admirable & peut-eſtre la ſeule en ſon genre. Elle ne fait pas ſeulement honneur à celuy pour qui elle eſt faite, parce qu'elle le loüe & qu'elle eſt excellente, mais parce que c'eſt de luy & du gouſt qu'il inſpira aux habiles gens de ſon ſiecle qu'elle tient principalement

ment la delicateſſe & le tour qu'on y admire. Ses ouvrages ſont un tome de Lettres avec pluſieurs Poëſies enſuite, & le commencement d'un Roman intitulé, Alcidalis.

Jean Francois Sarraſin.

Jean François Sarraſin natif de Caen & fils d'un Treſorier de France de la meſme ville a eſté un des plus beaux genies pour les belles lettres, des plus faciles & des plus univerſels qu'on ayt veus il y a long-temps. Perſonne n'a eſté plus galand, plus agreable, ni plus enjoué dans la converſation. Il plaiſoit aux Dames, aux gens de lettres, aux gens de Cour, aux plus habiles & aux moins éclairez, il eſtoit tousjours admirable, ſoit qu'il falluſt tenir ſa place dans une converſation reglée & ſerieuſe, ſoit qu'il falluſt parmi des perſonnes tout-à-fait amies & familieres s'emporter à ces innocentes debauches d'eſprit & à ces ſages folies, où les diſcours concertez cedent quelquefois la place aux caprices & aux boutades de la Poëſie, & où preſque tout eſt de ſaiſon hormis la raiſon fiere & ſevere.

Sa maniere d'eſcrire & de compoſer ſemble tenir comme le milieu pour la proſe entre Balzac & Voiture, & pour les vers, e e & Malherbe. Par-là on ne pré-

prétend pas le mettre, ni au deſſus ni au deſſous de ceux à qui on le compare, mais marquer ſeulement le jugement que pluſieurs perſonnes ont fait de ſa maniere d'eſcrire, & en proſe & en vers. Sa proſe n'a pas un tour ſi élevé que celle de Balzac, & elle ne deſcend pas auſſi tant dans le naïf & le plaiſant, que celle de Voiture, qui ne dédaigne pas d'employer les proverbes d'une maniere à la verité qui les rend quelquefois plus précieux, & plus agreables que les expreſſions les plus polies & les plus relevées. Il en eſt de meſme de ſa Poëſie qui ne le prend pas ſur un ton auſſi fier & auſſi perçant que les Odes de Malherbe, & qui en meſme temps ne ſe joüe pas auſſi familierement de ſa matiere qu'a fait Voiture, ſi ce n'eſt dans quelques poëſies qu'il a faites exprés pour ſe divertir, comme celles des Bouts-rimés & quelques autres.

Dans ce milieu qu'il a tenu, il a fait voir qu'il eſtoit né pour tous les genres d'écrire. Ses ouvrages ſont preſque tous differens les uns des autres, & il ſemble qu'il n'ayt eu deſſein que de donner des échantillons de toutes ſortes de ſtiles pour montrer qu'il excelloit en tous également. Sa relation du ſiége de Dunkerque fait voir à quel point il poſſedoit l'art de bien narrer. Sa conſpiration de Walſtein montre combien il auroit eſté capable non ſeulement d'écrire la vie des grands hommes & d'en faire des images vivantes, mais d'écrire un corps d'Hiſtoire, ayant fait voir dans cet eſſay

eſſay qu'il poſſedoit toutes les qualitez d'un grand Hiſtorien. La vie de Pomponius Aticus qu'il a traduite du Latin de Cornelius Nepos fait voir combien il auroit excellé à écrire des vies. Le dialogue ſur la queſtion, s'il faut qu'un jeune homme ſoit amoureux, montre qu'il avoit beaucoup d'érudition, & qu'il n'ignoroit aucune des fineſſes du dialogue. Ses poëſies ne ſont pas moins de differente eſpece. L'Ode qu'il a intitulée, Callioppe, eſt de la plus haute & de la plus noble poëſie, le deſſein en eſt ingenieux, ayant trouvé moyen en celebrant la victoire que Monſieur le Prince remporta à la bataille de Lens, de parler de toutes ſes autres conqueſtes qu'il feint avoir eſté cizelées ſur la cuiraſſe de ce grand Prince. Il a laiſſé les fragmens d'un Poëme heroique, qui ont toute la beauté des plus excellens Poëmes. Pour ce qui eſt des poëſies amoureuſes ou galantes, il ne s'eſt pas contenté d'imiter les Anciens dans ce qu'ils ont de meilleur, il y a joint une galanterie qu'il ont ignorée, & dont luy & Voiture ſont en quelque ſorte les premieres inventeurs. De ce genre eſt le Poëme de la Souris, dont l'invention & la delicateſſe n'ont point de modele, & n'ont eu juſqu'icy que fort peu de copies qui approchaſſent de la beauté de leur original.

Pour être pleinement convaincu de la vaſte eſtendue de ſon eſprit qui eſtoit propre à tout ſans qu'on ait peu ſçavoir en quoy il excelloit davantage, il ne faut que lire la Pompe funebre

nebre qu'il fit pour Voiture, il y a de la ſatyre digne du ſiecle d'Auguſte, du vieux François tellement dans le genie des ſiecles paſſez, qu'on croit en le liſant eſtre tranſporté en ces temps-là & du François le plus poli qui ſe parle preſentement, du Latin, de l'Eſpagnol & de l'Italien, vers & proſe, de la fiction, de la poëſie, de la plaiſanterie ; le tout ſi excellent, qu'il ſeroit mal aiſé de trouver rien de meilleur dans tous ces genres, & de ſtiles & d'ouvrages.

Je ne ſaurois m'empêcher de dire icy pour marquer la facilité de ſon eſprit, ce qu'il fit un jour dans un voyage où il accompagnoit Monſieur le Prince de Conty, dont il eſtoit Secretaire & fort aimé. Ce Prince en voyageant recevoit des harangues preſque par tout où il paſſoit. Le Maire & les Echevins d'une ville l'attendirent ſur ſon paſſage, & luy firent leur harangue à la portiere de ſon carroſſe, le harangueur demeura court à la ſeconde periode ſans pouvoir retrouver la ſuite de ſon diſcours, quelque effort qu'il fiſt pour en venir à bout. Sarrafin ſauta auſſi-toſt de l'autre portiere en bas, & ayant fait promptement le tour du caroſſe, ſe joignit au harangueur & pourſuivit la harangue en la maniere à peu prés qu'elle devoit eſtre conceüe, y meſlant des loüanges ſi plaiſantes & ſi ridicules, quoy que trés-ſerieuſes en apparence, que ce Prince ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qui fut de plus plaiſant, c'eſt que le Mai-

re & les Echevins remercierent Sarraſin de tout leur cœur de les avoir tirez d'un ſi mauvais pas, & luy preſenterent le vin de la ville, comme à Monſieur le Prince de Conty. Il mourut en l'année 1657. On prétend que ſa mort fut cauſée par le chagrin qu'il eut d'eſtre tombé dans la diſgrace de ſon maître, pour s'eſtre mêlé d'une affaire qui luy avoit dépleu. Il n'a jamais fait imprimer aucun de ſes ouvrages, & nous n'aurions rien de luy, ſi Monſieur Menage n'euſt pris ſoin de l'édition que nous en avons, Monſieur Pelliſſon en a fait la preface, piéce des plus éloquentes que nous ayons, & trés-digne de toutes celles dont elle fait l'éloge.

Pierre Corneille, de l'Academie Françoiſe.

SI ſept villes ſe ſont renduës celebres pour avoir pû prétendre chacune d'eſtre le lieu où eſtoit né Homere, quel honneur la ville de Roüen ne doit-elle pas attendre de la poſterité, de n'avoir point à partager avec aucune autre l'avantage d'avoir donné la naiſſance à l'illuſtre Corneille. Il ne faut point trouver eſtrange que je mette ce Poëte moderne en parallele avec le plus illuſtre de

de tous les Poëtes anciens, puis que pluſieurs perſonnes trés-ſages n'ont pas heſité de le faire avant moy. Tout Paris a veu un cabinet de pierres de rapport fait à Florence, & dont on avoit fait preſent au Cardinal Mazarin, où entre les divers ornemens dont il eſt enrichi, on avoit mis aux quatre coins, les medailles ou portraits des quatre plus grands Poëtes qui ayent jamais paru dans le monde; ſavoir, Homere, Virgile, le Taſſe, & Corneille. On ne peut pas croire qu'il entraſt de la flatterie dans ce choix, & qu'il n'ait eſté fait par la voix publique non ſeulement de la France, mais de l'Italie même, aſſez avare de pareils eloges. Cette eſpece d'honneur n'eſt pas ordinaire, & peu de gens en ont joüy, comme Monſieur Corneille pendant leur vie.

Il s'appliqua quelque tems à la Juriſprudence, & achepta la Charge d'Avocat Général de la table de marbre à Roüen; mais le grand talent qu'il avoit pour la poëſie ne ſouffrit pas qu'il en fit long-temps la fonction. Il vint à Paris pour y faire joüer les pieces de Theatre qu'il avoit compoſées. Dans ce temps Mairet autre Poëte d'un merite diſtingué, avoit fait repreſenter une Paſtorale qu'on appelloit la Sylvie, laquelle avoit receu des applaudiſſemens incroyables, quoy-que la piece fut aſſez defectueuſe, mais on en eſtoit charmé, parce qu'elle venoit enſuite des Tragedies de Garnier & de Hardy, dont le langage ne te-

noit guéres moins du Latin que du François, & dont les ſujets traittez à la maniere antique, eſtoient d'une langueur inſupportable. Autant que la Sylvie avoit éclatté par la comparaiſon qu'on en avoit faite avec les pieces de Theatre precedentes, autant les premieres pieces de Corneille firent-elles de bruit lorſqu'elles parurent, par le degré d'excellence qu'elles avoient au deſſus de cette Paſtorale. La premiere fut Melite qui eut un ſuccés extraordinaire, & qui fut ſuivie de ſept autres, aprés leſquelles il donna le Cid, les Horaces, Cinna, Polieucte, la Mort de Pompée, le Menteur, Rhodogune, Heraclius, Dom Sanche d'Arragon, & Nicomede, pieces qui parurent d'une ſi grande beauté, qu'on trouva que Corneille s'étoit eſlevé par ces dernieres piéces autant au deſſus de luy-même, qu'il s'étoit élevé au deſſus des autres Poëtes par ſes premiers ouvrages.

Perſonne n'a jamais eu plus de grandeur de genie pour le Theatre, ſoit pour les caractéres extraordinaires & bien marquez qu'il donne à tous ſes perſonnages, ſoit pour les ſentimens qu'il leur fait avoir, & la maniere noble dont il les exprime. On a ſur tout admiré le caractere de la fierté Romaine qu'il a mis dans les Héros en qui l'Hiſtoire marque qu'il a éclaté. Quoy qu'il ait fait revenir ce même caractere beaucoup de fois ſur le Theatre, il a toûjours plû par quelques charmes de nouveauté

té qu'il y ajoûtoit. Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer les applaudiſſemens que ſes ouvrages reçurent. La moitié du temps qu'on donnoit au ſpectacle s'employoit en des exclamations qui ſe faiſoient de temps en temps aux plus beaux endroits, & lorſque par hazard il paroiſſoit luy-même ſur le Theatre, la piece eſtant finie, les exclamations redoubloient, & ne finiſſoient point qu'il ne ſe fuſt retiré, ne pouvant plus ſoûtenir le poids de tant de gloire. Ce ne fut pas ſeulement dans Paris & à la Cour que ſes ouvrages furent applaudis, ce fut par toute la France & par toute l'Europe; & comme il n'y a point eu de nation qui n'ait deſiré prendre part au plaiſir qu'ils donnoient, il n'y a point eu auſſi de langue dans laquelle ils n'ayent eſté traduits. Si le François eſt devenu le langage de tous les honneſtes gens de l'Europe, la France n'en eſt pas ſeulement redevable à la gloire du Prince que le Ciel luy a donné, mais au deſir qu'ont eu tous les peuples de gouſter les beautez des pieces de ce grand Poëte dans leur langue naturelle. Il laiſſa repoſer le Theatre quelque temps aprés avoir donné les pieces que j'ay nommées, & il s'appliqua à traduire en vers l'Imitation de JESUS-CHRIST. Cet ouvrage dont les chapitres ſont preſque tous differens pour la meſure des vers, mais où le même genie ſe remarque toûjours, eſt une des plus belles choſes que nous ayons en ce genre.

Il ſembloit avoir renoncé aux pieces dramatiques, & ſelon toutes les apparences, il alloit employer le reſte de ſes jours à des ouvrages de pieté, car nul de ceux qui ont travaillé pour le Theatre, n'a eu des mœurs plus pures ni plus regulieres; ſi des perſonnes conſtituées dans des poſtes, où il eſt preſque impoſſible de leur rien refuſer, ne l'avoient engagé à s'y remettre. Il fit Oedipe, lequel, quoy qu'inferieur à beaucoup de ſes autres ouvrages, eut encore les mêmes applaudiſſemens, & qui peut eſtre regardé, ſi l'on en croit des Juges équitables, comme auſſi parfait que l'Oedipe de Sophocle, le chef-d'œuvre de ce grand Poëte. Il compoſa enſuite pluſieurs pieces de Theatre que quelques-uns ont prétendu ſe reſſentir un peu de ſa vieilleſſe, mais d'autres aſſeurent que ſi elles n'ont pas eu autant de ſuccés que celles qui les ont precedées, cela vient principalement de ce qu'il n'y a pas meſlé beaucoup d'amour, paſſion qui touche davantage les ſpectateurs d'aujourd'huy que l'horreur & la pitié. Ils ajoûtent que Corneille avoit retranché autant qu'il avoit pû cette paſſion de ces derniers ouvrages pour s'eſtre convaincu avec le tems qu'elle eſtoit en quelque ſorte indigne du Cothurne, & qu'elle aviliſſoit preſque toûjours les pieces où elle dominoit: ſentiment conforme à celuy des meilleurs Poëtes de l'Antiquité qui peu ſouvent ont mis l'amour dans leurs grandes Tragedies.

Il

Il mourut le premier jour d'octobre 1684. âgé de 78. ans.

Jean-Baptiſte Poquelin de Moliere.

MOLIERE nâquit avec une telle inclination pour la Comedie qu'il ne fut pas poſſible de l'empêcher de ſe faire Comedien. A peine eut-il achevé ſes études, où il réuſſit parfaitement, qu'il ſe joignit avec pluſieurs jeunes gens de ſon âge & de ſon gouſt, & prit la réſolution de former une trouppe de Comediens pour aller dans les Provinces joüer la Comedie. Son pere bon Bourgeois de Paris & Tapiſſier du Roy, fâché du party que ſon Fils avoit pris, le fit ſolliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette penſée, promettant s'il vouloit revenir chez luy, de luy acheter une charge telle qu'il la ſouhaiteroit ; pourvû qu'elle n'excedaſt pas ſes forces. Ni les prieres, ni les remontrances de ſes amis ſoûtenües de ces promeſſes ne pûrent rien ſur ſon eſprit. Ce bon pere luy envoya enſuite le maître chez qui il l'avoit mis en penſion pendant les premieres années de ſes études, eſperant que par l'autorité que ce maître avoit eüe ſur luy pendant ce temps-là, il pourroit le ramener à ſon devoir ; mais bien

loin que le maître luy perſuadaſt de quitter la profeſſion de Comedien, le jeune Moliere luy perſuada d'embraſſer la même profeſſion, & d'être le Docteur de leur Comedie, luy ayant repreſenté que le peu de Latin qu'il ſavoit le rendroit capable d'en bien faire le perſonnage, & que la vie qu'ils meneroient, ſeroit bien plus agreable que celle d'un homme qui tient des penſionnaires.

Sa trouppe étant formée il alla joüer à Roüen, & de-là à Lyon, où ayant plû au Prince de Conty, qui jeune alors & non encore dans les ſentimens de piété qui l'ont porté à écrire ſi ſolidement & ſi chrétiennement contre la Comedie, les prit pour ſes Comediens & leur donna des appointemens. De-là ils vinrent à Paris, où ils jouerent devant le Roy & toute la Cour. Il eſt vray que la trouppe ne réuſſit pas cette premiere fois: mais Moliere fit un compliment au Roy, ſi ſpirituel, ſi delicat & ſi bien tourné, & joua ſi bien ſon roole dans la petite Comedie qu'il donna enſuite de la grande, qu'il emporta tous les ſuffrages, & obtint la permiſſion de joüer à Paris. Il ſatisfit fort le public ſur tout par les pieces de ſa compoſition, qui étant d'un genre tout nouveau attirerent une grande affluence de ſpectateurs.

Juſques-là il y avoit eu de l'eſprit & de la plaiſanterie dans nos Comedies, mais il y ajuſta une grande naïveté avec des images

ſi

ſi vives des mœurs de ſon ſiecle, & des caracteres ſi bien marquez, que les repreſentations ſembloient moins être des Comedies que la verité même, chacun s'y reconnoiſſoit & encore ſon voiſin, dont on eſt plus aiſe de voir les défauts que les ſiens propres. On y prit un plaiſir ſingulier, & même on peut dire qu'elles furent d'une grande utilité pour bien des gens.

Moliere avoit remarqué que les François avoient deux défauts bien conſidérables; l'un, que preſque tous les jeunes gens avoient du dégoût pour la profeſſion de leurs peres, & que ceux qui n'étoient que Bourgeois vouloient vivre en Gentils-hommes & ne rien faire; ce qui ne manque point de les ruiner en peu de temps; Et l'autre, que les femmes avoient une violente inclination à devenir, ou du moins à paroître ſavantes, ce qui ne s'accorde point avec l'eſprit du ménage, ſi neceſſaire pour conſerver le bien dans les Familles. Il s'attacha à jetter du ridicule ſur ces deux vices, ce qui a eu un effet beaucoup au de-là de tout ce qu'on pouvoit en eſpérer. Il compoſa deux pieces contre le premier de ces deſordres, dont l'une eſt intitulée: *Le Bourgeois Gentil-homme*, & l'autre: *Le Marquis de Pourceaugnac*. Il y a apparence que les jeunes gens en profiterent, du moins s'apperceut-on que les airs outrez de Cavalier qu'ils ſe donnoient, diminuerent à veüe d'œil. Contre le defaut qui regarde les femmes il fit auſſi deux Comedies; L'une

intitulée : *Les Precieuſes Ridicules* ; Et l'autre : *Les Femmes Savantes*. Ces Comedies firent tant de honte aux Dames qui ſe picquoient trop de bel eſprit que toute la nation des precieuſes s'éteignit en moins de quinze jours, ou du moins elles ſe déguiſerent ſi bien là-deſſus qu'on n'en trouva plus, ni à la Cour, ni à la Ville, & mêmes depuis ce temps-là elles ont été plus en garde contre la reputation de ſavantes & de precieuſes, que contre celle de galantes & de dereglées.

Il fit auſſi deux Comedies contre les hypocrites & les faux-devots, ſavoir, *le Feſtin de Pierre*, piece imitée ſur celle des Italiens du même nom, & *le Tartuffe* de ſon invention. Cette piece luy fit des affaires, parce qu'on en faiſoit des applications à des perſonnes de grande conſideration, & auſſi parce qu'on pretendit que la vertu & le vice en cette matiere ſe prenant aiſément l'un pour l'autre, le ridicule tomboit preſque également ſur tous les deux, & donnoit lieu de ſe mocquer des perſonnes de pieté & de leurs remontrances. Cependant aprés quelques obſtacles qui furent levez auſſi-toſt, il eut permiſſion entiere de la joüer publiquement.

Il attaqua encore les mauvais Medecins par deux pieces fort comiques, dont l'une eſt le *Medecin malgré luy*, & l'autre le *Malade imaginaire*. On peut dire qu'il ſe méprit un peu dans cette derniere piece, & qu'il

qu'il ne ſe contint pas dans les bornes du pouvoir de la Comedie; car au lieu de ſe contenter de blâmer les mauvais Medecins, il attaqua la Medecine en elle-même, la traitta de ſcience frivole, & poſa pour principe qu'il eſt ridicule à un homme de vouloir en guerir un autre. La Comedie s'eſt toûjours mocquée des Rodomons & de leurs rodomontades; mais jamais elle n'a raillé, ni les vrais braves; ni la vraye bravoure; Elle s'eſt réjouie des pedans & de la pedanterie, mais elle n'a jamais blâmé, ni les Savans, ni les ſciences. Suivant cette regle il n'a pû trop maltraiter les Charlatans & les ignorans Medecins, mais il devoit en demeurer-là & ne pas tourner en ridicule les bons Medecins, que l'Ecriture même nous enjoint d'honorer. Quoy qu'il en ſoit, depuis les anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a égalez & peut-eſtre ſurpaſſez dans le Comique, aucun autre n'a eu tant de talent ni de réputation.

Il mourut le 13. Février de l'année 1673. âgé de 52. ou 53. ans. Il a ramaſſé en luy ſeul tous les talens neceſſaires à un Comedien. Il a été ſi excellent Acteur pour le Comique, quoy que trés-mediocre pour le ſerieux, qu'il n'a peu être imité que trés-imparfaitement par ceux qui ont joué ſon roolle aprés ſa mort. Il a auſſi entendu admirablement les habits des Acteurs en leur donnant leur veritable caractere, & il a eu encore le don de leur diſtribuer ſi bien les per-

perſonnages & de les inſtruire enſuite ſi parfaitement qu'ils ſembloient moins des Acteurs de Comedie que les vrayes perſonnes qu'ils repreſentoient.

Philippe Quinault, de l'Academie Françoiſe.

MOnſieur QUINAULT eſtoit un de ces genies heureux qui réüſſiſſent dans tout ce qu'ils entreprennent, & qui ayant receu de la nature une idée du beau trés-vive & trés-diſtincte, y conforment avec facilité tout ce qu'ils font, ſouvent même ſans le ſecours des maiſtres & des preceptes. Au ſortir de ſes eſtudes il s'appliqua à la Poëſie, pour laquelle il avoit un talent extraordinaire, & compoſa dés l'âge de quinze ans des Comedies trés-agreables. Dans le même temps il ſe mit chez un Avocat au Conſeil pour apprendre les affaires, où bien-toſt il ſe rendit habile.

Je ne puis m'empêcher de rapporter icy une choſe, à la verité peu importante, mais qui marque bien l'eſtendue & la facilité de ſon eſprit. Cet Avocat au Conſeil le chargea de mener une de ſes parties, Gentilhomme d'eſprit & de merite, chez ſon Rapporteur pour l'inſtruire de ſon affaire. Le Rapporteur ne s'eſtant pas trouvé chez luy

&

& ne devant revenir que fort tard, Monſieur Quinault propoſa au Gentilhomme de le mener à la Comedie en attendant, & de le bien placer ſur le Theatre. A peine y furent-ils que tout ce qu'il y avoit de gens de la plus haute qualité vinrent embraſſer Monſieur Quinault & le feliciter ſur la beauté de ſa piece qu'ils venoient voir repreſenter, à ce qu'ils diſoient, pour la troiſiéme ou quatriéme fois. Le Gentilhomme eſtonné de ce qu'il entendoit, le fut encore davantage quand on joüa la Comedie, où le parterre & les loges retentiſſoient ſans ceſſe des applaudiſſemens qu'on y donnoit. Quelque grande que fuſt ſa ſurpriſe, elle fut encore toute autre, lors qu'eſtant chez ſon Rapporteur, il entendit Monſieur Quinault luy expliquer ſon affaire, non ſeulement avec une netteté incroyable, mais avec des raiſons qui en faiſoient voir la juſtice avec tant d'évidence, qu'il ne douta plus du gain de ſa cauſe.

Les Comedies de Monſieur Quinault furent pendant dix ou douze ans les delices de Paris & de toute la France, quoy que les connoiſſeurs de profeſſion prétendiſſent qu'il n'y en avoit aucune où les regles fuſſent bien obſervées : imagination toute pure & qui n'avoit point d'autre fondement que la fauſſe prévention où ils eſtoient, qu'un jeune homme qui n'avoit pas eſtudié à fond la Poëtique d'Ariſtote, ne pouvoit faire de bonnes pieces de Theatre. Les Opera eſtant venus

nus à la mode en France, Monſieur Quinault en fit de très-excellens, mais qui n'eurent pas d'abord les applaudiſſemens ſans bornes qu'ils ont receus depuis. On tâcha meſme d'en deſgouſter Monſieur de Lully, mais cet excellent homme avoit trop de gouſt & trop de ſens, pour ne pas voir qu'il etoit impoſſible de faire des vers plus beaux, plus doux & plus propres à faire paroiſtre ſa muſique. Ce qui le charmoit encore davantage, c'eſt que Monſieur Quinault avoit le talent de faire des paroles ſur les airs de danſe dont il embelliſſoit ſes Opera, qui y convenoient auſſi bien & ſouvent mieux que ſi elles avoient eſté compoſees les premieres.

Le Roy, ayant voulu donner à la Cour le divertiſſement des Opera, ne voulut point prendre d'autre Auteur que Monſieur Quinault, qui continua à faire encore de plus belles choſes, animé qu'il eſtoit de l'honneur de travailler pour Sa Majeſté. Ses pieces commencerent alors à prendre le deſſus, & à ſe faire eſtimer de tout le monde. Mais quand il fut mort, & que divers Auteurs quoy que très habiles eurent fait voir qu'ils ne pouvoient atteindre au meſme degré de perfection, il n'eſt pas croyable à quel point ſa réputation s'augmenta. On ne s'eſt pas contenté de dire qu'il eſtoit un Poëte excellent dans le Lyrique du Theatre, & que perſonne, ni des Anciens, ni des Modernes ne l'avoit égalé dans cette eſpece de Poëſie, on a eſté juſqu'à dire, & à le

dire

dire tout d'une voix, qu'il n'en viendroit peut-eſtre jamais un autre qui l'égalaſt. Il a fait encore beaucoup d'autres Poëſies d'un autre genre qui ont eſté fort eſtimées, & qui marquent l'abondance & la delicateſſe de ſon eſprit. De ce nombre eſt la deſcription de la maiſon de Seaux de Monſieur Colbert; petit Poëme des plus ingenieux & des plus agreables qui ſe ſoient faits de ce temps-cy. La harangue qu'il prononça en entrant dans l'Academie & deux autres qu'il fit au Roy ſur ſes conqueſtes à la teſte de cette Compagnie ont fait voir qu'il n'eſtoit pas moins bon Orateur que bon Poëte, ſur tout lors-qu'ayant appris la nouvelle de la mort de Monſieur de Turenne au moment qu'il alloit haranguer le Roy, il en parla ſur le champ d'une maniere ſi juſte & ſi ſpirituelle qu'il ſeroit mal-aiſé d'exprimer la ſurpriſe qu'en eut toute la Cour. Je ne dois pas oublier que dans la charge d'Auditeur des Comptes qu'il a exercée pendant quinze ou ſeize ans, il en a fait toutes les fonctions avec autant d'exactitude, que les plus habiles de ſes confreres qui n'avoient point d'autre employ ny d'autre occupation.

Sur la fin de ſa vie il eut regret d'avoir donné ſon temps à faire des Opera, & il prit la réſolution de ne plus compoſer de vers que pour chanter les louanges de Dieu, & les grandes actions de ſon Prince. Il commença par un Poëme ſur la deſtruction de l'Hé-

l'Héreſie, dont voicy les quatre premiers vers.

Je n'ai que trop chanté les jeux & les amours,
Sur un ton plus ſublime il faut me faire entendre :
Je vous dis adieu Muſe tendre,
Je vous dis adieu pour toûjours.

Il a laiſſé deux filles dans le monde, l'une mariée à Monſieur le Brun Auditeur des Comptes, neveu de l'excellent Monſieur le Brun premier Peintre du Roy, & l'autre à Monſieur Gaillard Conſeiller de la Cour des Aydes. Il mourut le 26. Novembre 1688. âgé de 53. ans.

Jean de la Fontaine, de l'Academie Françoiſe.

MOnſieur DE LA FONTAINE nâquit à Chaſteau-Thierry en l'année 1621. Son pere, Maiſtre des Eaux & Foreſts de ce Duché le reveſtit de ſa charge dés qu'il fut capable de l'exercer, mais il y trouva ſi peu de gouſt, qu'il n'en fit la fonction, pendant plus de vingt années, que par complaiſance. Il eſt vray que ſon pere eut pleine ſatisfaction ſur une autre choſe qu'il

qu'il exigea de luy, qui fut qu'il s'appliquaſt à la Poëſie, car ſon fils y reüſſit au de-là de ce qu'il pouvoit ſouhaiter. Quoy que ce bon homme n'y connuſt preſque rien, il ne laiſſoit pas de l'aimer paſſionnément, & il eut une joye incroyable, lors qu'il vit les premiers vers que ſon fils compoſa.

Ces vers ſe reſſentoient comme la pluſpart de ceux qu'il a faits depuis, de la lecture de Rabelais & de Marot, qu'il aimoit & qu'il eſtimoit infiniment. Le talent merveilleux que la nature luy donna, n'a pas eſté inferieur à celuy de ces deux Auteurs, & luy a fait produire des ouvrages d'un agrément incomparable. Il s'y rencontre une ſimplicité ingenieuſe, une naïveté ſpirituelle, & une plaiſanterie originale qui n'ayant jamais rien de froid, cauſe une ſurpriſe toûjours nouvelle. Ces qualitez ſi delicates, ſi faciles à degenerer en mal & à faire un effet tout contraire à celuy que l'Auteur en attend, ont plû à tout le monde, aux ſerieux, aux enjoüez aux Cavaliers, aux Dames, & aux vieillards, de meſme qu'aux enfans.

Jamais perſonne n'a mieux merité d'être regardé comme original, & comme le premier en ſon eſpece, Non ſeulement il a inventé le genre de Poëſie, où il s'eſt appliqué, mais il l'a porté à ſa derniere perfection ; de ſorte qu'il eſt le premier, & pour l'avoir inventé, & pour y avoir tellement excellé que perſonne ne pourra jamais

avoir que la ſeconde place dans ce genre d'écrire. Les bonnes choſes qu'il faiſoit luy couſtoient peu, parce qu'elles couloient de ſource, & qu'il ne faiſoit preſque autre choſe que d'exprimer naturellement ſes propres penſées, & ſe peindre luy-meſme. S'il y a beaucoup de ſimplicité & de naïveté dans ſes ouvrages, il n'y en a pas eu moins dans ſa vie & dans ſes manieres. Il n'a jamais dit que ce qu'il penſoit, & il n'a jamais fait que ce qu'il a voulu faire. Il joignit à cela une humilité naturelle, dont on n'a guéres vû d'exemple; car il eſtoit fort humble ſans eſtre devot, ni meſme regulier dans ſes mœurs, ſi ce n'eſt à la fin de ſa vie qui a eſté toute Chreſtienne. Il s'eſtimoit peu, il ſouffroit aiſément la mauvaiſe humeur de ſes amis, il ne leur diſoit rien que d'obligeant, & ne ſe faſchoit jamais, quoy qu'on luy dit des choſes capables d'exciter la colere & l'indignation des plus moderez. Monſieur Fouquet alors Sur-Intendant des Finances luy donna une penſion, & lui fit beaucoup d'accueil ainſi qu'à ſes ouvrages, dont il y en a pluſieurs où il l'a loué trés-ingenieuſement, & où les beautez de ſa maiſon de Vaux-le-Vicomte ſont dépeintes avec une grace admirable. Le peu de ſoin qu'il eut de ſes affaires domeſtiques, l'ayant mis en eſtat d'avoir beſoin du ſecours de ſes amis, Madame de la Sabliere, Dame d'un merite ſingulier & de beaucoup d'eſprit le receut chez elle, où il a demeuré prés de vingt ans.

ans. Après la mort de cette Dame Monſieur d'Hervart qui aimoit beaucoup Mr. de la Fontaine le pria de venir loger chez luy, ce qu'il fit, & il y eſt mort au bout de quelques années.

Il a compoſé de petits Poëmes épiques, où les beautez de la plus grande Poëſie ſe rencontrent, & qui auroient pû ſuffire à le rendre celebre ; mais il doit ſon principal merite & ſa grande reputation à ſes Poëſies ſimples & naturelles. Son plus bel ouvrage & qui vivra éternellement, c'eſt ſon recueil des fables d'Eſope qu'il a traduites ou paraphraſées. Il a joint au bon ſens d'Eſope des ornemens de ſon invention ſi convenables, ſi judicieux & ſi réjouiſſans en meſme temps, qu'il eſt mal aiſé de faire une lecture plus utile & plus agreable tout enſemble. Il n'inventoit pas les fables, mais il les choiſiſſoit bien, & les rendoit preſque tousjours meilleures qu'elles n'eſtoient. Ses contes qui ſont la pluſpart de petites nouvelles en vers ſont de la meſme force, & l'on ne pourroit en faire trop d'eſtime s'il n'y entroit point preſque par tout trop de licence contre la pureté ; les images de l'amour y ſont ſi vives qu'il y a peu de lectures plus dangereuſes pour la jeuneſſe, quoy que perſonne n'ayt jamais parlé plus honneſtement des choſes des-honneſtes. J'aurois voulu pouvoir diſſimuler cette circonſtance, mais cette faute a eſté trop publique & le repentir qu'il en a fait paroiſtre pendant les deux

ou trois dernieres années de ſa vie a eſté trop ſincere pour n'en rien dire. Il eſtoit de l'Academie Françoiſe, & lors-qu'il témoigna ſouhaitter d'en eſtre, il écrivit une lettre à un Prelat de la Compagnie, où il marquoit & le déplaiſir de s'eſtre laiſſé aller à une telle licence, & la reſolution où il eſtoit de ne plus compoſer rien de ſemblable. Il mourut à Paris le 13. Avril 1695. âgé de 74. ans avec une conſtance admirable & toute Chreſtienne.

Jean-Baptiſte Lully, Sur-Intendant de la Muſique du Roy.

L'Excellent homme qui ſe preſente icy, ne devoit point, eſtant né en Italie, trouver place dans ce recueil, ſuivant la loy que nous nous ſommes impoſée de n'y admettre que des François; mais il eſt venu en France dans un ſi bas âge, & il s'y eſt naturaliſé de telle ſorte qu'on n'a pû le regarder comme un étranger. D'ailleurs tous ſes ouvrages de Muſique, & le genie meſmes qui les a produits ayant eſté formez chez nous, il ne faut pas s'eſtonner ſi nous avons cru eſtre en droit de nous en faire honneur.

A ſon arrivée en France il s'attacha auprés de Mademoiſelle de Montpenſier, mais le

le Roy qui a le gouſt ſi exquis pour toutes les belles choſes, n'eut pas pluſtoſt ouy des airs de ſa compoſition qu'il voulut l'avoir à ſon ſervice. Il luy ordonna de prendre ſoin de ſes Violons, car il joüoit de cet inſtrument d'une maniere dont perſonne n'a jamais approché, & meſme Sa Majeſté en créa une nouvelle bande en ſa faveur, qu'on nomma les Petits Violons, qui inſtruits par luy, égalerent bien-toſt & ſurpaſſerent meſme la bande des vingt-quatre, la plus celebre de toute l'Europe. Il eſt vray qu'ils avoient l'avantage de jouer des pieces de la compoſition de Monſieur de Lully, pieces d'une eſpece toute differente de celles que juſques-là on avoit entenduës. Avant luy on ne conſideroit que le chant du Deſſus dans les pieces de violon; la Baſſe & les parties du milieu n'eſtoient qu'un ſimple accompagnement & un gros Contre-point, que ceux qui jouoient ces parties compoſoient le plus ſouvent comme ils l'entendoient, rien n'eſtant plus aiſé qu'une ſemblable compoſition. Mais Monſieur Lully a fait chanter toutes les parties preſque auſſi agreablement que le Deſſus; il y a introduit des fugues admirables, & ſur tout des mouvemens tout nouveaux, & juſques-là preſque inconnus à tous les Maiſtres; il a fait entrer agreablement dans ſes concerts juſqu'aux tambours & aux timbales, inſtrumens qui n'ayant qu'un ſeul ton ſembloient ne pouvoir rien contribuer à la beauté d'une harmonie, mais il a ſçû leur donner

des mouvemens ſi convenables aux chants où ils entroient, qui la pluſpart eſtoient des chants de guerre & de triomphe, qu'ils ne touchoient pas moins le cœur, que les inſtrumens les plus harmonieux. Il a ſçu parfaitement les regles de ſon art, mais au lieu que ceux qui l'ont precedé n'ont acquis de la réputation que pour les avoir bien obſervées dans leurs ouvrages, il s'eſt particulierement diſtingué en ne les ſuivant pas, & en ſe mettant au deſſus des regles & des preceptes. Un faux accord, une diſſonance eſtoit un écueil où échouoient les plus habiles, & ç'a eſté de ces faux accords & de ces diſſonances que Monſieur de Lully a compoſé les plus beaux endroits de ſes compoſitions par l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer & de les ſauver.

On ne luy a pas ſeulement l'obligation d'avoir compoſé des pieces de Muſique qui ont fait pendant un trés-long temps les delices de toute la France, & qui ont paſſé chez tous les étrangers; mais d'avoir donné une nouvelle face à la Muſique & de l'avoir renduë commune & familiere à tout le monde. Quand il eſt venu en France il y avoit prés de la moitié des Muſiciens qui ne ſçavoient pas chanter à livre ouvert: la pluſpart de ceux meſmes qui chantoient chez le Roy apprenoient leur partie par cœur avant que de la chanter. Aujourd'huy il n'y a preſque plus de Muſiciens, ſoit de ceux qui chantent, ſoit de ceux qui touchent des Inſtrumens,

qui

qui n'executent ſur le champ tout ce qu'on leur preſente, avec autant de juſteſſe & de propreté que s'ils l'avoient eſtudié pendant pluſieurs journées. On admiroit un Maiſtre qui ſçavoit accompagner ſur la Baſſe continuë, aujourd'huy une jeune fille, qui joue du Clavecin ou du Theorbe auroit de la peine à s'entendre louer de ſi peu de choſe.

On n'a guéres veu que ceux qui ont excellé dans les chants profanes ayent eu le meſme avantage à compoſer des chants d'Egliſe, cependant il a réuſſi parfaitement dans ces deux genres de Muſique, & quand il a fait chanter des Tenebres de ſa façon, on ne l'a pas moins admiré que dans l'execution de ſes plus beaux Opera, parce qu'il a eu l'art d'entrer également bien dans l'eſprit de ces Muſiques differentes. C'eſt ce qui porta le Roy à le faire Sur-Intendant de ſa Muſique, charge qu'il meritoit ſouverainement; & à laquelle il joignit peu de temps aprés celle de Secretaire du Roy. Il mourut à Paris le 22. Mars 1687. dans la cinquante-quatriéme année de ſon âge; il eſt enterré dans l'Egliſe des Petits Peres Auguſtins déchauſſez, où il a fait baſtir une Chapelle, & où ſa veuve luy a fait élever un trés-beau Mauſolée. Il a laiſſé ſix enfans, trois garçons & trois filles.

Rien n'eſt comparable à la beauté de tous les Opera qu'il a faits. Comme dans ces ouvrages il a joint à la force du genie de ſa nation, la politeſſe & les agrémens de la

noſtre, l'Italie n'a preſque rien qu'elle puiſſe leur oppoſer. C'eſt une varieté inconcevable de modulations & de mouvemens. Ce ſont tous airs qui ſans ſe reſſembler ont cependant un certain caractere de douceur & de nobleſſe, qui marque leur commune origine. Il eſt vray qu'il a eu le bonheur de trouver un Poëte dont les vers ont eſté dignes de ſa muſique, & tels qu'il pouvoit les deſirer pour bien mettre en leur jour toutes les beautez & toutes les delicateſſes de ſon art, mais ce bonheur luy eſtoit deu afin qu'il ne reſtaſt rien à deſirer à ſes ouvrages.

Francois Manſart, Architecte.

FRANCOIS MANSART nâquit à Paris en l'année 1598. Son pere qui eſtoit Architecte, & qu'il perdit fort jeune, le laiſſa entre les mains de ſon beau-frere qui eſtoit de la meſme profeſſion & qui eut ſoin de luy apprendre les premiers élemens de l'Architecture. Ce jeune éleve avoit apporté en naiſſant toutes les diſpoſitions neceſſaires pour réüſſir dans ce bel art, un gouſt exquis & un eſprit ſolide & profond, qui cherchoit toûjours quelque choſe de plus beau que ce qu'il voyoit faire aux autres. La pratique qu'il joignit de bonne

bonne heure à l'étude & aux reflexions, luy acquit en peu de temps beaucoup d'habileté & beaucoup de reputation. Ses penſées eſtoient nobles & grandes pour le deſſein general d'un édifice, & ſon choix tousjours heureux & delicat pour les profils de tous les membres d'Architecture qu'il y employoit.

Ses ouvrages qui ont embelli Paris & ſes environs, & meſmes pluſieurs Provinces ſont en ſi grand nombre, que je ne rapporteray que les principaux. Les premiers ont eſté le portail de l'Egliſe des Feüillans de la ruë Saint Honoré, le chaſteau de Berny, & le chaſteau de Baleroy en Normandie, enſuite celuy de Blerancour, une partie de Choiſy ſur Seine & de celuy de Petit-bourg. Le nouveau chaſteau de Blois eſt tout entier de ſa façon, & il a fait une partie des dedans de Richelieu & de Coulommiers. Il a fait tous les dehors du chaſteau & des jardins de Geſvres en Brie, & la plus grande partie de celuy de Freſne, où il y a une Chapelle qui eſt en meſme temps, & le modele de l'Egliſe du Val-de-Grace à Paris & un chef-d'œuvre d'Architecture. Le chaſteau de Maiſons dont il a fait faire tous les baſtimens & tous les jardinages, eſt d'une beauté ſi ſinguliere, qu'il n'eſt point d'étrangers curieux qui ne l'aillent voir comme une des plus belles choſes que nous ayons en France. L'hoſtel de la Vrilliere & l'hoſtel de Jar qu'il fiſt conſ-

truire environ dans le meſme temps, ne meritent pas moins d'eſtre conſiderez pour la beauté & l'elegance de leur Architecture. L'Egliſe des Filles de Sainte Marie dans la ruë Saint Antoine eſt de luy, de meſme qu'une partie de l'hoſtel de Conty, l'hoſtel de Bouillon, & le portail des Minimes de la place Royale, juſqu'à la premiere corniche ſeulement. Il a baſti pluſieurs choſes à l'hoſtel de Carnavalet de trés-bon gouſt, ſur tout le corps de logis ſur la ruë, où il a conſervé l'ancienne porte & des bas-relief, dont elle eſt ornée, parce qu'il les trouva trés-beaux, & qu'il n'eut point cette maligne envie de pluſieurs Architectes qui ne manquent point de faire abbatre les morceaux d'Architecture, dont la comparaiſon avec les leurs pourroit leur eſtre deſavantageuſe. L'Egliſe du Val-de Grace a eſté bâtie ſur ſon deſſein, & conduite par luy juſqu'au deſſus de la grande corniche du dedans. Lorſqu'on en eſtoit-là, on fit entendre à la Reine Mere Fondatrice du Couvent, que cette Egliſe ſur le pied qu'elle eſtoit commencée ne pouvoit s'achever qu'avec des ſommes immenſes, & qui excederoient beaucoup celles que Sa Majeſté y avoit deſtinées. Elle s'en plaignit à Monſieur Manſart, & n'ayant pas receu de ſes reſponſes toute la ſatisfaction qu'elle en attendoit, Elle chargea d'autres Architectes de ce qui reſtoit à faire. C'eſt aſſeurement une des plus belles Egliſes qu'il y ayt au monde,

mais

mais il y a lieu de croire qu'elle auroit eſté encore plus belle ſi Monſieur Manſart y euſt mis la derniere main. Elle n'auroit peut-eſtre pas eſté chargée de tant d'ornemens de Sculpture, mais elle n'en auroit pas eſté moins ornée. Peut-eſtre auſſi que le Dome quelque beau & majeſtueux qu'il ſoit, auroit eu quelque choſe de plus élegant & de plus degagé, s'il euſt eſté fait entierement dans le gouſt de Manſart. L'on peut en juger ainſi par la beauté du Dome des Invalides fait par Monſieur Manſart d'aujourd'huy premier Architecte de Sa Majeſté, digne neveu de celuy dont je parle, parce qu'il a le meſme gouſt que ſon oncle.

Cet excellent homme qui contentoit tout le monde par ſes beaux ouvrages ne pouvoit ſe contenter luy-même ; il luy venoit toûjours en travaillant de plus belles idées que celles où il s'étoit arreſté d'abord, & ſouvent il a fait refaire juſqu'à deux & trois fois les meſmes morceaux, pour n'avoir pû en demeurer à quelque choſe de beau, lors que quelque choſe de plus beau ſe preſentoit à ſon imagination. C'a eſté cette abondance de belles penſées qui a empêché que la façade principale du Louvre n'ait eſté bâtie ſous ſa conduite & ſur ſes deſſeins ; & parce que la poſterité ſera eſtonnée que dans le temps où il eſtoit dans ſa plus grande reputation, on ayt fait venir en France pour cet ouvrage le Cavalier Bernin, qui aſſeurement n'avoit aucun avantage ſur luy du coſté

coſté de l'Architecture, je me croy obligé de dire comment la choſe ſe paſſa. Monſieur Colbert, avant que d'envoyer à Rome pour avoir des deſſeins des meilleurs Architectes d'Italie, manda Monſieur Manſart & le pria d'apporter ceux qu'il avoit faits pour le Louvre. Il luy dit qu'il ſeroit bien aiſe de luy voir baſtir la façade de ce palais, ne doutant point que s'agiſſant de ſervir le Roy dans un ouvrage ſi important, il ne fit quelque choſe d'admirable. Monſieur Manſart ouvrit ſon porte-feuille, & fit voir pluſieurs deſſeins tous trés-beaux & trés-magnifiques, mais dont il n'y en avoit pas un ſeul qui fuſt fini & arreſté. Il y avoit par tout deux ou trois penſées differentes à choiſir; l'une marquée avec du crayon, l'autre avec de l'enere, & l'autre avec de la ſanguine. Monſieur Colbert témoigna eſtre extrémement ſatisfait de la beauté & de l'abondance de toutes ces differentes idées, mais il ajoûta qu'il falloit ſe déterminer, prendre les plus belles & les mettre au net, enſuite les preſenter au Roy pour en choiſir une, aprés quoy il n'y auroit plus qu'à l'executer promptement ſans y rien changer. Monſieur Manſart répondit, qu'il ne pouvoit ſe lier ainſi les mains, & qu'il vouloit ſe conſerver toûjours le pouvoir de mieux faire, & ſe rendre par-là plus digne de l'honneur que l'on luy faiſoit. Monſieur Colbert luy répondit que s'il n'eſtoit queſtion que d'un bâtiment pour luy, il n'auroit aucun chagrin

de

de le voir abbatre huit & dix fois de ſuite, pourveu qu'il parvinſt à avoir un édifice de ſa façon, mais que s'agiſſant d'un bâtiment pour le Roy, & d'un bâtiment tel que le Louvre, il ne pouvoit ni ne devoit y faire travailler aux conditions que Monſieur Manſart demandoit. Ils perſiſterent l'un & l'autre dans leur réſolution, & la choſe en demeura-là. Il mourut au mois de Septembré 1666. âgé de ſoixante-neuf ans. C'eſt luy qui a inventé cette ſorte de couverture qu'on nomme Manſarde, ou en briſant les toits on augmente l'eſpace qu'ils renferment, & on trouve moyen d'y pratiquer des logemens trés-commodes & trés-agreables.

Nicolas Pouſſin, Peintre.

QUand on eſt né pour exceller dans quelque art, ou dans quelque ſcience, les ſemences que la nature en a jettées dans l'ame, germent de ſi bonne heure qu'on en voit des marques viſibles dés la premiere enfance. Nicolas Pouſſin, qui venoit au monde pour eſtre un des meilleurs Peintres de ſon ſiécle, fit connoiſtre ſon talent dés que ſa main fut aſſez forte pour exprimer par des lineamens les images qu'il avoit dans l'eſprit. Il nâquit en 1594. à Andely en Normandie, où il ſe trouva un Pein-

Peintre nommé Varin, qui jugeant où pouvoient aller de tels commencemens, conſeilla à ſes parens, qui eſtoient fâchez de le voir s'amuſer à deſſigner, au lieu de s'appliquer aux études ordinaires, de le laiſſer ſuivre ſon inclination, & il l'aida beaucoup de ſes conſeils & de ſes préceptes. Dés qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans il vint à Paris, où aprés avoir étudié ſous differens maiſtres, il fit quelques voyages en Province, & particulierement à Blois, où il peignit deux Tableaux dans l'Egliſe des Capucins qu'on va voir avec admiration, quoy qu'ils ſe reſſentent un peu de la foibleſſe de ſon âge. Il fit ſix Tableaux à détrampe pour la ceremonie de la canoniſation de Saint Ignace & de Saint François Xavier, & quoy que ces ſix Tableaux euſſent eſté faits en ſix jours ou peu davantage, ils furent trés-eſtimez & luy firent beaucoup d'honneur. Le Cavalier Marin excellent Poëte Italien s'eſtant trouvé à Paris dans ce temps-là, ils firent amitié enſemble, & le plaiſir que prit le Pouſſin à repreſenter les plus belles penſées de ſon amy, tirées la plûpart de ſon Poëme de l'Adonis, ne ſervit pas peu à réveiller & à augmenter en luy le genie poëtique de l'invention, ſi neceſſaire aux Peintres.

Il alla à Rome & y arriva au printemps de l'année 1624. Ses ouvrages n'y furent pas eſtimez d'abord, quoy que trés-beaux, parce que ſa maniere de peindre n'étoit pas du gouſt qui regnoit alors, il arriva même

que

que les copies qu'on en fit ſe vendirent davantage que ſes originaux, & il ne toucha que ſoixante écus du Tableau de la Peſte, que le Duc de Richelieu a depuis acheté mille écus. Il portoit toûjours des tablettes ſur leſquelles il déſſinoit en paſſant dans les ruës les attitudes qui luy ſembloient belles & dignes d'eſtre remarquées, & les beaux morceaux de païſages, lors qu'il eſtoit à la campagne. Il apprit les Mathematiques du Pere Mathé Zoccollini, & l'Anatomie du Vaſale. Il s'appliqua particulierement à faire des Tableaux de Chevalet d'une moyenne grandeur où les figures fuſſent aſſez grandes pour en pouvoir bien remarquer toutes les proportions, & y placer tout le détail des expreſſions les plus fines & les plus délicates. Le nombre des beaux Tableaux qu'il a faits eſt preſque innombrable.

Entre les plus celebres on compte les ſept Sacremens qu'il a peints deux fois, la premiere pour le Cavalier del Pozzo ſon intime amy, & la ſeconde pour Monſieur de Chantelou Maiſtre d'Hoſtel du Roy; pluſieurs évenemens de l'Hiſtoire de Moyſe, comme ſon expoſition ſur les eaux du Nil, la Manne qui tombe dans le Deſert & le frappement de la Roche; Rebecca, les Aveugles de Jericho, celuy du Déluge, celuy de Pyrrhus, & pluſieurs autres qui ſont un des principaux ornemens du cabinet du Roy.

Monſieur Deſnoyers qui l'eſtimoit & l'aimoit

moit beaucoup, l'obligea par les lettres preſſantes qu'il luy écrivit, & par celles qu'il porta le Roy à luy écrire, de venir en France pour honorer la Sur-Intendance des Bâtimens que Sa Majeſté venoit de luy donner. Les premiers ouvrages qu'on luy fit faire dés qu'il fut arrivé fut le Tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain en Laye, qui eſt une Cene, où la beauté de l'ordonnance, & particulierement l'enceinte des lumieres ne reconnoiſſent rien de plus beau en ce genre-là. Il fit, à peu prés dans le même temps, le Tableau du grand Autel du Noviciat des Jeſuïtes qui eſt de la même force. Il fut chargé de faire des deſſeins pour la grande gallerie du Louvre. Il eſt aiſé de s'imaginer qu'avec le merite qu'il avoit, & qu'ayant eſté mis à la teſte de tous les ouvrages de Peinture, & en quelque façon d'Architecture, parce qu'il y en entroit beaucoup dans le deſſein du plafond de cette gallerie, il ne manqua pas d'ennemis qui le contrediſent, mais il ſoûtint ſon deſſein par de trés-bonnes raiſons, faiſant voir que s'il n'eſtoit pas auſſi orné ni auſſi chargé d'ouvrages que l'auroient voulu ſes adverſaires, il le faiſoit à cauſe de la longueur de ce vaiſſeau, afin que la veüe ne fuſt pas fatiguée d'un trop grand nombre de differens objets, afin que l'ouvrage ſe puſt achever & ne fuſt pas d'une dépenſe immenſe, & en quelque façon ſans bornes. On luy reprocha que dans pluſieurs de ſes Tableaux il y avoit quelque choſe de dur,

dur, de ſec, & d'immobile, défaut qu'on prétendoit venir de ce qu'il s'étoit trop appliqué à étudier & à copier les Bas-reliefs antiques. Quelques-uns le blâmerent auſſi d'avoir donné à l'air de teſte du CHRIST du Tableau de Saint-Germain en Laye & de pluſieurs autres Tableaux, quelque choſe qui tenoit plus d'un Jupiter tonnant que du Sauveur du monde, & enfin qu'ayant voulu trop s'éloigner des manieres douces & tendres qui étoient fort à la mode, comme celles de l'Albane & du Guide, auquel il préferoit beaucoup le Dominiquain, comme plus fort dans le deſſein & dans les expreſſions, il avoit donné un peu trop dans la maniere auſtere & préciſe. D'autres prétendent que ces défauts ne ſont autre choſe que des beautez un peu trop grandes pour les yeux qui n'y ſont pas accoûtumez. Quoy qu'il en ſoit, perſonne n'a été plus loin pour bien marquer le vray caractére de ſes perſonnages, & ſur tout pour la beauté, la nobleſſe & la naïveté des expreſſions, qui eſt ſans contredit la plus belle & la plus touchante partie de la Peinture. Il mourut à Rome le 19. Novembre 1665. âgé de 71. ans & cinq mois.

Charles le Brun, Premier Peintre du Roy.

ON a de la peine à remonter aſſez haut dans la vie de l'excellent homme dont je vais parler, pour trouver un temps où il ne fuſt pas déja un Peintre trés-habile. On voit un portrait de ſon ayeul, Sculpteur à Paris, qu'il fit à l'âge de dix ou douze ans, où l'on remarque autant d'art & de force que dans les ouvrages des meilleurs Peintres. On peut voir auſſi ſur une des cheminées du Palais Royal un Hercule aſſommant les chevaux de Diomede, qu'il fit à l'âge de quinze ans, & qui fait honte à la plûpart des Tableaux des meilleurs Maiſtres.

Il eſtudia ſous Simon Voüet premier Peintre du Roy, trés-habile dans ſa profeſſion, qu'il égala & ſurpaſſa en peu de temps, ayant toûjours eu la force de ne rien prendre de ce qu'il pouvoit y avoir de moins bon dans la maniere de ſon Maiſtre. Outre le don de peindre qu'il avoit dans un trés-haut degré, il avoit l'eſprit net & penetrant, capable de reüſſir en tout ce qu'il auroit voulu entreprendre. Monſieur le Chancelier Seguier touché des bonnes qualitez de

de ce jeune Peintre le fit voyager en Italie où il enleva preſque tous les ſecrets de ſon art enfermez dans les beaux ouvrages qui s'y trouvent. Il y fit une eſtude particuliere, ſur les Bas-reliefs antiques, de tous les habillemens, de toutes les armes, & de tous les uſtenciles dont ſe ſervoient les Anciens ſelon les differens pays, & par une continuelle lecture de l'Hiſtoire & de la Fable, il acquit une connoiſſance ſi exacte des differens caracteres de tous les heros, & de tous les hommes; de leurs uſages, & de leurs couſtumes, que perſonne n'a jamais repreſenté toute ſorte de ſujets avec plus de naïveté & plus de bienſeance, & n'a mieux obſervé ce que les Maſtres de l'art appellent *le Coſtume.* Pour s'en convaincre il ne faut que voir les cinq grands Tableaux qu'il a faits de l'Hiſtoire d'Alexandre, & particulierement celuy de la famille de Darius, où les airs de teſte ne donnent pas moins à connoiſtre les differens pays des perſonnes qui y ſont repreſentées, que leurs habillemens fidellement deſignez ſur l'Antique. Ces cinq Tableaux ſont peut-eſtre en leur genre les plus beaux qu'il y ait au monde, & l'on peut eſperer que quelque que ſoit la prévention où l'on eſt pour tout ce qui vient d'Italie, & le peu d'eſtime que les François font des ouvrages de leur ſiecle, & ſur tout de leurs compatriotes, on leur rendra la juſtice qui leur eſt dûe, lorſque le temps y aura ajoûté la beauté, & ſi cela ſe peut dire, le

vernis qu'il donne toûjours aux excellens Tableaux.

Son plus grand ouvrage eſt le plafond de la gallerie de Verſailles, où l'Hiſtoire du Roy eſt repreſentée d'une maniere allegorique & trés-ingenieuſe. Il a peint la voute du grand eſcalier de ce meſme château d'une freſque admirable, on y voit les Muſes occupées à celebrer les actions & les vertus du meſme Prince. Le plafond de cet eſcalier a eſté gravé de meſme que les cinq Tableaux de l'Hiſtoire d'Alexandre, les Eſtampes en ſont recherchées & admirées de tout le monde. Le recueil des Eſtampes gravées d'aprés ſes ouvrages eſt le plus ample & le plus nombreux qui ait jamais êté fait d'aprés les Tableaux d'aucun autre Peintre.

Comme il avoit un genie univerſel, & que le Roy qui l'eſtimoit beaucoup, & qui l'avoit choiſi pour ſon premier Peintre, luy avoit auſſi donné une direction generale ſur toutes les manufactures des Gobelins; on peut dire que tout ce qui s'eſt fait dans les manufactures de cette maiſon, tapiſſeries, cabinets, ouvrages d'Orfevrerie, de Marqueterie, tiennent de luy ce qu'ils ont de beau & d'élegant, le tout ayant êté travaillé ſur ſes deſſeins, ſous ſes yeux & ſous ſa conduite, de même que la plûpart des ouvrages de Peinture & de Sculpture qui ont été faits de ſon temps à Verſailles & aux autres maiſons Royales. C'eſt ſur ſes deſſeins

deſſeins peints en grand par ſes meilleurs éleves, que les Tapiſſeries de l'Hiſtoire du Roy ont été faites de même que celles des élemens & des quatre ſaiſons de l'année. Cette étendue de genie eſt une choſe qu'on a de la peine à concevoir, & qu'on ne peut trop admirer. Je ne parle point des Tableaux de Chevalet & de pluſieurs autres qu'il a faits pour les Egliſes de Saint Sulpice, des Carmelites & pluſieurs autres encore, parce que le nombre en eſt trop grand, & qu'ils ſont expoſez à la vûë de tout le monde. Il gouvernoit la Manufacture des Gobelins & tous ceux qui y travailloient, comme auroit fait un pere de famille, preſque ſans ceſſe occupé à leur donner de l'ouvrage & à le corriger, ou à ſolliciter leurs affaires auprés des Magiſtrats, dont il étoit honoré & toûjours bien receu.

Il a laiſſé deux Traitez admirables, l'un de la Phyſionomie, & l'autre des differens Caracteres des Paſſions. Il ne s'eſt pas contenté d'expliquer par le diſcours les differens effets que chaque paſſion exprime ſur le viſage, il les a deſſignées en grand de ſa main même en pluſieurs façons differentes. Le premier crayon ne marque que le premier trait characteriſtique de chaque paſſion ſans jours & ſans ombres, le ſecond le marque davantage par un amas de petites circonſtances qu'il y ajoûte, & le troiſiéme ayant tous les jours & toutes les ombres qui luy ſont neceſſaires, ne laiſſe rien à deſirer pour l'ex-

preſſion parfaite de la paſſion. Il y a joint des figures de la plûpart des animaux qui ont quelque choſe de ce qui ſe trouve dans la phyſionomie de l'homme ; ce qui ſert à connoître leur inclination naturelle par raport à celle de ces mêmes animaux.

Il avoit entrepris un grand travail, qui étoit de peindre toutes les actions principales de la vie de JESUS CHRIST en Tableaux de Chevalet de ſix à ſept pieds de long ſur 4. piez & demy de haut. Il y en a quatre où il a mis la derniere main & qui ſont d'une beauté admirable ; Ce ſont le Portement de Croix, l'Elevation en Croix, l'Entrée en Jeruſalem & la Nativité. Il travailloit, lorſqu'il fut ſurpris de la maladie dont il eſt mort, au Tableau de la Cene, qui devoit être, ſi l'on en juge par les eſtudes qu'il avoit faites ſur la maniere dont les Juifs celebrent la Pâque, encore plus beau & plus curieux que tous les autres. Il mourut aux Gobelins le douziéme Février 1690. & fut enterré à Saint Nicolas du Chardonnet, où ſa veuve luy a fait élever un tombeau trés-magnifique, celuy de ſa mere qui eſt de ſon deſſein, & un Tableau d'Autel repreſentant Saint Charles Borromée dans la ferveur de la priere, peint par luy-même, ſont avec ſon Mauſolée une des plus belles Chapelles qu'il y ayt à Paris.

Euſta-

Euſtache le Sueur, Peintre.

ON peut dire de l'excellent Peintre dont je vais parler, qu'il ne luy a manqué qu'une choſe, qui eſt de vivre plus long temps, car s'il euſt continué à ſe perfectionner dans la Peinture à proportion de ce qu'il a fait juſqu'à l'âge de 38. ans où il eſt mort, il auroit ſurpaſſé ou du moins égalé tout ce qu'il y a jamais eu de grands Peintres. Cette deſtinée luy eſt commune avec Raphaël qui mourut environ dans le même âge.

Il fut de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture dés les premiers jours de ſon établiſſement. Il étudia ſous Voüet comme tous les jeunes Peintres de ſon temps, & au lieu que les diſciples ſe font tous eſtimer à proportion de ce qu'ils imitent bien leur maître, celuy-cy, de même que Monſieur le Brun, & quelqu'autres encore qui avoient un genie ſuperieur pour la Peinture, s'eſt fait conſiderer pour avoir quitté de bonne heure la maniere de ſon maître, parce qu'encore que Voüet fuſt trés-habile homme, le Sueur avoit un gouſt beaucoup plus exquis & plus delicat. Le premier ouvrage de conſequence qu'il entreprit, fut la vie de Saint Bruno qu'il peignit

gnit dans le Cloiſtre des Chartreux de Paris dans vingt-deux Tableaux d'une beauté admirable, & dont quelques-uns par une malice incroyable, & de laquelle on n'a jamais pû découvrir les Autheurs, ont eſté gaſtez conſiderablement dans les endroits où il y avoit de plus nobles & de plus vives expreſſions. Il fit tout cet ouvrage en trois années. On a de la peine à comprendre, quand on conſidere avec quel ſoin & avec quelle eſtude tous les Tableaux ſont peints, comment il a pû en venir à bout en ſi peu de temps, cependant quelques beaux qu'ils ſoient, il faut convenir que ceux qu'il a faits depuis en divers endroits le ſont la plus-part encore davantage du coſté de la correction & de la force de la couleur. Un des plus beaux eſt celuy qu'il fit pour eſtre mis à Nôtre-Dame en l'année 1650. ſuivant la coûtume que les Orfevres obſervent depuis long-temps d'y en preſenter un tous les ans au premier jour du mois de May. Saint Paul y eſt repreſenté prêchant dans la ville d'Epheſe & convertiſſant les Gentils qui apportent leurs livres de ſciences profanes pour eſtre brulez. Il a fait un Tableau d'un CHRIST mourant pour les Capucins de la ruë Saint Honoré; un Tableau de la Magdelene, & un autre du Martyre de Saint Laurent pour l'Egliſe de Saint Germain de l'Auxerrois, & quelques Tableaux de l'Hiſtoire de Saint Martin pour les Religieux de Marmoutier.

Il

Il fit ſur la fin de ſa vie deux Tableaux de l'Hiſtoire de Saint Gervais & de Saint Prothais pour eſtre copiez comme ils l'ont eſté dans les Tapiſſeries qu'on voit à Saint Gervais ; ces Tableaux ſont d'une beauté extraordinaire.

Ce que le Sueur avoit de plus remarquable, c'eſt qu'il n'y avoit rien d'affecté dans ſa maniere. C'eſtoit la belle nature priſe d'aprés l'idée du beau qu'il repreſentoit en autant de façons differentes, que les differens ſujets le demandoient, n'ayant aucunes attitudes, aucunes manieres de groupper, de diſpoſer, de drapper ou de colorier qui luy fuſſent plus ordinaires que les autres, marque certaine de la force & de la facilité d'un genie qui ne s'aſſujettiſſant à rien de ce qu'il a veu, ni meſme de ce qu'il a fait, ſe figure les objets ſelon que le demande la vrayſemblance de ſon Hiſtoire, peignant ce qu'il voit dans ſon idée quand il travaille d'invention, comme il peint ce qu'il voit au dehors de luy, quand il travaille d'aprés nature. Son bon gouſt luy avoit fait prendre dans l'eſtude des Figures & des Bas reliefs antiques, ce qu'ils ont de grand, de noble & de majeſtueux, ſans en imiter ce qu'ils peuvent avoir de ſec, de dur & d'immobile, & luy faiſoit tirer des ouvrages modernes ce qu'ils ont de gracieux, de naturel & d'aiſé, ſans tomber dans le foible & le meſquin qu'on leur reproche.

Quelques gens ont trouvé qu'il luy manquoit d'avoir eſté à Rome; mais on ne remarque point dans ſes ouvrages ce qui a pû les faire parler de la ſorte, ſes Tableaux ayant tout le bon gouſt & toute la nobleſſe que l'on peut prendre en Italie. Il a eſté vray long-temps qu'il falloit aller à Rome & y eſtudier un temps conſiderable pour réüſſir dans la Peinture & dans la Sculpture, mais cette maxime commence à n'eſtre plus vraye depuis qu'on a tranſporté en France une partie des plus beaux Tableaux & des plus belles Statuës qui faiſoient aller en Italie; parce que ſi on n'a pas les Figures en original, on les a du moins fort bien moulées, ce qui ſuffit pour en prendre le gouſt & la maniere. Il n'y a plus guéres que ceux qui ſe connoiſſent peu en ces ſortes de choſes & qui veulent pourtant paroiſtre connoiſſeurs qui pretendent que cela ſoit ainſi, parce qu'il eſt bien plus aiſé de ſavoir, ſi un ouvrier a eſté à Rome, ou s'il n'y a pas eſté, que de ſavoir ſi ſon ouvrage eſt excellent ou mediocre. On ne diſconvient pas qu'il ne ſoit trés-utile à un Peintre de voyager en Italie pour ſe former le gouſt ſur les beaux ouvrages qu'on y trouve de tous coſtez, mais l'exemple de celuy dont je parle fait bien voir que cette condition n'eſt pas abſolument neceſſaire pour rendre un homme habile dans ce bel art. Il mourut au mois de May de l'année 1655. âgé de 38. ans, & eſt enterré en l'Egliſe de S. Eſtienne du Mont.

Jacques

Jacques Calot, Graveur.

JAQUES CALOT eſtoit Lorrain & naquit à Nancy en l'année 1594. Ses parens qui eſtoient nobles, le deſtinoient à toute autre choſe qu'à la gravûre, mais ſon inclination ſe trouva tellement portée à deſſiner tout ce qu'il voyoit, que pour en avoir la liberté toute entiere, & n'en eſtre point détourné par ceux qui avoient autorité ſur luy, il ſe deroba de la maiſon de ſon pere dés ſon plus bas âge, & s'en alla à Rome pour ſe perfectionner dans l'art qu'il avoit embraſſé. Là, il fut diſciple du nommé Jules le Pariſien, Peintre habile, qui le voyant trop enclin à deſſiner des Groteſques, où il ſe plaiſoit beaucoup, l'obligea à copier les bons ouvrages des plus excellens Maiſtres pour ſe former le gouſt aux bonnes choſes. En 1612. il alla à Florence n'ayant que 18. ans, ou la premiere Eſtampe qu'il grava fut un *Ecce Homo*, avec des vers au deſſous qu'on croit eſtre de ſa façon.

Il grava pluſieurs Deſſeins de ſon Maiſtre Jules le Pariſien, mais qui n'approchent pas de ceux qu'il faiſoit d'invention, & qu'il donna en l'année 1616. Les meſmes figures qui y ſont gravées avec toutes leurs ombres, y ſont auſſi gravées

vées vis-à-vis avec le ſimple trait pour mieux en faire voir la juſteſſe du Deſſein, & auſſi afin d'aider les étudians en demeſlant les traits qui font le contour de la figure d'avec ceux qui ne ſervent que pour l'ombrer & pour luy donner du relief & de la rondeur. Coſme ſecond Grand Duc de Toſcane, pour lequel il travailloit, & qui l'aimoit beaucoup, eſtant mort, il fut invité par le Pape à venir à Rome, & par l'Empereur à aller à Vienne, mais il aima mieux venir en France, où il fit une infinité de trés-beaux ouvrages. Il grava à Paris deux veues de cette grande ville: L'une où la ville eſt regardée de l'endroit à peu prés où vient d'eſtre bati le Pont Royal, & d'où ſe voit le Louvre, le Pont-neuf, & toute la ville avec la riviere. Là ſur un grand nombre de toute ſorte de batteaux, on voit une infinité de Figures qui ſemblent eſtre toutes en mouvement; Et l'autre où la ville eſt regardée du Pont-neuf & repreſente le meſme Louvre, la Tour de Neſſe, la Porte de la Conference & le Payſage au de-là avec tout ce qui ſe paſſe ſur la riviere. Ce ſont deux chefs-d'œuvres, ſoit pour la Perſpective qui y eſt admirablement bien obſervée, ſoit pour la verité des objets, ſoit pour la varieté & la naïveté des Figures.

Il grava auſſi eſtant en France trois ſieges fort memorables, celuy de Saint Martin de Ré, celuy de Breda & celuy de la Rochelle. Sur le devant les figures ſont d'une gran-

grandeur aſſez conſiderable, & dans l'eſloignement elles ſont d'une petiteſſe preſque imperceptible, & cependant auſſi diſtinguées & auſſi reconnoiſſables que ſi elles n'eſtoient qu'à quinze ou vingt pas. Les miſeres de la guerre, repreſentées en dix ou douze planches, ſont un de ſes plus beaux ouvrages. Là tout ce qui ſe peut imaginer touchant le mal que font ſouffrir les ſoldats, ou qu'ils ſouffrent eux-meſmes pendant la guerre eſt exprimé avec une naïveté admirable. On eſt ſurpris que l'imagination d'un ſeul homme ait pû ſe figurer tant de choſes ſi differentes & toutes ſous des images ſi naturelles. Il a fait des Eſtampes de tous les Saints & de tous les Myſteres contenus dans le Calendrier. Il en a fait auſſi de la pluſpart des Monnoyes de l'Europe. Il a repreſenté une infinité de Groteſques tres-agreables. Je n'entreprendray point de rapporter icy tous ſes ouvrages, il vaut mieux que le Lecteur ſe donne le plaiſir d'en voir luy-meſme le Recueil qui, quoy que trés-précieux, n'eſt pas difficile à recouvrer à cauſe du point d'honneur que les Curieux ſe font d'avoir ſon œuvre tout entier: ce point d'honneur eſt ſi vif, & l'on peut dire ſi bizarre que celle de ſes Eſtampes nommée l'Eſpiegle (qui eſt la moindre de toutes, & dont il caſſa la Planche aprés qu'on en eut tiré quelques-unes, parce qu'il n'en eſtoit pas content) s'achete vingt fois plus cher que

les

les autres pour ſe pouvoir vanter que l'on ſçait tout.

Calot a eſté admirable en bien des parties ; mais il l'a eſté particulierement à faire les figures en petit, & à ſavoir faire trouver dans deux ou trois traits de burin, l'action, la demarche, l'intention, & meſme juſqu'à l'humeur & au caractere particulier de chaque figure. Il avoit encore une addreſſe ſinguliere à ramaſſer en peu de place une infinité de choſes, & ſi cela ſe peut dire, le don de créer de l'eſpace, car en un pouce d'étenduë il faiſoit voir diſtinctement cinq ou ſix lieües de païs & une multitude inconcevable de perſonnages. Il n'y a point eu avant luy de Graveur d'un ſemblable talent, & à la reſerve de l'excellent Monſieur le Clerc qui le ſuit à ne pas demeurer derriere, il n'en eſt point venu depuis qui en ait approché. Gaſton Duc d'Orleans l'aimoit beaucoup & prenoit un ſingulier plaiſir à le faire travailler en ſa preſence. Il mourut à Nancy le vingt-troiſiéme Mars 1635. âgé de quarante & un an. Sa femme nommée Marguerite Paſſinger luy fit élever un tombeau magnifique.

Robert

Robert Nanteuil, Deſſinateur & Graveur.

ROBERT NANTEUIL nâquit à Rheims en l'année 1630. Son pere Marchand de cette ville prit, quoy que trés-pauvre, un grand ſoin de ſon éducation, & luy fit faire toutes ſes eſtudes. Il eut une ſi forte inclination à deſſiner dés ſon enfance, & il s'y appliqua ſi heureuſement, que ſur la fin de ſes deux années de Philoſophie, il deſſina & grava luy-même la Theſe qu'il ſoûtint. Il fit toutes ces choſes avec un tel ſuccés, qu'on ne peut s'imaginer l'honneur qu'il en reçût de toute la ville; mais comme ces talens, quoy que trés-beaux, n'étoient pas d'une grande utilité dans ſon pays natal, & que s'étant marié fort jeune, ils ne lui fourniſſoient pas dequoy ſoûtenir les dépenſes du ménage, il reſolut d'aller chercher une meilleure fortune. Il laiſſa donc ſa femme & vint à Paris, où ne ſachant comment ſe faire connoître, il s'aviſa de cette invention.

Ayant vû pluſieurs jeunes Abbez à la porte d'une Auberge proche de la Sorbonne, il demanda à la Maîtreſſe de cette Auberge ſi un Eccleſiaſtique de la ville de Rheims ne logeoit point chez elle, que malheureuſe-

ment

ment il en avoit oublié le nom, mais qu'elle pourroit bien le reconnoître par le portrait qu'il en avoit. En diſant cela il luy montra un portrait bien deſſiné & qui avoit tout l'air d'eſtre fort reſſemblant. Les Abbez qui l'avoient écouté, & qui jetterent les yeux ſur le portrait en furent ſi charmez, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer & de le loüer à l'envi l'un de l'autre. Si vous voulez, Meſſieurs, leur dit-il, je vous feray vos portraits pour peu de choſe auſſi bien faits & auſſi finis que celuy-là. Le prix qu'il demanda eſtoit ſi modique qu'ils ſe firent tous peindre l'un aprés l'autre; & ces Abbez ayant encore amené leurs amis, ils vinrent en ſi grand nombre qu'il n'y pouvoit ſuffire. Cela luy fit augmenter le prix qu'il en prenoit; en ſorte qu'ayant amaſſé en peu de temps une ſomme d'argent conſiderable dans cette auberge, il s'en retourna à Rheims trouver ſa femme, à qui il conta ſon avanture, & luy montra l'argent qu'il avoit gagné. Ils vendirent auſſitôt ce qu'ils avoient à Rheims, & vinrent s'établir à Paris, où en peu de temps ſon merite fut connu de tout le monde. Il s'adonna particulierement à faire des portraits en paſtel, & à les graver enſuite pour ſervir à des Theſes; en quoy il réüſſit au delà de tous ceux qui s'en eſtoient mêlez juſqu'alors. Il ne manquoit jamais d'atraper la reſſemblance; & il ſe vantoit de s'être fait pour cela des regles trés-aſſurées.

Il

Il fit le portrait du Roy en paſtel, pour lequel Sa Majeſté luy fit donner cent loüis d'or ; enſuite il le grava dans toute ſa grandeur, c'eſt à dire, auſſi grand que nature ; ce qui n'avoit point encore eſté tenté avec ſuccés par aucun Graveur. Sa Majeſté en fut ſi ſatisfaite qu'elle créa pour luy une Charge de Deſſinateur & Graveur de ſon Cabinet, avec des appointemens de mille livres, & luy en fit expedier des Lettres patentes trés-honorables. Juſques là il avoit été preſque impoſſible aux plus habiles Graveurs de bien repreſenter, avec le ſeul blanc du papier, & le ſeul noir de l'encre, toutes les autres couleurs que demande un portrait lors qu'il eſt en grand, car lors qu'il eſt en petit, l'imagination de celuy qui le regarde les ſupplée aiſément ; cependant on croit voir dans celuy dont je parle la couleur naturelle du teint, le vermeil des joüés, & le rouge des lévres, au lieu que dans les portraits de cette même grandeur que la plûpart des autres ont fait, le teint paroit plombé, les joües livides, & les levres violettes ; en ſorte qu'on croit plûtôt voir des hommes noyez, que des hommes vivans. Ce portrait eſt peut-eſtre le plus bel ouvrage de cette eſpece qui ait jamais été fait. Il grava enſuite de la même maniere le portrait de la Reine mere, celuy du Cardinal Mazarin qui le retint auſſi pour ſon Deſſinateur & Graveur, celuy de Monſieur Duc d'Orleans, de Monſieur de Turenne, &

de quelques autres encore qui luy ont acquis une reputation qui ne finira jamais. Voicy de quelle ſorte Carlo Dati parle des ouvrages de Nanteuil dans la vie de Zeuxis. *Ces paroles d'Appollonius*, dit-il, *m'appellent à contempler avec eſtonnement l'artifice des Eſtampes de nos Graveurs modernes, où toutes choſes ſont ſi naïvement repreſentées; la qualité des eſtoffes, la couleur de la carnation, la barbe, les cheveux, & cette poudre legere qui ſe met deſſus; & ce qui eſt de plus important, l'âge, l'air & la vive reſſemblance de la perſonne, bien qu'on n'y employe autre choſe que le noir de l'encre & le blanc du papier, qui ne font pas ſeulement le clair & l'obſcur, mais l'office de toutes les couleurs. Tout cela ſe voit & s'admire, plus qu'en quelque autre ouvrage, dans les excellens portraits de l'illuſtre Nanteuil.*

Le Grand Duc voulut avoir ſon portrait en paſtel fait par luy même pour le mettre dans ſa Gallerie, où il prenoit plaiſir d'aſſembler les portraits des Peintres & des Graveurs illuſtres, particulierement lors qu'ils étoient de leur main propre. Il ſeroit trop long de rapporter icy tous ſes ouvrages, & comme il eſt aiſé d'en trouver le recueil entier chez les curieux qui ne ſont point contens qu'ils ne les ayent tous ramaſſez,

ramaſſez, je me contenteray de dire qu'il eſt compoſé de deux cens quarante Eſtampes & davantage, où preſque toutes les perſonnes les plus qualifiées de l'Eſtat ſont repreſentées de la maniere la plus noble & la plus naturelle. Ce Recueil de Portraits ſurpaſſe de beaucoup tous les autres, & par le nombre & par la beauté des Eſtampes.

Dés que le gain de ſon travail l'eut mis un peu à ſon aiſe; la premiere choſe à laquelle il penſa fut de faire venir ſon pere, pour le rendre participant du bonheur dont il jouiſſoit. Le bon homme vint, & tout mal veſtu qu'il eſtoit fut receu en décendant du Coche par ſon fils, bien mis, & habillé comme un homme fort à ſon aiſe, avec toute la tendreſſe & toutes les marques de joye imaginables; ce qui alla juſqu'à tirer des larmes de ceux qui en furent témoins. Depuis ce moment, ſon plus grand plaiſir fut de donner à ſon pere toute la ſatisfaction qu'il pouvoit deſirer; ce qu'il continua juſqu'au jour que Dieu l'enleva d'entre ſes bras. Cette pieté ne fut pas ſeulement recompenſée dés ce monde par la ſatisfaction ſolide d'avoir comblé de joye celuy dont il tenoit la vie, & par l'eſtime qu'il en acquit d'un bon & genereux naturel, mais par les graces ſingulieres que Dieu lui fit ſur la fin de ſes jours, en lui donnant les ſentimens les plus Chrétiens qu'on puiſſe avoir. Il étoit éloquent naturellement, & vif dans ſes expreſſions, mais lors que Dieu l'eut touché, rien

n'étoit plus pathetique que ce qu'il diſoit ſur l'amour de Dieu, & ſur les autres matieres de devotion. Il faiſoit auſſi des vers fort agreables, & les recitoit admirablement bien. Il mourut à Paris le 18. Decembre 1678. âgé de quarante-huit ans.

Claude Ballin, Orfevre.

CLAUDE BALLIN Orfévre, né à Paris d'un pere qui étoit auſſi Orfévre, a porté la beauté de ſon art à un degré de perfection où perſonne avant luy n'étoit peut-eſtre jamais arrivé, du moins nous reſte-t-il peu de choſes & des Anciens & des Modernes qu'on puiſſe comparer à ſes ouvrages. Il avoit un diſcernement exquis pour prendre ce qu'il y a de plus beau dans l'Antique, & un genie admirable pour y ajoûter de ſon invention milſe graces & mille beautez qu'on n'avoit point encore veuës. Il commença par l'eſtude du Deſſein en copiant chez ſon pere les beaux Tableaux du Pouſſin, & en s'exerçant dans des Academies que pluſieurs particuliers tenoient alors chez eux : car en ce temps-là l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, & la Manufacture Royale des Gobelins n'eſtoient pas encore établies. Il travailloit en même temps à divers ouvrages d'Orfevrerie, où il ſe

ſe rendit ſi habile, qu'à l'âge de dix-neuf ans il fit quatre baſſins d'argent de ſoixante marcs chacun, où les quatre âges du monde eſtoient repreſentez. Comme ces ſujets fourniſſent d'eux-meſmes de trés-belles idées, & qu'il ſceut les mettre dans leur plus beau jour, on regarda ces quatre baſſins comme quatre chefs-d'œuvres, & ils furent trouvez ſi beaux que quelque temps aprés on les fit dorer. Le Cardinal de Richelieu les ayant achetez, Ballin fit quatre vaſes à l'antique du même deſſein que les baſſins pour les accompagner, & rendre l'aſſortiment complet. Sarraſin excellent Sculpteur de ce temps-là, eſtonné de la capacité d'un homme auſſi jeune que Ballin l'eſtoit alors, luy fit ciſeler pluſieurs bas-reliefs d'argent, & entre autres les ſonges de Pharaon qui ſont d'une beauté ſinguliere.

Il fit d'or émaillé la premiere épée & le premier hauſſe-cou que le Roy a portez, & le Chef de Saint Remy que Sa Majeſté donna à l'Egliſe de Rheims à la ceremonie de ſon Sacre. On voit dans pluſieurs Egliſes de Paris, de même qu'à Saint Denys & à Pontoiſe, des ouvrages de ſa main, tous d'une beauté & d'une élegance qui n'auront peut-eſtre jamais d'égale. Il a fait un miroir d'or de quarante marcs pour la Reine Anne d'Auſtriche, que le Roy garde encore. Il ſeroit à ſouhaiter que tant d'autres ouvrages qu'il a faits pour le Roy, ſous les ordres de Monſieur Colbert Surintendant des Baſti-

mens, fuſſent encore en nature. Il y avoit des tables d'une ſculpture & d'une ciſelure ſi admirables, que la matiere toute d'argent & toute peſante qu'elle eſtoit, faiſoit à peine la dixiéme partie de leur valeur. C'eſtoient des torcheres ou de grands gueridons de huit à neuf pieds de hauteur, pour porter des flambeaux ou des girandoles; de grands vaſes pour mettre des Orangers, & de grands brancards pour les porter où on auroit voulu, des cuvettes, des chandeliers, des miroirs, tous ouvrages dont la magnificence, l'élégance & le bon gouſt eſtoient peut-eſtre une des choſes du Royaume qui donnoient une plus juſte idée de la grandeur du Prince qui les avoit fait faire. Ils ont eſté fondus pour fournir aux dépenſes de la guerre. Nous avons perdu par là un des grands ornemens de noſtre ſiecle, & un monument éternel de la gloire de la nation, qu'elle auroit pû opoſer & à l'Antiquité la plus ſavante dans les beaux arts, & à tous les ſiecles qui l'ont ſuivie; mais le Roy a bien voulu ſacrifier au bien public ces marques de ſa magnificence, & diſpoſer ſes ſujets par un exemple ſi ſingulier à faire de bon cœur la meſme choſe de leurs plus beaux meubles d'argenterie. Heureuſement le ſieur de Launay excellent Orfévre & excellent Deſſinateur, qui marche ſur les traces du Sieur Ballin dont il a épouſé la niece, a deſſiné la pluſpart de ces beaux ouvrages avant qu'on les fondiſt: & comme

me on eſpere qu'il les fera graver, ce ſera quelque conſolation aux curieux ſur une perte ſi grande pour les beaux arts. Il reſte auſſi quelques petits ouvrages entre les mains des particuliers, par leſquels on pourra juger de la beauté de ceux qu'on n'a plus. Sa Majeſté luy donna, aprés la mort du Sieur Varin, la direction du Balancier des Medailles & des Jettons, qu'il a exercée juſqu'à ſa mort. Je dois remarquer que celuy dont je fais l'éloge n'a preſque jamais ſorti de Paris; ce qui montre combien eſt grande l'erreur de ceux qui croyent qu'il n'y a que ceux qui ont paſſé pluſieurs années en Italie qui puiſſent exceller dans les beaux arts. Il mourut le 22. Janvier 1678. âgé de 63. ans.

Blaiſe Paſcal.

BLAISE PASCAL fils D'ESTIENNE PASCAL Preſident en la Cour des Aides à Clermont en Auvergne & Antoinette Begon, nâquit à Clermont le dix-neuvieme Juin 1623. Son pere qui n'avoit que ce fils ne put ſe reſoudre à confier ſon éducation qu'à luy-meſme, de ſorte que celuy dont je parle n'a jamais eſté dans aucun College, & n'a jamais eu d'autre Maître que ſon Pere, qui vint à Paris pour

ne vaquer qu'à cette ſeule affaire, choſe qui luy auroit eſté impoſſible dans la Province, où l'exercice de ſa Charge & les viſites de ſes amis l'auroient trop occupé. Sa principale maxime dans cette éducation fut de tenir toûjours ſon fils au deſſus de ſon travail, c'eſt à dire de ne le faire étudier à quelque choſe que ce fuſt qu'il ne puſt la comprendre avec facilité. Pour cet éfet il ne voulut point commencer à luy aprendre le Latin qu'il n'euſt douze ans, & qu'aprés luy avoir rempli l'Eſprit d'un grand nombre d'autres connoiſſances moins difficiles.

Dans ce temps l'amour pour la verité qui a toûjours eſté la paſſion dominante de Monſieur Paſcal, luy donna un ſi grand deſir d'aprendre les Mathematiques qu'il s'y appliqua de luy-même, malgré la défenſe de ſon pere, qui deſiroit qu'il s'adonnaſt tout entier à l'étude des langues Grecque & Latine, craignant que les charmes qu'il trouveroit dans les Mathematiques ne l'en deſtournaſſent; Cependant il pouſſa tout ſeul & tout jeune qu'il étoit ſes recherches ſi avant, qu'il en vint juſqu'à la trente-deuxiéme propoſition d'Euclide, ſur la demonſtration de laquelle ſon pere le ſurprit un jour, non ſans une extréme joie de voir le progrés étonnant que ſon fils avoit fait dans cette ſcience, ſans le ſecours d'aucun autre livre, ni d'aucun Maiſtre. A l'âge de 16. il fit un Traité des Sections Coniques, qui paſſa pour un ſi grand effort d'eſprit, qu'on diſoit que depuis

puis Archimede on n'avoit rien vû de cette force. Comme il ne s'eſt jamais ſoucié de reputation, il ne voulut pas qu'on l'imprimaſt, malgré les inſtances des amis de ſon pere, qui le ſouhaitoient avec ardeur, & pour la beauté de l'ouvrage, & pour la circonſtance de l'âge de l'Auteur qui en relevoit encore le merite. A dix-neuf ans il inventa, & fit faire ſous ſes yeux cette Machine admirable d'Arithmétique avec laquelle on fait toutes ſortes de ſuputations non-ſeulement ſans plume, & ſans jettons, mais ſans ſavoir aucune Regle d'Aritmétique & ſans aucune crainte de ſe tromper. Il fut deux ans à la mettre dans la perfection où il l'a laiſſée; & cette longueur de temps ne vint point de la peine qu'il eut à inventer les mouvemens, mais de la difficulté qu'il trouva à les faire bien comprendre aux ouvriers. Il s'appliqua enſuite à diverſes experiences de Phyſique, & particulierement à celles par leſquelles l'on connoit la differente peſanteur de l'air, ſelon qu'il eſt plus ou moins éloigné de la Terre, & avec leſquelles on prouve que cette peſanteur de l'air eſt cauſe de tous les effets qu'on avoit attribuez juſques-là à l'horreur que l'on vouloit que la Nature euſt pour le vuide.

Ces experiences ont purgé la Philoſophie de cette erreur groſſiere, & ont beaucoup ſervi à la connoiſſance des choſes naturelles, & dans les Mechaniques, ſur tout au ſujet des Pompes qui agiſſent par attraction.

La Providence ayant fait naître une occaſion qui l'obligea de lire des livres & des écrits de pieté, Dieu l'éclaira de telle ſorte par cette lecture, & luy fit voir ſi nettement qu'il devoit eſtre luy ſeul l'objet de toutes ſes recherches, que dés ce moment il abandonna toutes les autres, & ſe donna tout entier à l'unique choſe que Jeſus-Chriſt appelle neceſſaire. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui avoit une ſi grande ouverture à toutes les belles connoiſſances, & qui a inventé tant de choſes curieuſes, ait eu tant de juſteſſe dans ſes penſées; mais il eſt extraordinaire, qu'il ait écrit avec une politeſſe & une pureté qui n'a pu eſtre égalée que rarement par ceux même, dont le talent & l'application principale ſe bornent au choix & à l'arrangement des paroles. C'eſt ce qu'on peut voir dans le Recueil de ſes Penſées, qui ont été regardées par tout le monde, comme un prodige de connoiſſance, de penetration, & de bon ſens; mais particulierement dans un certain ouvrage qu'il fit à l'occaſion d'une diſpute arrivée en Sorbonne. Il paſſe pour conſtant parmi toutes les perſonnes qui ont quelque gouſt que peu de choſes en aprochent parmi les écrits des Anciens en fait de Dialogues; Il eſt vrai auſſi que tout y eſt pureté dans le langage, nobleſſe dans les penſées, ſolidité dans les raiſonnemens, fineſſe dans les railleries, & par tout un agrément que l'on ne trouve preſque point ailleurs. Cet ouvrage a été traduit dans toutes

ſes langues & réimprimé tant de fois qu'il eſt difficile d'en nombrer les Editions. Cependant on a ignoré toute ſa vie qu'il en fut l'Auteur.

Sa pieté & ſa charité n'ont pas été moins ſurprenantes que les lumieres de ſon eſprit: Dieu par une protection particuliere le préſerva de tous les vices de la Jeuneſſe, & ce qui n'eſt pas moins étonnant pour un eſprit de cette trempe & de ce caractere, de toute penſée de libertinage ſur les matieres de la Religion, ſa curioſité s'étant toûjours bornée aux choſes naturelles. Il reconnoiſſoit en avoir l'obligation à l'exemple & aux inſtructions de ſon pere, qui luy avoit donné pour maxime, que ce qui eſt l'objet de la Foy ne le ſauroit eſtre de la Raiſon; de ſorte que le même eſprit qui penetroit ſi avant dans tous les ſecrets de la Nature, étoit ſoûmis ſans aucune reſerve à tous les miſteres de la Religion. Cette ſimplicité a regné en luy toute ſa vie, & a fait qu'il s'eſt particulierement appliqué & à connoitre & à pratiquer la Morale Chrétienne. Il eut encore deux autres qualitez non moins ſingulieres dans un eſprit comme le ſien, la patience, & le renoncement general à toutes ſortes de plaiſirs. Les indiſpoſitions frequentes, ou plûtôt la maladie continuelle où il a paſſé les quatre dernieres années de ſa vie, ont été une longue épreuve de ſa patience. Il ne pouvoit avaller ce qui eſtoit liquide, que chaud, & goute à goute, il eſtoit en même temps

temps obligé par l'ordonnance des Medecins de prendre medecine de deux jours l'un; il les a toûjours priſes de cette ſorte, ſans jamais s'en eſtre plaint, & ſans avoir donné la moindre marque d'impatience. Quand on voudra examiner toutes les circonſtances de ſa vie, on conviendra qu'il a été admirable en bien des choſes, l'aplication qu'il eut aux belles connoiſſances, la delicateſſe de ſon temperament, & ſur tout les auſterités qu'il pratiqua pendant les dernieres années de ſa vie abregérent beaucoup ſes jours. Il mourut âgé de 39. ans. Il eſt enterré à Paris, dans l'Egliſe de St. Eſtienne du Mont.

Fin du Tome premier.

TABLE DES HOMMES ILLUSTRES.

Armand-Jean du Pleſſis Cardinal Duc de Richelieu. Pag. 1
Pierre de Berulle, Cardinal. 6
Henry de Sponde, Evêque de Pamiers. 11
Pierre de Marca, Archevêque de Paris. 14
Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley. 19
Antoine Godeau, Evêque de Vence. 22
Jean-François Senault, General de l'Oratoire. 26
Antoine Arnauld, Docteur de Sorbonne. 30
Jaques Sirmond, Jeſuite. 35
Denis Petau, Jeſuite. 39
Jean Morin, Preſtre de l'Oratoire. 44
Louys de Bourbon, Prince de Condé. 48

Le

TABLE.

Le Vicomte de Turenne. 52
Blaiſe-François, Comte de Pagan. 58
Pierre Seguier, Chancelier de France. 61
Louys Thomaſſin, Preſtre de l'Oratoire. 65
Guillaume du Vair, Garde des Sceaux de France. 70
Le Preſident Jeannin. 74
Paul Phelypeaux, Secretaire d'Etat. 78
Jean-Baptiſte Colbert, Miniſtre & Secretaire d'Etat. 82
Guillaume de Lamoignon, Premier Preſident. 86
Monſieur le Preſident de Thou. 90
Hierome Bignon, Avocat General. 93
Nicolas-Claude Fabri de Peireſc. 96
Papire Maſſon. 100
Scevole de Sainte-Marthe. 103
Paul Peliſſon Fontanier, de l'Academie Françoiſe. 108
Pierre du Puy, Garde de la Bibliotheque du Roy. 112
Robert Arnauld, Seigneur d'Andilly. 116
Antoine Roſſignol, Maiſtre des Comptes. 119
René Deſcartes, Philoſophe. 123
Antoine le Maiſtre, Avocat. 128
Pierre Gaſſendi. 132
Charles du Freſne, Sieur du Cange. 136
Claude Perrault, de l'Academie Royale des Sciences. 140

Fran-

TABLE.

François de Malherbe. 145
Jean-Loüis Guez, Sieur de Balzac, de l'Academie Françoiſe. 149
Vincent Voiture, de l'Academie Françoiſe. 153
Jean-François Sarraſin. 158
Pierre Corneille de l'Academie Françoiſe. 162
Jean-Baptiſte Poquelin de Moliere. 167
Philippe Quinault de l'Academie Françoiſe. 172
Jean de la Fontaine, de l'Academie Françoiſe. 167
Jean-Baptiſte Lully, Sur-Intendant de la Muſique du Roy. 180
François Manſart, Architecte. 184
Nicolas Pouſſin, Peintre. 189
Charles le Brun, premier Peintre du Roy. 194
Euſtache le Sueur, Peintre. 199
Jaques Calot, Graveur. 203
Robert Nanteuil, Deſſinateur & Graveur. 207
Claude Ballin, Orfevre. 212
Blaiſe Paſcal. 215

Fin de la Table du premier Tome.

LES HOMMES ILLUSTRES QUI ONT PARU EN FRANCE PENDANT LE XVII. SIECLE,

PAR MR. PERRAULT,
de l'Academie Françoiſe.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez ANTOINE DEZALLIER,
ruë Saint Jaques.

M. DCC I.

AVERTISSEMENT.

QUOY que j'aye declaré dans la Preface de la premiere partie des Hommes Illuſtres qui ont paru en France pendant ce Siecle, que je ne pretendois pas eſtre aſſez habile dans le choix que j'en allois faire pour ne pas en oublier pluſieurs, qui peut-eſtre meriteroient mieux d'y avoir place que quelques-uns de ceux que l'on y trouveroit, je croy eſtre obligé d'en avertir encore icy; parce que m'eſtant borné au nombre de cent, dont voicy les cinquante derniers, on ne peut pas eſperer de voir paroiſtre dans un Tome ſuivant ceux qu'on eſperoit peut-eſtre de rencontrer en celuy-cy. On doit conſiderer que le merite des hommes, quelque diſtingué qu'il ſoit, n'eſt pas toûjours connu également

de tout le monde, & que le bruit de leur reputation ne retentit pas de la meſme force dans tous les endroits où il ſe fait entendre. On peut encore faire cette reflexion, que le ſiecle a eſté ſi abondant en hommes d'un merite ſingulier, que tant d'occaſions & dans la Guerre & dans la Paix ſe ſont preſentées de faire éclater les dons que le Ciel leur avoit départis, & qu'enfin les liberalitez du Prince ont formé tant de grands hommes dans les Sciences & dans les beaux Arts, par la loüable & noble émulation qu'elles ont miſe dans tous les Eſprits, qu'il n'a pas eſté poſſible de les renfermer tous dans un auſſi petit nombre que celuy d'une centaine.

Je ne deſeſpere pas que quelqu'un touché du tort que j'ay fait, quoy qu'innocemment, à tant d'excellens hommes que j'ay obmis, n'en compoſe un nouveau Recueil, comme une eſpece de Supplément, pour leur rendre la juſtice qui leur eſt deuë. Il n'eſt gueres de Livres plus utiles que ceux qui propoſent des modelles dignes d'eſtre imitez, & qui conduiſent à la vertu par la voye des exemples, ſurtout quand ces modelles ſont pris ſur ces hommes

mes que nous avons connus. Il ſemble qu'eſtant plus proches de nous par le temps où ils ont veſcu, il nous eſt plus facile d'approcher de leur merite, & de nous rendre ſemblables à eux en imitant leurs bonnes qualitez que nous avons veuës.

On me reproche d'avoir meſlé des Artiſans avec des Princes & des Cardinaux; Il eſt vray que dans le meſme Livre il y a des Eloges de Princes, de Cardinaux & d'Artiſans, mais il n'eſt point vray que je les aye meſlez enſemble, & ils ſont dans des claſſes toutes ſeparées les unes des autres. Comme mon intention principale a eſté de faire honneur à noſtre ſiecle, j'ay crû que le genie & la capacité extraordinaire des Ouvriers qu'il a produits eſtoit un avantage que je ne devois point negliger, & que ces excellens hommes ne contribuoient gueres moins en leur maniere à la gloire du ſiecle où ils ont veſcu, que les grands hommes d'Etat & les grands Capitaines. Il eſt certain que les noms de Phidias & d'Apelle, mis aprés celuy d'Alexandre meſme, ne font point de honte ny à Alexandre ny à ſon ſiecle; on trouve au contraire qu'ils y a-

joûtent un nouvel éclat, par le concours des differens dons precieux que le Ciel a répandus ſur toutes ſortes d'hommes en meſme temps. Il eſt vray que cette objection n'a pas de fondement raiſonnable; mais comme elle a eſté avancée avec un certain air de hauteur, qui a pû impoſer aux perſonnes peu inſtruites de la nature de ces ſortes d'ouvrages, j'ay eſté conſeillé d'y répondre, quoy que ma Preface y euſt ſatisfait abondamment.

LES

LES HOMMES ILLUSTRES

Qui ont paru en France pendant le XVII. Siecle.

Jacques Davi du Perron, Cardinal.

COMME le Public a vû avec plaiſir le Cardinal de Richelieu à la teſte des Hommes Illuſtres de ce ſiecle dans le premier volume que nous en avons donné, on croit qu'il ne ſera pas fâché de voir le Cardinal du Perron occuper la même place dans ce ſecond volume. Ce ſont deux perſonnages d'un merite trés éminent, & qui ſeront toûjours diſtinguez pour

les ſervices qu'ils ont rendus à leur Prince, à leur Patrie, & à la Religion.

Jacques Davi du Perron, étoit iſſu des nobles maiſons du Perron Creteville & de Lanquerville, dans la baſſe Normandie. Il naquit le 25. Novembre 1556. de parens Calviniſtes, qui pour n'eſtre pas troublez dans l'exercice de leur Religion ſe retirerent à Geneve, & s'établirent enſuite dans les Eſtats de Berne. Son Pere Gentilhomme de beaucoup d'eſprit & fort ſçavant, luy apprit luy même la langue Latine & les Mathematiques juſqu'à l'âge de dix ans. Le jeune du Perron apprit enſuite tout ſeul & de luy-même la Langue Grecque, & la Philoſophie, ayant commencé cette double étude en même temps par la Logique d'Ariſtote. De là il paſſa aux Orateurs & aux Poëtes qu'il ſe rendit tres familiers, & dont la lecture augmenta merveilleuſement les talens extraordinaires qu'il avoit pour l'Eloquence & pour la Poëſie. Enſuite il s'appliqua à la langue Hebraïque, qu'il apprit ſeul juſqu'à la lire ſans points avec facilité. La paix ayant eté faite en France il y revint avec ſes parens. Son merite luy gagna d'abord l'amitié de Philippes Deſportes Abbé de Tyron, excellent Poëte, qui le fit connoître à la Cour & au Roy même. Dans ce temps du Perron ayant lû avec application la Somme de Saint Thomas, les Peres de l'Egliſe, & particulierement Saint Auguſtin, il reconnut les erreurs de la Religion qu'il profeſſoit, il en fit auſſi tôt abjuration, & quelque temps apres il embraſ-

ſa

ſa l'état Eccleſiaſtique. Ces deux démarches luy attirerent de grands reproches de la part des Calviniſtes; mais dans toutes les conferences qu'il eut avec eux il les confondit toûjours, & ecrivit contre eux pluſieurs ouvrages qui luy acquirent une grande reputation. Il avoit une ſuperiorité de genie, qui joint à la bonté de la cauſe qu'il deffendoit, le rendoit toûjours victorieux. Le Roy le choiſit pour faire l'Oraiſon funebre de l'Illuſtre Reyne d'Ecoſſe Marie Stuart. Il tira des larmes de toute l'aſſemblée. Son éloquence avoit deja paru dans l'Oraiſon funebre de Ronſard, qu'il prononça au College de Boncour. La Chapelle où l'action ſe devoit faire, ſe trouva ſi pleine d'auditeurs quand il y arriva, qu'il ne put y entrer. Il prit le parti de parler dans la Cour de deſſus le perron qui monte à la Chapelle. Il parla l'épée au côté, car il n'étoit pas encore engagé dans les ordres ſacrez. Sa voix étoit ſi nette & ſi ſonore, que de deſſus les toits mêmes où il y avoit des Auditeurs, on n'en perdoit preſque pas une ſeule parole. Cette Oraiſon funebre eſt imprimée avec les œuvres de Ronſard, où elle reçoit un nouvel éclat par la comparaiſon qu'on ne peut s'empêcher d'en faire avec les ouvrages de ce Poëte. On ne peut comprendre comment un homme du temps de Ronſard a pû parler comme on parle aujourd'huy, & ſe ſaiſir par avance d'un ſtyle qui ne devoit eſtre tout-à fait en uſage que plus de ſoixante ans aprés.

Henry III. eſtant mort, il ſe retira auprés du Cardinal de Bourbon, où ſon occupation

principale étoit de convertir ſes freres errans, en leur faiſant voir comment il avoit été trompé luy-même. Henry Sponde, depuis Evêque de Pamiers, fut une de ſes conqueſtes. Cette converſion fut ſuivie de pluſieurs autres, & couronnée par celle de Henry IV. qui luy eſt preſque dûë toute entiere. Le Roy l'envoya à Rome pour le reconcilier avec le Saint Siege.

A ſon retour en France ayant lû le Livre de du Pleſſis-Mornay contre la Meſſe, il y remarqua un tres-grand nombre d'erreurs, & les cotta toutes, s'offrant d'en convaincre ceux qui voudroient ſoûtenir le contraire. Le Roy qui oüit parler de cette propoſition du Cardinal, & qui jugea que la preuve en ſeroit trés-utile à l'Egliſe, ordonna une conference qui ſe fit à Fontainebleau l'an 1600. en preſence de ſa Majeſté, entre le Cardinal ſeul d'une part, & du Pleſſis-Mornay de l'autre, ſoûtenu de douze Miniſtres les plus habiles de ce temps-là: Il ne ſe trouva pas un ſeul paſſage du petit nombre qu'ils choiſirent où il n'y eût une hereſie ou une falſification trés-évidente. Du Pleſſis-Mornay qui n'avoit preſque d'autre part dans ſon Livre que d'avoir mis en œuvre & en beau langage ce qui luy avoit été fourni par des Miniſtres, ne put ſoûtenir la confuſion où on le jettoit à tous momens; de ſorte qu'il ſe retira à Saumur ſans en donner avis à l'aſſemblée: Surquoy l'on dit aſſez plaiſamment qu'il avoit abandonné tous les paſſages de l'Ecriture ſainte pour conſerver celuy de Saumur.

Le

Le Cardinal du Perron qui avoit reçeu le chapeau de la main de Clement VIII. en l'année 1604 retourna à Rome pour assister à la création d'un nouveau Pape, qui fut Paul cinquiéme. Ce Pape avoit tant de déference pour les sentimens du Cardinal du Perron, & se trouvoit toûjours si touché des raisons dont il les appuyoit, qu'il disoit souvent aux Cardinaux qui entroient le plus dans sa confidence : Prions Dieu qu'il inspire le Cardinal du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il luy plaira.

Sur la fin de sa vie il se retira à sa Maison de Bagnolet proche Paris. Ce fut là qu'il mit la derniere main à tous ses ouvrages, dont les principaux sont, le Traité de l'Eucharistie contre du Plessis-Mornay, la Replique à la Réponse du Roy de la Grande Bretagne, la Conference de Fontainebleau, plusieurs autres Traitez de Controverses, des Lettres, des Harangues, & plusieurs autres ouvrages tant en Prose qu'en Vers, tous d'une force & d'une beauté qui ne se trouve guére ailleurs. Il avoit une Imprimerie dans cette maison de campagne, où il faisoit imprimer ce qu'il composoit, dans la vûë seulement de le mettre au net, & afin, disoit-il, de le pouvoir lire à la lumiere de l'impression ; il appelloit ainsi la facilité que l'impression donne à la lecture d'un ouvrage. C'étoit aussi pour en donner des copies à un petit nombre d'amis dont il souhaitoit d'avoir les sentimens. Il mourut le cinquiéme Septembre

bre 1618. âgé de ſoixante & un an, neuf mois & onze jours.

Le Cardinal d'Oſſat.

LE Cardinal dont je vais parler, étoit veritablement fils de ſes œuvres, comme parlent les Eſpagnols, puiſqu'il s'eſt fait luy-même tout ce qu'il a été. Il naquit à Caſſagnabere, petit Village du Comté d'Armagnac au Dioceſe d'Auch, & ſon pere Maréchal ferrant mourut ſi pauvre, qu'il ne laiſſa pas de quoy ſe faire enterrer. Arnauld d'Oſſat ſon fils qui n'avoit alors que neuf ans, ne ſçachant où ſe retirer, trouva heureuſement un Gentilhomme du même Dioceſe nommé Antoine de Marca, qui le prit en affection, & le mit auprés du jeune Seigneur de Caſtelnau Magnoac ſon neveu & ſon pupille, pour faire leurs études enſemble. Ces deux orphelins ſi inégaux en biens, ne le furent pas moins en eſprit; le pauvre avança beaucoup plus que le riche, & la difference fut ſi grande, que trois ou quatre ans aprés Arnauld fut en état de ſervir de Precepteur à ſon jeune Maître & à ſes freres qu'on luy donna encore à conduire.

D'Oſſat alla à Bourges étudier le Droit Civil ſous le celebre Cujas, & revint à Paris ſe faire recevoir Avocat. Il fut admiré dans le Barreau, & il auroit apparemment fait une for-

fortune conſiderable dans cette profeſſion, ſi la Providence ne l'avoit pas appellé à quelque choſe de plus utile & de plus grand. Il compoſa en ce temps-là une diſſertation ſur la Methode, en faveur de Ramus Profeſſeur en Eloquence, contre Jacques Charpentier Docteur en Medecine, & Profeſſeur en Philoſophie, qui ne luy répondit que par des injures indignes de ſon caractere. Paul de Foix Archevêque de Toulouſe, que le Roy Henry III. envoyoit Ambaſſadeur à Rome, l'engagea à l'accompagner en qualité de Secretaire. Il s'acquitta de cet employ d'une maniere qui luy acquit l'entiere bienveillance de ſon Maître, & une trés-grande reputation à la Cour de Rome. Cet Ambaſſadeur étant mort peu de temps aprés, Monſieur de Villeroy Secretaire d'Eſtat fit continuer d'Oſſat dans le maniement des affaires, perſuadé que c'étoit luy qui avoit écrit & minuté toutes les Lettres de ſon Maître; le Cardinal d'Eſte protecteur à Rome de la Nation Françoiſe, qui l'aimoit fort pour ſon grand merite, & parce qu'il étoit ſon Dioceſain (car ce Cardinal étoit Archevêque d'Auch) luy offrit ſa maiſon, où il demeura juſqu'à ſon deces. Ce Cardinal luy legua une ſomme de quatre mille écus, & luy offrit un diamant qui en valloit vingt mille, pour le garder juſqu'à ce qu'il fût payé de cette ſomme par ſes Exécuteurs Teſtamentaires. Mais il ne voulut jamais accepter ce gage, quelque inſtance que luy en fit le Cardinal; & lorſque cette ſomme luy fut payée treize ans aprés,

prés, il la receut comme une grace trés ſinguliere. Et en effet ce payement luy vint trés à propos en la premiere année de ſon Cardinalat, car ſans ce ſecours il auroit donné du nez en terre, comme il le dit luy-même en propres termes.

Le Roy envoya luy offrir à Rome une charge de Secretaire d'Etat, mais il la refuſa la croyant incompatible avec le Sacerdoce dans lequel il étoit engagé, & aimant mieux vivre avec un peu plus de repos que n'en permet l'exercice d'une telle Charge. Ce refus fut la cauſe de ſa fortune; car s'il fût venu en France, le malheur des affaires l'auroit perdu, ou du moins l'auroit empêché de rendre à la France les grands ſervices qu'il luy a rendus.

Le Roy Henry IV. étant parvenu à la Couronne, il fut chargé d'obtenir du Pape l'abſolution de ce Prince. Cette affaire avoit des difficultez qui paroiſſoient inſurmontables, ſoit de la part des Eſpagnols, ſoit de la part des Princes de la Maiſon de Lorraine, ſoit de la part des Huguenots, qui à la verité étoient fort affectionnez à la perſonne de Henry IV. mais qui ne vouloient point le voir s'affermir dans le ſein de l'Egliſe Romaine. Il ſceut ſi bien démeſler toutes ces intrigues, & ſatisfaire de telle ſorte aux ſcrupules du Pape, quoy que trés défiant, que l'affaire étoit déja toute reſoluë & ſur le point de ſon exécution, lors que Monſieur du Perron arriva à Rome, où il ne fit preſque autre choſe que de la ſigner, & luy don-

donner du relief par la grande dépenſe qu'il fit en cette Cour. Le Roy en reconnoiſſance d'un ſi grand ſervice luy donna l'Evêché de Rennes, dont les Bulles luy furent accordées gratuitement par le Pape.

Au mois de Septembre 1597. il fut honoré d'une place de Conſeiller d'Etat, & le Chancelier de Chiverni, à qui il appartenoit de recevoir le ſerment pour cette charge, trouva bon qu'il le prêtât entre les mains du Duc de Luxembourg, alors Ambaſſadeur à Rome.

En l'année 1599. le 13. de Mars il fut nommé Cardinal, avec l'applaudiſſement de tout le ſacré College. Il refuſa le caroſſe, les chevaux, & le lit de damas rouge que le Cardinal de Joyeuſe luy envoya trois ſemaines aprés, *car*, dit-il, dans une Lettre qu'il écrit à M. de Villeroy, *quoy que je n'aye point tout ce qu'il me faudroit pour ſoutenir cette dignité, ſi eſt-ce que je ne veux point pour cela renoncer à l'abſtinence & à la modeſtie que j'ay toûjours gardée, ny m'obliger de tant à autre Seigneur ou Prince qu'au* Roy. Il receut les viſites du ſacré College dans l'appartement même du Cardinal de Joyeuſe. Au mois d'Avril de l'année ſuivante ce Cardinal etant retourné en France, il fut fait Vice-Protecteur de la Nation Françoiſe, & en cette qualité il rendit toute ſorte de bons offices à ceux qui eurent beſoin de ſon entremiſe. Le Roy luy donna l'Evêché de Bayeux, qu'il reſigna trois ans aprés, parce qu'il ne vit aucun moyen d'y pouvoir réſi-

der.

der. La derniere affaire importante qu'il traitta avec le Pape, & qu'il crut la plus difficile de toutes celles qu'il avoit maniées, fut la diſpenſe du Mariage du Duc de Bar fils du Duc de Lorraine, avec la ſœur du Roy, qui étoit encore engagée dans l'hereſie.

Il y travailla neanmoins avec tant d'adreſſe & tant de ſuccés qu'il en vint à bout, & donna au Roy & à la Princeſſe ſa ſœur une des plus grandes ſatisfactions qu'ils euſſent jamais reçûës. Il mourut à Rome le 13. jour de Mars 1604. âgé de 67. ans, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Louis, où l'on voit ſon tombeau. Le Pere Tarquinio Gallucci fit ſon Oraiſon funebre Le Cardinal d'Oſſat a fait pluſieurs Ouvrages, dont il ne nous reſte que le volume de ſes Lettres; elles ſont ſi belles, ſi ſenſées, & ſi pleines d'excellentes maximes, qu'on ne peut s'en former une trop grande idée. C'étoit un homme d'une penetration incroyable, d'une application ſi attentive à toutes les choſes qu'il conduiſoit, & ſur tout d'un ſens ſi droit à prendre ſon party dans les affaires, qu'il eſt preſque impoſſible de remarquer une fauſſe démarche dans le nombre preſque infini de ſes négociations. Ces Lettres ont fait la principale etude des Politiques qui ſont venus depuis.

Nicolas

Nicolas Coeffeteau, Evêque de Dardanie; & nommé à l'Evêché de Marſeille.

LE lieu de la naiſſance de celuy dont je vais parler, n'eſt pas certain. Les uns eſtiment qu'il eſt né au château du Loir, & les autres aſſurent qu'il a receu le jour à Saint Calais, ſitué ſur la meſme riviere. Cette circonſtance eſt commune à beaucoup d'autres grands perſonnages, parce qu'on ne manque point, dés le moindre jour que l'on en a, d'attirer à ſoy l'honneur qu'ils font au païs où ils naiſſent. Il vint au monde en l'année 1574. & en 1588. il prit l'habit de Religieux dans l'Ordre de Saint Dominique, où ſon merite l'éleva en peu de temps aux premieres charges; il étoit Docteur de Sorbonne, on le fit Profeſſeur en Theologie, Prieur & Vicaire General; & dans un Chapitre tenu à Rome en 1608. il fut élû Definiteur General de France. La Reine Marguerite, qui avoit un goût & un diſcernement admirable pour les hommes d'eſprit, le choiſit pour ſon Predicateur, & dans cette fonction il donna d'illuſtres marques du bon ſens, de l'éloquence, & de la pureté

Coeffeteau à l'Air pour ſa vaſte capacité, & M. le Preſident du Vair à la Terre, pour l'abondance & la varieté de ſes productions.

Le Roy Loüis XIII. voulant récompenſer le merite de Mr. Coeffeteau, le nomma à l'Evêché de Lombés & de Xaintes, qu'il refuſa. Il fut Adminiſtrateur & Suffragant de l'Evêché de Metz, ſous le titre d'Evêque de Dardanie. Il fut enfin nommé à celuy de Marſeille, dont il ne put prendre poſſeſſion, ayant été prevenu de la mort le 21. d'Avril 1623. Il étoit âgé de 49. ans. Il eſt enterré dans l'Egliſe des Jacobins du grand Convent, dans la Chapelle Royale de ſaint Thomas.

Vincent de Paul, Inſtituteur & Premier Superieur General de la Congregation de la Miſſion.

IL n'eſt pas étonnant que des hommes ſoient devenus celebres pour avoir formé des Compagnies de Sujets d'un merite ſingulier dans les Sciences & dans les Lettres. Cet aſſemblage de lumieres produit un éclat qui rejaillit neceſſairement ſur celuy qui les a miſes enſemble; mais il n'étoit peut-être point encore arrivé qu'un particulier ſe fût fait

fait un grand nom, pour avoir ramaſſé des hommes qui ne veulent point paroître, & qui s'étudient à cacher les talens qu'ils ont receus de la Nature. C'eſt ce qu'a fait neanmoins celuy dont j'entreprens l'éloge. Comme ſon but a toûjours été l'inſtruction familiere des ignorans, l'inſinuation du veritable eſprit de l'Evangile dans toutes les ames, & l'eſprit de penitence dans tous les pecheurs, il crut que la douceur & la ſimplicité dénüée des faſtueux dehors de la ſcience humaine, qui ſouvent éclaire bien moins qu'elle ne brille, feroit plus de fruit, & que le Seigneur beniroit d'autant plus leur travail, qu'ils n'y employeroient que la ſeule & ſimple expoſition de l'Evangile.

Cela eſt ſi vray, que deux hommes doüez de talents extraordinaires & fort éclatans, s'étant preſentez à luy pour entrer dans ſa Congregation, il les refuſa par cette raiſon ſeule: Vous êtes trop habiles pour nous, leur dit-il, nous voulons que ceux d'entre nous qui portent la parole de Dieu, touchent & convertiſſent par la ſeule vertu de cette parole, & non point par leur éloquence, afin que toute la gloire en demeure au Seigneur. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, que je n'eſtime & ne revere les belles qualitez qu'il a plû à Dieu de vous donner; je ſuis perſuadé même que ces talens peuvent être trés-utiles ailleurs. Vous avez la Compagnie des Peres de l'Oratoire, où il y a de trés-grands Perſonnages qui font beaucoup de fruit dans l'Egliſe: mettez-vous parmi eux; comme vous

ſerez là dans vôtre place, Dieu benira vôtre travail, & vous y reüſſirez. La choſe arriva comme il le predit, tant il eſt vray qu'il eſt bon de s'examiner ſoy-même, quand on choiſit une profeſſion & un genre de vie.

Vincent de Paul naquit dans le Village de Poüi prés d'Acqs en l'année mil cinq cens ſoixante & ſeize, de parens trés-pauvres, mais trés-vertueux; la baſſeſſe de ſa naiſſance, qui auroit laiſſé tout autre homme dans l'obſcurité, n'a ſervi qu'à luy donner de l'éclat davantage. On ne peut conſiderer le lieu de ſon origine, & jetter en même-tems les yeux ſur l'autorité qu'il a euë, qu'on ne s'etonne de la diſtance qu'il y a de l'une à l'autre. Sans le ſecours d'aucun avantage des biens de la fortune, & ſans faire paroître aucun des talents que le monde eſtime, il s'eſt acquis par ſon ſeul merite un aſſez grand crédit ſur les perſonnes de pieté de Paris, pour leur faire envoyer durant les guerres de Lorraine juſqu'à quinze ou ſeize cens mille livres d'aumônes. Il a eu aſſez de prudence & de zele pour engager pluſieurs Dames de qualité à s'aſſembler toutes les ſemaines, pour fournir une ſomme preſque ſemblable dans les Provinces où la guerre & la ſterilité le demandoient, ce qui continuë encore juſqu'à ce jour, par la forte impreſſion qu'il a donnée à ces ſages & pieux établiſſemens. C'eſt luy qui a inſtitué cette Communauté de Filles charitables répanduës en une infinité d'endroits, qui ſe dé-

dévoüent à paſſer leur vie au ſervice des pauvres malades.

Il a établi des ſecours ſpirituels & temporels pour les Galeriens, non ſeulement à Paris, où il leur a procuré des lieux de retraite, dans leſquels ils ſont inſtruits & conſolez, mais auſſi à Marſeille, où il leur a fait bâtir un Hôpital, dans lequel ils ſont receus pour peu qu'ils ſoient malades; & enfin ſon zele s'eſt étendu juſques ſur les Eſclaves de Barbarie. Quelques-uns de ſes Miſſionnaires ſont encore à Alger, pour prendre ſoin du ſalut de ces miſerables, & pluſieurs d'entr'eux y ont fini leur vie dans le martyre.

La Reine Mere ayant connu ſon merite & ſa pieté, le mit dans ſon Conſeil de conſcience, où il a demeuré dix ans, toûjours avec la même humilité, & ſans ſe ſervir de ſon credit, qu'à faire obtenir des graces à ceux qu'il en jugeoit dignes, n'ayant jamais rien demandé ni pour luy ni pour ſes parens, ni même pour ſa Congregation, qu'il a laiſſée pauvre & endettée.

Il a inſtitué une Congregation de Preſtres, qui ont la direction de pluſieurs Seminaires en France, en Italie, & même dans la Pologne; il a engagé cette Congregation à faire des Miſſions continuelles à la campagne pour l'inſtruction des peuples, & il a introduit cette coûtume dans les plus grandes Villes.

Quel bien l'Egliſe n'a-t-elle point receu, & ne reçoit-elle point tous les jours, des

Rétraites qui ſe font dans les Seminaires qu'il a établis, & dans les autres Maiſons de ſa Congregation, ſoit pour ſe renouveller dans la pieté, ſoit pour recevoir dignement les Ordres ſacrez & ſe perfectionner dans l'Etat Eccleſiaſtique, & combien luy eſt on redevable d'avoir introduit, avec l'approbation de tous les Prélats, des Conferences ſi utiles pour l'inſtruction de ceux qui ſe donnent à l'Egliſe, & qui ſe chargent du ſoin des ames?

Le Roy qui ſe connoît ſi bien au vray merite & au choix des hommes pour le miniſtere où il les applique, a voulu avoir des Prêtres de cette Congregation pour la Cure de Fontainebleau, pour celle de Verſailles, pour la Direction de l'Hôtel Royal des Invalides & pour la Maiſon Royale de ſaint Cir. Il les a établis à Rochefort, & leur a donné la conduite du Seminaire des Aumôniers de ſes Vaiſſeaux. Cette prédilection eſt fondée ſur le fruit qu'ils font dans tous les lieux où ils ont quelque direction, mais particulierement ſur l'eſtime qu'il fait de leur Inſtitut, & ſur ce qu'il les regarde comme de dignes enfans d'un ſi excellent Pere.

Il mourut à Paris le 27. de Septembre 1660. âgé de quatre-vingt quatre ans, & il eſt enterré dans l'Egliſe de ſaint Lazare.

Jean du Launoy, Docteur en Theologie de la Maiſon de Navarre.

IL y a eu des ſiecles où l'ignorance eſtoit ſi grande parmi le peuple, & même parmi la plûpart de ceux qui paſſoient alors pour ſçavans, qu'on ne faiſoit aucun ſcrupule de forger des hiſtoires entierement fauſſes, pourvû que ce fût dans l'intention d'exciter ou d'augmenter la pieté des fideles. Dans ce même tems on ſe faiſoit par tout un ſi grand honneur d'avoir pour Patron de ſa Province ou de ſon Egliſe, un Saint du temps des Apôtres, ou du moins des premiers Diſciples, qu'il n'y a point de fables qu'on n'inventât pour s'en donner un de cette qualité. De ces deux ſources eſt venu ce mêlange affreux de verité & de menſonge qui ſe trouve dans la vie d'un grand nombre de Saints: Abus qu'on ne ſçauroit trop déplorer par l'occaſion qu'il donne aux Libertins de douter des choſes les plus certaines & les plus vrayes, & aux Heretiques de nous inſulter ſur la foy de nos Traditions. On ne peut donner trop de loüanges aux ſçavans hommes qui ſe ſont appliquez à démêler dans ces hiſtoires le faux d'avec le vray, & à retrancher des pieuſes creances celles dont les fondemens ne peuvent ſubſiſter avec une exacte

connoiſſance de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Entre ceux qui ſe ſont dévouez à ce travail, & qui ont rendu à l'Egliſe un ſervice ſi conſiderable; on n'en trouvera point qui s'y ſoit porté avec plus de ſuccés, que celuy dont je vais parler.

Jean de Launoy Docteur en Theologie de la Maiſon de Navarre, nâquit dans le Dioceſe de Coutance le 21. Decembre 1603. & fut élevé aux études à Coutance même par Guillaume de Launoy ſon Oncle, Promoteur dans l'Officialité de l'Egliſe de cette Ville. Il vint enſuite à Paris, où il ſe rendit trés-habile, & particulierement en Theologie, dont il fut fait Docteur en l'année 1634. Il étoit extrémement laborieux, & ſur tout d'une ſagacité inconcevable pour démêler la verité d'avec le menſonge, de quelques voiles de vrai-ſemblance qu'on s'efforçat de le cacher. Il avoit une droiture d'eſprit admirable, qui ne pardonnoit aucune fauſſe démarche à ceux qui diſputoient contre luy, & lors qu'ils étoient tombez, il les relevoit avec une grace & une adreſſe qui luy étoit toute particuliere. Il n'y a point eu de ſecte de Philoſophes dont il n'ait ſceu parfaitement les dogmes & les principes, & tout ce qui ſe peut dire pour ſoûtenir ou pour combattre leurs opinions. Son deſintereſſement a eſté ſans égal, & il a abandonné tout ſon patrimoine à ſes Freres & à ſes Neveux. Il refuſa des Cures conſiderables, parce qu'il n'avoit pas aſſez de voix pour fournir au chant de l'Egliſe, ny le talent de prêcher au peu-

peuple, ce qu'il croyoit abſolument neceſſaire pour remplir dignement les fonctions de ce miniſtere. Je me trouverois fort bien de l'Egliſe, diſoit-il, mais l'Egliſe ne ſe trouveroit pas bien de moy. Quoi que l'etude de la Theologie ſoit d'une etenduë prodigieuſe, il n'en negligea pas une ſeule partie; il lût tous les Peres & tous les Auteurs tant anciens que modernes qui traittent de matieres Theologiques, ſans même en excepter quelques-uns qui peuvent paſſer pour ridicules, parce qu'il n'y en avoit point, ſelon luy; où il n'y eût quelque choſe à apprendre, ſoit pour la doctrine, ſoit pour la diſcipline & les coûtumes de l'Egliſe, & auſſi parce qu'il eſtoit perſuadé qu'il eſt bon de voir juſqu'où peut aller la licence & la bizarrerie des hommes. Il eut ſoin de ſe faire des amis d'une profonde litterature, où il pût aſſouvir cette ſoif demeſurée qu'il avoit pour toutes les belles connoiſſances, & particulierement pour la recherche de la verité. Le Pere Sirmond & le Pere Petau, M. de Montmor Maiſtre des Requeſtes, M. Boüillaud grand Mathematicien, Mrs. Dupuy Gardes de la Bibliotheque du Roy, & pluſieurs autres ſçavans hommes de ce temps-là furent ſes Maîtres ou ſes compagnons dans ſes études. Le P. Sirmond le plus intime de ſes amis, diſoit que lors qu'il s'élevoit entre eux quelque difficulté ſur un point de doctrine, Mr. de Launoy en ſçavoit ordinairement moins que luy, mais que lors qu'il revenoit aprés l'avoir étudié, il la poſſedoit mieux que luy & plus à fond.

Il a compoſé plus de ſoixante & dix Volumes, la plûpart ſur les matieres dont j'ay parlé dans cet éloge; il ſeroit trop long de dire ce qu'ils contiennent, & je me contenteray de rapporter le titre des principaux ouvrages, perſuadé que cela ſeul donnera une juſte idée de ſon genie. *La fabuleuſe arrivée en Provence de la Magdelaine, du Lazare, & de Maximin. La vraye cauſe de la retraite de ſaint Bruno dans le deſert. L'hiſtoire de René Evêque d'Angers & de Victorin. Diſſertation ſur les deux ſaints Denis. De la viſion de S. Simon Stok. Du privilege de la Bulle Sabatine, & de la Confrairie du Scapulaire des Carmes. Des Privileges de l'Ordre de Premontré. Des privileges de S. Germain des Prez. Des Privileges de S. Medard.* Il a fait auſſi pluſieurs Traitez ſur d'autres matieres, telles que ſont ceux qui ſuivent. *De la diverſe deſtinée des ouvrages d'Ariſtote dans l'Univerſité de Paris. De la veritable intelligence du ſixiéme Canon du Concile de Nicée. L'eſprit du Concile de Trente, touchant la ſatisfaction dans le Sacrement de Penitence. Jugement de l'Auteur de l'Imitation de J. C. Du culte des Saints & des Reliques. De l'Hiſtoire du College de Navarre. Traité du pouvoir des Princes ſeculiers, ſur les empêchemens du Mariage, &c.*

Il eſt aiſé de juger que Monſieur de Launoy n'a pû traiter de toutes ces matieres, ny d'une infinité d'autres, que la briéveté de cet Eloge ne me permet pas de rapporter, ny mouvoir tant de queſtions ſi délicates ſans s'attirer beaucoup de contradictions, & ſans

ſe

ſe faire un grand nombre d'ennemis ; car il a combattu les plus anciennes traditions de l'Egliſe de France. Mais ſi de ſçavans hommes ont fait voir qu'il s'eſt trompé en quelques endroits, en ſuivant les Epoques de Sulpice Severe ou de Gregoire de Tours ; il eſt vray auſſi que le grand nombre des mauvaiſes réponſes qu'on luy a faites, ont beaucoup ſervi à confirmer la verité de ce qu'il a écrit pour l'inſtruction des peuples, & pour les venger de l'abus qu'on faiſoit de leur credulité. Quoy qu'il en ſoit Monſieur de Launoy a paſſé & paſſera toûjours pour un Critique trés excellent, & à qui l'on a de trés-grandes obligations. Il eſt redevable de tant de beaux ouvrages à la ſagacité de ſon eſprit, & ſur tout au bonheur qu'il a eu d'être intrepide & deſintereſſé tout enſemble. Il mourut à Paris le dixiéme Mars 1678. âgé de 74. ans & quelques mois. Il eſt enterré dans l'Egliſe des Minimes de la Place Royale.

Pierre L'Allemant, Prieur de Sainte Genevieve, & Chancelier de l'Univerſité.

PIERRE L'ALLEMANT nâquit à Reims d'une famille honnête, en l'année 1622. Il y fit toutes ſes études & vint enſuite à Paris, où la beauté & la douceur de

de ſon eſprit luy acquirent beaucoup d'amis, car il ne luy manquoit aucune des qualitez qui concilient la bienveillance. Il ſe donna tout entier à l'étude de la Theologie, où il prit le degré de Bachelier; enſuite il profeſſa la Rhetorique au College du Cardinal le Moine, non point tant pour enſeigner ce bel art aux autres, que pour ſe perfectionner luy-même dans la connoiſſance qu'il en avoit. Sa methode étoit d'exercer ſes écoliers, & de s'exercer auſſi luy-même à parler ſur le champ, & à ecrire ſur toutes ſortes de ſujets, ce qu'il préferoit à l'exacte & ſcrupuleuſe étude des preceptes, perſuadé qu'il eſt bien plus facile de parler des regles de l'Eloquence, que de parler conformément aux regles de l'Eloquence. Il fit d'excellens Ecoliers, & ſe rendit en même temps un trés-grand maître dans l'art de la parole. Les Sermons, les Panegyriques des Saints, les Oraiſons funebres, & les Harangues qu'il fit en diverſes rencontres eurent tant de ſuccés, que l'Univerſité voulut l'avoir pour ſon Recteur, & le continua dans cette charge pendant trois années, par dix élections conſecutives.

Comme il étoit d'un eſprit civil, doux & honnête, il ne luy échapa jamais aucune parole fâcheuſe, non pas même contre les ennemis de l'Univerſité, quoy qu'avant luy les invectives euſſent été fort en uſage dans les mêmes rencontres où il étoit obligé de parler. Il plaida pluſieurs fois pour l'Univerſité au Parlement & au Conſeil, où ſon éloquen-

quence fut preſque toûjours couronnée du gain entier de ſa cauſe. Toutes les fois qu'il eut occaſion de haranguer à la Cour, il fut toûjours écouté & loüé avec des marques d'une diſtinction trés-ſinguliere. Sa reputation s'accrut de telle ſorte, qu'il n'y avoit gueres de dignitez dans l'Egliſe que la voix publique ne luy donnât; Dans une ſituation ſi avantageuſe & au milieu de tant d'eſperances toutes ſi douces & ſi raiſonnables, il prit la reſolution de quitter entierement le monde; il ſe démit du Rectorat où l'on vouloit le continuer encore, & le lendemain il ſe retira à Saint Vincent de Senlis, l'une des Maiſons des Chanoines Reguliers de ſainte Genevieve. Il écrivit à ſes amis qu'une des choſes qui avoit le plus contribué à ſa retraite, c'étoit la penſée qui luy étoit venuë pluſieurs fois en prêchant, qu'il n'obſervoit pas luy-même ce qu'il prêchoit aux autres. Il ajoûta qu'en expliquant un jour dans ſon Sermon ce que c'étoit que la plenitude de foy dont parle ſaint Paul; cette même reflexion l'avoit tellement émû, qu'il ne put ni manger ni dormir cette journée-là ni la journée ſuivante toute entiere; de ſorte que vaincu & comme abbatu par la force & le poids de cette reflexion, il s'étoit jetté entre les bras de Dieu, pour ne ſonger plus qu'au ſeul neceſſaire: Il ajoute qu'il avoit choiſi la Maiſon de ſainte Geneviéve à cauſe de ſa grande conformité à l'Ordre Hierarchique de l'Egliſe, & par la facilité qu'il y avoit de vacquer également & à la meditation,

tion, & aux œuvres de charité. Aprés quelques années qu'il paſſa dans l'exercice continuel de toutes les vertus de ſon eſtat; Dieu qui ne l'avoit pas comblé de tant de talens pour les laiſſer inutiles, le mit dans l'heureuſe neceſſité de s'en ſervir; car le Pere Fronteau Chancelier de l'Univerſité, & Chanoine Regulier de ſainte Geneviéve comme luy, eſtant mort, le Pere L'Allemant fut nommé à ſa place. La premiere choſe à quoy il s'appliqua, fut l'Eloge de ſon Predeceſſeur, qu'il fit avec toute l'Eloquence que meritoit un ſi grand perſonnage, & joignant à cet Eloge tous les ouvrages d'une infinité de ſçavans hommes ſur le même ſujet; il en compoſa un Recueil trés-agreable qu'il prit auſſi ſoin de donner au public. Cette charge trés-difficile par elle-même, l'étoit encore davantage par l'obligation qui ſembloit luy être impoſée de répondre au merite de ſon Predeceſſeur; mais on peut dire qu'il l'égala, & le ſurpaſſa même en bien des choſes. Tous ſes diſcours eſtoient ſi pleins de bon ſens & compoſez avec tant de juſteſſe, qu'il n'eût pas eſté poſſible d'en rien ôter, ny d'y rien ajoûter. Une exacte pureté de langage regnoit également par tout, & la Nobleſſe des penſées l'emportoit encore ſur l'élegance des paroles; mais ce qui le faiſoit particulierement admirer dans ces diſcours publics qu'on nomme Paranymphes, c'étoit l'heureux choix des loüanges toûjours ſi propres à celuy qu'il loüoit, qu'elles n'euſſent pû convenir à un autre; il ſem-

bloit

bloit qu'il vît le fond de ſon ame, tant l'image qu'il en faiſoit eſtoit naïve & reſſemblante. Comme ſon habilete n'étoit point bornée au ſeul talent de l'Eloquence, & que ſon ſens exquis le rendoit capable de manier les affaires les plus difficiles, le Parlement luy renvoya pluſieurs conteſtations à decider; le Roy & le Pape même luy firent ſouvent le même honneur, particulierement lors qu'il s'agiſſoit de mettre la paix entre des Maiſons Religieuſes, ou d'y rétablir l'ancienne diſcipline. Il s'y conduiſoit avec tant de prudence & avec tant de douceur, qu'il ſe faiſoit aimer de ceux mêmes qu'il avoit rangez à un genre de vie plus auſtere qu'ils n'auroient ſouhaité.

Quelque honneur qu'il luy revint de tous ſes emplois, il s'en plaignoit neanmoins toûjours, parce qu'ils l'arrachoient de ſa cellule, où la meditation des veritez éternelles faiſoit ſes plus cheres delices. La foibleſſe de ſon temperament & ſes indiſpoſitions frequentes ne diminuoient rien de l'aſſiduité de ſon travail, mais elles ne laiſſoient pas de l'avertir que ſa fin approchoit, & cela fut cauſe qu'il commença à ſe ſouſtraire autant qu'il le put aux affaires & aux viſites de ſes amis, pour ſe donner plus que jamais à la meditation. Ce fut dans ce temps-là qu'ayant fait nommer le Pere Tetelet pour ſon ſucceſſeur, il ne penſa plus qu'à ſe preparer à la mort. Dans cette diſpoſition il compoſa les trois admirables Traitez qu'il nous a laiſſez; *Le Teſtament ſpirituel*, *La Mort des juſ-*

Juſtes, & les ſaints deſirs de la mort. Ces ouvrages ont receu trop de loüanges du public, pour vouloir y ajoûter les miennes. J'ayme mieux remarquer une choſe plus loüable encore, qui eſt d'avoir pratiqué luy-même exactement juſqu'aux moindres conſeils qu'il y donne. Il mourut le 18. Février 1673. âgé de 51. ans. Le P. Tetelet ſon ſucceſſeur voulut conſerver à la poſterité la memoire de ce grand homme, par le Recueil qu'il donna au public des Eloges & des differens petits ouvrages compoſez à ſa loüange par ſes amis, & par les plus celebres Ecrivains de ſon temps.

Sebaſtien le Nain de Tillemont.

SI la vertu n'étoit eſtimable que par la peine qu'il y a toûjours à l'acquerir, celuy dont je vais parler ne meriteroit pas beaucoup de loüanges d'avoir été un des plus vertueux hommes de ſon ſiecle. Il nâquit avec un naturel ſi heureux, de parens remplis de bonnes qualitez, & il en receut une ſi ſainte éducation, qu'il luy auroit été plus difficile de contracter des défauts que d'acquerir des vertus hereditaires dans ſa famille.

Monſieur le Nain de Tillemont, fils de Monſieur le Nain Maître des Requeſtes, & de Dame Marie le Ragois, nâquit à Paris le 30.

30. May 1637. Dieu luy donna le meilleur naturel & les plus belles inclinations qu'on pouvoit deſirer en un jeune homme. Dés ſon enfance il eut pour partage la docilité, la ſageſſe & la modeſtie. Son eſprit n'avoit point cet enjoüement qui ne s'acquiert que dans le commerce du monde, dont il eut ſoin de s'éloigner toûjours; mais il étoit vif, juſte, & penétrant.

L'éducation vrayment chrétienne qu'il receut des plus habiles Maîtres dans les belles Lettres, diſpoſa parfaitement ſon eſprit pour la Theologie, où avec le temps il ſe rendit trés-habile par ſon travail & par ſes études. Il n'eut pas d'attrait pour la Scolaſtique, & il aima mieux chercher les fondemens de ſa foy dans les ſources mêmes, c'eſt à dire dans l'Ecriture ſainte & dans les Peres. Cette lecture qu'il commença à l'âge de 18. ans, luy donna la penſée de recueillir ce qu'il trouveroit ſur les Apôtres. Et comme la methode d'Uſſerius dans ſes Annales ſacrées luy avoit beaucoup plû, il prit là deſſus le plan de ſon travail, & encherit encore ſur l'exactitude de cet Auteur. Il montra ſon eſſay aux perſonnes qui le conduiſoient dans ſes études, & qui ſurpris de ce nouveau genre d'écrire, luy conſeillerent de continuer le même travail ſur l'hiſtoire des premiers ſiecles de l'Egliſe. La connexion qu'a l'hiſtoire de l'Empire avec celle de l'Egliſe, l'obligea de s'appliquer également à la recherche de l'une & de l'autre. La ſolidité d'une critique judicieuſe, qui luy étoit comme naturelle,

turelle, la juſteſſe d'un diſcernement trés-fin, une exactitude à laquelle rien n'échapoit, & par deſſus tout, un ardent amour de la verité le rendirent trés-habile en peu de temps. Il fut bien-tôt parmy les Sçavans comme l'Oracle qu'il falloit conſulter ſur l'hiſtoire de ces premiers temps, & le public luy eſt particulierement redevable des ouvrages de pluſieurs grands hommes, qui en ont traité differentes parties; car c'eſt ſur ſes Memoires qu'ont été compoſées les vies de Tertullien & d'Origene, de ſaint Athanaſe, de ſaint Baſile, de ſaint Gregoire de Nazianze, & de ſaint Ambroiſe. Ceux qui ont travaillé à la traduction des ouvrages de ſaint Cyprien, & aux dernieres éditions de Saint Hilaire, de Saint Auguſtin, & de Saint Paulin, ont tiré auſſi de grands ſecours des hiſtoires de ces Saints qu'il leur communiqua; & il leur a ſur tout beaucoup ſervi pour la critique & le diſcernement des vrais ouvrages de ces Peres d'avec ceux qui leur ſont ſuppoſez, & pour leur arrangement ſelon l'ordre chronologique. Il interrompit durant quelque temps ſon travail ſur les premiers ſiecles de l'Egliſe pour s'appliquer à étudier l'hiſtoire de ſaint Loüis, dont il a fait d'amples Memoires, à la conſideration d'une perſonne pour qui il avoit toute ſorte de déference, & qui avoit deſſein d'écrire la vie de ce grand Roy. Cette vie n'a pas encore été donnée au public; mais l'hiſtoire que Monſieur de la Chaiſe en a faite, a été tirée de ces Memoires. Enfin il n'eſt pas con-

concevable combien de perſonnes ont profité de ſon travail, & avec quelle bonté il le leur communiquoit, S'ils ne luy ont pas rendu ce témoignage, c'eſt que la ſeule reconnoiſſance qu'il exigeoit d'eux, étoit de ne le point faire connoître.

Quelque profonde que fût ſon érudition, il ne la faiſoit paroître que lors qu'il ne la pouvoit cacher; & il excelloit tellement en humilité, que cette vertu parut toûjours comme ſon caractere particulier. Elle ſe fait remarquer dans ſes ouvrages, où l'on voit un homme ſçavant, éclairé, & de grande reputation, reſervé à decider, & toûjours prêt d'avoüer que ſes lumiéres ne pénétrent pas toutes les difficultez. Bien loin qu'il cherchât à ſe faire honneur de ſes découvertes, il étoit bien aiſe quand un autre avoit eu la même penſée que luy, de la citer de cet Auteur, quoy qu'il ne luy en eût pas l'obligation. Son exactitude à ne faire rien dire à ceux qu'il cite que ce qu'ils diſent préciſément, va juſqu'au ſcrupule. Ce n'eſt pas qu'il s'attache à rendre mot pour mot ce qu'il rapporte, il ſe contente ſouvent de n'en prendre que le ſens, & quelquefois même il met en une ligne, ce qui dans l'Auteur contient des pages entieres; on ne peut pas diſconvenir que ſon ſtyle ne ſoit un peu ſec, mais au milieu de la ſeichereſſe des diſcuſſions auſquelles ſon travail l'a engagé, on ſent toûjours beaucoup d'onction dans les refléxions courtes & vives qu'il fait quelquefois ſur les principaux évenemens. Il a mê-

me trouvé le ſecret en traitant l'hiſtoire des Empereurs idolatres, de répandre les lumieres de la foy ſur les tenebres du paganiſme. C'étoit un innocent penitent, un humble ſavant, un homme infatigable au travail, & aſſidu dans la priere. Sa vie n'eſt pas remarquable par des évenemens ſinguliers & éclatans : l'uniformité d'une conduite vrayment Eccleſiaſtique & digne d'un Solitaire chrétien, eſt ce qui en fait tout le merite devant Dieu, & ce qui le fera admirer de tous ceux qui luy rendront juſtice.

Il avoit une çandeur & une affabilité qui le faiſoit aimer de tout le monde ; il n'étoit dur & ſevere qu'à luy-même, car l'innocence de ſa vie ne l'a pas empêché d'affliger ſon corps par une continuelle & rigoureuſe penitence. Sa vie ordinaire étoit plûtôt un jeûne continuel qu'une vie frugale. Ses jeûnes imitoient la rigueur de ceux des premiers Fideles. Ses auſteritez jointes aux grandes fatigues de ſon travail ruinerent enfin toutes les forces de ſon corps, & il tomba dans une langueur qui dura prés de trois mois, pendant leſquels il ne témoigna pas moins de vertu, que dans ſa ſanté. Il continua tous ſes exercices avec la même ferveur, juſqu'à ce qu'il fût dans une entiere impuiſſance de les ſuivre. Plus ſon corps s'abbatoit, plus ſon eſprit s'élevoit vers Dieu, tout occupé de la priere & de la bienheureuſe éternité. Il y entra le 10. Janvier 1698. âgé de 60. ans un mois & quelques jours, avec la confiance des enfans de Dieu,

&

& l'humilité d'un homme qui dans la vie la plus devoüée au ſervice de Dieu & de l'Egliſe, ſe regarda toûjours comme un ſerviteur inutile. Il mourut à Paris, & ſon corps fut porté à Port Royal des Champs, où il avoit choiſi ſa ſepulture.

Jean Baptiſte Santeuil, Chanoine Regulier de Saint Victor.

LEs Poëtes parlent ſouvent de leur enthouſiaſme, & d'une certaine fureur qui les éleve au deſſus d'eux-mêmes, enſorte qu'ils doutent quelquefois ſi ce qu'ils produiſent en cet état ſort de leur propre fonds, ou s'il ne leur eſt point donné d'ailleurs par voye d'inſpiration. Il n'y a point de Poëte qui ne prétende être ſaiſi de cet heureux enthouſiaſme quand il compoſe, & qui ne ſe croye échaufé de cette chaleur feconde, quelque froids que ſoient ſes ouvrages. Mais s'il y en eut jamais un agité de cet emportement, c'eſt celuy dont je parle. On voyoit dans ſon regard la chaleur qui le travailloit au dedans: le feu de ſon imagination ſe répandoit ſur toute ſa perſonne: ſes pieds, ſes mains, ſes yeux, tout exprimoit; & comme s'il n'eût pu contenir les idées dont il étoit plein, tout parloit en luy, & faiſoit croire qu'un ſecond & double eſ-

prit ſe joignoit au premier, telle étoit l'abondance & la force de ſes penſées.

La plûpart des gens du monde peu inſtruits de ce qui ſe paſſe dans les forts & vigoureux genies; qui n'ont d'ame que ce qu'il en faut pour s'acquiter foiblement des ſimples devoirs de la vie civile, prenoient quelquefois pour égarement ce qui n'étoit qu'un tranſport ordinaire de ſa vivacité, & de la noble hardieſſe de ſon temperament tout de feu & tout de lumiere.

Né d'une bonne & ancienne famille de Paris, il fit ſes études aux Jeſuites, où le Pere Coſſart homme d'un merite trés-ſingulier, qu'il eut pour Maître dans ſa Rhetorique, augmenta beaucoup par ſes preceptes & par ſon exemple l'inclination avec laquelle il étoit né pour la poëſie latine, & qu'il a cultivée tout le temps de ſa vie. Ses ouvrages ont eſté aimez de toutes ſortes de perſonnes; ſes vers quoique trés-ſublimes ſont tournez d'une maniere ſi naturelle, qu'il n'y a perſonne qui ne les entende, contre la coutume de la plûpart des Poëtes Latins modernes, qui ſe font un merite d'une profonde & malheureuſe obſcurité.

Comme il n'étoit pas moins poli dans les choſes agreables, que ſoûtenu & élevé dans les grands ſujets, il fit des inſcriptions pour toutes les Fontaines de Paris, où il a mis tout l'agrément, tout le ſel, & toute l'élegance qu'on y peut ſouhaiter. Ce ſont la plûpart des diſtiques ſi juſtes pour chaque endroit où ils ſont poſez, & qui diſent tant de choſes

ſes en peu de paroles, qu'il n'eſt pas poſſible de ne les pas lire toutes les fois qu'on les rencontre. Je ne puis m'empêcher de mettre icy celle qui eſt gravée ſur la porte du Château d'eau du pont Nôtre-Dame.

Sequana cum primum Reginæ allabitur Urbi,
Tardat præcipites ambitioſus aquas.
Captus amore loci curſum obliviſcitur anceps
Quo fluat, & dulces nectit in Urbe moras.
Hinc varios implens fluctu ſubeunte canales,
Fons fieri gaudet qui modo flumen erat.

Il ſe mit enfin à compoſer des Hymnes pour l'Egliſe, & c'eſt où il a excellé admirablement. On ſçait qu'à la reſerve de quelques-unes qui ont été compoſées par Prudence, par S. Auguſtin, par S. Ambroiſe, par S. Thomas, & par quelques autres grands Perſonnages, les Hymnes ſont la partie du ſervice Divin la moins belle & la moins châtiée. Quand celles de Santeüil ont paru, il n'eſt pas croyable combien elles ſe ſont fait admirer de tout le monde; il en a fait un trés-grand nombre: le Breviaire de Clugny en eſt tout rempli: les Egliſes dont les Patrons n'en avoient point, & qui juſques-là n'avoient chanté à leurs Fêtes que celles du Commun des Martyrs & des Confeſſeurs, ont ſouhaité d'en avoir de particulieres, & de les avoir de la compoſition de Monſieur Santeüil. On a voulu leur reprocher que le ſtyle n'en eſtoit pas aſſez Eccle-

ſiaſtique ni aſſez compoſé de termes conſacrez par l'uſage de toute l'Egliſe; mais ce n'eſt autre choſe que ſe plaindre qu'elles ſont trop belles & trop élegantes, & on ne voit pas pourquoy de mauvais Latin ſeroit plus propre à inſpirer la pieté que cette même Langue dans ſa pureté naturelle; on ne les aura pas chanté cinq ou ſix fois aux grandes Fêtes, pour la ſolemnité deſquelles elles ſont faites, qu'elles ne reſpireront plus que la ſainteté des myſteres ou des ſaintes actions qu'elles celebrent. Perſonne de ſa profeſſion n'a jamais eſté plus connu ny plus eſtimé par ſes ouvrages. Mais il n'eſtoit pas ſeulement aimé du peuple & de ſes amis, les plus grands Seigneurs de la Cour ſe faiſoient un extrême plaiſir de l'avoir, & de joüir de ſa converſation toûjours vive & animée; car ſon feu eſtoit toûjours beau, toûjours ſerain, & ne jettoit aucune étincelle qui fût à craindre.

Le grand Prince de Condé l'aimoit beaucoup; Monſieur le Prince ſon fils l'aimoit encore davantage, & le menoit ſouvent à ſa Maiſon de Chantilly, où il faiſoit les delices de la converſation & de l'honnête liberté que donne l'agreable ſejour de la campagne. Il a célebré les beautez de cette Maiſon, & leur a plus aſſuré l'immortalité dans la memoire des hommes, que tout l'art des ouvriers qui les ont faites.

Il mourut à Dijon le cinquiéme d'Aouſt 1697. dans un voyage qu'il fit avec Monſieur le Duc aux Etats de Bourgogne, d'une colique

que qui le prit tout à coup, & l'emporta après quatorze heures de tranchées & de douleurs insupportables. Malgré la violence de son mal, il ne laissa pas de s'acquiter de ses devoirs de Chrétien avec une trés-grande ferveur, & de recevoir ses Sacremens d'une maniere si touchante & si vive, qu'il fit couler des larmes à tous ceux qui l'assisterent, & qui furent témoins des derniers momens de sa vie. Les Etats de Bourgogne ne voulant pas priver l'Abbaye de saint Victor de l'honneur de sa sepulture, firent déterrer son corps, & l'envoyerent à Paris dans un cercueil de plomb, & Monsieur le Prince paya la dépense de ce transport. On luy fit un service fort solemnel, & il fut enterré dans le Cloître de cette Abbaye le 17. Octobre 1697. On luy a dressé une Epitaphe contre le mur de ce Cloistre, où il y a ces Vers:

Quem superi Præconem habuit quem sancta Poëtam
Religio, latet hoc marmore Santolius,
Ille etiam heroas, fonteſque & flumina & hortos
Dixerat, at cineres quid juvat iſte labor;
Fama hominum merces ſit Verſibus æqua profanis
Mercedem poſcunt carmina ſacra Deum.

Et ſur la Tombe au deſſous il y a ces mots

Hic jacet F. Joan. Baptiſta de Santeüil, hujus Abbatiæ Canonicus Regularis & Subdiaconus, qui ſacros Hymnos, piis æquè ac politis verſibus, ad uſum Eccleſiæ concinnavit.

Obiit die 5. Auguſti, anno R. S. 1697. æt. 66.

Hieroſme Vignier, Preſtre de l'Oratoire.

HIEROSME VIGNIER nâquit à Blois en l'année 1606. de Nicolas Vignier ſieur de la Motte, & d'Olympe le Blond. Il avoit beaucoup de vivacité: de ſorte qu'ayant eſtudié aux Loix en ſortant de Philoſophie, il prit ſes Licences dés l'âge de ſeize ans, avec l'eſtonnement de ſes Profeſſeurs, qui furent charmez de ſes réponſes. Son pere s'eſtoit laiſſé entraiſner à l'hereſie de Calvin, répanduë alors par toute la France. Dieu luy fit la grace de l'en tirer; mais ſa femme demeurant opiniaſtre dans ſon erreur, elle y éleva ſes enfans, dont l'aiſné Nicolas Vignier ſe maria à Blois, & y fit profeſſion de la Religion pretenduë Reformée Pour Hieroſme Vignier

gnier dont je parle, la frequente lecture de l'Ecriture ſainte & des Peres firent une telle impreſſion ſur ſon eſprit, que les larmes de ſon pere & de ſa mere, qui apprehendoient ſa converſion long-temps meſme avant qu'il l'euſt déclarée, ne peurent éteindre l'ardeur qu'il ſentit pour la verité. Neanmoins pour ne pas s'expoſer en meſme-temps au reſſentiment d'un pere irrité, aux tendreſſes d'une mere affligée & aux artifices des Miniſtres, qui le ſoupçonnant de n'eſtre pas trop bon Calviniſte, empeſchoient que ſon pere ne traitaſt pour luy de la Charge de Baillif de Beaugency, il fut obligé de feindre pendant quelque temps une maladie, juſques-là qu'il prenoit des remedes pour s'exempter d'aller aux Prêches aux jours d'obligation. Cet artifice luy réuſſit, & ſon pere luy acheta la Charge qu'il demandoit.

Auſſi-toſt qu'il en fut pourveu il s'eſtudia à amortir tous les procés des Habitans de Beaugency, eſtablit l'ordre dans les Officiers ſubalternes, & les obligea par ſon exemple à rendre bonne & bréve juſtice. Son pere voulut le marier à une Demoiſelle de la Religion pretenduë Reformée. Il prit ce temps pour déclarer non ſeulement ſa converſion, mais le deſſein qu'il avoit de ſe rendre Chartreux; ce qu'il fit auſſi-toſt avec une ferveur extraordinaire. Cependant comme ſon naturel fort délicat, ne put s'accommoder des auſteritez de ce ſaint Ordre, il ſe retira chez les Peres de l'Oratoire à la faveur du Cardinal de Berulle, qui l'honora d'une eſtime toute

te particuliere. Il ne travailla pas moins dans cette Communauté pour le prochain, par ſes pieuſes Conferences & par ſes doctes Ecrits, que pour luy meſme: de ſorte que les preuves qu'il y donna de ſon merite, l'éleverent à la dignité de Superieur des Maiſons de Tours, de la Rochelle, & de Lyon ſucceſſivement, & enfin à celle de Superieur de S. Magloire à Paris, où il fut continué aprés que le temps fut expiré.

Il avoit un grand deſir de voir ſa Famille ſuivre ſon exemple, en retournant comme luy au ſein de l'Egliſe; mais Dieu ne luy accorda qu'une ſeule de ces ames, pour leſquelles il faiſoit tant de vœux.

Il eſtoit tres-ſavant dans les langues Grecque, Chaldaïque, Hebrïaque & Syriaque, & plus encore dans la connoiſſance de l'origine de toutes les Maiſons Souveraines de l'Europe, qui le conſultoient ſur leurs doutes. Il fit un voyage en Lorraine, où il découvrit par ſes ſoins & par le ſecours de Monſieur Vignier Intendant de Juſtice en ce Pays là, des Antiquitez ſi curieuſes ſur l'origine de la Maiſon de Lorraine, & ſur celles de la Maiſon d'Auſtriche, de Luxembourg, de Bade, d'Alſace, & de quelques autres encore, qu'il en fit un Ouvrage admirable que le docte Chifflet traduiſit en Latin, avoüant de bonne foy qu'il falloit ſupprimer ce qui avoit paru juſques-là touchant l'origine de la Maiſon d'Auſtriche, & qu'on devoit s'en tenir aux lumieres du Pere Vignier. Il eſtoit ſi habile & ſi curieux dans la connoiſſance & dans

la

la recherche des Medailles, que ce qu'il en a amaſſé a beaucoup enrichi le curieux Cabinet de feu Monſieur le Duc d'Orleans, dont les raretez ont paſſé dans celuy du Roy. Eſtant à Veniſe il y découvrit un Traité manuſcrit de S. Fulgence, qu'il tranſcrivit avec beaucoup de peine, & qu'il auroit donné au Public ſi la mort ne l'euſt prévenu. Il trouva auſſi à Clairvaux deux Volumes des Oeuvres de S. Auguſtin, qui n'avoient pas encore eſté imprimez, & qu'il a donnez avec une Concordance des Evangeliſtes. Il a compoſé deux volumes de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique Gallicane, qu'il etoit preſt de mettre ſous la preſſe quand il mourut. Son application à ces ſortes de travaux ſi ſerieux ne l'empeſcha pas de donner des marques de la beauté de ſon eſprit, par la compoſition de pluſieurs pieces de Poëſies, & particulierement de quelques Paraphraſes des Pſeaumes en beau Latin qui luy firent beaucoup d'honneur, & que le Cardinal de Richelieu preferoit à toutes celles qui furent faites en ce temps-là.

Dieu qui vouloit éprouver ſa patience, luy fit ſentir les picquantes douleurs de la pierre, qui l'obligerent de venir à Paris. Le Prince Ferdinand de Lorraine avoit eſté taillé quelque temps avant par le ſieur Collot, & la ſuite de cette Operation n'ayant pas eſté heureuſe, les amis du Pere Vignier luy conſeillerent de prendre un autre Operateur; mais la connoiſſance qu'il avoit de ſa capacité le porta à le choiſir, diſant

ſant d'ailleurs qu'il vouloit rétablir la reputation d'un ſi excellent homme. L'Operation ſe fit dans la Maiſon de ſaint Magloire le jour du Vendredy Saint. La pierre peſoit ſept onces, & l'Operateur qui taſchoit ou de la tirer ou de la caſſer, fut un gros quart d'heure à tenter toutes ſortes de voyes pour venir à bout ou de l'un ou de l'autre. Ce furent des douleurs inconcevables, enfin il l'emporta par un bonheur ineſperé, & le ſieur Collot avoüa qu'aprés Dieu, le Pere Vignier n'avoit obligation de ſa vie qu'à ſa patience; parce que le moindre mouvement qu'il euſt fait auroit cauſé ſa mort. Dés qu'il fut gueri il retourna à Châlons, où il ſe remit à compoſer divers ouvrages qu'il vint achever à Paris en l'année 1661. pour les donner au Public. Il n'y fut pas plûtoſt arrivé, qu'il fut attaqué d'une maniere d'hydropiſie & d'une fiévre quarte, qui s'étant changée en fievre continuë le fit mourir le 14. Novembre 1661. âgé de 55. ans.

Le Pere Fr. de Combefis.

CEux qui aiment l'érudition & la pureté de la doctrine des premiers ſiecles de l'Egliſe, auront de la joye de voir icy l'Eloge du Pere de Combefis; puiſqu'on peut dire que perſonne n'a jamais penetré plus avant que luy dans la connoiſſance des Auteurs qui ont écrit dans ces temps-là, & parti-

particulierement des Peres Grecs qu'il a preſque tous traduits de nouveau, ou illuſtrez de Notes tres-curieuſes & tres-inſtructives.

Il naquit à Marmande Ville ſur la Garonne proche de Bourdeaux en l'année 1605. de parens qui tenoient un rang aſſez conſiderable dans le Barreau. Il fit ſes eſtudes d'Humanitez & de Philoſophie avec bien du ſuccés; l'éducation Chrêtienne qu'il avoit receuë dans ſa Famille luy ayant donné beaucoup de pieté. Le commerce qu'il eut dés ſes jeunes ans avec les Religieux de S. Dominique le porta à prendre l'habit dans leur Ordre en l'an 1624. où il a mené juſqu'à ſa mort une vie tres-ſainte & tres-exemplaire.

Charmé qu'il eſtoit de la doctrine de S. Thomas; il recommença tout ſon Cours de Philoſophie pour prendre les principes de ce grand Docteur, & en faire les fondemens de la Theologie qu'il eſtudia enſuite. Il ſe perfectionna tellement dans l'eſtude de ces deux Sciences, qu'il fut eſtabli à Bourdeaux Lecteur de Philoſophie, & quelque temps aprés on luy ordonna d'enſeigner la Theologie au Couvent de Saint Maximin. Dans la fin de ces deux penibles emplois il refuſa les diſpenſes qu'on accorde ordinairement aux Profeſſeurs qui enſeignent, pour avoir plus de temps de vacquer à l'eſtude. Il aſſiſtoit à tout l'Office Divin la nuit & le jour, & à tous les devoirs de la Communauté.

Quand la Maiſon de l'eſtroite Obſervance

fut baſtie à Paris on l'envoya enſeigner la Theologie; mais la facilité qu'il eut d'entrer dans les plus fameuſes Bibliotheques où ſon merite luy donnoit accés, le fit reſoudre d'executer le deſſein qu'il avoit conceu depuis long-temps de purger les ouvrages des Peres de l'Egliſe Grecque d'une infinité de fautes qui s'y eſtoient gliſſées. Comme il avoit une parfaite intelligence de la Langue Grecque, & qu'il trouva un grand nombre de precieux Manuſcrits dans la Bibliotheque du Roy, dans celle de Monſieur le Chancelier, & dans quelques autres, il commença par traduire pluſieurs excellens Traitez de tres-bons Auteurs qui n'avoient jamais eſté connus, & les fit imprimer enſuite. Pour rendre ce ſervice à l'Egliſe il quitta l'Ecole, où il avoit enſeigné deux Cours de Theologie, & il prit un tel gouſt à ce glorieux & utile travail, qu'il le continua pendant prés de cinquante années avec une application infatigable, & avec un tel ſuccés que l'Aſſemblée du Clergé, aprés l'avoir felicité ſur la beauté de ſon travail, luy accorda en l'année 1644. une grace qu'elle n'avoit jamais faite à pas un Religieux; elle luy donna une penſion de mille livres, qui a continué juſqu'à ſa mort, & dont il ſe ſervoit pour payer les Ecrivains qu'il employoit à Rome, à Paris & ailleurs, pour tranſcrire les Manuſcrits Grecs de la Bibliotheque du Vatican, & des autres endroits eloignez.

On s'étonnera toûjours en voyant le dénombrement des Livres qu'il a traduits & enrichis

enrichis de Notes, & de ceux qu'il a compoſez, qu'un homme d'une complexion ſi foible & ſi attenuée par les travaux de la pénitence, ait pû ſuffire à tant d'Ouvrages. Il a augmenté la Bibliotheque des Peres Grecs de pluſieurs Volumes ; Il a compoſé l'*Hiſtoire des Monothelites* ; Il a traduit *Amphiloque*, *Aſterius*, *André de Crete*, *S. Maxime Confeſſeur*, *Manuel*, *Calecas*, *Theodore d'Ancyre*, & un tres-grand nombre de petits Traitez de pluſieurs autres Peres ; mais avec des Notes d'une profonde érudition. Il a rétabli dans leur premiere pureté les ouvrages *de S. Denis*, *de Methodius*, *de S. Chryſoſtome*, *des deux Saints Baſiles*, *des trois Saints Gregoires*, celuy *de Nyſſe*, le *Thaumaturge*, & *le Theologien*. Il a compoſé pour les Predicateurs huit Volumes *de Sermons & d'Homelies des Peres Grecs & Latins*, rapportant ſur chaque Evangile de l'année ce qu'ils ont écrit pour l'éclairciſſement des Myſteres, & l'inſtruction des Peuples.

Monſieur Colbert qui a pris ſoin de faire traduire & imprimer au Louvre, avec une magnificence Royale, tous les Auteurs Grecs qui ont parlé de l'Hiſtoire Byſantine, tant pour ce qui regarde la Religion que l'Eſtat Politique, eſtant informé de la profonde érudition du Pere de Combefis ſur cette matiere, l'engagea de travailler inceſſamment ſur Theophanes, & ſur quelques autres Auteurs Grecs qui manquoient à la perfection de cette Hiſtoire. Il entreprit & acheva ce grand travail ; mais la mort qui l'enleva le

23. jour de Juin 1679. âgé de 74. ans, le priva de la ſatisfaction d'en voir l'impreſſion entierement achevée.

Si j'entreprenois de rapporter icy toutes les actions, ou pour mieux dire tous les prodiges de ſa pieté ſans égale, il me faudroit avoir plus de place pour les déduire que je n'en ay employé juſqu'icy, & dans la verité cet excellent homme meriteroit encore mieux d'eſtre mis dans le Catalogue des Saints, que parmi les Illuſtres dont on fait icy les Eloges.

Marin Merſenne, Mathematicien, de l'Ordre des PP. Minimes.

CELUY dont je vais parler, ne merite pas ſeulement la place que je luy donne icy par ſon merite particulier, mais auſſi par le merite de la plûpart des grands Mathematiciens de ce ſiecle, puis qu'il eſt vray qu'il les a excitez au travail, & que ſans ſon entremiſe ils ſeroient demeurez dans le ſilence ſur une infinité de belles choſes qu'ils nous ont découvertes.

Marin Merſenne nâquit dans le bourg d'Oiſe au païs du Maine le 8. Septembre 1588. Il fit ſes études au College de la Fléche, où la bonté de ſon naturel, & la fineſſe de ſon eſprit le firent aimer de tous les Peres de la Societé, & particulierement des Peres Chaſte-

Chaſtelier, de la Tour & Phelypeaux. Il fit enſuite ſon cours de Theologie à Paris ſous Meſſieurs du Val, Yſambert & Gamache, les plus celebres Profeſſeurs qu'il y ait peut-eſtre jamais eu en Sorbonne. Dés ce temps-là il vivoit dans une tres-grande pieté; de ſorte que paſſant dans le Monaſtere du Pleſſis lez Tours, il fut tellement touché de la vie exemplaire des bons Minimes de ce Convent, qu'il reſolut d'embraſſer le même genre de vie, ce qu'il fit dans la maiſon de la Place Royale à Paris, où il prit l'habit le 17. Juillet 1611. & fit profeſſion en 1612. Il apprit l'Hebreu du R. P. Jean Bruno Celeſtin, Docteur dans les Univerſités d'Alcala & d'Avignon, ce qui luy donna de grandes ouvertures dans ſes études de Theologie, où il réüſſit extraordinairement, comme on le peut voir dans ſes Commentaires ſur la Geneſe, & dans deux tomes qu'il a compoſez; l'un de l'*Analiſe de la vie ſpirituelle*, & l'autre de l'*Uſage de la raiſon*, & particulierement dans celuy qu'il compoſa contre l'impieté des Deïſtes & des Athées.

Il avoit un grand amour pour les Mathematiques, dont il a cultivé preſque toutes les parties avec un grand ſuccés. Ce qu'il a écrit de l'Harmonie en douze Livres, eſt tres-excellent. Il compoſa d'abord cet ouvrage en Latin, & enſuite il le mit en François. Dans le premier tome, il traitte des ſons & des mouvemens, des conſonances, des diſſonances, des genres, des modes, de la compoſition, de la voix, des chants, & de

toutes les ſortes d'inſtrumens harmonieux, en expliquant la maniere dont ils ſont conſtruits. Il rapporte des exemples de toutes ſortes de pieces de muſique; il montre en quoy elles different les unes des autres, & ce qui en compoſe le veritable caractere. Le ſecond tome contient la pratique des conſonances & des diſſonances dans le contrepoint figuré, la Muſique accentuelle, la Rythmique, la Proſodie & la Muſique Françoiſe; la maniere de chanter les Odes de Pindare & d'Horace. Il n'y eut jamais une recherche plus curieuſe ſur tout ce qui regarde la Muſique, à l'égard de laquelle il ſemble n'avoir preſque rien oublié de ce qui peut en donner une parfaite connoiſſance. Il a falu joindre à une lecture prodigieuſe de tous les Auteurs qui en ont parlé, de tres profondes meditations, pour en tirer toutes les particularitez qu'il rapporte. Il a écrit encore des meſures, des poids & des monnoyes des Hebreux, des Grecs & des Romains, reduites à la valeur de la monnoye de France. Il a fait un Traité de l'*Element de l'air*; un autre, *Des moyens de naviger & de cheminer deſſus & deſſous les eaux*; un autre, *De la Pierre d'Aimant*: & un autre où il explique les jets des boulets, des fléches & des Javelots. Peu d'Auteurs ſe ſont élevez à autant de connoiſſances ſublimes, & en même temps ſont deſcendus dans un auſſi grand détail de tout ce qui regarde les Mathematiques. Il a porté dans toutes ſes recherches une ſagacité & une pénétration qui luy

ſont

ſont toutes particulieres. Il mourut le premier de Septembre 1648. d'un abcés. On le croyoit au commencement malade d'une fauſſe pleureſie. Il étoit d'un naturel doux, gay & complaiſant. Deux hommes écrivirent contre luy : Sixtinus Amama Profeſſeur en Grammaire à Franeker en Friſe : mais ce Profeſſeur ayant enfin connu le P. Merſenne, il fit amitié avec luy, & enſuite luy écrivit pluſieurs Lettres tres-obligeantes. Le ſecond fut Robert Flud Medecin Anglois. Deux Peres Minimes répondirent pour le P. Merſenne, & ſur tout Monſieur Gaſſendi, qui refuta pleinement les réveries & les fauſſes opinions de ce Medecin Anglois.

Ses amis ont été Meſſieurs de Sainte Marthe, Hevelius, les Elzevirs, Monſieur Deſcartes, Monſieur Gaſſendi, Scheinerus, Monſieur Naudé, Monſieur Petit, Leo Allatius, Seldenus, Guillaume Colletet, la Mothe le Vayer, Monſieur Peyreſc, & pluſieurs autres grands hommes de ce ſiecle.

Henry de Lorraine, Comte d'Harcourt, &c. Grand Ecuyer de France.

LA Genealogie de celuy dont je vais parler, rempliroit tout ſon éloge, ſi j'entreprenois de la déduire dans toute ſon

étenduë. Mais comme l'ancienneté & la grandeur de la Maiſon de Lorraine ſont connuës de tout le monde, je paſſeray d'abord aux actions de ſa vie, plus glorieuſes encore pour luy que tous les avantages de ſa naiſſance.

HENRY DE LORRAINE Comte d'Harcourt, d'Armagnac & de Brionne, Vicomte de Marſan, Chevalier des Ordres du Roy, Grand Ecuyer de France, Senéchal de Bourgogne, & Gouverneur d'Anjou, étoit ſecond fils de Charles de Lorraine premier du nom, Duc d'Elbeuf, & de Marguerite Chabot. Il commença à donner des preuves de ſon courage à la bataille de Pragues, qui ſe donna le 8. Novembre de l'année 1618. Il y alla avec Charles IV. Duc de Lorraine Chef de ſa Maiſon. A ſon retour en France il ſervit en qualité de Volontaire dans les guerres contre les Huguenots, & ſe trouva aux fameux ſieges de Saint Jean d'Angely, de Montauban & de la Rochelle, où il ſe diſtingua par une infinité d'actions d'une bravoure extraordinaire. Il en donna une marque bien éclatante dans la hardieſſe, ou plutoſt, ſi cela ſe peut dire, dans l'audace qu'il eut d'entrer en combat ſingulier à l'âge de dix-huit ans avec Monſieur de Bouteville, eſtimé le plus brave & le plus adroit qu'il y eut dans ces ſortes de combats. Les ſages défenſes qui ont aboly les duels, & guery la France d'une ſi affreuſe maladie, n'eſtoient pas encore faites. Monſieur de Bouteville avoit fait appeller Monſieur

ſieur d'Elbeuf, qui auſſi-toſt fut arrêté par les ordres du Roy. Le jeune Comte d'Harcourt prit la querelle de ſon Frere. Le combat fut aſpre & vigoureux de part & d'autre. Ils ſe joignirent corps à corps, & furent enfin ſeparez par le ſecond du Comte d'Harcourt, qui avoit deſarmé ſon homme.

En l'année 1629. il ſe ſignala à l'attaque du Pas de Suze, & en l'année 1633. le Roy pour témoigner la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices, le fit Chevalier de ſes Ordres. En 1637. il commanda l'armée Navale, & prit ſur les Eſpagnols les Iſles de Saint Honorat & de Sainte Marguerite. En 1639. il gagna une bataille auprés de la ville de Quiers en Piedmont, où il mit en fuite l'armée Eſpagnole. En 1640. il prit Coni, & aſſiegea Turin, où il ſe fit tant d'actions memorables, & particulierement de la part de celuy qui commandoit, que divers Auteurs en ont compoſé de gros volumes. Les aſſiegeans ayant affamé ceux de la ville, furent enſuite affamez eux-mêmes dans leurs retranchemens: mais quelque preſſante que fût l'extrême faim qu'ils ſouffroient, le Comte d'Harcourt ne ſe rebuta point du Siege, & répondit aux Ennemis qui luy propoſoient une Tréve, que quand ſes chevaux auroient mangé toute l'herbe qui étoit autour de Turin, & que ſes ſoldats auroient mangé tous les chevaux de ſon armée, il leveroit le ſiege. Les aſſiegez firent juſqu'à vingt-neuf ſorties, & furent enfin contraints de capituler. Le Roy voulant recompenſer des ſervices ſi impor-

tans & ſi conſiderables, donna au Comte d'Harcourt le Gouvernement de Guyenne en 1642. & la Charge de Grand Ecuyer en 1643.

Cette même année il alla Ambaſſadeur extraordinaire en Angleterre, pour pacifier les troubles qui commençoient à s'y élever. En 1645. il fut fait Viceroy de Catalogne, où il defit à la bataille de Liorens, les Eſpagnols commandez par le Marquis de Mortare. Peu aprés il prit Balaguier, où le reſte de l'armée ennemie s'étoit refugiée, & remporta pluſieurs autres avantages. Mais comme il eſt impoſſible que la valeur, à quelque degré d'excellence qu'elle ſoit parvenuë, ſoit toûjours heureuſe, il ne réüſſit pas au ſiege de Lerida: ce revers de fortune ne ſervit néanmoins qu'à faire éclater ſa vertu, par la maniere dont il le ſoûtint, & dont il ſçut retirer toute ſon armée d'un ſi mauvais pas. En l'année 1649. il fut envoye dans les Païs-bas, où il prit Condé, Maubeuge, le Château de l'Eſclere, & pluſieurs autres Places, avec une rapidité incroyable, quoy qu'elle luy fuſt ordinaire. Aprés avoir rendu encore de tres grands ſervices dans la Guyenne pendant les troubles des années 1651. & 1652. le Roy luy donna le Gouvernement d'Alſace, où il ſe retira, & dont il ſe démit enſuite pour celuy d'Anjou. Il mourut ſubitement dans l'Abbaye de Royaumont, le 25. Juillet 1666. à l'âge de ſoixante-ſix ans.

Il avoit épouſé en 1639. Marguerite de Cambout fille de Charles Baron de Pontchâ-

château, dont il eut Loüis de Lorraine Comte d'Armagnac & de Brionne, Grand Ecuyer de France, Philippes connu ſous le nom de Chevalier de Lorraine, Alphonſe-Loüis connu ſous celuy de Chevalier d'Harcourt, General des Galeres de Malte, Raymond-Berenger Abbé de Saint Faron de Meaux, Charles Comte de Marſan, & Armande Henriette Abbeſſe de Nôtre-Dame de Soiſſons.

Le Comte d'Harcourt a été un des plus braves & des plus heureux Capitaines qu'il y ait jamais eu; la victoire le ſuivoit par tout; & hors le ſiege de Lerida où il n'eut pas de l'avantage, il ſortit toûjours ſuperieur de tous les combats où il ſe trouva. Il étoit brave, genereux, intrepide, & auſſi bon à ſes ſoldats, que terrible à ſes Ennemis.

Maximilien de Bethune, Duc de Sully, Pair, Mareſchal & Grand-Maiſtre de l'Artillerie de France, Sur-Intendant des Finances, & Miniſtre d'Eſtat.

MAXIMILIEN DE BETHUNE eſt ſorti d'une des plus grandes & des plus anciennes Maiſons de France, qui tire ſon origine des anciens Comtes d'Artois. Il deſcend en ligne maſculine de Robert premier du nom, ſurnommé Faiſſeus, Seigneur de

de la ville de Bethune, & avoüé de l'Abbaye de Saint Vaaſt d'Arras ſous le regne de Hugue Capet. Il perdit ſon pere & ſa mere fort jeune, & ſe trouva malheureuſement engagé dans les erreurs du Calviniſme, par François de Bethune ſon pere, qui s'eſtoit laiſſé entraiſner au torrent de l'hereſie. Il s'attacha à la perſonne d'Henry Roy de Navarre, devenu par la mort du Duc d'Alençon, préſomptif heritier de la Couronne, & il le ſuivit à la bataille de Coutras ſous le nom de Baron de Roſny.

Apres la mort d'Henri III. qui fut tué au ſiege de Paris, il ſuivit Henri IV ſon Maître, devenu Roy de France, aux batailles d'Arques & d'Ivry, & aux rencontres d'Aumale, de Pontarſy, & d'Yvetot. Il remit enſuite la Normandie & le Havre de Grace ſous l'obeïſſance du Roy, par ſa negociation avec l'Amiral de Villars. Il raccommoda auſſi le Comte de Soiſſons avec le Roy, & avec le Duc de Montpenſier. Le Roy pour reconnoiſtre ſes ſervices luy donna entrée dans tous ſes Conſeils, & la charge de Grand-Voyer de France. Enſuite Sa Majeſté le créa Sur-Intendant de ſes Finances, qu'il rétablit dans un excellent ordre par ſa capacité & par ſa vigilance. Il retira les Domaines du Roy qui eſtoient engagez, ſoulagea le peuple, & paya régulierement les dépenſes de l'Etat. Le Roy pour marquer combien il eſtoit content de ſa conduite, le pourveut, par la démiſſion de Monſieur d'Eſtrées, de la charge de Grand-Maiſtre de l'Artillerie de France, qu'il

qu'il érigea en ſa faveur, en Office de la Couronne; & aprés avoir auſſi érigé Roſny en Marquiſat, il luy donna encore le Gouvernement de la Baſtille, & la Sur-Intendance des Baſtimens & Fortifications de France.

Ce ſage & vigilant Miniſtre repara, par ſes ſoins, toutes les maiſons Royales. Il reſtablit les grands chemins & les chauſſées. Il fit fortifier les places frontieres du Royaume. Il fut employé à toutes les plus grandes affaires de l'Etat. Ce fut par ſon entremiſe que ſe fit le mariage de Madame ſœur du Roy avec le Duc de Bar, & qu'on parvint à la diſſolution du mariage du Roy avec la Reine Marguerite, qui ſouhaita que l'affaire fuſt conduite par le ſeul Marquis de Roſny. Il termina luy ſeul le traité du Roy avec le Duc de Savoye, & fut envoyé par Sa Majeſté Ambaſſadeur extraordinaire à Jaques VI. Roy d'Ecoſſe, parvenu à la Couronne d'Angleterre. Il receut de ce Prince beaucoup de marques d'eſtime & d'amitié, & renouvella tous les Traitez qu'on avoit faits & toutes les Alliances qu'on avoit contractées avec cette Couronne. Il a eſté honoré de trois Brefs de deux Papes pour l'exhorter à ſe convertir à la veritable Religion, deux de Paul V. & un d'Urbain VIII.

Henri le Grand l'a plus conſidere, plus aimé, & plus eſtimé que pas un de tous ſes Miniſtres. Il a toûjours mis en luy ſa principale confiance; & d'ordinaire en luy parlant,

lant, ou en luy écrivant de ſa propre main, il l'honoroit du titre glorieux de *ſon Amy*. En 1606. il érigea la Terre de Sully en Duché & Pairie de France. Il eſt vray que perſonne n'a jamais eſté plus attaché que luy à la perſonne de ſon Maiſtre, & ne luy a rendu de plus grands ſervices ni en plus grand nombre, ſans que rien ait pû ni retarder ni refroidir ſon zele; mais il eſt vray en meſme-temps que jamais Prince n'a mieux ſouſtenu, en toutes rencontres, ſon ſerviteur fidelle que Henri le Grand, qui a preferé à tous ſes plaiſirs les plus tendres la ſolide ſatisfaction de luy rendre juſtice.

Le Roy l'exhorta auſſi pluſieurs fois à changer de Religion, & luy promit, en cas qu'il ſe fit Catholique, la Charge de Conneſtable de France aprés la mort de Monſieur le Duc de Montmorency, & le Gouvernement de Normandie apres celle de Monſieur le Duc de Montpenſier. Le Roy Henri IV. ayant eſté tué en allant le voir pour conferer avec luy de ſes affaires les plus importantes, il ſe retira de la Cour, & remit entre les mains de la Reine Regente Marie de Medicis 17. millions de livres qu'il gardoit dans la Baſtilſe pour le ſervice de ſon Maiſtre. Le Roy Louis XIII. le manda ſouvent pendant ſon regne pour le conſulter ſur des affaires d'Etat tres-importantes, & deſirant avoir ſa Charge de Grand Maiſtre de l'Artillerie qui eſtoit alors ſur la teſte de Maximilien de Bethune Marquis de Roſny ſon fils aiſné, il luy envoya le Baſton de Mareſchal de France.

ce. Il mourut à Villebon dans l'une de ſes maiſons le 21. Decembre 1641. âgé de 82. ans. Il a eſté marié deux fois. Il épouſa en premieres nôces Anne de Courtenay dont il eut un fils aiſné Maximilien II. du nom Marquis de Roſny, Grand Maiſtre de l'Artillerie de France; & en ſecondes nôces il épouſa Rachel de Cochefilet fille du Seigneur de Vaucelas, dont il eut pluſieurs enfans mâles morts en bas âge, & enſuite François de Bethune Duc d'Orval, Chevalier des Ordres du Roy & Premier Eſcuyer de la Reine; Marguerite de Bethune mariée à Henri Duc de Rohan, Pair de France; & Louiſe de Bethune, mariée avec Alexandre de Levi Marquis de Mirepoix.

Nous avons des Memoires de tout ce qu'il a fait pendant ſon Miniſtere, qui dura pendant toute la vie de Henri IV. On prétend que ce ſont ſes Secretaires qui les ont dreſſez. Quoy qu'il en ſoit, il ne ſe peut rien de plus utile pour ceux qui veulent s'inſtruire dans le maniement des affaires, ni de plus agreable pour ceux qui cherchent à ſatisfaire leur curioſité dans la connoiſſance des affaires de ce temps-là.

Le Marechal de la Meilleraye.

CHARLES DE LA PORTE Duc de la Meilleraye, Pair, Mareſchal, & Grand-Maiſtre de l'Artillerie de France, eſtoit fils de Charles de la Porte Sieur de la Meilleraye, & de Claude de Champlais. Il nâquit en l'année 1602. avec de grands avantages du coſté de la nature, beaucoup d'eſprit & de courage. Il s'avança en peu de temps dans les plus belles charges par la voye des armes. Il ſe diſtingua d'abord à l'attaque du Pas de Suſe en l'année 1629. & au combat du Pont de Carignan en l'année 1630. Il fit encore des actions de valeur extraordinaires au ſiege de la Mothe en Lorraine en l'année 1634. Le Cardinal de Richelieu qui ſe connoiſſoit ſi bien en grands perſonnages, touché de ſon merite qui avoit éclaté en ces differentes occaſions, fut bien-aiſe de luy donner en toutes rencontres des marques de ſon eſtime. Il luy avoit déja fait obtenir le Gouvernement du Chaſteau de Nantes en 1632. Il l'avoit fait recevoir Chevalier des Ordres du Roy en 1633. & il luy fit donner la Charge de Grand-Maiſtre de l'Artillerie en 1634.

Monſieur de la Meilleraye reveſtu de ces hautes Dignitez ſervit à la bataille d'Avein, au Siege de Dole, de Louvain & de pluſieurs

ſieurs autres Places, où ſa conduite & ſa valeur firent toûjours pancher la victoire du coſté des armes de Sa Majeſté. Apres la priſe de Heſdin ſur les Eſpagnols, il receut des mains du Roy, & au milieu de toute l'Armée, le Baſton de Mareſchal de France ſur la breche de cette Place, le 30. Juin 1639. Il défit les Troupes du Marquis de Fuentes le 4. Aouſt ſuivant, & contribua beaucoup à la priſe d'Arras, commandant alors l'Armée avec les Mareſchaux de Chaulnes & de Chaſtillon. Les années ſuivantes il prit avec une rapidité incroyable Aire, la Baſſée & Bapaume en Flandres; Colioure, Perpignan & Salces dans le Rouſſillon. En 1644. il fut fait Lieutenant General ſous Monſieur le Duc d'Orleans, & en 1646. il commanda l'Armée en Italie, où il prit Piombino & Portolongone. La priſe de ces deux Places porterent la terreur dans toute l'Italie, & donnerent une reputation fort conſiderable aux Armes de Sa Majeſté. Le Roy pour reconnoiſtre des ſervices ſi continuels & ſi importans, érigea la Meilleraye en Duché & Pairie, & l'érection en fut verifiée au Parlement le 15. Decembre 1663. Il mourut à Paris dans l'Arſenal le 8. Fevrier 1664. âgé de 62. ans. C'eſtoit un homme d'une vigueur & d'une fermeté preſque ſans égale, rigide obſervateur de la Diſcipline Militaire, tant à ſon égard qu'à l'égard de ceux qui luy obeïſſoient; intrepide dans les combats, & preſque toûjours heureux dans le ſuccés de ſes entrepriſes, com-

me on le peut voir par le grand nombre des Villes qu'il a priſes, & des Victoires qu'il a remportées.

Il épouſa en premieres nôces en l'année 1630. Marie Ruſé, fille d'Antoine Ruſé Marquis d'Effiat, & Mareſchal de France. Il fit depuis une ſeconde alliance avec Marie de Coſſé, fille de François Duc de Briſſac. Il eut du premier lit Armand Charles de la Porte Duc de Mazarin, de la Meilleraye & de Mayenne, qui a épouſé Hortenze Mancini, niece du Cardinal Mazarin, dont il porte & le nom & les armes. De ce mariage ſont iſſus les enfans qui ſuivent; Marie Charlotte, née le 28. Mars 1662. qui a eſté mariée au Marquis de Richelieu, Gouverneur de la Fere; Marie Anne, née en 1663. Religieuſe à l'Abbaye du Lys; Marie Olympe, née en 1665. qui a épouſé le 30. Septembre 1681. Chriſtophe Louis de Gigault Marquis de Bellefonds, qui fut tué à la Bataille de Steinkerque en l'année 1692. Paul Jule Mazarin Duc de la Meilleraye, Grand Baillif & Landzvogt de Hagueneau, Gouverneur du Port Louis de Blavet, né le 25. Janvier 1666. Il épouſa au mois de Decembre 1685. la fille du Mareſchal de Duras, Chevalier des Ordres du Roy, & Capitaine des Gardes du Corps.

Le Mareſchal de Gramont, Duc & Pair de France.

ANTOINE DE GRAMONT, Duc de Gramont, Pair & Maréchal de France, nâquit à Hagetmeau en l'année 1614. Aprés avoir reçû une éducation digne de ſa naiſſance, qui ſe joignant à un eſprit tres-vif & tres-ſolide, en forma un jeune Gentilhomme des plus accomplis du Royaume, il entra dans le ſervice, qu'il n'eſtoit preſque pas encore ſorti de l'enfance. Il ſe ſignala à la défenſe de Mantouë, où il fut bleſſé. Il paſſa enſuite dans l'Allemagne, & ſe trouva en l'année 1635. aux combats d'Hauſtremant, de Vaudrevange & de Leffons, & l'année ſuivante au ſecours de Colmar, de Scheleſtat & de Hagueneau. Il aſſiſta au ſiege de Landrecy, & au combat du Pont de Vaux en l'année 1637. L'année d'aprés étant allé en Piedmont, il ſecourut Verceil, & enſuite il ſe trouva au ſiege de Chivas. En ce temps il fut fait Meſtre de Camp du Regiment des Gardes, & en cette qualité il ſervit au ſiege d'Arras. Le Roy le nomma Lieutenant General de l'armée, qui prit en 1641. Aire, la Baſſée & Bapaume.

Tant de ſervices conſiderables porterent Sa

Majeſté à l'honorer du Bâton de Maréchal de France le 22. Septembre de cette même année. Il eſt vray que l'année ſuivante il fut défait au combat d'Honnecourt; mais cette diſgrace luy eſt commune avec tous les plus grands Capitaines, dont la valeur ne peut pas empeſcher les armes d'eſtre journalieres. Il ſe diſtingua extrémement au combat de Fribourg, & à la priſe de Philisbourg en l'année 1644. & particulierement au Siege de Savernes, où quatre braves Gentilhommes nommez Sercane, Bidault, Camin & Seronet furent tuez auprés de luy, en combattant. Il fut pris à la bataille de Nortlingue en 1645. & ſervit tres-utilement au ſiege de Lerida, & à la bataille de Lens en l'année 1648. Pendant tout le temps que durerent nos troubles domeſtiques, il témoigna une exacte fidelité, & rendit de tres-grands ſervices à l'Etat. Le Roy l'envoya en 1657. Ambaſſadeur extraordinaire à la Diéte tenuë à Francfort pour l'élection de l'Empereur, & deux ans aprés il l'envoya en Eſpagne pour le mariage de SA MAJESTE' avec Marie Thereſe, Infante d'Eſpagne dont il fit la demande. Il n'eſt pas croyable quel honneur il fit à la France dans ces deux Ambaſſades, par ſes manieres nobles & genereuſes; ſon eſprit, ſa bonne mine, & un certain air ſuperieur luy gagna d'abord le cœur & les ſuffrages de tous ceux avec qui il avoit affaire. En 1662. le Roy le fit Chevalier de ſes Ordres, & Duc & Pair l'année d'aprés. Il étoit Colonel du Regiment des Gardes, & en cette qualité

qualité il ſuivit le Roy dans la Campagne de Flandres de l'année 1667. où il eut le plaiſir de voir ſon Maître conduire luy-même ſon armée, & faire le métier de la guerre avec plus d'art & de capacité que jamais n'en avoient fait paroiſtre tous ſes Capitaines & tous ſes Generaux. Il mourut à Bayonne le 12. Juillet 1678. âgé de 74. ans. C'étoit un Seigneur d'un merite extraordinaire, honneſte, genereux, bon amy, bien fait de ſa perſonne autant qu'on le peut eſtre, parlant agréablement, raillant de bonne grace, & pourvû de toutes les qualitez qui forment un veritable grand Seigneur. C'étoit un de ces hommes qui font preſque toûjours plus d'honneur où ils ſont, qu'il n'eſt poſſible de leur en faire. Comme il ſçavoit preſque toutes les Langues de l'Europe, il donnoit aux Etrangers une impreſſion merveilleuſe de nôtre nation, & l'on peut dire qu'il paroit luy ſeul toute la Cour. Il étoit magnifique dans ſon train & dans ſon equipage toûjours propre & en bon ordre. Il donnoit des penſions à pluſieurs Gentils-hommes, & faiſoit toutes choſes en grand Seigneur; qualitez qui ont été connuës de tout le monde, & d'autant plus admirées qu'il n'eſt preſque point venu de grand Seigneur aprés luy qui en ait uſé de la ſorte.

Il épouſa en l'année 1634. Françoiſe Marguerite de Chivré niece du Cardinal de Richelieu, fille d'Hector, Seigneur du Pleſſis, de Fruſé & de Rabeſtan, & de Marie de Cevau, dont il a eu Armand Comte de Guiche,

Lieutenant General des armées du Roy, l'un des Seigneurs de la Cour qui avoit le plus d'eſprit, de ſçavoir, de courage & de merite, & qui aprés s'eſtre ſignalé en pluſieurs actions, & particulierement au paſſage du Rhein au mois de Juin 1672. mourut au mois de Decembre de la même année. Il eut enſuite Antoine-Charles de Gramont Duc de Louvigny, preſentement Duc de Gramont.

Le Mareſchal de Luxembourg.

FRANCOIS HENRY DE MONTMORENCY, Comte de Boutteville, nâquit le 4. jour de Janvier 1628. Je ne m'arreſteray point à faire icy ſa Genealogie, elle eſt aſſez connuë de tout le monde, & d'ailleurs elle occuperoit une place que je dois reſerver pour les grandes actions de ſa Vie. Il fit en l'année 1647. ſa premiere Campagne en Catalogne ſous feu Monſieur le Prince, & ſa ſeconde en Flandres ſous le meſme Prince en 1648. Il fut au Siege d'Ypres, & de là à la fameuſe Bataille de Lents, qui donna un ſi grand luſtre au commencement du Regne où nous vivons. L'attachement qu'il avoit à la perſonne de Monſieur le Prince, auquel il avoit l'honneur d'appartenir de fort prés, le fit demeurer à Paris durant les Barricades. Il ſe trouva à l'action de Charenton, qui fut

une

une des plus vives & des plus dangereuſes de ce temps-là. Monſieur le Prince ayant eſté arreſté, & mis priſonnier au Bois de Vincennes, il leva à ſes dépens une Compagnie de cent Maiſtres, avec laquelle il alla joindre à Nancy Monſieur de Longueville & Monſieur de Turenne, & ſervit cette Campagne ſous ce dernier, contre le Mareſchal d'Hoquincour. Il fut bleſſé & fait priſonnier à la Bataille de Rhetel. Aprés l'élargiſſement des Princes de Condé & de Conty, Monſieur le Prince s'eſtant rebrouillé à la Cour, Monſieur de Luxembourg alors Comte de Boutteville, qui n'avoit avec luy que cinq cens hommes tant Soldats que Payſans, tint dans Bellegarde contre quinze mille hommes de Troupes reglées, que Monſieur d'Eſpernon alors Gouverneur de Bourgogne, employa à ce Siege, avec vingt cinq pieces de canon & deux mortiers. Il n'en ſortit qu'avec une loüable capitulation, aprés trente-deux jours de Siege, & vingt-huit de tranchée ouverte.

Il ſe maria en l'année 1660. à Magdeleine-Charlotte-Bonne-Thereſe de Clermont Ducheſſe de Luxembourg, dont il joignit le nom au ſien. En 1668. il entra dans la Ville de Salins, le meſme jour que Beſançon ouvrit ſes portes à Monſieur le Prince. En l'année 1672. il marcha au ſecours de Woerden, aſſiegée par Monſieur le Prince d'Orange, quoy que les Ennemis fuſſent beaucoup plus forts que luy, & qu'ils n'euſſent à défendre que des tranchées par leſ-

quelles il falloit neceſſairement aller à eux. Il ne laiſſa pas de les attaquer dans leur poſte, & les obligea de lever le Siege, aprés le plus rude combat qui ſe ſoit peut-eſtre jamais donné. Aprés quelque temps de là il fit faire à ſon Armée une marche de 26. heures ſûr les glaces, devenuës preſque impratiquables par le commencement du dégel; ce qui ne l'empeſcha pourtant pas d'aller chaſſer de Bodengrave le Comte de Konigſmark.

En l'année 1674. il fut à la Bataille de Senef, où il ſe ſignala par tant d'actions de valeur, que l'année d'aprés le Roy luy donna le Baſton de Mareſchal de France. En 1677. il inveſtit Valenciennes, & ſe trouva enſuite à la bataille de Caſſel, où ſous les ordres de Monſieur Frere unique du Roy il fit des actions dignes des louanges qu'il en receut.

Charleroy ayant eſté inveſti par les Troupes de Monſieur le Prince d'Orange, il en fit lever le Siege au premier bruit de ſa marche, tant ſon approche imprimoit de crainte aux Ennemis.

Le Roy luy ayant donné le commandement de ſon Armée, il gagna vers la fin de cette Campagne la Bataille de Saint Denis, où ayant eſté engagé au combat dans un terrain difficile, dans la confiance d'un Traité de Paix, il eut beſoin de toute ſa valeur & de toute ſon experience pour vaincre un Ennemi habile qui l'avoit attaqué avec tant d'avantage.

En

En l'année 1690. il commanda l'Armée du Roy en Flandres, où aprés avoir mis en déroute une partie de la Cavalerie des Ennemis, qu'il pourſuivit avec beaucoup de perte de leur coſté juſqu'à veuë de leur Armée, il gagna le lendemain la celebre Bataille de Fleurus, qui donna tant de reputation aux Armes du Roy, & qui fut l'heureux preſage de tous les ſuccés dont cette Guerre a eſté ſuivie. Les Ennemis perdirent en cette Bataille ſix mille hommes tuez ſur la place, cinq mille bleſſez, trois mille neuf cens priſonniers, plus de cent drapeaux ou eſtendars, & ſoixante douze pieces de canon.

En l'année 1691. il donna le Combat de Leuze, où les Ennemis pouſſez dans leurs marais, eſtant revenus juſqu'à quatre fois à la charge, avec 72. Eſcadrons contre 25. furent entieremenr mis en déroute, aprés avoir perdu quinze cens hommes tuez ſur le champ de bataille, & quarante priſonniers.

L'année ſuivante il gagna la bataille de Steinkerque, quoy que les Ennemis euſſent vingt-mille hommes d'Infanterie plus que luy. Le combat fut tres-opiniaſtré; mais Monſieur de Luxembourg ayant fait mettre l'épée à la main à une partie de ſon Infanterie, les Ennemis furent pouſſez avec tant de vigueur, que plus de ſix mille furent tuez ſur la place, le reſte ſe ſauva dans les bois où ils furent pourſuivis une lieuë durant, & où l'on fit un grand nombre de priſonniers.

Le ſuccés que Monſieur le Duc de Luxembourg eut l'année ſuivante fut encore plus

conſiderable. Les Ennemis retranchez dans leur Camp comme dans une Citadelle, furent forcez avec tant d'opiniaſtreté dans leurs retranchemens, que malgré leur longue reſiſtance ils ſe virent enfin contraints d'abandonner le champ de bataille, tout couvert de leurs morts & de leurs bleſſez. La terreur fut ſi generale, que les Troupes ennemies chercherent leur ſalut dans la fuite; mais elles furent pourſuivies avec tant de vigueur, qu'une partie des fuyards ſe noya dans la Gette, & l'autre ne ſe ſauva qu'avec beaucoup de peine.

Enfin Monſieur de Luxembourg fit ſa derniere Campagne en 1694. ſous les ordres de Monſeigneur le Dauphin, qui prévint les Ennemis au paſſage de l'Eſcaut par une ſi belle & ſi longue marche, qu'elle ne peut jamais eſtre aſſez admirée. Il tomba malade vers la fin du mois de Decembre de la meſme année, & mourut couvert de gloire le 4. jour de Janvier 1695.

Quoy que Monſieur de Luxembourg ait poſſedé toutes les qualitez d'un grand Capitaine en un degré fort éminent, il faut convenir neanmoins que ſon intrepidité dans les perils, & une pleine tranquillité d'eſprit au milieu du plus grand bruit des Armes ont excellé en luy. Il ſembloit qu'il fuſt alors ſuperieur à luy-meſme, qu'il viſt mieux toutes choſes, ſoit pour prendre ſes avantages, ſoit pour apporter un prompt remede aux endroits qui en avoient beſoin; vertus tres-rares aux plus grands hommes,

&

& reſervées aux Heros; tres-conforme en cela au grand Prince de Condé, qu'il avoit pris pour ſon modele.

Jean de Gaſſion, Mareſchal de France.

JEAN DE GASSION, quatriéme fils de Jaques de Gaſſion ſecond Préſident au Parlement de Pau, nâquit le 20. Aouſt de l'année 1609. La profeſſion des armes eſt le partage ordinaire des cadets dans cette Province, mais celuy dont je parle ſe porta à l'embraſſer beaucoup plus encore par ſon inclination naturelle, que par l'ordre de ſa naiſſance. Dés l'année 1625. il fut receu, n'ayant encore que ſeize ans, dans la Compagnie des Gens-d'Armes du Prince de Piedmont. Il ſervit ſous le Duc de Rohan, l'année 1627. & les deux ſuivantes durant les guerres de la Religion. La paix ayant eſté concluë à Alais, il alla encore en Piedmont au ſiege de Pignerol, & au combat de Veillant. Dans ce temps, la reputation du grand Guſtave Roy de Suede l'appella en Allemagne, où il ſervit dans ſes Troupes, & donna tant de marques de valeur aux yeux meſme de ce Monarque, qu'il gagna ſon eſtime & celle de tous les grands Capitaines de ſon armée. Il fut fait Colonel d'un Regiment de Cavalerie, & ſe trouva en cette qua-

qualité aux priſes de Donawert, d'Ausbourg, d'Ingolſtat, & à la bataille de Lutzen, où le Roy de Suede fut tué entre les bras de la Victoire. Il perdit beaucoup à la mort de ce Prince, qui l'honoroit de ſa bienveillance, & s'entretenoit ſouvent avec luy. Il l'auroit élevé aux plus grandes Charges, penetré qu'il eſtoit de ſon merite, & de ſa grande capacité dans le métier des armes.

Eſtant revenu en France au commencement de l'année 1635. il ſervit ſous le Duc de la Force en Lorraine, où il défit quatorze cens hommes en trois combats differens, enleva le Baron de Clinchamp, prit Charmes, Neuchaſtel, & pluſieurs autres Villes. Il ſe trouva en l'année 1636. au combat de Ravon, & enſuite au ſiege de Dole. L'année d'aprés il défit les Eſpagnols en diverſes occaſions. Il ſe ſignala à la priſe d'Heſdin, & au combat de Saint Nicolas en 1639. à la priſe d'Aire en 1641. enſuite à la bataille de Rocroy, & au ſiege de Thionville, où il fut bleſſé dangereuſement. S'il eſtoit brave, il n'eſtoit pas moins heureux ; car la victoire ſe rangeoit preſque toûjours de ſon coſté. En l'année 1645. le Roy luy donna le Baſton de Mareſchal de France, avec l'applaudiſſement & la joye non ſeulement de tous les gens de guerre, mais de toute la France, qui attendoit & ſouhaitoit plus que luy-même cette marque d'honneur ſi legitimement deuë à l'importance & au grand nombre de ſes ſervices. En l'année 1642. il fut bleſſé au ſiege de Gravelines : Enſuite il contribua

bua beaucoup à la priſe du Fort de Mardick, des Villes de Linck, de Beaubourg, de Bethune, de Saint Venant, de Courtray, de Furnes, & de Dunkerque. Il défit deux mille Eſpagnols au combat dit d'Eſtaires. Il aſſiega Lents en l'année 1647. où aprés pluſieurs attaques ayant appris que les ennemis avoient fait proche de ſon logement une paliſſade, il commanda auſſi toſt aux travailleurs d'en arracher les pieux; mais ſur ce que tout le monde luy diſoit que la choſe étoit mal-aiſée à cauſe du feu continuel que les ennemis faiſoient de leur courtine, il voulut y aller en perſonne, & pour encourager les Travailleurs par ſon exemple, il s'avança juſqu'à la paliſſade, où taſchant d'ébranler un des pieux pour l'arracher, il receut un coup de mouſquet à la teſte dont il fut abattu. On le tranſporta à Arras, où il mourut le 2. Octobre 1647. quatre jours aprés cette bleſſure.

Son corps fut porté à Charenton; car il avoit le malheur d'eſtre de la Religion Prétenduë Reformée. Les grandes qualitez de ce Mareſchal, & particulierement ſon extréme intrepidité ne ſont pas moins étonnantes, que le nombre prodigieux des grandes actions qu'il a faites. En le voyant ſortir toûjours heureuſement de tant d'actions ſi hardies & ſi perilleuſes, on avoit de la peine à comprendre qu'il ne fuſt pas quelque choſe au deſſus d'un homme, & l'on n'en avoit pas moins à croire qu'un ſeul homme en ait pû faire un ſi grand nombre.

Une

Une des choſes les plus remarquables que la guerre ait fait voir en Flandres ; c'eſt que le Mareſchal de Gaſſion n'ait pas perdu une des places de la Lis durant tout un hyver au milieu des ennemis, & environné de toutes leurs forces beaucoup ſuperieures aux ſiennes, mais qu'il les ait éloignées de ſon voiſinage, qu'il les ait eſté chercher juſqu'au delà de l'Eſcaut, & ne leur ait pas meſme laiſſé de lieu de s'en retourner dans les villes, & au delà de cette riviere. Ceux qui ont bien connu le genie de ce Mareſchal, & les reſſorts de ſes mouvemens guerriers, ont veu que ce qu'il ſembloit faire au hazard & contre les loix de la guerre, eſtoit entrepris & conduit par une prudence toute ſinguliere, & par un reſultat de raiſonnemens fondé ſur une connoiſſance trés-exacte qu'il avoit de l'eſtat preſent des ennemis, de leurs forces & des ſiennes, de l'eſtonnement où ils eſtoient, & de la qualité du chemin par où il devoit paſſer ou retourner en ſes quartiers. Ce qui luy fit répondre à un Officier qui luy repreſentoit la difficulté, & meſme l'impoſſibilité qu'il y avoit à faire ſa retraite, *Qu'il avoit en ſa teſte & portoit à ſon coſté dequoy ſurmonter cette pretendue impoſſibilité.*

Abraham

Abraham de Fabert, Mareſchal de France.

LEs hommes naiſſent quelquefois avec de ſi grands talens, & font des choſes ſi extraordinaires, que le peuple ne pouvant concevoir que ce qu'ils voyent, n'excede pas les forces de la nature humaine, recourent à des genies & à des eſprits familiers, qu'ils leur donnent pour leur attribuer ce qui n'eſt que l'effet d'une ſinguliere induſtrie, ou d'une prudence conſommée. L'antiquité en uſa ainſi à l'égard de Socrate; & c'eſt ce qui eſt arrivé à celuy dont j'entreprens l'éloge.

ABRAHAM DE FABERT nâquit à Mets, & fut d'abord deſtiné ou à l'Egliſe ou à la Robe; mais dés qu'on l'eut mis au College, il donna toutes les marques d'averſion qu'on peut avoir pour l'eſtude. De tous les livres il n'y avoit que les Romans qui luy plaiſoient, & ſans cette inclination on auroit eu de la peine à luy apprendre à lire. Il fallut que ſon pere conſentiſt au deſir qu'il avoit de ſuivre la profeſſion des armes, perſuadé qu'un enfant ne réuſſit jamais mieux que dans l'employ qu'il ſe choiſit luy-meſme. Il entra au Regiment des Gardes à l'âge de treize ans & demi, dans la compagnie de Monſieur de Carmagnole.

Pen-

Pendant cinq ans & demi qu'il fut au Regiment des Gardes, il s'acquitta avec une extréme exactitude de tous les devoirs d'un ſoldat. Il ne ſe contentoit pas de monter la tranchée les jours qu'il eſtoit de garde, il s'offroit les autres jours aux Ingenieurs pour porter le cordeau. Il vivoit avec tant de frugalité, que ſa paye ſuffiſoit pour l'entretenir honneſtement. Il ne voulut jamais rien recevoir au delà ni de ſon Capitaine, ni de ſon pere, à qui il avoit reſolu de n'être plus à charge.

Au ſortir du Regiment des Gardes, Monſieur le Duc d'Eſpernon luy donna le Drapeau dans le regiment de Piedmont. Dans ce temps la Majorité du regiment de Rambure ayant vacqué, Monſieur de Rambure, qui connoiſſoit ſon merite la luy donna, & le fit ſi bien valoir auprés du Roy, que Sa Majeſté prit un extréme plaiſir à l'entendre parler ſur les matieres de la guerre, & particulierement ſur l'exercice de l'infanterie. Monſieur de Fabert pour en donner une plus vive repreſentation, fit faire de petites figures de ſoldats qu'il faiſoit mouvoir ſuivant les ordres & les commandemens qu'il donnoit.

Le Roy ayant choiſi dans toute ſon Infanterie quatre Majors pour leur donner à chacun une compagnie, Monſieur de Fabert fut nommé le premier. Ce qu'il fit à la fameuſe retraite de Mayence a eſté comparé à la retraite des dix milles de Xenophon; car il ſauva toute l'armée du Roy des attaques de celle de l'Empereur, beaucoup ſuperieure, ſans

ſans y perdre preſque un ſeul homme. Ayant eſté bleſſé à la priſe de Turin d'un coup de mouſquet dans la cuiſſe, trés-dangereux, mais qui ne le mit pas hors de combat, parce que l'os n'eſtoit pas caſſé, il pourſuivit l'attaque de la barricade qu'il auoit entrepris de forcer, & ne s'en retira qu'aprés avoir veu tuer autour de luy preſque tous ſes ſoldats. Le coup fut trouvé tel, que tous les Chirurgiens conclurent qu'il luy falloit couper la cuiſſe. Le Cardinal de la Vallette, à qui le Roy l'avoit donné pour Ayde de Camp, & Monſieur de Turenne, le conjurerent de ſouffrir cette operation. *Il ne faut point mourir par pieces*, leur répondit-il, *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien, & peut-eſtre luy échaperay-je.* Cela dit, il ſe fit apporter pluſieurs terrines de lait & de crême, & y ayant fait tremper de vieux linge qu'il appliqua ſur ſa playe, il en guerit en peu de jours. Le Cardinal de la Vallette eſtant mort environ ce temps-là, Monſieur le Cardinal de Richelieu le pria de le recevoir pour ſon amy à la place de celuy qu'il venoit de perdre, ſachant combien il eſtoit agreable au Roy, & que tout ce qu'il luy propoſoit eſtoit mieux receu que de quelque autre part que ce puſt eſtre. Enſuite il luy confia pluſieurs affaires ſecrettes, où il crut qu'il pouvoit luy rendre des ſervices trés-importans.

Le Roy luy ayant donné le Gouvernement de Sedan, il y fit faire des fortifications d'une ſolidité ſans égale, & avec une telle

œconomie que le Roy n'a jamais eu de place mieux fortifiée, & à ſi peu de fraix. Il fit creuſer à ſes dépens le fort de la teſte de l'Ouvrage à cornes du coſté du Palatinat. Lors que ſa famille luy repreſentoit qu'il dépenſoit un bien qu'il eſtoit obligé de leur conſerver. *Si pour empeſcher*, leur répondit-il, *qu'une place que le Roy m'a confiée ne tombaſt au pouvoir des Ennemis, il falloit mettre à une breche ma perſonne, ma famille & tout mon bien, je ne balancerois pas un moment à le faire.*

Le Roy voulant reconnoiſtre tant de ſervices luy donna le Baſton de Mareſchal de France, qui loin de luy inſpirer de l'orgueil le rendit encore plus honneſte, plus doux, & plus acceſſible. Sa modeſtie eſtoit ſi grande, que le Roy ayant voulu ſur la fin de 1661. l'honorer du collier de ſon Ordre, il ſe fit un point d'honneur de ne le pas accepter, perſuadé qu'il n'y avoit que les Gentilshommes d'une ancienne Nobleſſe qui puſſent le porter à juſte titre. Il en écrivit à Sa Majeſté pour luy en rendre graces, quoy que ſa famille ſe plaigniſt du tort qu'il luy faiſoit, & luy repreſentaſt que ſon grand-pere avoit eſté ennobli par le Duc de Lorraine, & que ſon Pere avoit toûjours porté la qualité de Gentilhomme. Le Roy luy envoya la reponſe qui ſuit, écrite de ſa main. „ Monſieur, je ne ſaurois vous dire ſi c'eſt „ avec plus d'eſtime, ou bien avec plus de „ plaiſir que j'ay vû par voſtre lettre du 7. „ de ce mois, l'excluſion que vous vous don-

„ nez

„ nez vous-meſme du Cordon bleu dont j'a-
„ vois reſolu de vous honorer. Ce rare e-
„ exemple de probité me paroiſt ſi admira-
„ ble, que je ſuis contraint de vous avoüer
„ que je le regarde comme un ornement de
„ mon regne. Mais j'ay d'ailleurs un re-
„ gret trés-ſenſible de voir qu'un homme,
„ qui par ſa valeur & par ſa fidelité eſt par-
„ venu ſi dignement aux premieres charges
„ de ma Couronne, ſe prive luy-meſme de
„ cette marque d'honneur par un obſtacle
„ qui me lie les mains. Ainſi ne pouvant
„ rien faire davantage pour rendre juſtice à
„ voſtre valeur, je vous aſſureray du moins
„ par ces lignes, que jamais il n'y aura de
„ diſpenſe accordée avec plus de joye que
„ celle que je vous envoyerois de mon pro-
„ pre mouvement, ſi je le pouvois ſans ren-
„ verſer le fondement de mes ordres, &
„ que ceux à qui je vais diſtribuer le Collier
„ ne peuvent jamais en recevoir plus de
„ luſtre dans le monde, que le refus que
„ vous en faites par un principe ſi genereux
„ vous en donne auprés de moy. Je prie
„ Dieu au ſurplus qu'il vous ait, mon Couſin,
„ en ſa ſainte & digne garde. A Paris le
„ 29. Decembre 1661. *Signé*, LOUIS.

Il mourut le 16. May 1662. âgé de 63. ans, & de la maniere qu'il l'avoit toûjours ſouhaitée, c'eſt à dire, ſans témoins, & ſans donner de ſpectacle. *Je ne veux point*, diſoit il, *voir alors auprés de moy une famille deſolée, des amis & des domeſtiques pleurans, tout cela donne de grandes diſtractions.* On ne

peut trop dans ces momens ſe recueillir pour demander pardon à Dieu de tout ſon cœur, & de toutes ſes forces. C'eſt ainſi que je ſouhaite ſortir de ce monde, ſans donner la Comedie à perſonne. Se ſentant fort affoibli, il demanda ſes heures, & fit tirer les rideaux de ſon lit, & peu de temps aprés on le trouva mort à genoux, & ſon livre ouvert ſur le Pſeaume *Miſerere mei Deus.*

Abraham du Queſne, Lieutenant General des Armées Navales de France.

IL ſeroit mal-aiſé de décider qui de la Nature ou de l'Art a le plus contribué à rendre illuſtre l'excellent homme dont je vais parler. Il eſtoit d'une conſtitution forte & robuſte, à l'épreuve des plus rudes travaux de la Mer & de la Guerre, d'un eſprit vif, qui démeſloit ſans peine ce qu'il y avoit de bon dans chaque choſe, & qui ſçavoit profiter de tous les bons exemples. Il ſceut l'art de naviguer & de combattre ſur la Mer dans toutes ſes parties, en ſorte qu'il n'y avoit aucun Officier dans un Vaiſſeau, qui ne le reconnût plus entendu que luy-meſme dans la fonction de ſa propre Charge. Il nâquit en Normandie en l'année 1610. d'une Famille noble, habituée depuis long-temps dans cette

cette Province. Son pere qui ſe nommoit comme luy Abraham du Queſne, eſtoit un Capitaine de reputation dans les Armées Navales, qui ayant eſté envoyé en Suede par le Roy Louis XIII. pour quelques affaires de la Marine, fut pris à ſon retour par les Eſpagnols dans un combat inégal, où il receut une bleſſure dont il mourut à Dunkerque en l'année 1635. Ce fut ſous luy que ſon fils commença d'apprendre le métier de la Guerre. Car en 1627. dans le temps que le Roy projettoit d'aſſieger la Rochelle, le pere qui eſtoit Huguenot ayant demandé de ne pas ſervir ſur des Vaiſſeaux que l'on deſtinoit pour attaquer cette Place, & ayant eſté envoyé ailleurs, le fils qui n'avoit encore que 17. ans commanda un de ces Vaiſſeaux, où il combla de joye ſon pere par des actions de valeur & de prudence au deſſus de ſon âge.

Comme il a ſervi le Roy pendant ſoixante années ſans diſcontinuation, & qu'il a paſſé par toutes les Charges depuis celle de Capitaine juſqu'à celle de Lieutenant General, il ſeroit impoſſible de rapporter icy toutes les occaſions où il s'eſt ſignalé. Il ſuffira de remarquer les principales. En l'année 1637. il fut des premiers à l'attaque des Iſles de Sainte Marguerite. En 1638. il ſe trouva au combat qui ſe donna contre l'Armée Navale d'Eſpagne devant Gattari, où il contribua beaucoup à la retraite de cette Armée. En 1639. il receut un coup de mouſquet à la priſe de Rede, & du Port de Saint Anto-

nis. Il fut encore dangereuſement bleſſé devant Tarragone en 1641. & devant Barcelone en 1642. lors que Perpignan fut pris. Il le fut encore en 1643. à la bataille qui ſe donna au Cap de Gattes contre l'Armée d'Eſpagne. • L'année ſuivante il alla ſervir en Suede, où ſon nom eſtoit déja connu à cauſe des ſervices que ſon pere y avoit rendus. Il fut fait d'abord Major General de l'Armée Navale, & enſuite Vice-Amiral. C'eſt en cette qualité qu'il ſervit le jour de la fameuſe bataille où les Danois furent défaits entierement, & ce fut luy deuxiéme qui aborda & prit leur Vaiſſeau Amiral, où dans le choc furieux qui ſe fit, le General de l'Armée Danoiſe fut tué. Le Roy de Dannemark y auroit eſté fait priſonnier, ſi ce Prince qui fut bleſſé à l'œil d'un éclat de bois en pointant un canon la veille de la bataille, n'euſt pas eſté obligé de ſortir de ce Vaiſſeau à cauſe de ſa bleſſure.

Monſieur du Queſne fut rapellé en France en 1647. Cette année & la ſuivante il commanda une des Eſcadres qui furent envoyées à l'expedition de Naples. La Marine de France eſtant fort décheuë de ſon premier luſtre pendant la minorité du Roy, il arma pluſieurs Vaiſſeaux à ſes dépens en l'année 1651. à l'occaſion des premiers mouvemens de Bourdeaux, pour porter du ſecours à l'Armée Royale, qui tenoit cette Ville bloquée. Il fut rencontré en chemin par une Eſcadre Angloiſe, qui voulut luy faire baiſſer le pavillon. Le combat fut fort opiniaſtre,

tre, & il fut dangereuſement bleſſé. Cependant quoy que fort inferieur en forces, il en ſortit tres-glorieuſement. Il fut obligé de faire radouber ſon Vaiſſeau à Breſt, d'où il reprit le chemin de Bourdeaux, ſans attendre l'entiere gueriſon de ſes bleſſures. L'Armée d'Eſpagne arriva en meſme-temps que luy dans la riviere, mais il y entra malgré toute l'Armée. Cette heureuſe hardieſſe fut une des principales cauſes de la reddition de la Ville. La Reine Regente luy donna pour témoignage de ſa reconnoiſſance, en attendant le rembourſement de l'armement qu'il avoit fait, le Chaſteau de l'Iſle d'Andred en Bretagne, qui eſtoit de ſon Domaine. Toutes ces expeditions ont fait beaucoup d'honneur à Monſieur du Queſne; mais ce qui l'a comblé de gloire, ce ſont les heureux ſuccés des Guerres de Sicile. Juſques-là on connoiſſoit le courage des François; mais on n'eſtoit pas aſſez perſuadé de leur capacité pour les Expeditions Navales. On croyoit que le grand Ruyter ſi redoutable ſur l'Ocean, alloit ternir dans la Mediterranée tout l'éclat que la Marine s'eſtoit acquis ſous la conduite de Monſieur du Queſne. Cependant les Hollandois furent vaincus en trois combats differens, ayant Ruyter à leur teſte, & Monſieur du Queſne qui les vainquit, quoy qu'avec moins de force, tua d'un coup de canon ce General, ſi celebre & ſi formidable. On a remarqué que Ruyter avoit dit pluſieurs fois, *Qu'il ne craignoit que Monſieur du Queſne.*

Les Vaiſſeaux des Tripolitains alors Ennemis de la France s'eſtoient retirez dans le Port de Chio, comme dans un aſyle aſſuré ſous une des principales Forteresſes du Grand Seigneur, où ils eſtoient protegez du Capitan Bacha à la teſte de vingt-deux Galeres, Monſieur du Queſne les alla foudroyer avec une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux, & les ayant tenus long-temps bloquez, obligea ces Corſaires à conclure une paix glorieuſe à la France. Enſuite il reduiſit Alger & Gennes, à implorer la clemence du Roy. L'Aſie, l'Afrique & l'Europe ont vû les effets de ſa valeur, & un nombre infini de Chreſtiens à qui il a donné la liberté dans ſes differentes expeditions, ſont d'aſſurez témoignages de la grandeur & de la generoſité de ſon ame. Il eſtoit né & eſt mort Huguenot; on ne doute point que ſans cet obſtacle à ſa fortune, le Roy qui honoroit ſon merite d'une eſtime particuliere, ne l'euſt recompenſé avec encore plus d'éclat, qu'il n'a fait pendant tout le cours de ſa vie, quoy qu'il luy ait donné une marque de ſa bienveillance bien glorieuſe, en luy faiſant don de trois cens mille livres pour acheter une Terre, qui fut celle du Bouchet proche d'Eſtampes, Terre tres-belle & tres agreable, que Sa Majeſté érigea en Marquiſat, en luy impoſant le nom de du Queſne, au lieu de celuy du Bouchet, pour rendre ſon nom immortel, ainſi qu'il merite de l'eſtre.

Il mourut le 2. Fevrier 1688. aprés avoir veſcu 78. ans avec une vigueur & une ſanté par-

parfaite. Il avoit épouſé Gabrielle de Berniere, dont il a laiſſé quatre fils, tous dignes enfans d'un ſi noble pere.

Honoré d'Urfé, Chevalier de Malthe.

QUoy que les Romans ſoient d'une antiquité immemoriale, & que les narrations d'avantures fabuleuſes ne ſoient gueres moins anciennes que les Hiſtoires veritables, Monſieur D'URFE' peut neanmoins eſtre regardé comme original dans l'eſpece de Roman qu'il nous a laiſſé. Preſque tous les autres, excepté ceux qui ont eſté faits depuis, ou ne racontent les avantures que d'un ſeul Heros, ou de pluſieurs Heros d'une meſme eſpece; le ſien eſt un tableau de toutes les conditions de la vie humaine. On y voit des Rois, des Princes, des Courtiſans, & de ſimples Bergers dont il dépeint d'une maniere ſi naïve les mœurs & les occupations innocentes, que l'idée qu'il en donne a charmé non ſeulement toute la France, mais toute l'Europe pendant l'eſpace de plus de cinquante années. Quelque veneration qu'on ſoit obligé d'avoir pour les admirables Poëſies d'Homere, qui ont fait les delices de tous les temps, je croy qu'on peut dire neanmoins qu'à les conſiderer du coſté de l'invention, des mœurs, &

des caracteres, l'Aſtrée, quoy que proſe, ne merite pas moins le nom de Poëme, & ne leur eſt guere moins inferieure. C'eſt le jugement qu'en ont fait de trés-ſavans hommes, quoy que trés-prevenus pour les anciens contre les modernes.

Honoré d'Urfé cadet de l'illuſtre maiſon d'Urfé dans la Province de Foreſt eut deux freres, dont l'aiſné épouſa l'heritiere de la maiſon de Chaſteaumorant, mais dont le mariage fut dans la ſuite déclaré nul à cauſe de ſon impuiſſance. Il ſe fit Preſtre; & mourut Doyen du Chapitre de Saint Jean de Montbriſon, Prieur de Mont-Verdun. Le ſecond fut Grand-Eſcuyer du Duc de Savoye, & veſcut plus de cent ans. Celuy dont je fais l'éloge, fut Chevalier de Malthe, & s'acquitta des devoirs de ſa profeſſion avec toute la bravoure & toute l'exactitude qu'elle pouvoit demander. Cependant ce n'eſt point tant par cet endroit, quoy que trés-beau & trés-brillant, qu'il nous oblige à le mettre au nombre de nos illuſtres, ç'a eſte principalement par la beauté & la fecondité de ſon genie, qui paroiſt avec tant d'éclat dans le Roman qu'il nous a laiſſé; que nous avons eſté forcé à luy rendre cette juſtice.

Ce Roman n'eſt pas un pur Roman, c'eſt un tiſſu énigmatique des principales Avantures de ſon Auteur. Avant qu'il partiſt pour faire ſon ſtage à Malthe, où il demeura pluſieurs années de ſuite, il avoit pris de l'amour pour Mademoiſelle de Chaſteaumorant unique heritiere de ſa Maiſon, belle, riche

&

& fiere; mais de cette fierté noble qu'inſpire ordinairement la grande vertu. Pendant ſon abſence on la maria avec le frere aiſné de celuy dont je parle. Ce mariage ſe fit par conſideration. Les maiſons d'Urfé & de Chaſteaumorant, les deux plus grandes maiſons de tout le Foreſt, eſtoient ennemies entre elles, leurs intereſts avoient diviſé toute la Nobleſſe du Pays; de ſorte que les parens de part & d'autre furent bien-aiſes de tarir par cette alliance la ſource des querelles & des malheurs qui pouvoient arriver à tous momens. D'Urfé à ſon retour de Malthe trouva ſa maiſtreſſe mariée avec ſon frere. Il ne laiſſa pas de l'aimer toûjours, & il y a apparence qu'il n'ignoroit pas le ſecret defaut de ſon frere, qui aprés dix années d'un mariage apparent avoüa ſon impuiſſance. Le Chevalier d'Urfé obtint diſpenſe de ſes vœux, & aprés avoir ſurmonté pluſieurs difficultez, épouſa Mademoiſelle de Chaſteaumorant.

Ces Avantures ont donné lieu à celles de Celadon, de Silvandre, d'Aſtrée, & de Diane, qui en ſont des images myſterieuſes. Diverſes autres Avantures des perſonnes les plus qualifiées de la Cour de ſon temps, luy ont encore fourni de matiere pour l'ingenieuſe conſtruction de ſon Roman.

Quoy que cet ouvrage, de meſme que tous ceux qui luy reſſemblent, ne ſoient pas d'une fort grande ſolidité, & ne meritent gueres d'eſtre lûs par ceux qui ne cherchent qu'à s'inſtruire dans les Sciences, ou à remplir leur eſprit des preceptes d'une exacte & ſeve-

vere morale, quoy qu'on ne puiſſe pas meſme diſconvenir que la lecture n'en ſoit dangereuſe, particulierement pour les jeunes perſonnes, qui déja portées d'elles-meſmes à gouſter les charmes de l'amour, y ſont encore entraiſnées par les exemples qu'elles y voyent de cette paſſion, d'autant plus dangereuſe, qu'elle y eſt dégagée de toutes ſortes d'impuretez; neanmoins comme les Anciens ſe ſont fait un trés-grand honneur d'avoir eu des Auteurs excellens dans ces ſortes d'ouvrages, & que l'on prétend l'emporter beaucoup ſur tous ceux des ſiecles ſuivans, j'ay crû pouvoir auſſi regarder avec beaucoup d'eſtime ce que noſtre ſiecle a produit de beau dans ce genre d'écrire, eſtant vray que les mœurs & les caracteres du Roman de l'Aſtrée n'ont pas moins d'art & d'agrément que ceux de tous les anciens Poëtes. Il ne luy manque qu'un certain reſpect qu'imprime l'antiquité, qui redouble toûjours le prix des ouvrages qu'elle conſacre.

Claude Berbier du Metz, Lieutenant General des Armées du Roy.

CEluy dont j'entreprens l'éloge portoit ſur ſon viſage des marques ſi viſibles de ſa valeur, que nous ne pouvions pas luy refuſer les témoignages que nous luy en

en allons rendre. Il fut bleſſé au viſage d'un coup de canon, qui en dérangea tellement tous les traits, qu'il n'eſtoit pas reconnoiſſable; mais la difformité que luy cauſa cette bleſſure n'avoit pas mauvaiſe grace dans un homme de guerre, & répandoit meſme ſur ſa perſonne un certain éclat de gloire qui le dédommageoit abondamment de la bonne mine, & de l'agreable phyſionomie que cette bleſſure luy avoit oſtée.

Il nâquit à Roſnay en Champagne le premier jour d'Avril 1638. Dés ſes plus tendres années il donna des marques de l'inclination qu'il avoit pour tous les exercices qui conviennent à un Gentilhomme, & à la Profeſſion des Armes que ſon pere Threſorier des Parties Caſuelles avoit quittée en l'année 1632. & que ce brave fils reprit dés qu'il eut aſſez de force pour en ſoûtenir les fatigues.

Il fit ſa premiere Campagne dans le Regiment de la Meilleraye en l'année 1654. & la ſeconde dans le meſme Regiment; mais cette route luy ayant paru trop longue pour avoir les occaſions de ſe diſtinguer, il pria Monſieur le Marquis de la Meilleraye de le faire ſervir dans le Corps de l'Artillerie dont il eſtoit Grand-Maiſtre, où les occaſions perilleuſes & hardies ſont frequentes. Monſieur de la Meilleraye le fit Commiſſaire d'Artillerie, & ce fut dans l'exercice de cette Charge, que l'année 1657. il receut le coup de canon dont j'ay parlé. Le Roy le plaignit, & luy donna dans ce temps-là une penſion de cinq cens écus. Cette bleſ-

ſure

ſure fut plus de 18. mois à guerir, & luy fit manquer la Campagne de 1658. qui eſt la ſeule où il n'ait pas ſervi depuis qu'il entra au ſervice juſqu'à ſa mort. En l'année 1663. il fut commandé pour le Siege de Marſal, mais cette affaire n'eut pas de ſuite. En 1664. il le fut auſſi pour paſſer en Italie, mais il n'alla que juſqu'à Grenoble, le Pape s'eſtant reſolu de donner au Roy toute la ſatisfaction qu'il pouvoit ſouhaiter.

En 1667. il ſervit aux ſieges de Tournay, de Doüay, & de l'Iſle. Ce dernier ne dura que neuf ou dix jours; mais il fut remarquable par un grand nombre d'actions vigoureuſes qui s'y paſſerent. Monſieur de la Motte Fenelon fit rapport au Roy qu'il venoit de voir un jeune Officier d'Artillerie, nommé du Metz, qui avoit fait dreſſer une Batterie proche de la Contreſcarpe, avec quatre-vingt Suiſſes qu'il avoit demandez pour faire ce travail, & qu'il n'en avoit ramené que dix, tous les autres ayant eſté tuez ou bleſſez autour de luy, ſans qu'il euſt donné aucune marque de trouble ni d'eſtonnement.

Cette action jointe à l'application qu'on luy avoit remarquée pour tout ce qui regardoit le ſervice de l'Artillerie, luy en fit donner en 1668. la Lieutenance Generale en Flandres, Artois, Haynault, Pays Conquis & Reconquis, & en 1671. Sa Majeſté y ajoûta la Picardie, la Lorraine, & le Luxembourg. La Guerre qui commença en 1672. contre les Hollandois, luy fournit des occaſions de ſe ſignaler, ayant commandé l'Artillerie

tillerie dans tous les Sieges conſiderables qui ſe firent pendant les ſept années de cette Guerre.

Il ſe diſtingua particulierement au Siege de Maſtric en 1678. à la bataille de Senef où il fut bleſſé, au Siege de Cambray & à celuy de Valenciennes, où il fut le premier Officier General qui entra dans cette Place, qui fit mettre bas les Armes à la Garniſon, & qui fit priſonnier le Comte de Lumbre & ſept ou huit perſonnes de qualité, dont il ſauva les chevaux & les équipages. Il commanda l'Artillerie aux Sieges de Gand & d'Ypres, & enfin à la Bataille de Saint Denis, qui a eſté la derniere action de cette Guerre; il y fut bleſſé de deux coups de mouſquet à la cuiſſe.

Il fut fait Mareſchal de Camp en 1676. & ayant donné des preuves extraordinaires de ſa valeur & de ſa capacité dans le ſervice & le commandement de l'Artillerie, il la mit dans un état où elle n'avoit jamais eſté, la faiſant ſervir preſque avec la meſme diligence que la Mouſquetęrie. Le Roy luy ordonna de reſter en Flandres, pour y faire les fonctions de Lieutenant General de l'Artillerie dans toutes les Provinces de ſon département, & luy donna pour cet effet le Gouvernement de la Citadelle de l'Iſle, l'une des plus belles & des plus importantes du Royaume. En 1684. le Roy luy donna le Gouvernement de la Ville & du Chaſteau de Gravelines, & de tous les Forts qui en dépendent.

En

En 1688. le Roy le fit Lieutenant General de ſes Armées. Il ſervit en l'année 1689. dans l'Armée commandee par Monſieur le Mareſchal d'Humieres, & en l'année 1690. dans celle qui fut commandée par Monſieur le Mareſchal de Luxembourg. Ce fut dans cette Campagne que ſe donna la fameuſe bataille de Fleurus, où celuy dont je parle s'acquittant de ſon devoir avec peut-eſtre un peu trop de chaleur, & pourſuivant les ennemis à toute outrance, fut tué d'un coup de mouſquet dans la teſte. Il fut pleuré des ſiens, regretté des Soldats, des Officiers, & du Roy meſme, qui en parla ainſi à Monſieur du Metz ſon frere alors Garde du Tréſor Royal, & preſentement Préſident à la Chambre des Comptes : *Vous perdez beaucoup*, luy dit Sa Majeſté, *mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'auray à remplir cette place.*

Un jour Madame la Dauphine l'ayant apperceu au diſner du Roy, elle dit tout bas à Sa Majeſté : *Voila un homme qui eſt bien laid ; & moy*, dit le Roy, *je le trouve bien beau ; c'eſt un des plus braves hommes de mon Royaume.*

Comme il eſtoit bon, humain, honneſte, & faiſant du bien à tout le monde, particulierement aux Communautez de Religieux & de Religieuſes, & à tous les Eccleſiaſtiques qu'il garantiſſoit & mettoit à couvert, autant qu'il luy eſtoit poſſible, des deſordres des gens de guerre, il n'eſt pas croyable à quel point il eſtoit aimé dans toute la Flandre ;

dre ; meſme dans la Flandre Eſpagnole, dont les Gouverneurs avoient pour luy toute l'honneſteté & tous les égards imaginables.

Il eſtoit trés-regulier dans la conduite de ſa vie & de ſes mœurs, trés-charitable envers les pauvres, & particulierement envers les pauvres ſoldats. On a remarqué que malgré la licence que permet la guerre, il n'a jamais ſouffert qu'on ſe ſoit diſpenſé chez luy de l'abſtinence des viandes aux jours que l'uſage en eſt défendu par l'Egliſe.

Sebaſtien de Pontault, de Beaulieu, Ingenieur & Mareſchal de Camp des Armées du Roy.

LA forte inclination qu'eut pour la guerre le Gentilhomme dont je vais parler, luy fit prendre les armes dés l'âge de quinze ans. Ce fut au fameux ſiege de la Rochelle qu'il commença de ſe ſignaler. Il y donna tant de marques de courage, de conduite & d'intrepidité, que le Roy, ſans autre raiſon que celle de ſon merite, luy donna une charge de Commiſſaire d'Artillerie malgré le bas âge où il eſtoit. Il continua la fonction de cette charge aux ſieges de Privas & de Pignerol, & à la bataille de Veillant, où il fut bleſſé d'une mouſquetade à l'épaule. Les ſervices qu'il

qu'il rendit dans l'armée de Lorraine, commandée par Monſieur le Duc de Longueville, porterent Sa Majeſté à le faire Contrôleur General d'Artillerie de l'Armée, & de la Lorraine. Il ſervit au Siege de Heſdin, & l'année ſuivante à celuy d'Arras, où dans le combat qui fut donné contre les Troupes du Comte de Bucquoy, il receut un coup d'épée au travers du corps. Cette bleſſure luy attira encore la Charge de Contrôleur Provincial d'Artillerie dans le Pays d'Artois, dont Sa Majeſté luy fit don avec eloge. Il fut enſuite au Siege & à la priſe d'Aire, où les actions qu'il y fit engagerent Monſieur de la Meilleraye à le choiſir pour garder cette Place, qu'il défendit juſqu'a l'extremité contre les Ennemis, à qui ſa vigoureuſe reſiſtance la fit acheter bien cher.

Il ſe diſtingua de telle ſorte au Siege de Perpignan, que Monſieur le Prince alors Duc d'Enguien, qui ſe connoiſſoit ſi parfaitement en hommes de merite, voulut l'avoir auprés de luy, & s'en ſervir dans les grandes journées de Rocroy, de Thionville, & de Philisbourg. En conduiſant la tranchée dans l'attaque de cette derniere Place, il eut le bras droit emporté d'un coup de canon. Ce malheur, capable de décourager tout homme moins vaillant que luy, ne l'empeſcha pas de continuer ſes ſervices dans les Campagnes ſuivantes, à la bataille de Nortlingue, aux ſieges de Courtray, de Bergues, de Furnes, de Mardic, & de Dunkerque, dont il conduiſit ſeul les travaux de

la

la tranchée. De là il ſuivit ce Prince en Catalogne, où il fit fortifier Conſtantin & Salau. On peut dire qu'il a eſté preſent à tous les combats, à tous les Sieges, & à toutes les expeditions militaires qui ſe ſont faites depuis le moment qu'il a eſté capable de porter les Armes, juſqu'au temps où la vielleſſe & ſes frequentes bleſſures l'ont mis hors d'eſtat de rendre les meſmes ſervices.

Mais comme ſon amour pour la gloire de ſon Prince n'a pû ſe ralentir par les travaux & les fatigues, il s'imagina un moyen de luy eſtre encore plus utile pour ſa gloire. Il entreprit de nous laiſſer des Monumens éternels des Victoires & des Prodiges du Regne de Sa Majeſté. Il deſſina, & donna enſuite à graver tous les Sieges de Villes, tous les Combats, toutes les Batailles, & generalement toutes les expeditions Militaires de ſon Regne, qu'il accompagna de diſcours inſtructifs, & de tout le détail de ces actions merveilleuſes. Il en forma de precieux Volumes, qui ſont, non ſeulement comme des depoſts de la gloire du Prince & de la Nation Françoiſe, mais qui ſont des monumens capables d'allumer le courage des moins zelez pour la gloire & le bonheur de leur Patrie. Cette entrepriſe, où il a conſumé plus de 60000. livres de ſon bien, & qui auroit demandé des forces plus grandes que les ſiennes pour y ſuffire, a eſté neanmoins conduite en quelque ſorte à ſa derniere perfection.

Il mourut le 10. Aouſt 1674. aprés avoir eſté honoré par le Roy, de ſon Ordre de Saint Michel, & de la qualité de Mareſchal General de ſes Armées. Sa mort n'interrompit point ſon ouvrage, Madame des Roches ſa niece, l'a non ſeulement fait continuer avec la meſme exactitude & avec la meſme dépenſe; mais a eu l'honneur de le dédier & de le preſenter au Roy, qui pour luy marquer combien il en eſtoit content l'a honorée de ſes bienfaits, en la gratifiant d'une penſion conſiderable.

Ceux qui ont un gouſt particulier pour ces ſortes d'ouvrages, demeurent d'accord qu'il en eſt peu de ſemblables, ſoit pour la grandeur de l'entrepriſe, ſoit pour l'exacte repreſentation de chaque évenement.

Jaques de Soleiſel, Eſcuyer du Roy dans ſa grande Ecurie.

DU temps de nos peres il falloit aller en Italie pour apprendre à monter à cheval, & c'étoit en ce païs-là ſeul qu'on pouvoit ſe former parfaitement dans les exercices du Manége. Ce bel art a paſſé en France avec tous les autres; & c'eſt chez nous preſentement qu'on vient de tous les endroits de l'Europe s'inſtruire dans la ſcience de ce noble exercice. Pluvinel a eſté le pre-

premier qui a porté ce bel art à un trés-haut degré de perfection, n'ayant rien oublié de ce qui peut contribuer à mettre un homme bien à cheval, & à luy faire faire exactement & d'une maniere noble tous ſes exercices. Celuy dont je vais parler ayant obſervé qu'il eſtoit preſque impoſſible de rien ajoûter aux préceptes de cet excellent Maître, pour bien dreſſer un homme de cheval, s'eſt particulierement appliqué à bien dreſſer le cheval meſme, à eſtudier les proprietez de cet animal, ſes perfections, ſes défauts, ſes maladies, & les remedes qu'il y faut apporter; les differentes manieres de le nourrir, de l'emboucher, de le manier, en un mot tout ce qui peut ſervir à le rendre ſouple, prompt, & obeiſſant au moindre deſir de celuy qui le monte.

JAQUES DE SOLEISEL, Gentilhomme de la Province de Foreſt, fils de Matthieu de Soleiſel Officier des Gendarmes Ecoſſois, nâquit en l'année 1617. en une de ſes Terres nommée le Clapier, proche de la ville de Saint Eſtienne. Aprés avoir achevé ſes eſtudes à Lyon chez les Jeſuites, il ſuivit l'inclination qu'il avoit pour le Manége. Il apprit à monter à cheval ſous pluſieurs Eſcuyers celebres, particulierement ſous Monſieur de Memon qui le perfectionna beaucoup. Enſuite il prit des leçons de Monſieur de Buades, Eſcuyer de Monſieur de Longueville, durant la negociation de Munſter, où il avoit ſuivi Monſieur le Comte d'Avaux pour voir l'Allemagne, & ſur

tout pour y conferer avec les Medecins des maladies des chevaux, qui ſont là auſſi frequens que le ſont en France les Medecins des hommes. De là s'eſtant retiré dans ſa Province, & ayant receu chez luy pluſieurs jeunes Gentilshommes, il s'employa à leur enſeigner les exercices du Manege, & en fit d'excellens Eſcuyers. Monſieur Bernardi, qui s'eſt ſi fort diſtingué dans ſa profeſſion, & qui connoiſſoit le merite de Monſieur de Soleiſel, luy manda qu'il venoit d'eſtablir une Academie à Paris, & le pria de le venir aider. Il y vint, & l'on ſçait en quelle reputation il mit cette Ecole d'adreſſe & de vertu.

Il ne ſe contenta pas de connoiſtre pour ſon utilité particuliere toutes les maladies des chevaux, & tous les remedes qu'on y peut apporter, il voulut que la connoiſſance qu'il en avoit devînt utile au public. Il en compoſa un livre ſous le titre du *Parfait Mareſchal*, dont il y a eu cinq éditions, & qui a eſté parfaitement bien traduit en Allemand pendant ſa vie. Depuis ſa mort il a eſté traduit preſque en toutes les langues. C'eſt un livre original, & qui comprenant tout ce qui regarde les chevaux y a fait oublier les autres livres qui ont traité de cette matiere. Il a auſſi compoſé un petit ouvrage, qui a pour titre, *le Mareſchal Methodique*, ſous le nom ſuppoſé *de la Beſſée*, Eſcuyer de Monſieur l'Electeur de Baviere, & en meſme temps un *Dictionnaire de tous les termes de la Cavalerie*.

L'aſ-

L'assemblage de ces deux livres compose une des trois parties du livre *des Arts de l'Homme d'Epée*. Il a aussi augmenté & perfectionné le livre du *Manége*, de Monsieur le Duc de Neufcastel. Il a laissé des Memoires sur l'*Embouchure des Chevaux*, dont ce qu'il a dit dans son Parfait Mareschal n'est qu'une legere ébauche : & c'est un malheur pour le public, que la mort ne luy ait pas permis de mettre la derniere main à cet ouvrage.

Environ vingt ou vingt-cinq ans avant sa mort, il quitta l'ancienne methode de dresser les chevaux, qu'il avoit pratiquée jusqu'alors, pour prendre celle du Duc de Neufcastel, l'ayant reconnuë plus courte & plus generale ; parce que suivant cette methode il n'y a point de cheval qui ne soit capable d'estre dressé au Manége, & que par l'ancienne methode beaucoup d'excellens chevaux n'y peuvent estre dressez.

Il mourut de mort subite dans son Academie, le dernier jour de Janvier 1680. âgé de soixante-trois ans. Il estoit d'un caractere serieux, messé d'une gayeté qui rendoit son abord & sa conversation trés-agreable. Il avoit l'esprit engageant, & le don de se faire craindre & aimer des gens de qualité qui étoient dans son Academie. Ils le regardoient tous comme leur pere : & parce qu'il y avoit toûjours quelque chose à apprendre avec luy, il n'alloit presque nulle part qu'il ne fust entouré d'une troupe de jeunes Gentilshommes, comme les Rois le sont de leurs Courtisans.

tiſans. Il eſtoit capable d'élever un Prince, & l'on a dit de luy, qu'*il auroit encore mieux fait le livre du Parfait honneſte Homme, que le livre du Parfait Mareſchal.* Il avoit beaucoup de gouſt pour les ſciences & pour les arts; il ſçavoit la Muſique, & peignoit agreablement. C'eſtoit un homme d'un grand ſens, & d'un bon conſeil; ferme, intrepide, & d'une probité à toute épreuve. Ces vertus morales eſtoient accompagnées des vertus chrétiennes, qu'il a pratiquées pendant toute ſa vie.

Michel Le Tellier, Chancelier de France.

ON peut voir icy juſqu'où le bon eſprit, la vertu & l'application continuelle à ſes devoirs, peuvent conduire un homme dans la route des honneurs & des dignitez.

Michel le Tellier nâquit à Paris le 19. Avril 1603. Son pere Conſeiller en la Cour des Aydes, fit ſa Charge avec tant de diſtinction, qu'il fut choiſi par cette Compagnie pour faire la fonction de Procureur General pendant une longue abſence de celuy qui en avoit le Titre. Il eut un tel ſoin de faire élever ſon fils dans l'eſtude des belles Lettres & de la Juriſprudence, que ce fils merita à l'âge de 21. an d'eſtre pourveu d'une Char-

Charge de Conſeiller au Grand Conſeil avant le temps preſcrit par les Ordonnances. Il fut enſuite Procureur du Roy au Chaſtelet, où aprés avoir exercé cette Charge avec une capacité extraordinaire, il fut fait Maiſtre des Requeſtes, & nommé par Louis XIII. en l'année 1639. avec Monſieur Talon Conſeiller d'Eſtat, pour examiner les procedures qui ſe firent en Normandie contre les coupables des ſéditions qui s'y eſtoient élevées pendant le voyage du Roy en Dauphiné.

A ſon retour de Normandie il fut choiſi pour eſtre Intendant en Piedmont, où Monſieur Mazarin qui n'eſtoit pas encore revestu de la Pourpre, ayant connu ſon merite dans le maniement des affaires, conceut pour luy beaucoup d'eſtime & d'amitié. Monſieur Mazarin ayant eſté fait Cardinal en 1641. & Monſieur des Noyers Secretaire d'Eſtat, qui avoit le departement de la Guerre, s'estant retiré volontairement de la Cour en l'année 1643. ſon Eminence propoſa au feu Roy de faire exercer par Commiſſion cette Charge par Monſieur le Tellier; ce que Sa Majeſté ayant agreé, il vint du Piedmont à la Cour pour en faire les fonctions. Monſieur des Noyers eſtant mort peu de temps aprés, il fut auſſi-toſt pourveu en titre, de cette Charge, dans les premiers mois de la minorité du Roy.

Ce fut ſur luy que la Reine Mere & le Cardinal Mazarin ſe repoſerent davantage de toutes choſes, pendant les temps difficiles de cette minorité. Il reſta ſeul à Paris auprés

de feu Monſieur le Duc d'Orleans, durant les voyages que leurs Majeſtez firent en Normandie, en Bourgogne & en Guyenne, avec plein pouvoir de contreſigner les ordres de Son Alteſſe Royale, & meſme d'en expedier au nom du Roy quand il le jugeroit neceſſaire pour le bien des affaires de Sa Majeſté.

Lors que les Troubles arrivez à Paris obligerent le Cardinal Mazarin de ſe retirer hors du Royaume, la Reine mere fut ſollicitée d'éloigner auſſi Monſieur le Tellier: elle refuſa long-temps cette demande, & il fallut qu'il la preſſaſt luy-meſme de conſentir à ſon éloignement, preferant par un zele qui a peu d'exemples le ſervice & les intereſts de l'Eſtat, à ſa propre fortune.

Ayant eſté rapellé peu de temps aprés, il fut chargé luy ſeul du poids de toutes les affaires, alors tres-importantes & tres-épineuſes. Il les conduiſit neanmoins ſi heureuſement, qu'apres quelques conferences qu'il eut avec Monſieur le Duc d'Orleans, ce Prince ſigna un Traité par lequel il acceptoit l'Amniſtie, & conſentoit de ſe retirer dans ſon Appanage & de n'en ſortir jamais pour venir à la Cour, ſans un ordre du Roy par écrit. Enſuite de cette Negotiation Sa Majeſté l'honora de la Charge de Treſorier de ſes ordres, vacante par la mort de Monſieur de Chavigny.

Lors que le Cardinal Mazarin alla à Saint Jean de Luz en 1659. pour negotier la Paix & le Mariage du Roy avec Marie Thereſe In-

Infante d'Eſpagne, Monſieur le Tellier demeura ſeul auprés du Roy pour entretenir correſpondance avec ce Cardinal, qui luy adreſſoit toutes les Relations des Conferences qu'il avoit avec Dom Louis d'Haro, pour en rendre compte au Roy & à la Reine mere, & luy envoyer enſuite les ordres de leurs Majeſtez pour finir cette double Negotiation.

Le Roy ayant reſolu en 1661. aprés la mort du Cardinal Mazarin de gouverner ſon Royaume par luy-meſme, choiſit Monſieur le Tellier pour eſtre un de ſes principaux Miniſtres, & il eut en cette qualité l'honneur d'aſſiſter à tous les Conſeils que Sa Majeſté tint juſques en 1677. que le Roy voulant recompenſer ſes longs ſervices l'éleva le 30. Octobre à la Charge de Chancelier de France, qui venoit de vacquer par la mort du Chancelier d'Aligre. Quelque grande que ſoit cette dignité, on peut dire que les marques d'eſtime dont le Roy accompagna ſon preſent, furent quelque choſe de plus precieux que le preſent meſme.

Il ſe donna tout entier à l'exercice de cette éminente Charge, perſuadé, comme il l'a dit pluſieurs fois, *que ne pouvant juger par tout, il eſtoit du moins obligé de répandre par tout l'eſprit de la juſtice, & de la faire regner dans tous les Tribunaux de la Monarchie.* Il ſeroit difficile de rapporter toutes les grandes choſes qu'il fit pour le bien de l'Eſtat: mais on ne peut oublier la joye qu'il reſſentit lors qu'il ſcella la revocation de l'Edit de

Nan-

Nantes : Il dit, en ſortant du Sceau, *qu'il conſentoit de mourir, aprés avoir veu l'exercice public de la Religion Pretenduë Reformée banni du Royaume.* Il mourut, en effet, peu de jours aprés.

La mort qui luy fut annoncée par l'Archeveſque Duc de Reims ſon fils, ne l'ébranla point ; il l'enviſagea avec beaucoup de fermeté, ſans la moindre oſtentation, & avec des ſentimens de pieté & d'humilité tres-edifians, qui ne furent accompagnez d'aucune foibleſſe. Aprés avoir eſté muni des Sacremens, il mourut à Paris entre les bras de ſa Famille le 30. Octobre 1685. en prononçant ces paroles, *Miſericordias Domini in æternum cantabo.* Il eſtoit âgé de 82. ans 6. mois & 21. jours.

Parmi le grand nombre de vertus qu'il poſſeda, celles qui éclaterent davantage, & qui formoient plus particulierement ſon caractere, furent la prudence, la vigilance, & l'affabilité. Il fut toûjours heureux, ſur tout en enfans ; le Marquis de Louvois qui eſtoit l'aîné, Miniſtre & Secretaire d'Eſtat, encherit encore ſur ſon aſſiduité au travail & ſur ſa vigilance. Le ſecond, Archeveſque Duc de Reims, Premier Pair de France, Maiſtre de la Chapelle du Roy, Commandeur de l'Ordre du Saint Eſprit, & Proviſeur de Sorbonne, eſt tres-ſçavant & fort recommandable par le bon ordre & la diſcipline qu'il a eſtablie & qu'il entretient dans tout ſon Dioceſe. Monſieur le Chancelier eut auſſi une fille qui fut mariée à Monſieur de Villequier,

lequier, preſentement Duc d'Aumont, Pair de France, & Premier Gentilhomme de la Chambre du Roy. Elle mourut en l'année 1668. Le Marquis de Barbezieux Secretaire d'Eſtat, Commandeur & Chancelier des Ordres du Roy, petit-fils du Chancelier dont nous venons de faire l'Eloge, & fils du Marquis de Louvois, marche ſur les glorieuſes traces de ſon pere & de ſon ayeul.

Jean-Baptiſte Colbert, Marquis de Seignelay.

IL eſtoit fils aiſné de Meſſire Jean Baptiſte Colbert Miniſtre & Secretaire d'Etat, dont il a eſté parlé dans le premier volume. Aprés qu'il eut fait ſes Eſtudes, ſon pere, qui au milieu des plus grandes affaires dont il eſtoit chargé, avoit une application continuelle à l'education de ſes enfans, le fit voyager en Italie & en Angleterre, pour commencer à former ſon eſprit, qui promettoit deja beaucoup, en attendant qu'il puſt achever luy meſme de l'inſtruire autant par ſes avis que par ſon exemple. Quelque temps aprés ſon retour, le Roy luy accorda la charge de Secretaire d'Etat en ſurvivance de ſon pere, qui commença d'abord à ſe decharger ſur luy d'une partie du détail de la Marine. Ayant un eſprit ſuperieur, une grande

memoire,

memoire, une facilité merveilleuſe à concevoir, à parler, & a écrire, les inſtructions d'un tel pere le mirent bien-toſt en eſtat de ſouſtenir luy-meſme, avec une extréme capacité, le poids de toutes les affaires de la mer. Quoy que l'application avec laquelle il s'y attacha, euſt donné lieu à un grand nombre de découvertes importantes, pour rendre la Marine auſſi utile qu'elle l'a eſté dans la ſuite, ſon grand genie parut encore davantage lors que ſuccedant à Monſieur Colbert, il euſt à maintenir le bon ordre, la diſcipline, & tant de beaux eſtabliſſemens qu'il trouva commencez.

Le Roy ayant reſolu de chaſtier les Genois, & l'entrepriſe paroiſſant tres-difficile à executer, Monſieur de Seignelay fut chargé de ſes ordres, avec un pouvoir le plus ample qu'on puiſſe donner à un Miniſtre, il executa ce qui avoit paru impoſſible, & le Doge avec quatre Senateurs furent obligez de venir faire leurs ſoumiſſions à Sa Majeſté, & de recevoir les conditions qu'elle voulut leur accorder.

Les Corſaires de Tripoli & ceux de Tunis avoient, contre la foy des Traitez, pris quelques vaiſſeaux François qui negocioient ſans precaution, & il eſtoit de l'honneur & de l'intereſt de la nation que leur inſolence ne demeuraſt pas impunie. Le Roy conceut le deſſein de les faire attaquer, & il chargea le Marquis de Seignelay de l'execution. Les ordres de Sa Majeſté furent executez avec tant de ſuccés, que ces deux Republiques

furent

furent obligées à demander la paix, & à l'accepter telle que Sa Majeſté la leur impoſa, & à reſtituer l'une cinq cens mille livres, & l'autre deux cens quarante mille livres pour le dédommagement des François.

Les Corſaires d'Alger, dont la ville avoit eſté bombardée en 1683. furent contraints cette meſme année de demander la paix au Roy, pour éviter le nouveau malheur qui les menaçoit.

Le Conſeil d'Eſpagne avoit fait ſaiſir, dans les Indes Occidentales, les marchandiſes achetées des François. Le Roy, prevoyant les ſuites dangereuſes de cette violence, commanda au Marquis de Seignelay de faire armer quarante Vaiſſeaux pour obliger les Eſpagnols à rendre juſtice aux François. L'affaire fut conduite avec tant de prudence & de vigueur, que ſans allarmer les autres Puiſſances de l'Europe, qui eſtoit alors dans une profonde paix, les Eſpagnols rendirent quinze cens mille livres, à quoy montoit la ſaiſie des effets des Marchands, & elles furent diſtribuées aux Intereſſez avec une entiere fidelité; le Roy s'eſtant contenté de la gloire d'avoir empeſché l'oppreſſion & la vexation de ſes Sujets.

La reputation de la grandeur du Roy ayant eſté portée aux Pays les plus éloignez par les Vaiſſeaux François, engagea le Roy de Siam à envoyer, des extrémitez de l'Aſie, une Ambaſſade ſolemnelle en France. Sa Majeſté crut qu'il eſtoit à propos de profiter

ſiter de cette conjoncture, & chargea le Marquis de Seignelay de travailler à jetter les fondemens d'un Traité qui euſt pû rendre le commerce des François fort ſuperieur à celuy des autres nations dans les Indes Orientales, ſi une revolution que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, n'en euſt empeſché l'execution.

Les Algeriens avoient recommencé leurs hoſtilitez en 1687. Il fut reſolu de les humilier de telle maniere, qu'il n'y euſt plus ſujet de craindre qu'ils en vinſſent à de nouvelles ruptures. Le ſuccés en fut tel, qu'ils furent obligez en 1688. de ſe ſoumettre à toutes les conditions que Sa Majeſté leur preſcrivit; & ils n'ont oſé depuis, meſme durant que les forces navales du Roy étoient occupées ailleurs, violer la paix qu'il pluſt à Sa Majeſté de leur accorder.

La guerre qui s'alluma dans toute l'Europe à la fin de 1688. donna au Marquis de Seignelay une nouvelle occaſion de faire paroiſtre autant de zele que de grandeur de genie, en executant la reſolution que le Roy prit d'oppoſer une puiſſante flotte à deux nations qui s'eſtoient juſqu'alors diſputées l'empire de la mer, & qui ayant joint toutes leurs forces, ne croyoient pas que la France puſt penſer à autre choſe qu'à la défenſe de ſes coſtes. Sa Majeſté voulut non ſeulement qu'il allaſt ſur les ports pour faire partir ſa flotte, mais qu'il s'embarquaſt deſſus. Un détachement de vaiſſeaux mena un grand convoy en Irlande, & défit une eſca-

dre

dre Angloiſe fort ſuperieure dans la baye de Bantrie. La jonction des Vaiſſeaux du Levant avec ceux du Ponant ſe fit, ſans que les ennemis pûſſent l'empeſcher; & enſuite la flotte du Roy tenant la mer, les obligea de s'aller cacher dans leurs ports.

Au retour de cette campagne, le Roy l'honora de la place de Miniſtre d'Etat, & aprés le compte qu'il rendit à Sa Majeſté de l'état de la Marine, il fit, ſuivant ſes ordres, un nouveau projet d'armement pour l'année 1690. qui ayant eſté heureuſement executé, fut ſuivi de l'heureux ſuccés de la bataille gagnée dans la Manche à la hauteur du cap de Beveziers.

Au retour de ce voyage il tomba dans une maladie de langueur, dont il mourut le 3. Novembre 1690. à la fleur de ſon âge, n'ayant que 39. ans.

Le Roy perdit par ſa mort un Miniſtre qui ayant eſté formé preſque ſous les yeux & ſous la main de Sa Majeſté, avoit autant d'attachement pour ſa Perſonne, que de zele pour l'honneur & pour le bien public du Royaume: d'un genie vif, actif & intrepide; fecond en expedients, & à qui rien ne paroiſſoit impoſſible quand il s'agiſſoit de la gloire & du ſervice d'un ſi grand Maiſtre.

La Cour perdit un de ſes plus grands ornemens, parce que ſa magnificence, la délicateſſe de ſon eſprit, l'agrément de ſa converſation, l'amour des Lettres & des perſonnes diſtinguées par leur merite, la connoiſſance exquiſe des beaux Arts, & plu-

ſieurs autres grandes qualitez, attiroient chez luy les perſonnes les plus conſiderables, & la compagnie la plus choiſie.

Il avoit eſté marié deux fois. La premiere avec Mademoiſelle d'Allegre, dont il eut une fille qui mourut en bas âge. Il épouſa en ſecondes nôces Mademoiſelle de Matignon, dont il eut cinq garçons. Il eſt enterré à Saint Euſtache, dans la Chapelle où eſt la Sepulture de ſa maiſon.

Achilles de Harlay, Premier Preſident au Parlement de Paris.

ACHILLES DE HARLAY, fils aîné de Chriſtophe de Harlay, Preſident au Parlement de Paris, nâquit le 7. Mars 1550. avec tous les avantages que la Nature peut donner à ceux qu'elle aime. La maiſon de Harlay eſt tres-noble, & tres-ancienne, les uns la tiennent originaire d'Angleterre, les autres de la Franche-Comté, où ils pretendent qu'elle a pris ſon nom de la ville de Harlay, premiere Baronnie de ce pays, laquelle a eſté long-temps dans leur Maiſon, & paſſa enſuite dans celle de Chabot, & de Naſſau. François de Harlay, fils de Philbert, fut le premier qui vint s'eſtablir en France. Il vivoit ſous le regne de Charles VI. & de Charles VII. Il fut Con-

Conſeiller & Chambellan du Roy, & laiſſa de Louïſe de Berbiſi ſon épouſe, Nicolas, dit Colinet de Harlay, Sieur de Grandvilliers & de Nogent, & François Religieux de Saint Benigne de Dijon. Nicolas fut Conſeiller du Roy Charles VI. & l'un des Maiſtres ordinaires de ſon Hôtel. Il eut Jean de Harlay, Sieur de Grandvilliers, Nogent, & Celi, qui ſe ſignala dans les guerres contre les Anglois, & merita l'ordre de Chevalerie qu'il receut de Jean Duc de Bourbon. Le Roy Louis XI. ſe ſervit de luy en pluſieurs occaſions trés-importantes. Il épouſa Loüiſe Luillier, dont il eut pluſieurs enfans qui firent pluſieurs branches, & entre autres Chriſtophe de Harlay, Preſident au Parlement de Paris, pere d'Achilles de Harlay dont nous faiſons l'Eloge.

Achilles de Harlay eut un eſprit vif, penetrant, & ſuperieur à toutes les Sciences que l'on voulut luy enſeigner; de ſorte qu'il fut receu Conſeiller au Parlement à l'âge de 22. ans. A 36. ans il fut fait Preſident à la place de ſon pere, qui mourut cette meſme année, & le Premier Preſident Chriſtophe de Thou ſon beau-pere eſtant decedé quelque temps aprés, le Roy Henri III. luy donna ſa Charge, & le mit à la teſte du premier Parlement de France. Ce fut là qu'il eut occaſion d'exercer toutes les vertus dont le Ciel l'avoit pourvû ſi liberalement. Sa juſtice exacte & reguliere ranima celle de tout le Corps, & ſon zele incomparable pour le ſervice de ſon Prince & de ſa Patrie

trie éclata en une infinité de rencontres que le malheur & la difficulté des temps firent naiſtre. Le jour des Barricades où toutes les forces de la revolte s'éleverent contre luy, ni les menaces des Grands, ni les inſultes d'un Peuple inſolent ne purent ébranler ſa conſtance. Il déteſta toûjours les emportemens de ceux qui, ſous le voile de la Religion, violoient le reſpect & l'obeïſſance qu'ils devoient à l'autorité Royale, contre le commandement formel de cette meſme Religion. Il déclara courageuſement aux Chefs principaux de la Ligue, que ſon ame eſtoit à Dieu, ſon cœur au Roy, & que ſon corps ſeul eſtoit au pouvoir des Revoltez. Sous le regne de Henri IV. il s'appliqua fortement à rétablir les Loix, & à faire refleurir la juſtice. Lors qu'il ſe vit dans un âge qui demandoit le repos, il ſe démit de ſa Charge de premier Preſident entre les mains de Nicolas de Verdun, & mourut quelque temps aprés, le 25. Octobre 1616. âgé de 80. ans.

Quelque éclat que la Famille de Harlay, tres-illuſtre d'un temps preſque immemorial, ait tiré des vertus & des belles actions de ce grand homme, elle n'eſt pas moins redevable de ſa ſplendeur à ceux de la meſme Famille qui luy ont ſuccedé. Nous venons de perdre un Archeveſque qui par ſes grandes qualitez s'eſt fait admirer de tous les ordres du Royaume, & nous avons le bonheur d'avoir à la teſte du premier Parlement de France le petit-fils, & l'heritier du

du nom & de toutes les vertus de celuy dont nous parlons, qui animé du meſme zele pour la juſtice, l'a dégagée de toutes les chicanes & de toutes les longueurs, qui ſouvent ne ſont pas moins de mal que l'injuſtice meſme; ſa parfaite integrité ſe répand par tout le Corps, & l'eſtroite diſcipline qu'il fait obſerver juſqu'aux moindres Officiers de cette Compagnie, écarte des procés ce qu'ils ont de plus incommode & de plus inſupportable.

Pompone de Bellievre, Premier Preſident.

LA Maiſon de Bellievre eſt originaire de Lyon, & a eſté trés-feconde en grands perſonnages. Elle a donné des Archeveſques à cette meſme ville, un Chancelier à la France, des Preſidens au Mortier & un Premier Preſident au Parlement de Paris, & deux à celuy de Grenoble. Ils ont ſervi nos Rois avec beaucoup de zele & de fidelité, & ils meritent encore aujourd'huy qu'on regarde chacun d'eux comme le modelle d'un parfait Magiſtrat, & d'un veritable homme de bien. Celuy dont j'entreprens l'éloge fut fils de Nicolas de Bellievre Preſident au Parlement de Paris, & vint au monde avec toutes les bonnes qualitez qu'on pouvoit ſouhaiter; de l'eſprit, de la ſageſſe, & de la

docilité. Son pere, qui vouloit que rien ne manquaſt à ſon fils, luy donna une bonne éducation qui augmenta tous ces dons naturels, & qui y ajoûta la politeſſe, la bonne grace, & une connoiſſance univerſelle de tous les beaux arts. Aprés ſes eſtudes, on le mit à l'Academie, où il apprit à monter à cheval, & tous les exercices du Manége. Il fut receu Conſeiller au Parlement à l'âge de vingt-deux ans, & donna dans la fonction de cette charge des marques ſingulieres de la droiture de ſon ame, & de la penetration de ſon eſprit dans les affaires. Le Roy qui en eut connoiſſance, l'appella dans ſon Conſeil, & crea pour luy & pour Monſieur de Thou deux Charges de Maiſtres des Requêtes en conſideration de leur merite. Il fut envoyé en Intendance en Languedoc, où le Peuple ne fut pas moins charmé de ſa juſtice & de ſa douceur, que le Roy fut content du bon compte qu'il rendoit de toutes les affaires qui paſſoient par ſes mains.

La facilité qu'il eut à démeſler ce qu'elles avoient de plus difficile, & à concilier les intereſts des parties les plus oppoſez, qu'il accommodoit plus ſouvent qu'il ne les jugeoit, le fit choiſir par le Roy pour trois Ambaſſades qui ſe ſuccederent l'une à l'autre. La premiere en Italie. Il n'avoit alors que trente-huit ans; mais il fit bien voir que la ſageſſe n'eſt pas toûjours le fruit d'un grand âge. Il regna ſur ces eſprits déliez, qui penſent que hors de leur Terre & de leur Soleil il n'y a ni politique ni prudence. De-là il

paſſa

paſſa en Angleterre, où ſa preſence arreſta les cruautez qu'on alloit exercer contre les Catholiques. Son éloquence appaiſa l'orage preſt d'éclater, & mit le calme dans ce Royaume. La troiſiéme Ambaſſade fut en Hollande, & ne fut pas moins heureuſe que les deux autres. Il s'acquitta de ces trois importantes negociations avec tant d'habileté, & avec tant de ſuccés pour la France, que le Roy pour reconnoiſtre l'importance des ſervices qu'il luy avoit rendus, luy donna la charge de Premier Preſident du Parlement de Paris. Jamais cette place ne fut remplie avec plus de grandeur ni plus de dignité; mais la France ne jouït pas long-temps de ce bonheur. Il mourut le treiziéme Mars 1657. âgé de cinquante ans ſix mois & dix jours.

Comme la dignité de Premier Preſident a pour annexe la qualité de premier Adminiſtrateur de l'Hoſtel-Dieu de Paris, afin que celuy qui preſide à la Juſtice preſide auſſi à la Miſericorde, Monſieur de Bellievre avoit ſi bien compris les obligations où il eſtoit d'avoir un ſoin particulier des pauvres, que ne ſe contentant pas de veiller ſur les beſoins des malades de cet Hoſpital, il voulut que ſa charité s'eſtendit auſſi ſur ceux à qui le bien de la ſanté reſtoit encore, & prendre ſoin non ſeulement de leurs corps, mais de leur ame. Pour cet effet, il jetta les fondemens de l'Hoſpital General, projet qui avoit paſſé par l'eſprit du grand Chancelier Pompone de Bellievre ſon grand-

pere, mais dont le Ciel luy reſervoit l'execution. Il avoit remarque qu'il y a une Nation ſur la Terre qui ne connoiſt preſque point Dieu, qui ne ſe ſoucie ni des Princes ni des Loix, qui a pour regle de faire tout ce qu'elle peut faire impunément, & qui n'eſt retenuë ni par la pudeur, ni par l'honneſteté. Monſieur de Bellievre entreprit de civiliſer cette Nation farouche & brutale, & de luy donner de la Religion, des Loix, & de la pudeur. Cette entrepriſe parut d'abord une pure idée, mais l'experience a fait voir que cet eſtabliſſement n'eſtoit pas impoſſible. Il en vint à bout par ſes ſoins, & avec le ſecours de ſes charitez particulieres, qui furent tres-conſiderables. Il leur laiſſa meſme par ſon Teſtament le lit où il eſt mort, avec tout l'emmeublement dont il faiſoit partie. Pluſieurs ont voulu qu'une des principales raiſons qui l'ont empeſché de ſe marier a eſté l'amour des pauvres, & le plaiſir de n'avoir qu'eux ſeuls pour ſes enfans. Cette charité eſt quelque choſe de bien eſtimable, ſur tout quand elle eſt jointe avec une infinité d'autres vertus dont la moindre dans le degré où Monſieur de Bellievre les a poſſedées, auroit ſuffi pour en faire un tres-grand Perſonnage.

Fran-

François Pithou, Advocat en Parlement.

LA Famille de Meſſieurs Pithou eſt originaire de la Ville de Vire en Normandie. Dans le dénombrement des Gentilshommes qui ſe croiſerent en l'année 1160. il eſt fait mention d'un Guillaume Pithou, qui portoit les meſmes Armes que portent encore aujourd'huy les Pithou de la Ville de Troyes. Le pere de celuy dont je parle, trés habile Juriſconſulte au rapport de toute la Champagne, qui recouroit à luy pour eſtre reglée ſur tous ſes differens, & ſelon le témoignage de Cujas meſme, eut deux enfans, Pierre & François, non ſeulement dignes de luy, mais qui le ſurpaſſerent. On trouveroit icy le Portrait & l'Eloge de Pierre Pithou, qui eſtoit l'aiſné, s'il n'eſtoit point mort dans le ſiecle precedent, & ſi nous ne nous eſtions pas impoſé la loy de ne point ſortir du ſiecle où nous vivons; car c'eſtoit un homme tres-digne d'occuper une place dans ce Recuëil. Son merite extraordinaire le fit choiſir par Henri III. pour eſtre ſon Procureur General en la Chambre de Juſtice qu'il envoya dans la Guyenne en l'année 1582. & il fut un de ceux qui travailla le plus utilement, & avec le plus de

zele, à la reddition de Paris ſous l'obeiſſance du Roy Henri IV.

François Pithou ſon frere, qui eſt celuy dont je fais l'Eloge, naquit à Troyes en l'année 1544. Ce fut un des plus ſçavans hommes de ſon temps, qui fit de grandes découvertes dans la Juriſprudence & dans les belles Lettres. Nous luy devons les Fables de Phedre, que l'on n'avoit point encore veuës, & qui eſtoient demeurées en manuſcrit dans la pouſſiere des Bibliotheques depuis le temps d'Auguſte. Il envoya ce Manuſcrit à ſon frere, & l'ayant relu enſemble ils le mirent auſſi toſt ſous la preſſe. Ce fut un grand preſent qu'ils firent au Public, & les belles Lettres leur en ſont bien redevables, puiſqu'il eſt vray qu'il n'y a rien dans toute l'Antiquité de mieux narré, ni avec une plus grande délicateſſe que les Fables de cet Auteur, ni où on trouve une Latinité plus pure.

François Pithou paſſa preſque toute ſa vie à faire revivre les anciens Auteurs, ſoit en les corrigeant, ſoit en les illuſtrant par des Notes tres-ſçavantes & tres-curieuſes. Perſonne n'a jamais ſceu un Auteur Grec ou Latin, quel qu'il ſoit, plus parfaitement qu'il les poſſedoit tous enſemble, pour les avoir conferez avec les plus vieux exemplaires, & pour les avoir digerez par une longue & profonde meditation. Perſonne n'a eu auſſi une connoiſſance plus exacte de l'Hiſtoire de France, & de celle de toute l'Europe, de meſme que des mœurs & des coûtumes de tous

tous les differens peuples qui la compoſent : connoiſſance qu'il avoit acquiſe avec un travail inconcevable, tant par la lecture des Auteurs qui en ont traité, que par la communication des Regiſtres des Villes, des Parlemens, des Chambres des Comptes, des Egliſes, & des Monaſteres dont il avoit tranſcrit de ſa main tout ce qu'il avoit jugé digne d'eſtre remarqué : En ſorte qu'il eſtoit preſt de répondre non ſeulement ſur tous les differens qui peuvent naiſtre entre les particuliers, en leur faiſant voir ce que les Loix, les Ordonnances & les Uſages en ont reglé, mais de donner de bons conſeils pour le maniement des affaires publiques. Auſſi quoy qu'il n'ait poſſedé aucune Charge de Magiſtrature, il n'a pas laiſſé de contribuer beaucoup au bien de la Patrie, par les bons avis qu'il donnoit à ceux qui alors eſtoient en place.

Il fonda un College dans la Ville de Troyes où il y a encore exercice, & qui ne fleurit pas moins aujourd'huy qu'aux premiers jours de ſon inſtitution. Le Roy Henri IV. le nomma Procureur General de la Chambre de Juſtice contre les Gens d'affaires, où il donna de grandes marques de ſa ſuffiſance & de ſa fermeté. Il fut auſſi choiſi par ce meſme Prince pour aſſiſter à la Conference qui ſe fit à Fontainebleau entre le Cardinal du Perron, & le Sieur du Pleſſis-Mornay, ſur le Livre que ce dernier avoit compoſé contre la Meſſe. Quand il fut queſtion de regler les limites entre la France & les Pays-Bas,

Bas, & de reconnoiſtre quelles eſtoient les anciennes bornes de ces Eſtats, il fut du nombre de ceux à qui la commiſſion en fut donnée.

Il eſtoit occupé à faire imprimer les Fragmens de l'Hiſtoire de Saint Hilaire Eveſque de Poitiers, lors qu'il tomba malade de la maladie dont il mourut le 7. Fevrier 1621. Il eſtoit âgé de ſoixante-dix-ſept ans ſix mois & dix-ſept jours. C'etoit un homme d'une vertu tres-exacte, & d'une modeſtie tres-exemplaire. Il n'a jamais voulu ſouffrir qu'on miſt ſon nom à aucun des Ouvrages qu'il a donnez au Public, quoy que ces Ouvrages ſoient excellens, & luy faſſent beaucoup d'honneur.

Nicolas le Fevre, Precepteur de Louis XIII.

CEluy dont j'entreprens ici l'Eloge a réüni en ſa perſonne deux qualitez qui ne ſe rencontrent pas ordinairement enſemble, une profonde érudition, & une tres-grande ſimplicité. Ce dernier avantage luy venoit du bon fond de ſon naturel, & de l'éducation Chrêtienne qu'il avoit receuë de ſes parens; pour l'autre, il le tenoit de ſon application continuelle à l'étude. Il nâquit le 4. Juillet 1543. & commença ſes eſtudes au

au College de la Marche, où il penſa mourir dés les premieres années de ſon enfance par un accident bien ſingulier & bien cruel. Il tailloit une plume, ce qu'il en avoit emporté avec le canif luy ſauta dans l'œil, où voulant porter la main dans le moment, à cauſe de la douleur vive qu'il reſſentit, il y porta auſſi la pointe du canif, qui luy creva l'œil de telle ſorte que toute l'humeur qu'il renfermoit en ſortit, & ſe répandit ſur l'habit de ſon frere qui eſtoit proche. Il en tomba griévement malade; & lors qu'il revint en ſanté, il ſembla que la force de l'œil perdu eſtoit paſſée toute entiere dans l'autre œil, dont il voyoit auſſi clair que des deux quand il les avoit. Son pere eſtant mort, ſa mere eut toute l'attention poſſible à faire que rien ne manquaſt à ſes eſtudes. Quand il eut achevé ſes Humanitez & ſa Philoſophie, elle l'envoya avec ſon frere à Turin, enſuite à Pavie, & enfin à Boulogne pour y apprendre le Droit ſous d'excellens Maîtres qu'il y avoit alors en ces Pays-là, pour ne rien obmettre de ce qui pouvoit contribuer à former ſon eſprit & ſes mœurs. Il continua de voyager pendant l'année 1571. par toute l'Italie, où eſtant preſque impoſſible de mettre le pied en aucun endroit qu'on ne marche ſur quelque monument venerable de l'Antiquité, il remarqua une infinité de choſes qui dans la ſuite luy furent d'une grande utilité dans ſes eſtudes.

A l'âge de 18. ans il prit la reſolution de vivre dans le celibat; & ſur ce qu'un de ſes Amis

Amis le preſſoit d'entendre à quelque propoſition de mariage qu'on luy faiſoit, *Je voudrois*, répondit-il, *eſtre auſſi ferme dans toutes les bonnes reſolutions que j'ay priſes ſur la conduite de ma vie, que je le ſuis dans celle de ne jamais me marier.* Il ſe donna tout entier à l'eſtude : cependant pour contenter ſa mere il prit une Charge de Conſeiller des Eaux & Foreſts, dont il s'acquitta avec toute l'exactitude imaginable. Dans ce temps, la peſte faiſant beaucoup de ravage dans Paris, ſa mere en fut frappée. Il ne put ſe ſéparer un moment d'auprés d'elle, ni s'empeſcher de luy rendre tous les devoirs & toutes les aſſiſtances dont on peut conſoler & ſecourir une perſonne malade, quoy que la plûpart de ſes domeſtiques l'euſſent abandonnée. Il l'accompagna juſqu'au tombeau, où dans la ſuite il voulut eſtre mis auprés d'elle.

Ayant perdu ſon pere dans le meſme temps, il quitta ſa Charge, & prit le parti de ſe conſoler dans ſa ſolitude par ſon application aux belles connoiſſances, & aux devoirs de pieté dont il faiſoit une profeſſion particuliere. Il lia une intime & eſtroite amitié avec Pierre Pithou, un des plus ſçavans, des plus ſages, & des plus hommes de bien de ſon ſiecle. Ils ſe logerent enſemble, & paſſerent pluſieurs années dans cet agreable & vertueux commerce. Il s'appliqua particulierement aux Ouvrages de Seneque, ou des Seneques, s'il eſt vray que le Poëte & le Declamateur ne ſoient pas le meſme que le Philoſophe. Il les rétablit dans leur

leur premiere pureté, & les illuſtra de Notes tres-ſçavantes. Il ne voulut jamais que ſon nom fuſt mis à aucune Edition de ſes Ouvrages, quoy que de nature à luy faire beaucoup d'honneur, & à luy donner une grande eſtime parmi les Sçavans. Il ſe plaiſoit à aider de ſes lumieres ceux qui s'occupoient à donner des Ouvrages au Public. Baronius qui travailloit alors à ſon grand Ouvrage de l'Hiſtoire en a reçeu beaucoup de ſecours, & a inſeré dans ſon travail de grands morceaux tous entiers des recherches curieuſes qu'il tenoit de Monſieur le Fevre, comme ce qu'il a rapporté ſur le vin meſlé avec de la myrrhe; boiſſon qu'on donnoit ordinairement aux criminels mourans pour leur oſter le ſentiment de la douleur, & que noſtre Seigneur refuſa pour ne rien retrancher des maux que ſon amour luy faiſoit ſouffrir pour nous.

Dans ce temps, pour détourner ſon eſprit des chagrins où le mettoient les terribles troubles de la Ligue, il s'appliqua à l'eſtude des Mathematiques, où il fit un ſi grand progrés, que Scaliger ayant crû avoir bien demonſtré la maniere de meſurer le cercle, & Monantœil aſſeurant que la démonſtration de Scaliger en eſtoit tres-claire & trés évidente, il fut le premier qui découvrit le paralogiſme où Scaliger étoit tombé, & dont Scaliger luy-meſme fut obligé de convenir. Henri IV. s'étant rendu maiſtre paiſible de ſon Eſtat, & voulant donner une excellente éducation au jeune Prince Henri de

de Bourbon ſon plus proche heritier, choiſit Monſieur le Fevre pour eſtre ſon Precepteur; mais; ſa modeſtie & ſon extréme pieté, qui craignoient la Cour & l'éclat qui la ſuit, eurent toute la peine du monde à s'y reſoudre; il fallut que Monſieur de Harlay & Monſieur de Thou ſes amis travaillaſſent long-temps à vaincre ſa reſiſtance; ce qu'ils ne purent faire qu'en luy repreſentant quel bien il feroit à ſa Patrie & à ſon Roy, en formant les mœurs d'un Prince du Sang, & le preſomptif heritier de la Couronne. Il s'acquitta parfaitement de cet employ, & ſon jeune Diſciple répondit admirablement aux inſtructions & aux ſoins de ſon Maiſtre. Il fut nommé pour aſſiſter à la Conference qui ſe fit à Fontainebleau ſur le Livre de du Pleſſis Mornay; mais ſa mauvaiſe ſanté l'en empeſcha. Il ſe retira chez la veuve de Monſieur Pithou, où il vacquoit encore plus que jamais aux exercices de pieté. Il fut choiſi pour eſtre Precepteur de Louis XIII. Il s'en excuſa ſur ſon âge, mais la Reine luy ayant promis tout le ſoulagement que ſon infirmité demandoit, & tous les gens de bien, & principalement Monſieur le Prince ſon Pupille & ſon Eleve, luy ayant repreſenté qu'il ſe devoit à ſon Prince & à ſa Patrie, & qu'il luy eſtoit glorieux de mourir ſous le faix d'un ſi beau travail, il fut contraint d'y conſentir. Il ne jouit pas long-temps de cet Employ, & mourut le 4. Novembre 1612. âgé de 68. ans & quelques mois.

Frederic

François de la Mothe le Vayer, de l'Académie Françoiſe.

LA Science des plus ſçavans hommes ſe renferme ordinairement dans la connoiſſance de ce qu'ont fait ou de ce qu'ont dit les Grecs & les Romains ; Ils regardent le reſte du monde comme peu digne d'eſtre conſideré, perſuadez que la valeur, la ſageſſe, & toutes les vertus imaginables ne ſe rencontrent en quelque ſorte de perfection que parmi ces deux Peuples. Celuy dont je parle n'a pû ſouffrir de bornes ſi eſtroites à ſon érudition, aprés s'eſtre rempli de tout ce qui s'eſt fait, & de tout ce qui s'eſt dit dans l'ancien monde, il n'a connu aucune Nation ſur la terre dont il n'ait entrepris de ſçavoir le genie, les mœurs, & les couſtumes ; en un mot, il a voulu connoiſtre tout le monde entier. Il a vû, & enſuite nous l'a fait voir, qu'il n'y a point de penſée, de ſentimens, & de couſtume ſi eſtrange & ſi abſurde qu'elle puiſſe eſtre, qui ne ſoit tenuë & eſtablie dans quelque Pays d'une eſtenduë conſiderable.

Cette découverte a beaucoup ſervi à le confirmer dans une eſpece de Pyrrhoniſme où il eſtoit fort porté de ſon naturel, & à ſe défaire de pluſieurs mauvais préjugez que

l'on tient de la naiſſance, de l'éducation, & de la coûtume.

Il eſtoit fils d'un pere tres-habile dans la connoiſſance des belles Lettres; car aprés avoir appris les Langues ſçavantes, il ſe donna à la Juriſprudence Civile & Canonique, & aux Mathematiques. Il paſſoit pour excellent Orateur, & pour bon Poëte; de ſorte qu'il n'eſt pas eſtonnant qu'il ait donné lanaiſſance à un fils d'un ſi grand merite.

FRANCOIS DE LA MOTHE LE VAYER ne fut pas pluſtoſt connu pour ce qu'il eſtoit, qu'il fut choiſi pour eſtre Precepteur de Philippes de France Frere unique du Roy, Duc d'Anjou alors, & depuis Duc d'Orleans. Il fit auſſi la meſme fonction de Precepteur auprés du Roy pendant une année. Il s'acquit une ſi grande reputation & à la Cour & à la Ville, que peu de gens luy eſtoient comparables ſoit pour l'eſprit, ſoit pour l'érudition. Il a eſté un des premiers qui a eſté receu à l'Academie Françoiſe depuis ſon eſtabliſſement. Les Ouvrages qu'il a compoſez, & qui ſont d'un nombre prodigieux, ſont dans les mains de tout le monde, & ont eſté recueillis en trois Volumes in folio, & en quinze petits indouze. Il n'y a preſque point de matiere de celles qui meritent l'attention & l'examen d'un homme de Lettres, & particulierement de queſtions de Morale dont il n'ait écrit, & ſur leſquelles il n'ait rapporté

preſ-

preſque tout ce qui a eſté dit par les Anciens & par les Modernes; on le regarde comme le Plutarque de noſtre ſiecle, ſoit pour ſon érudition qui n'a point de bornes, ſoit pour ſa maniere de raiſonner, & de dire ſon ſentiment, toûjours modeſte & retenuë, & toûjours fort éloignée de l'air déciſif des Dogmatiques.

Lors que Monſieur de Vaugelas eut donné ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe, il ne put s'empeſcher d'écrire contre ces Remarques, non ſeulement pluſieurs Lettres, mais un Volume entier, où il ſe plaint fortement de la contrainte & des entraves qu'il donne au ſtyle de tous les Ecrivains par ſes Remarques, qu'il prétend eſtre la plûpart ou fauſſes ou inutiles. Quoy que Monſieur de Vaugelas ait eu une tres-grande raiſon de s'oppoſer à la corruption du langage, & aux vicieuſes façons de parler, ou qui n'eſtoient plus dans le plus bel uſage, ou que le mauvais uſage introduiſoit, Monſieur de la Mothe le Vayer ne put ſouffrir qu'un nouveau venu luy fit des leçons & luy donnaſt des ſcrupules ſur une infinité de dictions & de phraſes dont il ſe ſervoit hardiment, & ſur leſquelles il vivoit dans le plus grand repos du monde, de meſme que la plûpart des meilleurs Ecrivains de ſon temps. Il reſſembloit à ces bons Religieux, qui accouſtumez à leur ancienne diſcipline un peu relaſchéene peuvent ſouffrir, quoy que d'ailleurs bons Religieux, qu'on vienne les reformer & les reduire à

un genre de vie plus regulier & plus auſtere. Auſſi eſt il arrivé que malgré toutes les plaintes que luy & pluſieurs autres ont faites contre les Remarques de Monſieur de Vaugelas, elles ont eſté receuës avec un applaudiſſement univerſel, & que tous les Ecrivains qui ſont venus depuis les ont ſoigneuſement obſervées, à la reſerve d'un tres-petit nombre que l'uſage a abolies.

Il mourut l'an 1672. âgé de 86. ans, ayant joüi d'une aſſez bonne ſanté juſqu'aux derniers jours de ſa vie. Il eſtoit d'une converſation tres-agreable, fourniſſant infiniment ſur quelque matiere que ce fuſt, un peu contrediſant; mais nullement opiniaſtre ni enteſté: toutes les opinions luy eſtant preſque indifferentes, à la reſerve de celles dont la foy ne permet pas que l'on doute.

Joſeph Iuſte Scaliger.

ON ne croyoit pas qu'un homme pût s'acquerir une plus grande reputation dans la connoiſſance des Lettres humaines que Jules Scaliger, pere de celuy dont j'entreprens l'eloge. Il eſt pourtant vray que Joſeph ſon fils l'a ſurpaſſé en ce point, & que la celebrité de ſon nom a été encore plus grande. Ils pretendoient l'un & l'autre eſtre deſcendus des Princes de Verone, mais ils trouverent bien des contradicteurs ſur cet

article. Supposé que cette genealogie soit une pure fable, comme on n'en doute presque point, quand on a lû ce que Scioppius en a écrit, Joseph est en quelque sorte excusable de l'avoir soûtenuë, son pere l'ayant publiée comme veritable, puis qu'il ne pouvoit s'en empêcher sans avoüer que son pere étoit un imposteur, ce qui auroit eu de tres-mauvaises suites. Quoy qu'il en soit, ils se sont acquis, & particulierement celuy dont je parle, une principauté parmi les hommes, qui ne vaut guere moins que celle que l'on leur a contestée. Ils ont été reconnus les Princes & les premiers de tous les Sçavans de leur siecle, & il s'est trouvé peu de personnes qui leur ayent disputé cette glorieuse preseance. Il est vray que Montagne luy a preferé Juste Lipse, & que Saumaise mettoit Casaubon au dessus de luy, mais ce n'a pas été le sentiment public des sçavans hommes de ce temps-là

Joseph Scaliger fut le dixiéme enfant de Jules, & nâquit à Agen le 4. Aoust 1540. A l'âge de onze ans, son pere l'envoya avec deux de ses freres étudier à Bourdeaux, d'où la peste qui fut tres-grande en ce pays-là, l'obligea de sortir, aprés y avoir demeuré trois ans. Il retourna chez son pere, qui prit luy-même le soin de ses études. Il l'obligeoit à luy faire tous les jours une declamation sur tel sujet qu'il vouloit choisir, & c'étoit ordinairement sur un point d'histoire que luy fourniſſoit l'étude qu'il faisoit alors. Cet exercice continuel luy acquit une

facilité incroyable de s'exprimer, & particulierement en Latin, ſur toutes ſortes de ſujets. Les vers que ſon pere compoſoit, quoique peu élegans, luy donnerent du goût pour la Poëſie, & l'exciterent à ſe donner à cette occupation. Son pere étoit ſi étonné de la beauté des vers de ſon fils, qu'il ne pouvoit s'empêcher de luy demander où il prenoit les choſes qu'il mettoit en œuvre, & la maniere de les dire. Il compoſa à dix-ſept ans une Tragedie d'Oedipe, où tous les ornemens & toutes les graces de la Poëſie étoient ſi heureuſement employées, que dans le jugement qu'il en porte luy-même, il dit qu'il n'auroit pas à ſe repentir de l'avoir faite dans le plus bel âge de ſa vie. Son pere eſtant mort, il vint à Paris étudier le Grec ſous Adrien Turnebe. Aprés l'avoir écouté deux mois entiers, il ſe fit luy-méme une Grammaire, n'en trouvant point qui le ſatisfit, & avec ce ſecours il parvint en vingt-un jours, non ſeulement à entendre, mais à poſſeder tout Homere, & tous les autres Poëtes Grecs en l'eſpace de quatre mois. Cela eſt tres-difficile à croire, quoy qu'il s'en ſoit vanté luy-même. Enſuite il ſe mit à l'Hebreu & aux autres Langues Orientales qu'il apprit luy ſeul, & par la ſeule force de ſon application. Cette application alla à tel point, qu'il n'eut aucune connoiſſance du deſordre & du bruit effroyable que fit dans Paris la funeſte journée de la ſaint Barthelemy de l'année 1572. Cette profonde application

ne

ne le cede de gueres à celle d'Archimede, que la priſe & le ſaccagement de Siracuſe ne put retirer de ſes méditations Mathematiques. Il alla à Genéve étudier la Theologie ſous Theodore de Beze. Enfin il pouſſa ſi loin ſes études, qu'on pouvoit dire qu'il n'ignoroit preſque rien de ce que les hommes peuvent ſçavoir. Les plus doctes, de quelque païs qu'ils fuſſent, avoient recours à luy dans leurs difficultez, & recevoient ſes déciſions comme des oracles. Il traduiſit en Latin pluſieurs livres d'Hippocrate, & particulierement celuy des bleſſures de la teſte. Il á fait une infinité d'ouvrages qui ne mourront jamais, comme ſes Notes ſur Varron, ſur Feſtus & ſur pluſieurs autres Auteurs dont il a applani toutes les difficultez. Mais ce qui ne peut ſe concevoir pour le travail & pour la ſagacité incroyable qu'il a fallu avoir à débroüiller tous les embarras qui s'y trouvent; ce ſont ſes deux Livres de Chronologie, l'un intitulé: *Theſaurus temporum*; l'autre, *Emendatio temporum*; Livres qu'on a de la peine à comprendre avoir été faits par un homme ſeul, ſi vaſte eſt la matiere qu'ils renferment, & tel l'ordre, la methode & la netteté avec quoy toutes choſes y ſont placées. Il s'attacha à la Maiſon de la Rochepoſay où il demeura prés de neuf années, ayant élevé & inſtruit Louis Chaſteignier Seigneur de la Rochepoſay, qu'il accompagna à Rome dans ſon Ambaſſade. Il fut appellé à Leyden par les Etats Generaux des Provinces

Unies pour y enſeigner les belles Lettres, à condition qu'il ne ſeroit point Profeſſeur, mais qu'il iroit de pair avec le Recteur, dont la dignité eſt tres-conſiderable en ce lieu-là. Il y enſeigna pendant l'eſpace de ſeize années.

Rien n'auroit été à ſouhaitter pour ſon bonheur, ſi ayant paſſé toute ſa vie parmi les Livres, il eſtoit mort dans le ſein de l'Egliſe, comme il l'avoit fait eſperer à quelques-uns de ſes amis, & comme il ſembloit l'avoir ſouhaité avec ardeur. Car il eſt rapporté dans la vie de Monſieur de Peyreſc, écrite par Monſieur Gaſſendi, que lorſque Monſieur de Peireſc paſſa en Hollande pour y voir les ſçavans hommes de ce temps-là, il rendit viſite à Joſeph Scaliger qui étoit ſon amy, & qui dans la converſation qu'ils eurent enſemble, luy declara qu'il avoit intention de venir mourir en France, pour eſtre enterré dans le tombeau de ſon pere, & cette confidence ayant donné occaſion à Monſieur de Peireſc de luy demander, s'il n'avoit pas auſſi deſſein de finir ſes jours dans la même Religion, il ne luy répondit que par une tres-grande abondance de larmes, qui témoignoient aſſez les bons ſentimens de ſon cœur.

C'eſtoit un eſprit d'une étenduë immenſe, d'une profonde pénétration, & ſur tout d'une application prodigieuſe: qualitez qui ne manquent jamais à faire un grand perſonnage, lors qu'elles ſont jointes enſemble, ce qui arrive rarement. Il eut peut-être une trop

trop grande opinion de ſa ſuffiſance : car il étoit perſuadé que pour l'intelligence des Langues ſçavantes, & particulierement pour la Critique des Auteurs, nul homme de ſon âge ne luy étoit comparable. On fit pour luy cette Deviſe, *Aquila in nubibus.* Il mourut à Leyden le 31. Janvier 1609. âgé de 69. ans.

Nicolas Rigault, Garde de la Bibliotheque du Roy.

MONSIEUR DE THOU faiſoit une ſi grande eſtime de celuy dont je vais parler, qu'il le pria dans ſon teſtament de prendre ſoin de l'éducation de ſes Enfans, de les conduire dans l'étude des belles Lettres, & de veiller ſur eux & ſur les Precepteurs qui leur ſeroient donnez ; il le chargea auſſi de l'édition de ſon Hiſtoire & de ſes autres ouvrages. Cette confiance ſuppoſe tant de bonnes qualitez en la perſonne de Monſieur Rigault, qu'elle pourroit ſeule luy ſervir d'éloge.

Il naquit à Paris l'an 1577. & fit ſes études aux Jeſuites, qui charmez de la delicateſſe & de la beauté de ſon eſprit, n'obmirent rien de ce qu'ils crurent pouvoir l'engager à ſe mettre dans leur Compagnie. Il compoſa un Ecrit en Latin ſous le titre de *Satyra Menippæa, Somnium, L. Biberii Curculionis Paraſiti Mortualia apta ad ritum priſci funeris,*

où il paroiſſoit tant d'eſprit & tant d'érudition, que les Sçavans de ce temps là eurent peine à croire que ce fût l'ouvrage d'un homme de dix-neuf ans. Monſieur de Thou en fut ſi charmé, qu'il luy envoya un de ſes caroſſes à Poitiers pour l'emmener chez luy, & le faire le compagnon de ſes études. Il fut choiſi avec Monſieur Caſaubon, pour mettre en ordre la Bibliotheque du Roy, qui luy en donna la garde en même temps. S'il rendit un ſervice conſiderable au Public, en arrangeant un ſi grand nombre de Livres; il en reçut de ſon côté un tres-grand avantage par les lumieres qu'il y puiſa en les examinant; lumieres qui ont éclaté dans les differens ouvrages que nous avons de luy. C'eſt à Monſieur Pithou que nous devons le Phedre, qui juſqu'à luy étoit demeuré dans la pouſſiere des Bibliotheques, mais Monſieur Rigault n'a pas peu travaillé à le faire connoître au Public. On ſçait quelle eſt la beauté, la naïveté & l'élegance de cet Auteur ſi utile à la Jeuneſſe dans la plûpart de ſes Fables, ſoit pour les mœurs, ſoit pour la belle & pure Latinité du temps d'Auguſte. Il s'appliqua enſuite à rétablir Tertullien, & à expliquer par ſes Notes les dures expreſſions de cet Auteur.

Il fit auſſi des remarques ſur Saint Cyprien, ſur Minutius Felix, ſur Artemidore, ſur Julien & ſur les Ecrivains *de re Agraria*; ces remarques ſont pleines d'une tres-profonde érudition, & furent eſtimées de tout ce qu'il y avoit de ſçavans hommes. Il avoit

voit quelquefois des ſentimens particuliers. C'eſt luy qui a renouvellé & ſoûtenu un paradoxe fort extraordinaire touchant la figure de la perſonne & du viſage de Jeſus-Chriſt. Car bien loin d'eſtre de l'opinion commune, qui veut que Nôtre-Seigneur ait été tres-beau & tres-bien fait, ſuivant ce paſſage que l'on allegue: *ſpecioſus forma præ filiis hominum*: Il ſoûtient qu'il étoit dépourvû de tous les avantages de la Nature, & que n'ayant voulu ni des honneurs ni des richeſſes, il avoit renoncé de même à la beauté & à la bonne mine; ce qu'il appuye par une infinité de paſſages de l'Ecriture ſainte & des Peres, qui donnent quelque vray-ſemblance à ſon ſentiment: perſuadé que le viſage du Seigneur devoit porter toutes les marques de la foibleſſe & de l'infirmité de la nature humaine, à la reſerve du peché ſeul, dont elles ſont la ſuite. Quoy qu'il en ſoit, il eſt étonnant qu'on ait diſputé ſur cet article dés le temps même de Tertullien, qui étoit de l'avis de Monſieur Rigault. La raiſon qu'on peut rendre de cette incertitude où on eſt d'une choſe qui ſembloit ne devoir pas eſtre douteuſe, c'eſt que Nôtre-Seigneur ayant paſſé toute ſa vie parmi les Juifs, à qui la Loy de Dieu défendoit expreſſement de faire aucune image ni aucune reſſemblance de ce qui eſt, ſoit au Ciel, ſoit ſur la Terre, ſoit dans les Eaux, il n'y a eu aucun Peintre ni aucun Sculpteur qui ait oſé en faire le portrait, dont la ſeule vûë auroit empêché toutes ces diſputes

Le

Le Pere Vavaſſeur Jeſuite a pris un milieu entre ces deux opinions ſi oppoſées; ſa penſée eſt que Nôtre-Seigneur n'étoit ni beau ni laid, & que s'il eſt vray-ſemblable qu'il a renoncé au frivole avantage d'une beauté extraordinaire, il n'eſt pas moins ſelon la raiſon, qu'il n'ait pas voulu auſſi paroître ſous une forme diſgraciée & rebutante qui ne luy convenoit point du tout, & qui n'auroit de rien ſervi aux fonctions divines de ſon miniſtere.

Aprés la mort de Monſieur de Thou, Sa Majeſté honora Monſieur Rigault de la Commiſſion de Procureur General de la Chambre Souveraine de Nancy, dont il prit poſſeſſion. Il ſe fit recevoir Conſeiller au Parlement de Mets dés les premiers jours de ſa création, & il en a été le Doyen juſqu'à ſa mort, qui arriva en l'année 1654. Pendant cet intervale les affaires de Lorraine ayant obligé le Roy à transferer ce Parlement, de la ville de Mets dans celle de Toul, Sa Majeſté luy donna l'Intendance de la Province, avec pouvoir de juger ſouverainement les affaires où les ſoldats de la garniſon de Mets pouvoient avoir intereſt. Les peuples ſe trouverent ſi bien de l'équité de ſes Jugemens, qu'ils n'obmirent rien, pour donner à leurs affaires le tour qu'il falloit, pour les faire tomber ſous ſa Juriſdiction, juſques là même que les Bourgeois ſe faiſoient enroller pour devenir ſes juſticiables.

Olivier

Olivier Patru, Avocat en Parlement, & Doyen de l'Academie Fran oiſe.

OLIVIER PATRU Avocat au Parlement, & Doyen de l'Academie Françoiſe, eſtoit l'homme du Royaume qui ſavoit mieux noſtre langue. Dés ſes premieres années il en connut parfaitement le genie, & dans le voyage qu'il fit à Rome en ſa jeuneſſe ayant rencontré à Turin Monſieur d'Urfé, qui venoit de donner l'Aſtrée au public, il luy parla des beautez de ſon ouvrage avec tant d'eſprit & de bon ſens, que ce Seigneur qui paſſoit alors pour l'Auteur François le plus ſpirituel & le plus poli, étonné de la capacité du jeune homme, l'engagea à paſſer au retour par ſa maiſon de Foreſt pour l'entretenir à fond de ſon Aſtrée, & luy en expliquer le myſtere. Mais le jeune voyageur apprit la mort de Monſieur d'Urfé en repaſſant par Lion.

Eſtant revenu à Paris, il frequenta le Barreau, où il apporta une éloquence formée ſur celle des Anciens, qui n'y avoit encore gueres paru que dans les Harangues & les Plaidoyers de Monſieur le Maiſtre. Cependant quoy qu'il ait paſſé pour un des plus éloquens hommes de ſon ſiecle, on ne luy a pas donné le meſme rang parmi les Avocats, parce qu'il n'eſtoit pas vehement Orateur.

Il

Il n'avoit ni la voix, ni les poûmons, ni la hardieſſe que demande la Profeſſion d'Advocat, & l'éloquence de ſon diſcours n'eſtoit pas ſouſtenuë de l'eloquence du corps, ſi neceſſaire pour émouvoir la multitude, & pour en emporter les ſuffrages.

La reputation qu'il s'acquit d'abord par le precieux talent de la parole, le rendit digne d'avoir place dans l'Academie Françoiſe. Il y fut receu en l'année 1640. & le Remercîment qu'il fit à ſa Reception plut ſi fort aux Academiciens, que la Compagnie ordonna que tous ceux qui y ſeroient admis dans la ſuite feroient un Diſcours pour la remercier. Ce qui s'eſt toûjours pratiqué depuis conſtamment, & d'une maniere glorieuſe pour ceux qu'on y reçoit, & pour ceux qui remercient. On a imprimé un Recueil de tous ces Remercimens, & de tous les autres Diſcours qui ont eſté prononcez par Meſſieurs de l'Academie en diverſes rencontres, dont le Public a profité, & dont il eſt redevable en quelque ſorte à Monſieur Patru, qui a commencé à mettre en uſage une ſi louable couſtume.

Quand la Reine de Suede vint en France, & qu'elle ſouhaita d'eſtre preſente à une ſéance de l'Academie, ce fut luy que cet illuſtre Corps choſit pour luy marquer ſa reconnoiſſance. Il s'en acquitta d'une maniere digne de la Perſonne qu'il haranguoit, & de la Compagnie meſme de laquelle il portoit la parole.

Mon-

Monſieur de Vaugelas tira de luy de tres-grands ſecours pour ſon Livre de Remarques ſur la Langue Françoiſe, & cet excellent Grammairien à qui noſtre Langue eſt ſi obligée, confeſſoit devoir à Monſieur Patru les principaux ſecrets de ſon Art. Tous ceux qui depuis ont le mieux écrit en François l'ont conſulté comme leur Oracle; & ſes Plaidoyers ſervent encore aujourd'huy de modéle pour écrire correctement en nôtre Langue.

Il jugeoit ſainement de tout, & rien n'eſtoit plus raiſonnable que la Critique qu'il faiſoit des ouvrages en Proſe & en Vers que l'on ſoûmettoit à ſa cenſure. Mais les qualitez de ſon ame ne cedoient pas à celles de ſon eſprit. Il avoit dans le cœur une droiture qui ſe ſentoit de l'innocence des premiers ſiecles, & qui eſtoit à l'épreuve de la corruption du monde. Il n'y eut jamais un homme de meilleur commerce, ni un ami plus tendre, plus fidéle, plus officieux, plus commode, & plus agreable. La mauvaiſe fortune qu'il a éprouvée, ſelon la deſtinée de la plûpart des gens de Lettres qui ont un merite extraordinaire, ne put alterer la gayeté de ſon humeur, ni troubler la ſerenité de ſon viſage. Les malheurs d'autruy le touchoient plus que les ſiens propres; & ſa charité envers les pauvres, qu'il ne pouvoit voir ſans les ſoulager, lors meſme qu'il n'eſtoit pas trop en eſtat de le faire, luy a peut-eſtre obtenu du Ciel la grace d'une longue maladie, pendant laquelle il s'eſt tourné tout-à-fait à Dieu. Car aprés avoir veſcu en hon-

honneſte homme, & un peu en Philoſophe; il eſt mort en bon Chreſtien, dans la participation des Sacremens de l'Egliſe, & avec les ſentimens d'une ſincere penitence.

Pendant ſa maladie Monſieur Colbert luy envoya une gratification du Roy, comme une marque de l'eſtime que Sa Majeſté avoit pour un homme qui faiſoit honneur à la France: & il a eſté regretté aprés ſa mort de tous les honnêtes gens du Royaume.

Il mourut le 18. Janvier 1681. âgé de 77. ans. Sa memoire ne mourra jamais, & le nom de Patru ſera celebre, tandis qu'on parlera François dans le monde. Monſieur des Reaux qui a réuſſi parfaitement dans les Epigrammes, & qui eſtoit un de ſes meilleurs amis, luy a fait cet Epitaphe.

Le celebre Patru ſous ce marbre repoſe.
Toûjours comme un Oracle il s'eſt vû conſulter;
Soit ſur les Vers, ſoit ſur la Proſe,
Il ſceut jeunes & vieux au travail exciter:
C'eſt à luy qu'ils doivent la gloire
De voir leurs noms gravez au Temple de memoire.
Tel eſprit qui brille aujourd'huy
N'euſt eu ſans ſes avis que lumieres confuſes;
Et l'on n'auroit beſoin d'Apollon ni de Muſes,
Si l'on avoit toûjours des hommes comme luy.

Giles

Gilles Menage.

CELUY dont je vais parler a eſté, ſans doute, un des plus excellens Grammairiens de ſon temps. Cependant on luy a oüi dire pluſieurs fois, *qu'il avoit appris la Langue Latine juſqu'à l'entendre & à la parler facilement, ſans preſque aucun ſecours des Regles de la Grammaire.* Il ſe contenta de ſçavoir décliner & conjuguer, & la lecture des Auteurs, avec l'aide des Traductions & des Dictionnaires luy en donna une parfaite intelligence. De là il paſſa à la Philoſophie, enſuite il s'attacha à l'eſtude de la Juriſprudence. Son pere qui eſtoit Advocat du Roy au Preſidial d'Angers, ayant impatience de le rendre capable d'exercer ſa Charge, qu'il vouloit luy donner: la penetration de ſon eſprit, & la fidelité de ſa memoire qui ne perdit jamais rien de ce qu'il luy avoit confié, le rendirent en peu de temps tres-habile dans cette Science. Mais ſa grande inclination à l'eſtude des belles Lettres ne s'accommodant pas avec les ſoins & le travail penible que demande l'exercice des Charges de Judicature, il ne prit du Droit Romain que ce qu'il a de curieux & d'agreable, dont il fit un Recueil qu'il donna au Public ſous le Titre de *Amœnitates Juris.* Dans cette ſituation il ne

put ſe reſoudre à exercer la Charge de ſon pere, dont il luy renvoya les Proviſions: Et parce que cela les brouilla enſemble, il diſoit aſſez plaiſamment *qu'il eſtoit mal avec ſon pere, parce qu'il luy avoit rendu un mauvais office.*

Il aimoit avec paſſion la Poëſie, & il y a excellé dans les Langues Grecque, Latine, Françoiſe, & Italienne. C'eſt ordinairement l'imagination qui fait les Poëtes; en luy ce fut la memoire, accompagnée d'un gouſt exquis pour les bonnes choſes. Car ſes Poëſies ne ſont preſque, à le bien prendre, qu'un tiſſu de ce qu'il y a de meilleur dans tous les autres Poëtes, mis en œuvre avec tout l'art & toute la politeſſe imaginable. Elles ont eſté imprimées pluſieurs fois, & elles ont toûjours eſté bien receues du Public. Sa grande érudition, & la beauté de ſes Ouvrages, luy acquirent l'eſtime & l'amitié de tous les gens de Lettres, non ſeulement de la France, mais de toute l'Europe, où il a eſté preſque par tout également connu. La Reine de Suede luy a donné beaucoup de marques de ſon eſtime; & ſur ce qu'elle témoigna qu'elle ſouhaiteroit fort qu'il vint s'eſtablir en Suede, il compoſa une Eglogue admirable, où ſans ſortir de ſon ſujet il fait entrer preſque par tout ce qui a jamais eſté dit dans ce genre de Poëſie. Il tenoit chez luy une Aſſemblée de gens de Lettres, une fois toutes les ſemaines. Sur la fin de ſa vie eſtant à genoux à Noſtre-Dame un Vendredy Saint, il ſe démit la cuiſſe

cuiſſe en voulant ſe relever, & depuis eſtant à Vitry il fit une chute qui luy démit l'épaule, ce qui le mit hors d'eſtat de ſortir de ſa maiſon, où il tenoit tous les jours une eſpece d'Academie qui eſtoit un des plus agreables reduits qu'il y euſt à Paris pour les gens de Lettres. Tout ce qui ſe paſſoit de nouveau, particulierement dans la Republique des Lettres, y eſtoit rapporté; & à l'occaſion de quelque nouveauté que ce fuſt, Monſieur Menage ne manquoit point de citer quelque choſe, ſoit des Anciens, ſoit des Modernes ſur le meſme ſujet, qui y convenoit parfaitement. On ne ſortoit point de ces Conferences, ſans en remporter une infinite de choſes utiles, curieuſes & agreables. L'excellence de ſes Poëſies Italiennes obligea les Academiciens de la Cruſca à luy envoyer des Lettres d'Academicien, ſe faiſant beaucoup d'honneur de le mettre dans leur Compagnie. On s'eſtonnera toûjours qu'il n'ait point eſté de l'Academie Françoiſe. Le Public en a eſté indigné, & l'Academie en a eu du regret. Ce qui empêcha d'abord d'y penſer de part & d'autre, ce fut qu'il attaqua l'Academie dés ſa naiſſance par une Satyre qu'il fit contre elle, & qui pour eſtre tres-ſpirituelle & tres-ingenieuſe, n'en déplut pas moins à cette Compagnie. C'eſtoit une Requeſte que tous les Dictionnaires preſentoient à l'Academie, pour ſe plaindre que le Dictionnaire qu'elle faiſoit les ruinoit entierement. Le but de cette Piece paroiſſoit obligeant; mais

elle eſtoit ſemée d'une infinité de traits ſatyriques, qui ne permettoiént pas qu'on ſongeaſt à le recevoir dans une Compagnie qu'il ménageoit ſi peu. Lors que le temps eut en quelque ſorte effacé le ſouvenir de cet Ouvrage, l'Academie & luy témoignerent avoir un deſir reciproque de ſe voir enſemble, mais s'eſtant enfin preſenté pour remplir une place vacante, une brigue emporta les ſuffrages d'un autre coſté. Aprés quoy il déclara qu'il n'y penſeroit plus, & pria ſes amis avec plus de chaleur de ne le plus propoſer, qu'il ne les avoit priez auparavant de luy donner leur voix. Outre ſes Poëſies dont le Recueil eſt entre les mains de tout le monde, & qui luy ont fait honneur par tout où il y a quelque connoiſſance des belles Lettres, & les Amenitez du Droit dont j'ay parlé, il a compoſé une *Hiſtoire de la Maiſon & de la Terre de Sablé*, où il y a une infinité de choſes tres-curieuſes touchant la Province d'Anjou ſon Pays natal. Il achevoit quand il eſt mort, un *Dictionnaire d'Etymologies de la Langue Francoiſe.* Cet Ouvrage avoit eſté precedé d'un autre de même nature, mais beaucoup moins ample, où l'on ne voit pas moins ſon grand ſçavoir dans l'Art de la Grammaire, de meſme que dans le Livre qu'il a auſſi compoſé ſous le titre de *Remarques ſur la Langue Françoiſe.* J'ay déja dit qu'il a eſté un des meilleurs Grammairiens que l'on ait vûs en France, & que cependant il ne s'eſtoit preſque point ſervi de la Gram-

Grammaire dans ſon enfance pour aprendre la Langue Latine, & je le repete icy pour remarquer que peut-eſtre n'a-t-on pas beaucoup de raiſon de fatiguer les enfans, comme on fait ordinairement dans les Colleges par de longues Methodes raiſonnées, où ces enfans ne comprennent preſque rien; parce que ce ſont plûtoſt des leçons d'une fine Metaphyſique, que des Regles d'une ſimple Grammaire. Comme on ne peut trop faire travailler la memoire des enfans, qui eſt alors dans ſa force, & qui ne demande qu'à ſe remplir, on ne peut trop choyer leur raiſon naiſſante, qu'il faut laiſſer croiſtre en repos; parce qu'elle ſe brouille, s'obſcurcit, & s'éteint meſme quelquefois, lors qu'on en veut tirer trop de ſervice avant l'âge qui luy eſt deſtiné pour agir.

Il mourut à Paris le 23. Juillet 1692. Il laiſſa ſa Bibliotheque aux Peres Jeſuites de la Maiſon Profeſſe; le Pere Ayrault ſon parent qui l'aſſiſta à la mort, ne contribua pas peu à luy faire faire ce legs à leur Societé.

Adrian Valois, Hiſtoriographe du Roy.

ON s'étonnera ſans doute de voir icy le portrait d'Adrien Valois, & de n'y pas voir celuy d'Henry Valois ſon frere aiſné qui ne le cedoit en rien à ſon cadet, & qui même, ſelon le jugement de plu-

pluſieurs ſçavans hommes, ne tenoit pas moins le premier rang du côté du merite que du côté de l'âge, mais on n'a point de portrait de cet aiſné qui n'a jamais voulu ſe laiſſer peindre. Nous parlerons icy de tous les deux, & cet éloge leur ſera commun comme preſque toutes choſes leur ont été communes pendant leur vie.

Tous deux naquirent à Paris, l'un au mois de Septembre 1603. l'autre au mois de Juin 1604. Leur pere Charles de Valois, content du bien que ſes parens luy laiſſerent, prefera la poſſeſſion d'un loiſir honneſte à l'acquiſition des biens d'une vie laborieuſe & inquiete. Il étoit originaire de Liſieux, où il y a encore beaucoup de Gentilshommes du même nom: mais la nobleſſe de la naiſſance eſt un avantage qui merite peu d'eſtre relevé dans des hommes qui ont eu tant de vertu & tant de doctrine. Henry l'aiſné fut envoyé à Verdun y faire ſes études ſous les Peres Jeſuites de cette ville. Il n'eſt pas croyable avec quelle rapidité & avec quel fruit il les fit toutes. Il fut toûjours des premiers de ſes claſſes, toûjours aimé de ſes Maiſtres, & admiré de ſes compagnons. En 1618. les Jeſuites ayant eſté retablis à Paris, il y vint faire une année de Rhetorique ſous le P. Petau, & ſa Philoſophie ſous le Pere Bruan. En 1622. âgé de dix-neuf ans il alla apprendre le Droit à Bourges où il demeura deux années, & au retour il ſe fit recevoir Avocat, plus pour donner cette ſatisfaction à ſon pere, que par inclination qu'il eut

eût à cette profeſſion. Il porta la robe pendant plus de ſept ans, mais il ſe laſſa enfin de la porter inutilement, ne plaidant & ne faiſant aucune fonction d'Avocat. Il eut pour amis tout ce que la France avoit d'hommes ſçavans & d'un merite ſingulier dans la connoiſſance des belles Lettres, les du Puis, les Bignons, les Marca, les Gaulmins, les Nublé, les Launoy, les Ogiers, les Menages, & il uſoit ſi ſagement de leur amitié, que ſans la bleſſer il reprenoit dans leurs eſcrits tout ce qu'il y trouvoit à redire. Il a fait une infinité d'ouvrages tres excellens, mais le plus memorable eſt la Traduction de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique d'Euſebe, de Socrate, de Zoſomene, de Philoſtorge, & de pluſieurs autres encore juſqu'à l'année 594. la quatorziéme du regne de l'Empereur Maurice. Cette Hiſtoire eſt accompagnée de notes d'une tres-ſçavante & tres-profonde érudition.

Aprés la traduction de ces Auteurs Grecs, il travailla à donner les Auteurs Latins qui ſuivent, Sulpice Severe, Rufin, Caſſiodore, & quelques autres encore qu'il avoit collationnez ſur pluſieurs anciens Manuſcris qu'il auroit accompagnez de Notes tres-curieuſes, s'il euſt veſcu plus long-temps. Il avoit auſſi compoſé un Traité des Loix Attiques qui n'a pas vû le jour, parce que dans ce temps-là Monſieur Petit donna un ouvrage tres-ample ſur cette matiere. Une chaiſe de Profeſſeur en Langue Greque étant venu à vaquer dans le College Royal, & ayant eſté

reſolu de la donner à celuy qui en paroitroit le plus digne dans une Diſpute qui ſe feroit entre tous ceux qui voudroient ſe preſenter, il fut choiſi par Monſieur Colbert pour un des Examinateurs qui devoient juger du merite des Pretendans. Lors qu'on ſouhaitta établir une Conference de gens doctes ſur les matieres Eccleſiaſtiques, où les difficultez qui ſe rencontreroient dans l'intelligence des Livres ſaints, ſeroient examinées & reſolues, Monſieur Colbert voulut auſſi qu'il fuſt du nombre de ces excellens hommes, quoique Laïque, & preſque le ſeul parmi cette Aſſemblée qui ne fuſt pas dans le Sacerdoce. Il mourut au mois de Mars de l'année 1676. âgé de 72. ans, aprés avoir ſatisfait à tous les devoirs d'un vray Chrêtien, dont il s'eſt acquitté tres-exactement dans tout le cours de ſa vie.

Ce que je viens de dire des mœurs & de la doctrine de Henry Valois, peut ſervir à l'éloge d'Adrien ſon frere, étant difficile de trouver deux freres qui ayent eu plus de reſſemblance & de conformité l'un avec l'autre. Comme Henry Valois s'eſtoit appliqué particulierement à la connoiſſance de l'Hiſtoire Biſantine, Adrien Valois avoit pris pour ſa tâche l'étude de l'Hiſtoire de France. Il en donna le premier Tome en l'année 1646. où il éclaircit la partie la plus obſcure de noſtre Hiſtoire. Il y découvre l'origine des anciens François, & raconte ce qu'ils ont fait depuis l'Empire de Valentinien juſqu'à la mort du Roy Clotaire. En l'année 1658. il

en

en publia le ſecond & le troiſiéme Tome, avec un Traité des Baſiliques, qui eſt tres-curieux. Il fut honoré de meſme que ſon frere, de la qualité d'Hiſtoriographe du Roy, avec une penſion de douze cens livres. Il parut en l'année 1666. un pretendu fragment de Petrone, trouvé, à ce qu'on diſoit, à Trau en Dalmatie. Il en montra la fauſſeté & la ſuppoſition par une infinité de preuves inconteſtables, en faiſant voir combien le ſtile de ce fragment eſtoit different de celuy de l'original. Il aſſûre, & en cela il eſt de l'avis de ſon frere, que Petrone eſtoit Gaulois, & qu'il avoit veſcu ſous le regne d'Antonin, & non point ſous celuy de Neron, ſuivant l'opinion commune.

En 1675. il donna au Public ſon livre intitulé *Notitiæ Galliarum*, qui doit eſtre regardé comme un des plus precieux fruits de ſes veilles. Là il s'étonne que Ptolomée n'ait pas décrit les Gaules avec le meſme ſoin que les autres Provinces de l'Empire, & aſſurément l'exactitude qu'il y a apportée dans ſes Notes, le met en droit de reprocher à Ptolomée ſa negligence. Il mourut le 2. jour de Juillet 1692. Aprés ſa mort ſon fils fit imprimer un Recueil de pluſieurs choſes qu'il luy avoit oüy dire, ſous le nom de Valeſiana, où il a joint un Recueil de ſes Poëſies Latines qui ſont d'un ſtile tres pur & tres-élegant.

Barthelemy d'Herbelot, Interprete des Langues Orientales.

BEAUCOUP de ſcience jointe avec encore plus de bon ſens & de probité, font le caractere de celuy dont j'entreprens l'éloge.

BARTHELEMY D'HERBELOT nâquit à Paris le 4. Decembre 1625. d'une Famille conſiderable & par elle-meſme, & par ſes alliances. Dés qu'il eut achevé ſes études d'Humanitez & de Philoſophie ſous les plus excellens Profeſſeurs de l'Univerſité, il s'appliqua à l'étude des Langues Orientales, & particulierement de la Langue Hebraïque, dans la veüe de mieux entrer dans le ſens du texte original des livres de l'ancien Teſtament.

Aprés un travail aſſidu de pluſieurs années, il fit un voyage en Italie, perſuadé que la converſation des Armeniens & des autres Orientaux qui ſouvent y abordent, le perfectionneroit beaucoup dans la connoiſſance de leurs Langues. A Rome il fut particulierement eſtimé des Cardinaux Barberin & Grimaldi, & il contracta une étroite amitié avec Lucas Holſtenius, & Leo Allatius Bibliothecaire du Vatican, deux des plus ſçavans hommes de ce ſiecle. En l'année 1656.

1656. le Cardinal Grimaldi, Archeveſque d'Aix, l'envoya à Marſeille au devant de la Reine de Suede, qui fut ravie du choix qu'on avoit fait d'un homme ſi univerſellement ſçavant, & par conſequent ſi capable de l'entretenir ſelon ſon gouſt & ſon genie. Au retour de ce voyage qui ne dura qu'un an & demy, Monſieur Fouquet Procureur General du Parlement de Paris, & Sur-intendant des Finances; l'attira dans ſa maiſon, & luy donna une penſion de quinze cens livres. Il ſembloit que la diſgrace de Monſieur Fouquet qui arriva peu de temps aprés, devoit entraîner Monſieur d'Herbelot par l'attachement qu'il avoit à la fortune de ce Miniſtre, mais cela n'empêcha point que ſon merite ne luy fit obtenir la Charge d'Interprete des Langues Orientales, avec des Lettres verifiées en la Chambre des Comptes. Il eſt vray que peu d'autres perſonnes étoient auſſi capables que luy de cet Employ.

Quelques années s'eſtant écoulées, il fit encore vn voyage en Italie, où il s'acquit une ſi grande reputation, que le perſonnes les plus diſtinguées, ſoit par leur ſcience ou par leur dignité, s'empreſſerent à l'envi de le connoître. Le Grand Duc de Toſcane Ferdinand II. luy donna des marques extraordinaires de ſon eſtime. Ce fut à Livorne que Monſieur d'Herbelot eut l'honneur de voir ce Prince pour la premiere fois; il eut avec luy & avec le Prince ſon fils qui eſt le Grand Duc d'aujourd'huy, de frequentes conver-

verſations, dont ils furent ſi ſatisfaits, qu'il luy firent promettre de les venir trouver à Florence. Il y arriva le 2. Juillet *1666*, & y fut reçû par le Secretaire d'Etat, qui le conduiſit dans une maiſon preparée pour ſon logement, où il y avoit ſix pieces de plein pied magnifiquement meublées, & où on luy entretint une table de quatre couverts, ſervie avec toute ſorte de délicateſſe. & un caroſſe aux livrées de ſon Alteſſe Sereniſſime. On trouvera peu d'exemples d'honneurs auſſi grands rendus par un Souverain au ſeul merite d'un particulier. Ces honneurs furent couronnez par un preſent dont le choix & la maniere ingenieuſe de le donner n'ont pas ſemblé moins eſtimables que le preſent même, quelque magnifique & precieux qu'il fuſt. Une grande Bibliotheque ayant eſté en ce temps-là expoſée en vente dans Florence, le Grand Duc pria Monſieur d'Herbelot de la voir, d'examiner les manuſcrits en Langues Orientales qui y eſtoient, de mettre à part les meilleurs, & d'en marquer le prix. Dés que cela eut eſté fait, ce genereux Prince les acheta, & en fit preſent à Monſieur d'Herbelot, comme de la choſe qui eſtoit le plus ſelon ſon gouſt.

Un traittement auſſi honorable que celuy-là, pouvoit paroître un ſujet de reproche à la France, de ſe priver ſi long-temps d'un ſi excellent homme. Mais M. Colbert naturellement porté à faire du bien aux gens de Lettres, & ſur tout à ne rien negliger de

tout

tout ce qui pouvoit faire honneur à la France, le fit inviter de revenir à Paris, avec assurance qu'il y recevroit des preuves solides de l'estime qu'il s'estoit acquise. Le Grand Duc qui regne à present, eut de la peine à le laisser partir, & n'y consentit qu'aprés avoir vû les ordres de ce Ministre qui le rappelloit.

A son retour en France le Roy luy fit l'honneur de l'entretenir plusieurs fois sur ses voyages, & luy donna une pension de quinze cens livres. Pendant son sejour en Italie, il avoit commencé son grand ouvrages de la Bibliotheque Orientale, & il employa avec joye le loisir dont il vint joüir en France, a continuer un travail si curieux & si utile. D'abord il composa ce Livre en Arabe, & Monsieur Colbert avoit resolu de le faire imprimer au Louvre avec des caracteres que l'on devoit fondre exprés: mais aprés la mort de ce Ministre on changea de resolution, & Monsieur d'Herbelot fit tout son ouvrage en François pour le rendre d'un plus grand usage. A l'égard du commun des gens de Lettres, ce livre est une espece de nouveau Monde; nouvelles Histoires, nouvelle Politique, nouvelles Mœurs, nouvelle Poësie; en un mot, un nouveau Ciel, une nouvelle Terre. Ce qui n'a pû entrer dans cette Bibliotheque, a esté redigé par Monsieur d'Herbelot sous le titre d'*Antologie*, & contient ce qu'il y a de plus curieux dans l'Histoire des Turcs & dans celle des Arabes & des Perses. Il a aussi composé un Diction-

Dictionnaire Turc, Perſan, Arabe & Latin, que Monſieur ſon frere doit donner au Public inceſſamment, de meſme que pluſieurs Traitez tres-curieux & tres-dignes d'eſtre mis au jour.

Ce fut en conſideration de ces Talens extraordinaires, que Monſieur de Pontchartrain luy fit obtenir, il y a quelques années, la Charge de Profeſſeur Royal en Langue Syriaque, vacante par la mort de Monſieur Dauvergne. Il mourut le 8. jour Decembre 1695. âgé de 70. ans.

Monſieur d'Herbelot n'eſtoit pas moins verſé dans les Lettres Grecques & Latines, que dans les Langues & les Hiſtoires Orientales, c'eſtoit un homme veritablement univerſel en toute ſorte de litterature; mais ce qui eſtoit encore de plus eſtimable en luy, c'eſt qu'il avoit un eſprit ſuperieur à toutes ſes connoiſſances, dont il ne parloit jamais qu'il n'y fuſt invité par ſes amis. Il ne décidoit point avec hauteur, il ne preferoit point ſon ſentiment à celuy des autres. Il écoutoit leurs raiſons avec patience, & leur répondoit avec douceur. Son ſçavoir eſtoit accompagné d'une probité parfaite & d'une pieté tres-ſolide.

Ismael

Iſmael Boüilleau, Aſtronome.

ISMAEL BOUILLEAU nâquit à Loudun le 28. Septembre 1605. Ses parens Calviniſtes le mirent aux études, où il profita beaucoup en peu de temps. Son eſprit penetrant luy ayant fait voir une partie des erreurs où il étoit, il ſe fit inſtruire, & abjura l'hereſie à l'âge de vingt-un an; il reçut enſuite les Ordres ſacrez, & il fut promû à celuy de la Preſtriſe à l'âge de 25. ans.

Il apprit les Humanitez dans le lieu de ſa naiſſance, la Philoſophie à Paris, & le Droit à Poitiers. Au ſortir des Ecoles, devenu capable d'entrer dans le ſecret des ſciences, il s'appliqua fortement à la Theologie, à la connoiſſance de l'Hiſtoire profane & ſacrée, aux Mathematiques, & particulierement à l'Aſtronomie, où il fit un ſi grand progrés, que dans la preface du Catalogue de la Bibliotheque de S. Victor, qu'il avoit pris ſoin de dreſſer, on luy donne la qualité d'Aſtronome.

En 1638. il fit imprimer un Traité de la nature de la Lumiere. Monſieur de la Chambre & Monſieur Petit, tous deux Medecins, écrivirent long-temps aprés, l'un contre l'autre ſur le même ſujet, & Monſieur Boüilleau s'étonnoit que ces deux excellens hommes oſaſſent ſe mêler de parler de la Lumiere, n'ayant aucune connoiſſance de l'Optique. Il y a lieu d'eſtre

d'eſtre ſurpris de l'étonnement de Monſieur Boüilleau ; car quoy qu'il y ait de la liaiſon entre ces deux choſes, & que l'Optique ne ſe puiſſe bien comprendre ſans connoiſtre la nature de la lumiere, cela ne conclut point que pour parler pertinemment de la nature de la Lumiere, il faille eſtre trés-ſavant dans l'Optique.

L'année ſuivante il publia à Amſterdam ſon *Philolaus*, ou ſes Diſſertations du veritable Syſtême du monde. En 1640. il compoſa une Diſſertation ſur S. Benigne, où il fait voir les contradictions qui ſe trouvent dans la Chronique, qui dit qu'en l'année 195. dans la troiſiéme Indiction, ſous le regne de l'Empereur Severe, S. Benigne ſerviteur de Dieu fut envoyé avec ſes compagnons dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile : que cette miſſion ſe fit par S. Polycarpe Metropolitain d'Aſie, ſuivant le conſeil de Saint Irenée qui luy eſtoit apparu peu de jours aprés ſon martyre. Monſieur Boüilleau fait voir qu'au temps de l'Empereur Severe on ne parloit point encore d'Indictions, qui ne furent inſtituées que par Conſtantin en l'année 312. que le titre de Metropolitain donné à Saint Policarpe eſtoit alors inconnu, & enfin que Saint Irenée qui mourut 36. ans aprés Saint Polycarpe, n'a pû luy apparoiſtre. En 1644. il traduiſit en Latin Theon de Smirne Philoſophe Platonicien, & l'illuſtra de ſes Notes. L'année ſuivante il mit au jour un grand ouvrage intitulé, *Aſtrologia Philolaica*, où il pretend demontrer les mouvemens des Planettes par

une

une nouvelle & veritable hypotheſe, avec des Tables tres-faciles. Quatre ans aprés il compoſa un Traité en faveur des Egliſes de Portugal, qui depuis que ce Royaume avoit ſecoüé le joug de la domination Eſpagnole, demeuroient dépourvûës d'Evêques, par le refus que faiſoit le Pape de donner des Bulles à ceux que le Roy Jean IV. avoit nommez. Avant que de rien décider, il rapporte avec ſoin les differentes manieres dont l'Egliſe Catholique, ſuivant les temps, s'etoit pourveuë de Paſteurs, & particulierement comment l'Eſpagne changea dans le ſixiéme Canon du Concile de Tolede, l'uſage qui avoit eſté obſervé juſqu'alors, en décidant qu'il ſeroit permis à l'avenir à l'Archevêque de Tolede d'inſtituer Eveſques, en la place de leurs predeceſſeurs, ceux que le Roy auroit élus. Il ne doute point que les Rois d'Eſpagne & de Portugal ne ſoient legitimes poſſeſſeurs du droit qu'ils ont dans l'inſtitution des Evêques, l'ayant acquis tacitement du Clergé. Il donne ſes avis à peu prés de cette ſorte: „ Aprés que le Roy Jean IV. a „ ſupplié depuis huit ans Urbain VIII. & „ Innocent X. de donner des Bulles aux E„ veſques nommez, il peut les faire ſacrer „ par les Metropolitains; & comme les Papes „ ont autrefois prétendu que le pouvoir d'é„ tablir des Eveſques dans les Sieges vacans „ leur eſtoit dévolu, par la negligence des „ Princes qui avoient manqué d'y pourvoir, „ il rentrera legitimement dans ſon droit „ par une pareille negligence de la part des

», Papes. En cela il ne bleſſera en rien le reſ-
», pect qu'il porte au Saint Siege, & il ſera
», toûjours diſpoſé auſſi-bien que les Eveſques
», ſacrez par les Metropolitains, à luy de-
», mander ſa confirmation, & à recevoir des
», Bulles. En la même année qu'il compoſa cet Eſcrit pour les Egliſes de Portugal, il fit imprimer au Louvre un volume de l'Hiſtoire Bizantine écrite en Grec par Ducas, qui commence à Iean Paleologue premier Empereur de Conſtantinople, & finit à Mahomet II. Empereur des Turcs: Monſieur Bouilleau tira cette hiſtoire d'un Manuſcrit Grec de la Bibliotheque du Roy, & y joignit la verſion Latine avec des Notes. En 1657. il donna au Public un Traité des Lignes ſpirales, n'ayant (à ce qu'il dit) jamais bien compris ce qu'en dit Archimede, ce qui eſt aſſez remarquable. En 1663. il publia en un volume un Traité pris de Ptolomée, avec une verſion Latine, intitulé, *De judicandi facultate & animi principatu.* Quelque temps aprés il mit au jour un grand ouvrage in folio avec ce titre, *Opus novum ad Arithmeticam infinitorum, Libris ſex comprehenſum, in quo plura à nonnullis hactenus edita demonſtrantur.*

Outre ces ouvrages il en a compoſé pluſieurs autres qui ſont demeurez dans ſon cabinet: cependant la grande reputation qu'ils luy donnerent ne diminua rien de ſa modeſtie: & un de ſes amis luy ayant témoigné par une Lettre la haute opinion qu'il en avoit, Monſieur Bouilleau luy fit cette réponſe:

ſe: *Il n'y a rien au monde que j'apprehende tant que les loüanges, ſi ce que je fais eſt approuvé par les honneſtes gens intelligens dans les matieres que j'ay traittées, cette approbation pure & ſimple ſans éloges, vaut mieux que tous les panegyriques.* Il demeura pluſieurs années chez Monſieur du Puy Garde de la Bibliotheque du Roy, où s'aſſembloient tous les jours Meſſieurs Grotius, Blondel, de Launoy, Guyet, Menage, Bigot, Thoinart, &c. ſes amis les plus intimes.

Aprés la mort de Monſieur du Puy, Monſieur de Thou Preſident à la premiere des Enqueſtes voulut l'avoir chez luy, & le mena en Hollande lors qu'il y alla en qualité d'Ambaſſadeur. Il fit pluſieurs autres voyages en Italie, en Allemagne, en Pologne & au Levant. La Reine Louiſe de Gonzague l'attira à ſa Cour, le reçut honorablement, & luy fit un preſent conſiderable. Le Roy Jean Caſimir le nomma pour ſon Agent auprés des Etats des Provinces Unies pendant la guerre de Suede & de Pologne. En l'année 1689. il ſe retira dans l'Abbaye de Saint Victor; il y fit ſon teſtament le 20. Aouſt 1691. & y mourut le 25. Novembre 1694.

David Blondel, Profeſſeur en Hiſtoire.

IL eſt eſtonnant qu'un homme qui a autant aimé la verité que celuy dont j'entreprens l'Eloge, ne l'ait pas connue dans la matiere de toutes la plus grave & la plus importante: car il a veſcu & eſt mort dans la profeſſion de la Religion Preténdue Reformée, dont il eſtoit un des Miniſtres. Il avoit une ſagacité merveilleuſe à bien diſcuter & à bien démeſler un point d'Hiſtoire, & peu de perſonnes ont eſté auſſi loin que luy pour en bien dévélopper toutes les circonſtances. Son fort eſtoit l'exactitude; & Monſieur du Puy, Garde de la Bibliotheque du Roy, l'appelloit le Grand Dataire. Il prit à taſche d'examiner à fond l'hiſtoire fabuleuſe de la Papeſſe Jeanne; & quoy que les ennemis de la Religion Catholique l'ayent reveſtue de toute la vray-ſemblance dont elle eſt capable, il en démeſla ſi bien toutes les abſurditez, qu'elle ne paſſa plus parmi ceux qui avoient quelque connoiſſance exacte de l'hiſtoire que pour une fable groſſiere & mal inventée. Entre les preuves de la fauſſeté de cette hiſtoire, la profeſſion de Monſieur Blondel qui la refute eſt tres conſiderable; c'eſt un Miniſtre que l'intereſt de ſa Religion engageoit à ſouſtenir cette ſuppoſition, & qui n'a pû eſtre porté à la combat-

battre que par la ſeule force de la verité. Saumaiſe s'eſtoit vanté que ſi on luy donnoit l'Ecrit de Monſieur Blondel, il le diſſiperoit en ſouflant deſſus; mais le Livre luy ayant eſté donné, il veſcut ſix ans depuis ſans y répondre, & ſans qu'on ait trouvé aprés ſa mort dans ſes papiers un ſeul mot ſur cette matiere. Rivet plus ſincere, a écrit qu'il doutoit qu'on puſt refuter le Livre de Blondel au contentement d'un Lecteur judicieux & éclairé.

David Blondel né à Châlons en Champagne réuſſit parfaitement dés ſon jeune âge dans l'étude des belles Lettres: aprés avoir appris les Langues ſçavantes & la Theologie, il s'appliqua à l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, & particulierement à celles du bas Empire. Il fut receu Miniſtre dans un Synode de l'Iſle de France en l'année 1614. & exerça ſon miniſtere à Houdan prés de Paris en 1619. Il fit en cette année un Ouvrage intitulé, *Modeſte Declaration de la ſincerité & verité des Egliſes Reformées de France.* C'eſtoit une Réponſe aux Ecrits de deux ou trois Auteurs Catholiques, & particulierement du Cardinal de Richelieu, qui n'étoit alors qu'Eveſque de Luçon. Ce Livre luy fit beaucoup d'honneur. Il eut toûjours des emplois conſiderables dans les Synodes. Il fut plus de vingt fois Secretaire dans ceux de l'Iſle de France. On le deputa quatre fois aux Synodes Nationaux, où il ne manquoit jamais d'eſtre choiſi pour dreſſer & recueillir les Actes. Ce fut luy que le Synode

National de Caſtres députa au Roy en l'année 1626. pour remercier Sa Majeſté au nom de la Compagnie. En l'année 1650. les Adminiſtrateurs du College d'Amſterdam luy firent propoſer d'y venir eſtre Profeſſeur en l'Hiſtoire, ce qu'il accepta & y remplit la Chaiſe de Voſſius. Comme il eſtoit fort laborieux, l'extréme application qu'il eut au travail de ſes eſtudes & de ſes leçons, jointe à l'air humide d'Amſterdam, luy cauſa une ſi grande fluxion ſur les yeux, qu'il en demeura aveugle fort long-temps. Cette fluxion tomba enſuite ſur la poitrine, & il en mourut le 17. Avril 1655. âgé de ſoixante-quatre ans. C'eſtoit un homme d'honneur, d'une prodigieuſe lecture, & capable de grandes choſes. Quoy qu'il n'ait pas écrit avec beaucoup d'élegance ni en Latin, ni en François, & que ſon ſtyle ſoit obſcur particulierement à cauſe des frequentes parentheſes dont il l'embaraſſoit, neanmoins ſes ouvrages ſont fort recherchez à cauſe de leur profonde érudition, & de l'exactitude de ſes recherches. Nous avons de luy, outre les ouvrages dont j'ay parlé, une tres-belle Réponſe aux emportemens de Chifflet contre la genealogie de la Maiſon de France, ſous le titre d'*Aſſertio genealogiæ Francicæ*, un Traité des Sibylles; un autre intitulé, *de Formula regnante Chriſto*; & un autre intitulé, *Pſeudo-Iſidorus & Turrianus vapulantes*, qui eſt une Piece contre les Epiſtres Decretales. Nous avons encore de luy un Traité qui a pour

pour Titre, *Eſclairciſſement ſur l'Euchariſtie* & un Traité *de la Primauté dans l'Egliſe.*

Il avoit entrepris de refuter Baronius dans la plûpart des endroits de ſes Annales; mais on n'a trouvé de tout ce travail que quelques Notes qu'il avoit écrites ſur les marges de ſon Baronius. Un Miniſtre Bearnois refugié à Amſterdam, les ayant inſerées dans un Livre qu'il fit contre ce ſçavant Cardinal, elles n'ont pas eſté trouvées fort importantes, non plus que tout ce que le Miniſtre Bearnois y avoit ajoûté. Il avoit deux freres, tous deux Miniſtres, l'un nommé Moyſe, & l'autre Aaron, qui ont eſté gens de merite, & d'une érudition au deſſus du commun.

Samuel Bochart.

LA profonde érudition de celuy dont je vais parler ne permet pas qu'on luy refuſe une place dans ce Volume, & elle luy donne un droit inconteſtable d'eſtre mis au nombre des Hommes Illuſtres de ſon ſiecle. Il nâquit à Roüen de René Bochart Miniſtre de cette Ville, & d'Eſther du Moulin fille de Pierre du Moulin fameux Miniſtre de Charenton. Il eſtoit de l'Illuſtre Famille de Bochart Champigni, de la branche de Menillet.

On peut juger du progrés qu'il fit dans l'eſtude des belles Lettres, par les quarante

Vers Grecs qu'il compoſa n'ayant encore que 13. ans à la louange de Numa Dempſter, qui les publia à la teſte de ſes Antiquitez Romaines. Il fit ſa Philoſophie a Saumur, où il ſouſtint des Theſes avec tout l'applaudiſſement imaginable. A ſon retour d'Angleterre où il demeura quelque temps avec Cameron ſon Maiſtre en Theologie qu'il y avoit ſuivi, il s'attacha ſous Thomas Erpenius à l'eſtude de l'Arabe qu'il apprit à fonds, de meſme que l'Hebreu & la plûpart des autres Langues Orientales. Enſuite il fut receu Miniſtre à Caen, où la premiere choſe d'éclat qu'il fit fut une Diſpute contre le Pere Veron, dans laquelle par ſon eſprit, & avec le ſecours de ſon érudition, il remporta tout l'avantage qu'il pouvoit eſperer en défendant une mauvaiſe cauſe.

Sa reputation s'augmenta beaucoup par la publication *du Phaleg & du Chanaan*, qui contiennent une Geographie ſacrée de tous les Pays où les Peuples furent diſperſez aprés la confuſion des Langues à la Tour de Babel. Rien n'eſt égal aux Recherches curieuſes qu'il y a dans ce Livre, & à la profondeur de l'érudition qui s'y trouve par tout. Il donna enſuite un Livre intitulé, *De Animalibus ſacræ Scripturæ*, où il décrit & explique la nature de tous les animaux dont il eſt parlé dans le vieil & dans le nouveau Teſtament. Il fit encore pluſieurs Traitez *des Mineraux*, *des Plantes*, *& des Pierres precieuſes*, dont il eſt fait mention dans l'Ecriture ſainte; comme auſſi un Traité *du Paradis Terreſtre*.

Il

Il s'appliqua à ces ſortes d'ouvrages, parce qu'il avoit entrepris de preſcher ſur la Geneſe. Il ne crut pas d'abord qu'il pouſſeroit ſi loin cette ſorte de travail; mais il s'y engagea inſenſiblement par la connexité que ces matieres ont les unes avec les autres. Le Traité des Animaux a eſté imprimé à Londres en 1663. ſous le tître de *Hierozoicon.* Il a eſté réimprimé à Francfort en 1675. & à Leyde en 1692. La Reine de Suede prévenuë par la grande reputation de Monſieur Bochart l'attira à ſa Cour, & luy fit un accueil & un traitement trés honorable. De jeunes fous qui approchoient la Reine ont fait cent mauvais contes ſur le voyage qu'il fit en Suede; mais rien n'y a donné lieu que ſa haute reputation, & la gravité que luy donnoit ſon grand merite.

Il publia une Lettre en 1650. ſur l'autorité des Rois & ſur l'inſtitution des Eveſques & des Preſtres, une autre en 1651. contre le Jeſuite la Barre, touchant la tolerance du Lutheraniſme donnée dans le Synode National de Charenton: & enfin une troiſiéme, où il montre par pluſieurs ſçavantes raiſons qu'il n'y a point d'apparence qu'Enée ſoit jamais venu en Italie. Il eſtoit de l'Academie de Caën, compoſée alors de pluſieurs excellens hommes. Il mourut ſubitement dans cette Academie le Lundy ſeiziéme May de l'année 1667. On a crû que le déplaiſir d'y entendre lire une Réponſe à quelques Propoſitions qu'il avoit avancées, laquelle le convainquoit de s'eſtre trompé conſiderable-

ment, avoit cauſé ſa mort ; mais il n'eſt guére croyable qu'un homme auſſi moderé, & d'auſſi bon ſens, ſe ſoit laiſſé mourir pour une choſe auſſi naturelle & auſſi ordinaire aux plus grands perſonnages. Ce bruit ne s'eſt répandu que par la mauvaiſe coûtume que l'on a, d'attribuer preſque toûjours à des cauſes morales la mort de la plûpart des hommes, qui n'eſt ordinairement que l'effet d'une cauſe purement phyſique. C'eſtoit un veritable homme d'honneur & d'une droiture tout-à-fait ſinguliere, aimant ſes amis avec chaleur, & en eſtant aimé de meſme. Son érudition eſtoit extrémement profonde, & le fort de cette érudition conſiſtoit particulierement dans un grand uſage des Lettres profanes, jointe à une tres-grande connoiſſance des Langues Orientales, & à une longue eſtude de la lettre de l'Ecriture ſainte.

Iſaac de Benſerade, de l'Academie Françoiſe.

PERSONNE n'a peut-eſtre jamais eu plus de vivacité d'eſprit que celuy dont je vais parler ; & cette vivacité, qui éclata dés les premieres années de ſon enfance, a duré ſans déchoir juſqu'à la fin de ſa vie.

ISAAC DE BENSERADE naquit à Lions Ville de Normandie, proche Roüen. Son pere eſtoit Grand Maiſtre des Eaux & Foreſts,

Foreſts, & l'on aſſeure qu'un de ſes Anceſtres a eſté Chambellan d'un de nos Rois, & Chaſtelain du Chaſteau de Milan. Du coſté de ſa mere il eſtoit allié à la Maiſon de Vigneroť; & de la Porte. Cette naiſſance, jointe à la beauté de ſon eſprit, luy donnoit une honneſte hardieſſe, qui le rendit familier avec les plus grands Seigneurs de la Cour, dont il eſtoit aimé tendrement, & qui ne s'empreſſoient pas moins à l'avoir pour ami, que luy à leur faire ſa cour.

Lors qu'il fallut luy faire recevoir le Sacrement de la Confirmation, on le mena la veille ſaluer l'Eveſque qui devoit confirmer. Cet Eveſque le voyant fort vif pour ſon âge (car il n'avoit encore que ſix ou ſept ans) & ſçachant qu'il s'appelloit Iſaac, nom alors fort commun parmi les Huguenots, du nombre deſquels ſon pere avoit eſté long-temps, il luy demanda s'il ne vouloit pas changer de nom. *Que me donnerez vous de retour*, répondit le petit Benſerade. *On ne donne point de retour pour changer de nom*, luy répondit l'Eveſque. *Je garderay donc le mien*, répondit-il. *Vous avez raiſon, mon fils*, luy dit l'Eveſque en ſoûriant, *car quelque nom que vous ayez, vous ſçaurez bien le faire valoir.*

Au ſortir du College il compoſa trois ou quatre Pieces de Theatre qui réuſſirent, entre autres Iphis & Jante, & Marc-Antoine. Le Cardinal de Richelieu qui l'eſtimoit beaucoup luy fit du bien, & la ReineMere luy donna une penſion de trois mille livres. Il s'at-

s'attacha à l'Admiral de Brezé, qu'il ſuivit dans toutes ſes Expeditions; & aprés ſa mort il retourna à la Cour, où il brilla plus que jamais.

Quoy qu'il veſcût tres-familierement avec les plus grands Seigneurs du Royaume, comme je l'ay déja remarqué, il y vivoit neanmoins avec une tres-grande circonſpection. *Vous vous eſtonnez*, diſoit-il quelquefois à ſes amis, *de voir la maniere dont je parle aux plus grands Seigneurs; ſçachez que je ſuis toûjours ſur mes gardes avec eux, & que perſonne n'obſerve mieux que moy les longues & les breves en leur parlant. Ce ſont des lions*, ajoûtoit-il, *qui par leurs careſſes affectées me tendent des pieges à tous momens. Ils ſeroient ravis que je m'échapaſſe à quelque choſe de trop familier, pour avoir le plaiſir de me donner un coup de patte; mais, Dieu mercy, je ne leur ay point encore donné cette ſorte de divertiſſement.*

Il eſtoit bien fait de ſa perſonne, & d'une taille fort aiſée; fort propre, & fort galant; qualité qu'il a conſervée juſque dans ſa vieilleſſe, ſans qu'elle luy ait jamais donné du ridicule: ce qui demande dans un âge avancé bien de l'eſprit & du bon ſens. Ses Poëſies ont fait pendant plus de quarante ans les délices de la Cour & de toute la France, particulierement pendant la jeuneſſe du Roy, par les Vers admirables qu'il faiſoit pour les Balets que Sa Majeſté danſoit ou faiſoit danſer tous les hyvers. Ces Vers ſont d'une eſpece toute nouvelle, & dont il a eſté le premier Inventeur. Avant luy

les

les Vers d'un Balet ne parloient que des Perſonnages que l'on y faiſoit entrer, & point du tout des Perſonnes qui les repreſentoient. Monſieur de Benſerade tournoit ſes Vers d'une maniere qu'ils s'entendoient également & des uns & des autres : Et comme le Roy repreſentoit tantoſt Jupiter & tantoſt Neptune, quelquefois le Dieu Mars, d'autrefois le Soleil, rien n'eſtoit plus agreable ni plus admirable tout enſemble, que la fineſſe des louanges qu'il luy donnoit ſans s'adreſſer à luy. Le coup portoit ſur le Perſonnage, & le contre-coup ſur la Perſonne ; ce qui donnoit un double plaiſir en donnant à entendre deux choſes à la fois, qui belles ſeparément, devenoient encore plus belles eſtant jointes enſemble. Il en eſtoit de meſme de tous les Seigneurs, & de toutes les Dames de la Cour, qui danſoient avec le Roy dans ces meſmes Ballets ; leurs qualitez, leurs talens, & quelquefois meſme leurs intrigues y eſtoient touchées ſi délicatement qu'ils eſtoient obligez d'en rire les premiers.

Ses autres Poëſies n'eſtoient pas moins originales. Il n'a jamais imité perſonne, la galanterie dont elles ſont animées eſt toute neuve, & n'a point de modelle dans l'Antiquité la plus polie, ſoit Grecque, ſoit Romaine. Les Anciens ne ſongeoient qu'à mettre de la paſſion dans leurs Vers amoureux ; Monſieur de Benſerade y a meſlé une plaiſanterie galante à tout le monde. Le Cardinal Mazarin eſtimoit fort ſes Poëſies, & ſe faiſoit

faiſoit honneur de dire qu'en ſa jeuneſſe il avoit fait des Vers qui reſſembloient à ceux de Benſerade. Il luy fit donner une penſion de deux mille livres, & une autre de mille écus ſur l'Abbaye de S. Eloy.

En envoyant à une Dame de qualité une Paraphraſe ſur le Livre de Job, il l'accompagna d'un Sonnet qui fit beaucoup de bruit, & qui finit par ces Vers en parlant de Job:

S'il ſouffrit des maux incroyables;
Il s'en pleignit, il en parla;
J'en connois de plus miſerables.

Comme ce Sonnet plut extrémement, ceux qui n'aimoient pas qu'on luy donnaſt tant de louanges pretendoient qu'il n'approchoit pas d'un Sonnet de Voiture qu'ils luy oppoſoient, & que Voiture avoit fait pour une Dame ſous le nom d'Uranie. Tout Paris fut partagé ſur cette diſpute; il ſe forma comme deux partis, dont celuy de Benſerade s'appelloit le Parti des Jobelins, & celuy de Voiture le Parti des Uranins. La queſtion demeura indéciſe, & l'on convint ſeulement que ſi celuy de Voiture eſtoit le plus beau, au gré de quelques-uns, celuy de Benſerade eſtoit le plus galant au gré de tout le monde.

Il a fait toutes les Metamorphoſes d'Ovide en Rondeaux, dont il y en a pluſieurs qui ſont d'une tres-grande beauté. Chaque Rondeau rapporte ce qu'il y a d'eſſentiel dans chaque Fable, avec des Moralitez tres-ingenieuſes

nieuſes & tres-agreables. Le Roy voulut bien faire la dépenſe de toutes les Eſtampes de ce Livre, qui ſont belles & en tres-grand nombre. La richeſſe & le choix des rimes de ces Rondeaux, & de tous ſes Ouvrages, ont quelque choſe d'eſtonnant. Auſſi eſt-il vray que perſonne n'a jamais mieux rimé que luy.

Il a fait pluſieurs Ouvrages de devotion, entre autres l'Office de la Vierge, avec pluſieurs Prieres, & tous les Pſeaumes de David.

Il mourut à Paris le 15. Octobre 1691. âgé de 78. ans, avec tous les ſentimens d'un vray Chreſtien, & aprés avoir ſouffert de tres-grandes douleurs cauſées par une retention d'urine, & par la pierre, dont il avoit reſolu de ſe faire tailler.

Iean Racine, de l'Academie Françoiſe.

LE genie eſt un don de la Nature qui ne ſe peut cacher, & qui ſe manifeſte dans les enfans preſque auſſi-toſt que la raiſon. Celuy dont je parle avoit eſté élevé à Port-Royal des Champs, où ayant lû, en y faiſant ſes Eſtudes, les excellentes Poëſies de Monſieur d'Andilly, la Traduction du Poëme de S. Proſper par Monſieur de Sacy,

Sacy, & ſur tout les Traductions admirables des Hymnes de l'Egliſe du meſme Auteur, il s'appliqua à faire des Traductions en Vers de quelque Hymnes, qui n'avoient pas encore eſté traduites, leſquelles furent trouvees ſi belles & ſi dignes d'eſtre imprimées, qu'elles l'ont eſté depuis lors que dans un âge plus avancé il leur eut donné leur derniere perfection. Eſtant venu à Paris à l'âge de 17. ou 18. ans, il compoſa une tres-belle Ode ſur le Mariage du Roy, où il introduit la Nymphe de la Seine, qui fait une eſpece d'Epithalame tres fin & tres-ingenieux. Le ſuccés qu'eut cet Ouvrage le porta à travailler pour le Theatre, & à compoſer la Tragedie d'Andromaque qui fit le meſme bruit à peu prés que le Cid, lors qu'il fut repreſenté la premiere fois. D'autres Pieces de Theatre qu'il donna enſuite, comme Titus, Bajazet, Iphigenie, & Phedre eurent une ſi grande reputation, que pluſieurs perſonnes ne douterent point de le comparer au grand Corneille, & de le mettre en parallele avec cet homme incomparable. Il eſt vray que ſi Corneille le ſurpaſſe du coſté des ſentimens heroïques, & de la grandeur des caracteres qu'il donne à ſes perſonnages, le meſme Corneille luy eſt inferieur dans les mouvemens de tendreſſe, & dans la pureté du langage. Quoy qu'il en ſoit, Monſieur Racine a eu ſes partiſans, & la conteſtation eſt demeuree en quelque ſorte indéciſe. La ſeule choſe dont tout le monde eſt demeuré d'acord, c'eſt qu'il ont fait l'un & l'autre un tres-

grand

grand honneur à noſtre Langue, & à noſtre Nation.

On ſouhaita de donner pour recreation aux jeunes Demoiſelles qui s'élevent dans la Maiſon Royale de S. Cyr, quelques ſpectacles qui euſſent pour elles les meſmes agrémens que ces admirables Comedies. Monſieur Racine eut ordre d'y travailler, & de choiſir un ſujet ſaint pour la matiere de ſon Poëme. Il choiſit l'Hiſtoire d'Eſther, qu'il accommoda ſi-bien au Theatre, que rien n'a jamais eſté plus touchant, plus agreable. Il y inſera quantité de Chœurs pour donner lieu à la Muſique, & ces Chœurs n'eſtoient preſque autre choſe qu'un tiſſu des ſentimens les plus tendres & les plus pathetiques des Pſeaumes, des Prophètes, & de divers autres endroits de l'Ecriture ſainte.

Eſther fut ſuivie, l'année d'aprés, de la Tragedie d'Athalie, qui ne luy ceda en rien pour la beauté de la compoſition, ny pour tous les ornemens qu'il y fit entrer pour la perfection du ſpectacle.

Son merite avoit déja porté le Roy à le choiſir, conjointement avec Monſieur Deſpreaux ſon ami intime, pour écrire l'Hiſtoire de ſon Regne. C'eſt un malheur que la mort ait enlevé Monſieur Racine à cet Ouvrage, qui ne pouvoit eſtre que tres-excellent pour peu qu'il répondiſt à la dignité de la matiere, & à la capacité des Ouvriers. Monſieur de Valincour Secretaire de Monſieur le Comte de Thoulouſe, & un des Quarante de l'Academie Françoiſe, tres-digne

de ſucceder à Monſieur Racine, a eſté nommé pour continuer ce travail avec Monſieur Deſpreaux. Monſieur Racine eſtoit auſſi de l'Academie Françoiſe, & y fut receu avec un grand applaudiſſement en l'année 1673.

Il acquit une Charge de Threſorier de France, enſuite une Charge de Secretaire du Roy, & Sa Majeſté l'honora de celle de Gentilhomme ordinaire de ſa Maiſon, avec la ſurvivance pour ſon fils.

Il mourut âgé de cinquante neuf ans le 22. Avril 1699. à cinq heures du matin, avec des ſentimens de pieté tres-vifs & tres-édifians. Il a eſté enterré à Port-Royal des Champs, où il fut porté le lendemain, ſuivant la diſpoſition de ſon Teſtament qui ne contient que cet Article, & qui eſt conceu en ces termes : „ Je deſire qu'aprés ma mort mon „ corps ſoit porté à Port-Royal des Champs, „ & qu'il ſoit inhumé dans le Cimetiere „ aux pieds de Monſieur Hamont. Je ſup„ plie tres-humblement la Mere Abbeſſe, & „ les Religieuſes de vouloir bien m'accorder „ cet honneur, quoy que je m'en reconnoiſ„ ſe tres indigne & par les ſcandales de ma „ vie paſſée, & par le peu d'uſage que j'ay „ fait de l'excellente éducation que j'ay re„ ceue autrefois dans cette Maiſon, & des „ grands exemples de pieté & de penitence „ que j'y ay veus, & dont je n'ay eſté qu'un „ ſterile admirateur. Mais plus j'ay offenſé „ Dieu, plus j'ay beſoin des prieres d'une ſi „ ſainte Communauté, pour attirer ſa miſe„ ricorde ſur moy.

Le

Le Roy a donné une penſion de deux mille livres à ſa Famille. Sa Majeſté envoya tres ſouvent ſçavoir de ſes nouvelles pendant ſa maladie, & témoigna du déplaiſir de ſa mort, qui fut regrettée de toute la Cour, & de toute la Ville.

Jean de la Quintinie, Directeur de tous les jardins Fruitiers & Potagers du Roy.

C'eſt aſſurément un tres-grand avantage pour réuſſir dans une Profeſſion, que d'eſtre né de parens qui l'ont exercée, ou qui l'exercent avec ſuccés. Les preceptes alors ſe pratiquent preſque ſans peine; & pour peu qu'on joigne de nouvelles connoiſſances à celles dont on herite, il eſt comme impoſſible de ne pas exceller au deſſus des autres. Il arrive ſouvent neanmoins que lors que des hommes d'un genie extraordinaire, & que leur naiſſance deſtinoit à quelque choſe de plus élevé, ſe trouvent comme entraiſnez par leur inclination naturelle à des profeſſions au deſſous d'eux, ils y font un progrés bien plus conſiderable, tant il eſt vray que la vocation de la Nature, ſi cela ſe peut dire, vaut encore mieux que celle de la naiſſance & de la deſtination des parens.

JEAN DE LA QUINTINIE nâquit pres de Poitiers en l'année 1626. & fit ſes

Eſtudes au College des Jeſuites de cette Ville. Auſſi-toſt qu'il eut achevé ſon cours de Philoſophie, & pris quelques leçons de Droit; il vint à Paris ſe faire recevoir Avocat. Il eſtoit naturellement éloquent; l'art qu'il joignit à cet heureux don de la naiſſance luy acquit en peu de temps beaucoup de reputation dans le Barreau, & une eſtime ſinguliere dans l'eſprit des premiers Magiſtrats.

Monſieur Tambonneau Preſident en la Chambre des Comptes, informé de ſon merite ſouhaita de le voir, & crut ne pouvoir procurer à ſon fils, qu'il aimoit tendrement, un plus grand avantage que de le mettre ſous la conduite d'un auſſi habile homme; ce qu'il fit, en luy donnant des appointemens conſiderables. Quoy que cet Employ luy laiſſaſt peu de temps dont il puſt diſpoſer, il en trouva neanmoins pour ſatisfaire à la paſſion qu'il avoit pour l'Agriculture. Il ſe mit donc à lire Columelle, Varron, Virgile, & tous les autres anciens Auteurs qui ont traité de cette matiere, & tout ce qu'en ont écrit les Modernes; en ſorte qu'il s'acquit toute la Theorie qu'alors on pouvoit avoir de ce bel Art.

Il fit dans ce temps-là un voyage en Italie avec Monſieur Tambonneau ſon Diſciple, où la veuë de ce qui s'y pratique dans le Jardinage luy fit faire encore une infinité de reflexions tres-curieuſes & tres-utiles. Il ne luy manquoit plus que de joindre à cette Theorie l'experience & la pratique; ce qu'il

fit

fit dés qu'il fut de retour à Paris. Monſieur Tambonneau luy abandonna entierement le Jardin de ſa maiſon, où il planta tout ce qu'il voulut. Il fit un grand nombre d'experiences, avant que de ſe déterminer. Pour bien connoiſtre comment la Nature opere dans la production des racines, il planta en un meſme jour pluſieurs arbres de la meſme eſpece, & enſuite il les arracha tous l'un aprés l'autre de huit jours en huit jours, pour voir le commencement, le progrés, & l'accompliſſement de la production des racines. Il apprit ce qu'on ne ſçavoit pas encore, qu'un arbre tranſplanté ne prend de nourriture que par les racines qu'il a pouſſées depuis qu'il eſt replanté, & qui ſont comme autant de bouches par où il attire l'humeur nourriciere de la terre, & nullement par les petites racines qu'on luy a laiſſées, qu'on appelle ordinairement le chevelu. De là il nous a enſeigné, que loin de conſerver ces anciennes petites racines, quand on tranſporte l'arbre, comme on le faiſoit autrefois avec grand ſoin, il eſt meilleur de les couper, parce qu'ordinairement elles ſe ſechent & ſe moiſiſſent; ce qui nuit à l'arbre, au lieu de luy aider. Il a découvert encore, par ſes experiences, la methode certaine & infaillible de bien tailler les arbres. Avant luy on ne ſongeoit preſque à autre choſe, en taillant un arbre, qu'à luy donner une belle forme, & à le dégager des branches qui l'offuſquoient. Il a ſceu, & enſuite il a enſeigné ce qu'il falloit faire pour contraindre un arbre à donner

du fruit, & à en donner aux endroits où l'on veut qu'il en vienne, meſme à le répandre également ſur toutes ſes branches; ce qui n'avoit jamais eſté, ny penſé, ny meſme crû poſſible. Il pretendoit, & l'experience le confirme tous les jours, qu'un arbre fruitier qui a trop de vigueur, & qu'on abandonne entierement à luy-meſme, ne pouſſe ordinairement que des branches & des feüilles. Qu'il faut reprimer avec adreſſe, la forte pente qu'il a à ne travailler que pour ſa propre utilité, qu'il faut luy couper de certaines groſſes branches où il porte preſque toute ſa ſeve, & l'obliger par là à nourrir les autres branches foibles & comme délaiſſées, parce que ce ſont les ſeules qui apportent du fruit en abondance. Il faudroit tranſcrire icy preſque tout l'excellent Livre qu'il nous a laiſſé, ſous le titre d'*Inſtructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers*, ſi on vouloit rapporter toutes les découvertes dont nous luy ſommes redevables. Ce Livre, qui a eu l'approbation de toute l'Europe, a eſté traduit en Anglois, & il y a lieu de croire qu'il le ſera dans toutes les autres Langues.

Monſieur le Prince qui, comme pluſieurs autres grands Perſonnages, joignit l'amour paiſible de l'Agriculture à la paſſion tumultueuſe de la Guerre, prenoit un extréme plaiſir à l'entendre parler de ſon Art. Le feu Roy d'Angleterre qui luy donna beaucoup de marques de ſon eſtime dans deux voyages qu'il fit en Angleterre, luy fit propoſer une penſion tres-conſiderable pour l'attacher

tacher à la culture de ſes Jardins; mais l'amour de la Patrie, & le preſſentiment qu'il avoit peut-eſtre des ſervices qu'il rendroit un jour à ſon Roy, l'empeſcherent d'accepter ces offres avantageuſes. Il s'acquit dans ces deux voyages l'amitié de pluſieurs Milords, avec leſquels il a entretenu juſqu'à ſa mort un commerce de Lettres. Ces Lettres qui de ſa part contenoient toûjours quelques inſtructions pour le Jardinage, ont eſte la plûpart imprimées à Londres, pour rendre ces Inſtructions utiles à tout le monde.

Le Roy augmenta en ſa faveur le nombre des Officiers de ſa Maiſon, en creant la Charge de Directeur General des Jardins Fruitiers & Potagers de toutes ſes Maiſons Royales, dont Monſieur Colbert expedia les Proviſions, & les luy envoya.

Des qu'il fut pourveu de cet Employ il fit augmenter de beaucoup l'ancien Potager de Verſailles, où la beauté des fruits & l'excellence des legumes & des herbages qu'il luy fit produire, porta Sa Majeſté à faire celuy que l'on voit aujourd'huy, qui eſt & qui ſera encore long-temps l'admiration de ceux qui le voyent, & particulierement des Eſtrangers, qui n'ont rien chez eux qui en approche.

Il eut trois fils de Damoiſelle Marguerite Joubert ſon épouſe. L'aiſné qui promettoit beaucoup, & le plus jeune moururent avant luy; & le ſecond qui eſtoit Abbé ne luy ſurvêquit qu'autant de temps qu'il en fallut pour faire imprimer l'excellent Livre dont

nous avons parlé. Le Roy eut la bonté de dire à ſa veuve, quelques jours aprés ſa mort, qu'il perdoit beaucoup auſſi-bien qu'elle, & qu'il n'eſperoit pas que perſonne puſt jamais reparer cette perte.

Jean Varin, Conducteur & Graveur General des Monnoyes de France.

QUand la Nature entreprend de rendre un homme habile dans les Arts, elle y réuſſit mieux que les Arts meſmes avec tous leurs préceptes, & avec l'inſtruction de tous les Maiſtres. JEAN VARIN natif de Liege, fils de Pierre Varin ſieur de Blanchard, & Gentilhomme du Comte de Rochefort Prince Souverain de l'Empire, en eſt une preuve bien convaincante. Il fut donné à ce Prince à l'âge de onze à douze ans pour eſtre ſon Page; & s'eſtant appliqué tout jeune par ſa ſeule inclination à deſſiner dans les momens que les exercices de monter à cheval, de faire des armes, de danſer & de voltiger luy laiſſoient libres, il y réuſſit admirablement. Comme le deſſein eſt un chemin à la Peinture, à la Sculpture & à la Gravure, il ſe rendit également habile dans ces trois Arts, & eſtant fort induſtrieux de

ſon

ſon naturel, il imagina pluſieurs machines tres-ingenieuſes pour monnoyer les Medailles qu'il avoit gravées. Le Roy Louis XIII. informé de ſa capacité le fit venir à Paris, luy donna des Lettres de Naturalité, & le retint pour travailler & aux Monnoyes & aux Medailles. Peu de temps aprés la Charge de Garde & Conducteur General des Monnoyes de France ayant vacqué par la mort de René Olivier, il fut receu à cette Charge.

Il fit dans ce meſme temps-là le Sceau de l'Academie Françoiſe, qui n'eſt autre choſe que le portrait du Cardinal de Richelieu; mais ſi reſſemblant & travaillé avec tant d'art, que cet Ouvrage paſſe ſans contredit pour un des plus beaux qui ait jamais eſté fait en cette eſpece. On le fit voir au Cardinal de Richelieu, qui en fut charmé, & qui dit publiquement que l'homme qui avoit fait un ſi bel Ouvrage meritoit de ne mourir jamais. Le Roy Louis XIII. ayant reſolu de faire faire la converſion generale de toutes les eſpeces legeres d'or & d'argent dans toute l'eſtenduë de ſon Royaume, le ſieur Varin fut choiſi pour avoir la conduite entiere de cette reforme, qui fut eſtablie dans la baſſe Gallerie du Louvre, & ſur tout pour faire les poinçons & les carrez de toutes les Monnoyes. A l'occaſion de ces deux Emplois le Roy crea pour luy deux Charges, l'une de Conducteur General des Monnoyes de France, & l'autre de Graveur General des Poinçons de ces meſmes Monnoyes.

Toutes celles qu'il a faites ont eſté d'une beauté ſi grande, que beaucoup de Curieux les conſervent & les gardent comme des Medailles qui ne le cedent en rien aux Medailles antiques les plus eſtimées. Par tout où elles ſe répandirent, on les regardoit avec admiration; & les Turcs meſmes, qui ne ſont pas fort ſenſibles aux beautez des Arts, furent ſi charmez des plus petites de toutes ces eſpeces, qu'ils en faiſoient le plus bel ornement de leurs habits, & les y attachoient de tous coſtez. Il ſe fit dans le meſme-temps des Pieds forts de huit & dix piſtolles, qu'on peut encore mettre au rang des plus beaux Medaillons. Toute la Monnoye qui a eſté fabriquée pendant la minorité du Roy, & qui eſt de la meſme beauté que celle qui porte l'empreinte de Louis XIII. eſt encore l'Ouvrage du ſieur Varin, tant pour la conduite que pour les poinçons & les carrez qu'il a tous gravez de ſa main. C'eſt luy qui a fait toutes les Medailles de Louis XIII. celle de la Reine Mere Anne d'Auſtriche, celle du Roy aprés ſa minorité, celle de ſon Sacre, & pluſieurs autres à l'occaſion des divers grands évenemens de ſon Regne: Il a fait les Medailles qui ont eſté miſes ſous les fondemens du frontiſpice du Louvre, de l'Obſervatoire, de l'Egliſe du Val de Grace, celle de Monſieur Frere unique du Roy, du Prince de Condé, du Cardinal Mazarin, de la Reine de Suede, de Monſieur Colbert, & de pluſieurs autres perſonnes de diſtinction: toutes Pieces admirables,

bles, & qui ſont le principal ornement des Cabinets des Curieux. Depuis qu'il n'a plus travaillé, il ne s'eſt rien fait de ſi beau, quoy que ceux qui l'ont ſuivi ayent eu l'avantage de profiter de ſes lumieres, en voyant ſon travail. Il a fait un buſte du Roy qui diſpute en beauté avec les plus excellens morceaux de l'Antiquité, quoy que ce ſoit ſon coup d'eſſay en marbre. Il fit enſuite une figure de Sa Majeſté, auſſi en marbre, de 7. à 8. pieds de haut, qui eſt d'une beauté extraordinaire. Il a fait en bronze un buſte de Sa Majeſté, tres-digne de tous ſes autres Ouvrages. Monſieur de Menars Preſident au Mortier a un buſte d'or du Cardinal de Richelieu, du poids de 55. louis d'or, qui eſt de la main du meſme Varin, & qu'on regarde comme une des plus belles pieces en ce genre qui ait jamais eſté faite. Outre les trois Charges qu'il eut touchant les Monnoyes. comme je l'ay remarqué, il fut encore Secretaire du Roy, Conſeiller d'Etat, & Intendant des Baſtimens de Sa Majeſté. Il mourut à Paris le 26. Aouſt 1672. âgé de 68. ans. Il eſtoit d'une conſtitution à vivre encore pluſieurs années, & on croit qu'il a eſté empoiſonné par des ſcelerats, à qui il avoit refuſé des poinçons de Monnoye.

Philippes

Philippes Collot, Operateur pour les maladies de la Pierre.

SI ceux qui excellent dans l'exercice des beaux Arts meritent le nom d'Illuſtres, & doivent eſtre élevez par des Eloges au deſſus du commun des hommes, quoy que ſouvent ces beaux Arts, tels que la Muſique & la Peinture, n'ayent pour but qu'une legere ſatisfaction des ſens, dont il ſeroit facile de ſe paſſer; combien ces ſortes de recompenſes ſont-elles plus legitimement deües à ceux qui ont excellé dans des Arts infiniment utiles, & qui vont à délivrer les hommes des douleurs les plus violentes, & meſme de la mort qui ſeroit inévitable ſans leur ſecours? Autrefois des Eloges n'auroient pas ſuffi, & il auroit fallu leur élever des ſtatües,

Tel eſtoit celuy dont je vais parler, & tels eſtoient ſon pere, ſon ayeul, & ſon biſayeul, & depuis luy ſon fils & ſes petits-fils, qui tous ont eu le don de tailler les malades de la pierre avec une adreſſe ſinguliere, & un ſuccés preſque toûjours heureux.

L'on n'a point de certitude du temps où la maladie de la pierre a commencé d'eſtre connuë; l'on croit que les hommes en ont toûjours

toûjours eſté affligez, & que ſi l'on n'en a point parlé, c'eſt qu'elle paſſoit pour lépre dans les premiers ſiecles, & que l'on s'en cachoit comme d'une maladie honteuſe. Hippocrates en a écrit, & meſme a proteſté de n'en faire jamais l'operation, parce qu'il la trouvoit trop perilleuſe. C'eſt l'aveu qu'il en fait dans ſon ſerment, où il charge de cette operation ceux qui en font une profeſſion particuliere. Auſſi ne voit-on point qu'aucun Chirurgien faiſant les autres operations de Chirurgie, ſe ſoit rendu habile en celle-cy, tant à l'égard du petit appareil qui eſt fort ancien, que du grand appareil qui n'a eſté inventé qu'en l'année 1525. par un nommé Jean des Romains natif de Cremone, qui communiqua ſon ſecret à Marianus Sanctus des Barlettes Docteur en Medecine à Padouë. Ce Marianus l'enſeigna à un nommé Octavius de Ville, qui fut le Maiſtre du biſayeul de celuy dont je parle, appellé Laurent Collot. Celuy-là exerça la Medecine en la Ville de Treſnel en Champagne, où il fit un grand nombre d'Operations, qui le rendirent tres-celebre. En l'année 1556. Henri II. luy ordonna de venir à Paris, & de s'y eſtablir. Il le gratifia d'un preſent conſiderable, le fit Chirurgien de ſa maiſon, & crea pour luy une Charge d'Operateur pour la pierre, qui a eſté poſſedée par ſes deſcendans juſqu'au Sieur Collot d'aujourd'huy, qui la poſſederoit encore, s'il avoit voulu en donner l'argent qu'on luy en a demandé. C'eſtoit alors

le

le ſeul, qui par la mort d'Octavien de Ville, fuſt inſtruit du ſecret du grand appareil. Il l'apprit à ſon fils, qui ne ſe rendit pas moins habile ni moins celebre que ſon pere. C'eſt d'eux que parle Ambroiſe Paré, dans ſon Traité des Monſtres, où aprés avoir rapporté pluſieurs exemples des belles Operations qu'ils avoient faites, il aſſure qu'il ne croit pas que ni le pere ni le fils ayent jamais de pareils dans leur profeſſion. Ce fils fut pere d'un troiſiéme Laurent Collot, qui herita de leur habileté, & qui donna la vie à Philippes Collot, celuy dont j'entreprens l'Eloge.

PHILIPPES COLLOT nâquit en l'année 1593. & dés qu'il fuſt en âge de mettre en pratique les preceptes de l'Art de ſes peres, non ſeulement il y apporta toute la dexterité qu'il tenoit d'eux, mais il purifia leur maniere d'operer de tout ce qu'elle avoit de rude & de difficile; en ſorte que de ſon temps, & depuis luy, peu de gens ſont morts dans le travail, & dans la ſuite de cette Operation. Il eſtoit tellement occupé par le grand nombre de malades qu'il avoit à Paris, que le Cardinal Chigi, qui depuis a eſté Pape ſous le nom d'Alexandre VII. ayant voulu l'obliger de venir à Cologne où il eſtoit malade de la pierre, Monſieur Collot ne put luy donner cette ſatisfaction; il luy envoya le Sieur Giraut ſon neveu qu'il avoit inſtruit, & avec lequel il eſtoit aſſocié. Il eſt vray que dans la ſuite pluſieurs Chirurgiens ſe ſont rendus habiles dans le meſme Art;

mais

mais comme c'eſt de luy & de ſes Anceſtres qu'ils ont puiſé tout ce qu'ils ſçavent, ou qu'ils ont ſceu, plus le nombre en eſt grand, & plus grande eſt l'obligation qu'on luy a d'avoir rendu commun un remede ſi utile & d'un ſi grand ſecours pour les malades.

Il eſt vray encore que quelque excellent qu'ait eſté dans ſes Operations celuy dont je parle, on a encore encheri ſur ſes connoiſſances. Son petit-fils qui vit preſentement, & qui eſt le ſixiéme de pere en fils qui poſſede ce precieux talent, a trouvé un moyen d'oſter preſque tout le peril, & une grande partie de la douleur, en faiſant l'Operation à deux fois differentes, en ne faiſant que la playe le premier jour, & remettant à tirer la pierre huit jours aprés, lors que la playe n'eſt plus douloureuſe. Mais comme la nature de toutes choſes eſt de ſe perfectionner avec le temps, & que de plus cette invention vient de ſon fils, on ne peut pas dire qu'elle luy ſoit tout-à-fait eſtrangere. Ce fils s'eſt vû obligé de tailler ſon pere, malade de la pierre. Le bruit a couru que ne pouvant s'y reſoudre, il y avoit eſté contraint par un Arreſt du Parlement. Mais cette circonſtance n'eſt pas vraye; rien ne l'a engagé à cette Operation qu'une loüable & vigoureuſe reſolution, & de la part de ſon pere, & de la ſienne. Ce ſeroit icy le lieu de rapporter toutes les Cures que cette ſuite d'habiles gens ont faites dans leur temps, de meſme que nous rapportons les Ouvrages des ſçavans perſonnages. Et comme de ſau-

ver

ver la vie à un homme, ou du moins de le délivrer d'une douleur ſi grande, ne vaut pas moins que de compoſer un Livre tel qu'il ſoit; nous devrions leur rendre le meſme honneur. Mais le nombre en eſt trop grand. Et d'ailleurs, il n'y a perſonne qui n'ait connu beaucoup de ces ſortes de malades, remis en parfaite ſanté. Il mourut à Luçon, âgé de 63. ans. Il y eſtoit allé traiter un malade de la pierre au commencement du mois de Mars de l'année 1656.

On pourroit le blaſmer d'une choſe qui luy a eſté commune avec ſes Anceſtres, & avec ſes Deſcendans; c'eſt d'avoir tenu caché le ſecret qu'il avoient, & de ne l'avoir communiqué à aucun homme de leur profeſſion. Ils auroient peu faire ce preſent au Public ſans ſe faire aucun tort; puiſqu'on auroit eu toûjours recours à eux preferablement à tous les autres. Des ſecrets peuvent ſe garder dans des Familles, quand ils ne vont qu'à la ſimple curioſité; mais lors qu'ils ſont aſſez utiles pour conſerver la vie, il ſemble qu'on doive les mettre, autant qu'il ſe peut, dans les mains de tout le monde, quand meſme cela ne ſe pourroit faire ſans ſouffrir quelque prejudice.

Simon Voüet, Premier Peintre du Roy.

CEux qui naiſſent pour reuſſir dans quelque Art ou dans quelque Science, n'attendent pas long-temps pour l'ordinaire à donner des marques de l'habileté où ils doivent arriver. A peine Simon Voüet, fils d'un Peintre mediocre à Paris, eut-il atteint l'âge de quatorze ans, qu'il fut choiſi pour aller en Angleterre faire le Portrait d'une Dame de grande qualité, qui eſtoit ſortie de France pour ſe retirer à Londres. Peu de temps aprés Monſieur de Harlay Baron de Sancy, qui avoit eſté envoyé Ambaſſadeur à Conſtantinople, le mena avec luy, pour luy faire peindre le Grand Seigneur. Quoy que la choſe fuſt tres mal-aiſée, à cauſe de la difficulté qu'il y a de le voir, & qu'il n'ait pû y parvenir qu'une ſeule fois qui fut lors que l'Ambaſſadeur eut Audience, cependant il l'obſerva ſi-bien qu'eſtant de retour il en fit un Portrait tres-reſſemblant, & dont tous ceux qui avoient veu le Grand Seigneur furent tres-ſatisfaits. De Conſtantinople où il fit pluſieurs autres Portraits, il alla à Veniſe & de là à Rome; & en l'une & l'autre de ces deux grandes Vil-

les il acquit beaucoup de reputation. Le bruit qu'il y fit ayant paſſé en France, le Roy Louis XIII. luy fit une penſion de 400. livres pour luy aider dans ſes eſtudes, & cette penſion augmenta d'année en année, ainſi que ſa capacité & ſon merite. Il fit un voyage à Gennes en 1620. où il travailla pendant un an pour le Seigneur Doria, & quelques autres perſonnes de grande qualité. De retour à Rome il fut élû Prince de l'Academie de Saint Luc, & y fit pluſieurs beaux Tableaux, entre autres celuy qui eſt dans l'Egliſe de Saint Pierre au grand Autel de la Chapelle, où les Chanoines font tous les jours l'Office, & celuy qu'il a peint à Saint Laurent *in Lucina*.

Le Roy ayant jetté les yeux ſur luy pour en faire ſon premier Peintre, & pour le prépoſer à tous les ouvrages de Peinture qui ſe faiſoient pour l'ornement de ſes Maiſons Royales, & à la conduite de ſes Tapiſſeries, Monſieur de Bethune, alors Ambaſſadeur à Rome, eut ordre au commencement de l'année 1627. de le faire venir en France. Le Roy le receut avec beaucoup d'accueil, & comme Sa Majeſté prenoit un ſingulier plaiſir à la Peinture, il luy fit faire en paſtel les Portraits de la plûpart des Seigneurs de la Cour, & de ſes Officiers. Il voulut encore que Voüet luy appriſt à deſſiner & à peindre en paſtel pour ſe divertir, & pour faire les Portraits de ſes plus familiers Courtiſans. Sa Majeſté y réuſſit, & on voit aujourd'huy

jourd'huy pluſieurs Portraits de ſa main, qui ſont tres reſſemblans.

En l'annee 1631. il peignit la Gallerie & la Chapelle du Palais Royal, & la Chapelle de la Maiſon que le Cardinal de Richelieu avoit à Ruel. Il avoit déja travaillé à Chilli pour le Mareſchal d'Effiat Sur-Intendant des Finances, & pour le Preſident de Fourcy Sur Intendant des Baſtimens du Roy, en ſa Maiſon de Cheſſi. C'eſt luy qui a peint la Gallerie, & pluſieurs autres endroits de la Maiſon de Monſieur de Bullion Sur-Intendant des Finances, & preſque tout ce qu'il y a dans l'Hoſtel de Seguier. Le nombre des Tableaux qu'il a faits pour des particuliers eſt trop grand, pour les pouvoir rapporter icy. Il n'y a gueres d'Egliſe ny de Palais à Paris, qui ne ſoient ornez de ſes Ouvrages. Il a fait un grand nombre de Vierges, & il avoit un talent particulier pour les repreſenter.

Quelque habile qu'il ait eſté dans ſon Art, on peut dire cependant que ſon plus grand merite conſiſte dans le grand nombre d'excellens Eleves qu'il a faits, & d'avoir eſté en quelque ſorte le Reſtaurateur de la Peinture. C'eſt de ſon Ecole que ſont ſortis, le Brun, Mignard, le Sueur, Perſon, Corneille, Tortebat, du Freſne, & pluſieurs autres; mais non ſeulement il a fait des Peintres, il a fait auſſi des hommes ſinguliers dans toutes les parties qui dépendent du Deſſein. Monſieur le Noſtre a appris ſous luy à deſſiner, & luy eſt redevable d'u-

ne partie de cette grande habileté qu'il s'eſt acquiſe dans la belle ordonnance des Parterres, & des autres ornemens du Jardinage. Sa premiere maniere tenoit de celle du Valentin, & il a fait de ce gouſt-là pluſieurs Tableaux qui ont beaucoup de force, enſuite il en prit une qui luy a eſté particuliere, & qui n'a gueres eſté imitée & conſervée juſqu'à la fin, que par Dorigni ſon gendre, & l'un de ſes Diſciples. Ce qu'il avoit de plus recommandable eſtoit la liberté & la fraiſcheur du pinceau, qui charmoit la veue par la vive oppoſition des ombres & des lumieres, quoy que pour l'ordinaire elles fuſſent un peu trop fortes & trop marquées. Il mourut le 5. de Juin 1648. âgé de 59. ans & ſix mois. Il eſt enterré dans l'Egliſe de S. Jean en Greve.

Pierre Mignard Premier Peintre du Roy.

PIERRE MIGNARD nâquit à Troyes en Champagne au mois de Novembre 1610. Son pere paſſa la plus grande partie de ſa vie à la Guerre, ou il receut pluſieurs bleſſures qui l'obligerent enfin à quitter le Service. Il eut deux fils; l'aiſné ayant pris le parti de la Peinture, il deſtina à la Medecine le cadet, qui eſt celuy dont

dont je parle. Ce jeune fils avoit une ſi forte inclination pour la Profeſſion de ſon frere, & tant de genie pour ce bel Art, que lors qu'il accompagnoit le Medecin qu'on avoit choiſi pour l'inſtruire, il ne s'occupoit qu'à deſſiner les attitudes des malades, & de ceux qui les ſervoient. Il peignit dés lors dans un meſme Tableau la femme du Medecin, ſes enfans, & un domeſtique avec tant de reſſemblance & un ſi bon gouſt, quoy qu'il n'euſt pas encore douze ans, que les plus habiles auroient pû l'avoüer.

Ce premier eſſay, qui marquoit ce qu'il devoit eſtre un jour, détermina ſon pere à luy laiſſer ſuivre une Profeſſion pour laquelle la Nature luy avoit donné de ſi heureuſes diſpoſitions. Le progrés qu'il y fit en tres-peu de temps fut tel, que le Mareſchal de Vitry ayant vû les Ouvrages de ce jeune Peintre, qui n'avoit que 15. ans, le demanda à ſon pere pour peindre ſa Chapelle de Coubert, où tous ceux qui la virent furent frapez de la beauté de ſon imagination. Le Mareſchal charmé de ſa vivacité l'emmena à Paris, & le mit ſous la conduite de Monſieur Voüet premier Peintre du Roy, homme alors d'une grande reputation. Il s'attacha d'abord à imiter ſon Maiſtre, & le fit ſi parfaitement, qu'on ne pouvoit diſtinguer leurs Ouvrages. Mais l'excellence de ſon genie luy fit bien-toſt reconnoiſtre ce qu'il y avoit de foible dans Voüet; & dés qu'il eut vû les Tableaux que le Mareſchal de Crequy rapporta d'Ita-

lie, il forma le deſſein d'aller à Rome, où il arriva ſous le Pontificat d'Urbain VIII.

Sa premiere application fut de quitter la maniere de Voüet ; Il chercha de meilleurs modéles dans les Antiques, & dans les Tableaux de Raphaël & du Titien. Le bon gouſt qu'il prit dans cette Eſtude mit ſes Tableaux en ſi grande reputation, qu'ils ſe répandirent bien-toſt dans la Sicile, dans la Catalogne, & dans l'Eſpagne. Les Italiens meſmes, naturellement jaloux des Eſtrangers & remplis du merite de leurs Peintres, ne pûrent s'empeſcher de luy rendre juſtice.

Il alla de Rome à Veniſe, & fut comblé d'honneurs & de preſens par tous les Princes dans les Eſtats deſquels il paſſa. A Veniſe il s'attacha particulierement à l'étude du coloris, où il acheva de ſe perfectionner. Il demeura depuis à Rome 22. ans de ſuite, pendant leſquels il peignit les Papes Urbain VIII. Innocent X. & Alexandre VII. Les Cardinaux & les grands Seigneurs ſouhaiterent tous d'avoir leurs Portraits de ſa main. Il continuoit à travailler avec un grand ſuccés, lors que le Cardinal Mazarin luy envoya les ordres du Roy & de la Reine Mere pour revenir en France, où il a peint le Roy dix fois, & pluſieurs fois toute la Famille Royale.

Les principaux Ouvrages qu'il fit depuis ſon retour en France ſont la Couppe du Val de Grace, qui eſt le plus grand morceau de Peinture à freſque qui ſoit dans l'Europe.

Il

Il a peint auſſi à freſque la Chapelle des Fonds de Saint Euſtache, un plafond dans l'Arſenal, & un autre à l'Hoſtel de Longueville qui repreſente une Aurore. Il a peint à Verſailles la petite Gallerie du Roy, & un grand Cabinet de l'Appartement de Monſeigneur. Mais ſon chef-d'œuvre eſt la Gallerie & le grand Sallon de Saint Cloud, qu'il acheva en moins de quatre ans. Il paroiſt dans ces Ouvrages une ſi belle ordonnance, tant de force & tant de grace, que les Connoiſſeurs qui viennent d'Italie y trouvent, comme le remarqua d'abord le Cardinal Ranucci, toute la beauté des Peintures des Caraches, du Guide, & du Dominicain.

Le Roy pour honorer ſon merite, luy donna des Lettres de Nobleſſe en 1687. & Monſieur le Brun, premier Peintre du Roy, eſtant mort en 1690. Sa Majeſté luy donna les Charges de ſon premier Peintre, de Directeur & Chancelier de ſon Academie Royale de Peinture & Sculpture, & de Directeur des Manufactures des Gobelins.

Dans le temps qu'il tomba malade de la maladie dont il eſt mort, il finiſſoit un Tableau de Saint Luc où il s'eſt peint luy-meſme, tenant une palette & des pinceaux. Il y a meſme un petit bout de tapis qu'il laiſſa imparfait. Quatre mois auparavant il avoit achevé un Saint Matthieu. On voit dans ces deux derniers Tableaux faits pour le Roy, que l'âge n'avoit rien diminué de la correction de ſon Deſſein, de la force &

de la legereté de ſon pinceau, quoy qu'il fuſt alors dans une extreme vieilleſſe. Il mourut le 30. May 1695. âgé de 85. ans.

Il eſtoit extrémement gracieux dans ſes Deſſeins, dans les Attitudes nobles & aiſées qu'il donnoit à ſes Figures, & dans la fraîcheur agreable de ſon coloris. Il peignoit également en grand & en petit; ce qui ſe rencontre rarement dans les plus grands Maiſtres. Il a donné aux Sculpteurs pluſieurs Deſſeins de Figures, & particuliérement de pluſieurs Termes qu'on voit à Verſailles, & qui ont eſté travaillez ſous ſa conduite.

Il eſtoit fort laborieux, & diſoit ſouvent, qu'*il regardoit les pareſſeux comme des hommes morts.* Cependant il ne pouvoit ſuffire à l'empreſſement des perſonnes de qualité, qui deſiroient d'avoir leurs Portraits de ſa main.

Ses bonnes qualitez ne ſe bornoient pas au talent de ſa Profeſſion; ſon eſprit, la douceur, & l'agrément de ſon commerce luy firent un grand nombre d'amis qui luy furent toûjours fort attachez. Son amitié eſtoit ſeure, reguliere, tendre & ſolide. La probité & la droiture luy furent naturelles: Enfin les honneſtes gens trouvoient dans ſa converſation autant de charmes, que les Connoiſſeurs en remarquent dans ſes Ouvrages. Comme il a travaillé pendant 73. ans, il eſt mort avec des biens conſiderables. Il a laiſſé quatre enfans, trois garçons, & une fille pour laquelle il eut une tendreſſe ſinguliere, qui a toûjours eſté re-

ci-

ciproque. Elle a épouſé le Comte de Feuquiere.

On a remarqué que lors qu'il avoit à repreſenter ou des Vertus ou des Déeſſes, il les peignoit ſouvent ſous le viſage & ſous la taille de ſa fille; mais comme c'eſt une perſonne d'une rare beauté, on ne doit pas trouver eſtrange qu'il s'en ſoit ſervi pour embellir ſes Ouvrages.

Jacques Blanchart, Peintre.

IL n'y a jamais eu de Peintre ſi également fort dans toutes les parties de la Peinture, qu'il n'ait excellé dans quelqu'une beaucoup plus que dans les autres. Celuy dont je parle s'eſt particulierement ſignalé dans le Coloris, qu'il a eu ſi beau, ſi frais, & ſi naturel, qu'on l'appelloit communément le Giorgion ou le Titien de la France. Le Deſſein ſuivoit de prés ce precieux talent de la couleur: & c'eſt ce qui luy a fait faire tant de beaux Tableaux, ſi aimez des curieux, quoy qu'il n'ait pas veſcu beaucoup d'années.

JACQUES BLANCHART nâquit à Paris le premier jour d'Octobre 1600. Il eſtoit fils de Gabriel Blanchart natif de Coindrieu, lequel ayant eſté député à Paris pour les affaires de ſa Ville, & s'eſtant logé par hazard chez Jeroſme Boleri le meilleur Peintre

tre de ſon temps, épouſa ſa fille dont il eut trois enfans, Jacques, Pierre, & Jean; l'aiſné eſt celuy dont je parle.

Dés qu'il eut commencé à faire quelque progrés dans l'Art de la Peinture chez ſon Maiſtre Jeroſme Boleri, il prit la reſolution de voyager en Italie. En paſſant à Lyon il y fut arreſté par Henri le Blanc Peintre d'une grande reputation, qui luy trouvant un pinceau naturel & agreable luy fit achever pluſieurs ouvrages qu'il avoit commencez pour divers particuliers avant que d'aller à Paris, où il eſtoit appellé par Monſieur d'Angouleſme pour peindre la Gallerie du Chaſteau de Gros-Bois.

Il avoit fort ſouhaité que Blanchart eût voulu venir à Paris pour luy aider dans le travail de cette gallerie; mais le deſir qu'avoit Blanchart de ſe perfectionner dans la profeſſion qu'il avoit embraſſée, ne luy permettant pas d'accepter ce parti, il prit le chemin de Rome, où il ne fut pas plûtoſt arrivé que Jean Blanchart ſon frere, qui s'eſtoit engagé dans la meſme profeſſion, l'y vint trouver, & luy aida dans ſon travail. Au bout d'un an les affaires tournerent d'une telle ſorte à Rome, que les François n'y eſtoient pas en ſeureté. Il prit le parti d'aller à Veniſe, où il s'appliqua uniquement à étudier & à imiter les ouvrages du Titien, du Tintoret, & de Paul Veroneſe. Le progrés qu'il fit dans ce travail luy fit meriter le ſurnom du Titien moderne. Il fit pluſieurs Tableaux pour les Nobles Venitiens, où

où il prit pour ſujet divers endroits des Metamorphoſes ; mais un de ces Meſſieurs l'ayant mal paye de ſon travail, aprés l'avoir occupé fort long temps à peindre ſon Palais à la campagne, l'envie luy prit de revenir en France. En paſſant par Turin, il y fut arreſté par le Duc de Savoye, qui luy fit faire ſept à huit Tableaux des amours de Venus & d'Adonis. Ces Tableaux ſont à Paris preſentement, ayant eſté enlevez dans le débris du Palais des Favorites.

De Turin il vint à Lyon, où Horace le Blanc le receut encore avec beaucoup de joye & d'amitié. Là il peignit pour luy, & pour pluſieurs Curieux de cette Ville divers Tableaux, la plûpart de femmes nuës, & de ſujets tirez de la Metamorphoſe ; la fraiſcheur de ſon pinceau eſtoit merveilleuſe pour les carnations, & pour en exprimer vivement la teinte naturelle. Enfin apres cinq ans de voyage & de ſejour à Rome, il revint à Paris ; mais avant que de ſe ſeparer de ſon ami il fallut qu'il en fit le portrait pour le luy laiſſer, & que cet ami fit le ſien reciproquement, afin qu'il emportaſt avec luy cette marque de ſon eſtime & de ſon amitié.

Il peignit à Paris un Salon pour Monſieur Morin, fameux Fleuriſte, où il fit quatre grands Tableaux qui repreſentent des Bacchanales. Ces Tableaux peuvent eſtre mis au rang de ſes plus beaux Ouvrages. Il en fit deux pour Monſieur Goulas, un de Jupiter venant voir Semele, l'autre d'une Venus qui ſe chauffe, pendant que Cerés & Bac-

chus

chus s'éloignent d'elle. Il peignit pour Monſieur de Montoron ſa Chapelle de la Chevrette, où il a repreſenté l'hiſtoire de la Vierge en pluſieurs Tableaux tout autour de la Chapelle. Il a auſſi peint la Gallerie du logis de Monſieur de Bullion, où il a repreſenté les douze mois de l'année. Ce travail luy valut une penſion de 1200. livres, dont il a eſté payé juſqu'à ſa mort. La Gallerie de la Maiſon du Preſident Perrault ſur le Quay Mal-Aqueſt, eſt auſſi de ſa main.

Enſuite de tous ces Ouvrages il fit le beau Tableau de la Deſcente du Saint Eſprit, qui eſt à Noſtre-Dame. L'ordonnance en eſt d'une beauté ſinguliere; mais ſur tout la lumiere y eſt ſi vive & ſi bien répanduë de tous coſtez, que rien n'approche davantage de l'idée de ce divin Myſtere. Madame la Ducheſſe d'Aiguillon en a fait offrir 10000. livres à Meſſieurs de Noſtre-Dame, s'engageant de leur en fournir une Copie faite par tel Peintre qu'ils voudroient choiſir. Il fit pour un de ſes amis pluſieurs Tableaux, dont on luy a voulu donner la meſme ſomme; mais cet ami n'a point voulu s'en déſaiſir, ſoit qu'il cruſt qu'ils valoient davantage, ſoit que par là il ait voulu marquer l'eſtime qu'il faiſoit des Ouvrages & des liberalitez de ſon ami.

Il mourut âgé de 38. ans, & laiſſa un fils & deux filles. Les filles ſont mortes peu de temps aprés avoir eſté mariées; & le fils, qui eſt Peintre de l'Academie Royale, ſuit de fort prés les traces de ſon pere. L'Eſtam-

tampe qui eſt au devant de cet Eloge eſt gravée ſur ſon portrait, fait par luy-meſme, cinq ou ſix ans avant ſa mort.

Jacques Sarraſin, Sculpteur.

S'Il eſt vray qu'on n'ait guere moins d'obligation à ceux qui ont fait revivre quelque bel Art, qu'à celuy qui en a eſté le premier inventeur, nous devons regarder l'homme dont j'entreprens l'éloge, avec les mêmes yeux que nous le regarderions, s'il eſtoit l'auteur du bel art de la Sculpture. Car il eſt vray que par ſes eſtudes, & particulierement par la force de ſon genie, il luy a rendu toutes les beautez que la longue durée des guerres civiles luy avoit oſtées. Il a fait dans ce bel Art ce que Voüet dont je viens de parler a fait dans la Peinture; & (ce qui ne leur eſt pas moins honorable) ils ont formé l'un & l'autre des Eleves qui ont porté ces deux Arts à une trés-grande perfection: car de même que Voüet a fait les Blanchards, les le Sueurs & les le Bruns, celuy-cy a formé les Anguiers, les Marſis, les Desjardins & les Girardons; de ſorte qu'ils ſe ſont rendu illuſtres & par leur propre gloire, & par celle de leurs diſciples.

JACQUES SARRASIN naquit à Noyon, d'une bonne & honneſte famille. Il vint à Paris dés ſa pius tendre enfance, où

où il apprit à deſſiner & à modeler ; mais comme la France ſortoit encore d'une eſpece de barbarie pour les beaux Arts, que la guerre y avoit amenée, & que les ouvrages de Sculpture manquoient de gens qui en connuſſent la beauté, il alla à Rome où il demeura pendant l'eſpace de dix huit années. Là il travailla à Freſcati par les ordres du Cardinal Aldobrandin neveu du Pape Clement VIII. où il fit un Atlas & un Polypheme qui jettent une prodigieuſe quantité d'eau en forme de girandole. La beauté de ces figures ſe ſoûtient parfaitement, quoy qu'expoſées à la comparaiſon qu'on ne peut s'empêcher d'en faire avec les plus beaux ouvrages de l'antiquité qui les environnent. En revenant de Rome il paſſa à Lyon, où il fit un Saint Jean Baptiſte & un Saint Bruno dans la Chartreuſe de cette Ville, qui en ſont un des plus ſinguliers ornemens. De retour à Paris il fit des Anges de ſtuc, pour le principal Autel de Saint Nicolas des Champs, une figure de Sainte Anne, & une de Saint Louis pour l'Egliſe de Noſtre-Dame de Paris. Monſieur le Marquis d'Effiat Surintendant des Finances, l'employa à ſa Maiſon de Chilly, où il orna d'un trés grand nombre de beaux ouvrages & la Chapelle & la Gallerie de ce Chaſteau. Monſieur des Noyers alors Surintendant des Baſtimens, luy fit faire ces grandes figures qui ornent un des dômes du Louvre du côté de la Cour. Ce ſont des Cariatides qui, quoy que coloſſales, ſont neanmoins trés-

ſveltes

ſeveltes & ſemblent trés-legeres. Le Roy Louis XIII. en fut ſi ſatisfait, qu'il luy fit une penſion trés conſiderable, & luy donna un logement dans les Galleries du Louvre. La Reine Anne d'Auſtriche dans le temps qu'elle eſtoit enceinte de ſon premier enfant, qui regne aujourd'huy, luy ordonna de faire jetter en fonte ſur ſes modéles un Ange d'argent de trois pieds & demi de haut, tenant un enfant auſſi fondu d'or, repreſentant le Dauphin qu'elle attendoit, pour s'acquitter d'un vœu qu'elle fit pendant ſa groſſeſſe. Ce grouppe de figures a eſté porté à Noſtre-Dame de Laurette où elle l'avoit deſtiné. Il a fait deux morceaux d'ouvrage trés-beaux & trés-conſiderables dans l'Egliſe des Jeſuites à Paris; le premier, deux grands Anges d'argent volans en l'air, & tenans chacun d'une main un cœur d'argent dans lequel eſt enfermé le cœur de Louis XIII. Je dis que ces Anges ſont en l'air, parce qu'ils ne ſont attachez à l'arcade ſous laquelle ils ſemblent voler effectivement, que par quelques barres de fer qu'on ne voit point. Le ſecond eſt le Tombeau d'Henri de Bourbon Prince de Condé, ayeul de Monſieur le Prince d'aujourd'huy. Ce Mauſolée eſt orné de quatre grandes figures de bronze, qui repreſentent la Diligence, la Juſtice, la Pieté, & ce qui eſt aſſez bizarre une Minerve, pour marquer l'amour qu'il avoit pour la guerre & pour les beaux arts. Ce meſlange du ſacré

cré avec le profane, de la Pieté avec Minerve, eſt un reſte de la licence mal-entenduë que nos Anceſtres ſe ſont donnée dans leurs Poeſies, qui de là a paſſé dans les ouvrages de Peinture & de Sculpture. Dans les bas reliefs des piedeſtaux de la baluſtrade de l'Autel ſont des batailles repreſentées avec la meſme licence; car on y voit des Dieux de fleuve appuyez ſur leurs urnes. C'eſt un des plus beaux ouvrages de Sculpture qu'il y ait à Paris. Monſieur Perrault Preſident en la Chambre des Comptes, & Intendant de la Maiſon de ce Prince, luy a fait élever ce Monument pour une marque éternelle de ſa reconnoiſſance.

Il fit pour la Chapelle de Saint Germain en Laye deux Crucifix, l'un d'or & l'autre d'argent, & deux Anges de ſtuc qui portent les Armes du Roy. On voit de luy dans l'Egliſe des Carmelites du fauxbourg Saint Jacques, le Tombeau du Cardinal de Berulle; dans l'Egliſe du Noviciat des Jeſuites, & dans celle de Saint Jacques de la Boucherie deux Crucifix de ſa main, l'un & l'autre d'une beauté ſinguliere. Parmi les beaux morceaux de Sculpture qui ſont à Verſailles, on admire un grouppe d'une chévre & de deux enfans, qui eſt encore de ſa façon. Il ne ſeroit pas poſſible de rapporter tous ſes ouvrages. Cependant le genie qu'il avoit ne s'eſt pas renfermé dans ce talent ſeul, il a auſſi éclaté dans la Peinture, & il a laiſſé pluſieurs Tableaux qui ſe font diſtin-

diſtinguer parmi ceux des plus excellens Maiſtres. Il a fait aux Minimes de la Place Royale un Tableau de la ſainte Famille. Dans une des Chambres des Enqueſtes au Palais un Crucifix, accompagné de la Vierge, de Saint Jean, & de la Magdeleine, & pluſieurs autres encore; ce qui luy fait avoir une grande conformité avec Michel Ange, qui par le ciſeau & par le pinceau s'eſt rendu celebre par toute la terre.

Claude Melan, Graveur en Taille-Douce.

CEluy dont je vais parler avoit deux grands avantages ſur la plûpart de ceux de ſa Profeſſion, quoy que tres-habiles. Le premier, c'eſt qu'il n'avoit pas ſeulement le don de graver avec beaucoup de grace & d'élegance les plus beaux Tableaux des plus excellens Maiſtres; mais qu'il eſtoit auſſi l'Auteur & l'Ouvrier de la plûpart des Deſſeins qu'il gravoit: de ſorte qu'on le doit regarder comme un habile Graveur, & comme un grand Deſſinateur tout enſemble; on pourroit ajoûter, & comme Peintre encore, car il a peint pluſieurs Tableaux d'un tres-bon gouſt, & d'une tres-belle ordonnance. Le ſecond avantage, plus grand encore que le premier, c'eſt qu'il a inventé luy-meſme la maniere admirable de graver, dont il s'eſt ſervi dans la plûpart de ſes Ouvrages. Les Graveurs ordinaires ont preſque autant de tailles differentes, qu'ils ont de differens objets à re-

preſenter. Autre eſt celle dont ils ſe ſervent pour la chair, ſoit du viſage, ſoit des mains, ou des autres parties du corps; autre celle qu'ils employent pour les veſtemens, autre celle dont ils repreſentent la terre, l'eau, l'air, & le feu; & meſme dans chacun de ces objets ils varient leur taille & le maniement de leur burin en pluſieurs façons differentes. Melan imitoit toutes choſes avec de ſimples traits mis les uns auprés des autres, ſans jamais les croiſer en quelque maniere que ce ſoit, ſe contentant de les faire ou plus forts ou plus foibles, ſelon que le demandoient les parties, les couleurs, les jours & les ombres de ce qu'il repreſentoit.

Il a porté cette Gravure à une telle perfection, qu'il n'eſt pas poſſible d'y rien ajoûter; & pas un de ceux qui l'ont ſuivi, n'a entrepris d'aller plus loin dans cette ſorte de travail. Ce n'eſt pas qu'il ne ſceuſt pratiquer à la maniere ordinaire des autres Graveurs; il a fait beaucoup d'Eſtampes à double taille qui ſont tres-belles & tres-eſtimées; mais il s'eſt plus adonné à celle qui eſt ſimple: & c'eſt par celle-là qu'il s'eſt plus diſtingué. Parmi ſes Ouvrages dont le nombre eſt tres grand, il y en a un qui me ſemble meriter plus encore d'être admiré que tous les autres. C'eſt une teſte de Chriſt deſſinée, & ombrée avec ſa couronne d'épines, & le ſang qui ruiſſelle de tous coſtez, d'un ſeul & unique trait, qui commençant par le bout du nez, & allant toûjours en tournant, forme tres-exactement tout ce qui

eſt

eſt repreſenté dans cette Eſtampe, par la ſeule differente épaiſſeur de ce trait, qui ſelon qu'il eſt plus ou moins gros, fait des yeux, un nez, une bouche, des joües, des cheveux, du ſang, & des épines; le tout ſi bien repreſenté & avec une telle marque de douleur & d'affliction, que rien n'eſt plus triſte ni plus touchant. Son Oeuvre, ou le Recueil de ſes Ouvrages contient une infinité de Pieces tres-curieuſes. Il fut choiſi pour repreſenter les figures antiques & les buſtes du Cabinet de Sa Majeſté. Son burin réuſſit parfaitement dans ces ſortes d'Ouvrages, qui étant tout d'une couleur, s'accommodent bien de l'uniformité de ſa graveure, laquelle n'eſtant point croiſée conſerve une blancheur tres-convenable au marbre quelle repreſente.

Il avoit encore cecy de particulier, que les choſes qu'il avoit gravées avoient plus de feu, plus de vie & plus de liberté, que le Deſſein meſme qu'il imitoit, contre ce qui arrive à tous les autres Graveurs, dont les Ouvrages ſont toûjours moins vifs & moins animez que le Deſſein ou le Tableau qu'ils copient; ce qui ne peut venir que du gouſt qu'il prenoit à ſon travail, & de l'extréme facilité qu'il avoit à conduire ſon burin en la maniere qu'il luy plaiſoit. Il avoit ſon logement aux Galleries du Louvre, que ſon merite ſeul luy avoit fait donner.

Il y eſt mort le 9. jour de Septembre de l'année 1688. âgé de 94. ans. Il eſt enterré dans l'Egliſe de ſaint Germain Lauxerrois.

François Chauveau, Deſſinateur & Graveur.

COmme c'eſt une choſe tres-fatigante, & neanmoins tres-ordinaire, de rencontrer des hommes, qui avec un merite fort mediocre ont une grande opinion d'eux meſmes, il eſt auſſi tres-agreable & tres-rare tout enſemble d'en trouver qui joignent beaucoup d'humilité avec bien du merite. Celuy dont je fais l'Eloge eſtoit du nombre de ces derniers. Et il n'eſt pas croyable combien ces deux bonnes qualitez ſe donnoient de relief l'une à l'autre. Perſonne n'a peut-eſtre jamais eu une imagination plus feconde pour trouver & diſpoſer des ſujets de Tableaux, tout y eſtoit heureux pour la beauté du ſpectacle, tout y eſtoit ingenieux pour la ſatisfaction de l'eſprit, & il entroit dans ſes Deſſeins encore plus de Poëſie que de Peinture. Cela ſe peut verifier dans le nombre preſque infini d'ouvrages qu'il nous a laiſſez, & particulierement dans les Eſtampes qui repreſentent ce qui eſt contenu dans les Livres où elles ſont. Il n'y en a point qui n'explique admirablement la penſée de l'Auteur, & qui ſouvent ne l'enrichiſſe agreablement & judicieuſement par de certaines circonſtances Poëtiques qu'il y ajoûte. Non ſeulement il eſtoit l'Inventeur de la pluſpart des choſes qu'il gravoit; mais quantité de Peintres s'adreſſoient à luy ſecretement pour en tirer des deſſeins de Tableaux, dont enſuite ils ſe faiſoient honneur. Quand on luy propoſoit quelque ouvrage il prenoit

noit une ardoiſe, ſur laquelle il deſſinoit la penſée qu'on luy avoit propoſée, en autant de façons differentes qu'on le ſouhaitoit, juſqu'à ce que l'on fuſt content, ou qu'il le fuſt luy-meſme: car on l'eſtoit ſouvent, qu'il ne l'eſtoit pas encore.

Il commença à graver au burin ſous la conduite de Laurent de la Hire, habile Peintre dont il gravoit les Ouvrages, & où il prit une maniere fine & agreable; mais la vivacité de ſon imagination ne s'accommodant pas de la lenteur du burin, il ſe mit à graver à l'eau forte, & à ne graver plus que ſes pures penſées; ce qui luy a fait produire une infinité d'Ouvrages de toutes ſortes de caracteres. Quelques-uns ont répondu qu'il manquoit quelque choſe à la beauté de ſes Deſſeins, faute d'avoir eſté en Italie, où il auroit pris un certain gouſt qu'ils diſent qu'on ne trouve pas ailleurs. Mais cette penſée n'eſt autre choſe qu'une pure prévention de Curieux, qui ne connoiſſent guere que les noms & le Pays des Peintres, & qui ne jugent que par là de la beauté de leurs Ouvrages. L'homme dont nous parlons en eſt une des plus grandes preuves. Peu de gens ont poſſedé plus que luy ce meſme gouſt dont ils parlent, & qu'ils croyent ne point voir en luy, parce qu'ils ſçavent qu'il n'a pas eſté à Rome. Il eſt vray que ſa gravure n'a pas la douceur ni l'agrément de pluſieurs autres Graveurs, qui ont porté cette délicateſſe juſqu'au dernier point de perfection. Mais pour le feu, la force

force des expreſſions, la varieté, & pour l'eſprit qui s'y rencontre, je ne ſçay s'il y a eu quelqu'un qui l'ait ſurpaſſé dans cette partie. Peu de temps avant ſa mort il commença à graver l'Hiſtoire de Saint Bruno, peinte aux Chartreux par le Sueur. Il en a fait les Deſſeins, mais il n'en a gravé qu'une partie; il euſt eſté à ſouhaiter qu'il les euſt gravez tous.

Il avoit commencé une ſuite de ſujets de l'Hiſtoire Grecque & Romaine, qui devoit compoſer un ouvrage conſiderable. Il peignoit auſſi fort agreablement; de ſorte qu'on pouvoit le regarder comme ayant les talens de trois Profeſſions differentes: celuy de Peintre, celuy de Graveur, & celuy de Deſſinateur. Il a eu beaucoup de Peintres au deſſus de luy, il a eu des Graveurs à l'eau forte qui luy ont eſté égaux; mais peu de gens l'ont ſurpaſſé dans l'abondance, la varieté, & le tour ingenieux du Deſſein: Et c'eſt particulierement par cet endroit que nous l'avons conſideré, lors que nous luy avons donné place dans ce Volume. Il mourut en l'année 1674.

Un de ſes fils tres-excellent Sculpteur a paſſé en Suede, où non ſeulement il fait de ſa main de tres-beaux Ouvrages; mais où il fournit de Deſſeins à pluſieurs autres Sculpteurs fort habiles. Il a herité de ſon pere cette heureuſe fecondité, qu'on ne peut trop loüer, & qui éleve ſi glorieuſement certains hommes au deſſus des autres.

F I N.

TABLE
DES HOMMES ILLUSTRES
contenus dans le Second Tome.

Jaques Davi du Perron, Cardinal, Page 7
Le Cardinal d'Oſſat, 12
Nicolas Coëffeteau, Eveſque de Dardanie, & nommé à l'Eveſché de Marſeille, 17
Vincent de Paul, Inſtituteur, & premier Superieur General de la Congregation de la Miſſion, 20
Jean de Launoy, Docteur en Theologie, &c. 25
Pierre L'Allemant, Prieur de Ste. Geneviéve, 29
Sebaſtien le Nain de Tillemont, 34
Jean Bapt. Santeuil, Chanoine Reg. de S. Victor, 39
Hieroſme Vignier, Preſtre de l'Oratoire, 44
Le Pere François de Combefis, 48
Marin Merſenne, Mathematicien, de l'Ordre des PP. Minimes, 52
Henry de Lorraine Comte d'Harcourt, &c. 55
Maximilien de Bethune, Duc de Sully, Pair, Mareſchal & Grand Maiſtre de l'Artillerie, &c. 59
Le Mareſchal de la Meilleraye, 64
Le Mareſchal de Gramont, Duc & Pair de Fr. 67
Le Mareſchal de Luxembourg, 70
Jean de Gaſſion, Mareſchal de France, 75
Abraham de Fabert, Mareſchal de France, 79
Abraham du Queſne, Lieutenant General des Armées Navales de France, 84
Honoré d'Urſé, Chevalier de Malthe. 89
Claude Berbier du Metz, Lieutenant General, 92
Sebaſtien de Pontault de Beaulieu, Ingenieur & Mareſchal de Camp des Armées du Roy, 97

Jaques